



GAELEN FOLEY

*Charme noir*

L'INFERNO CLUB



POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

GAELEN  
FOLEY

L'INFERNO CLUB – 3

# Charme noir

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par François Delpeuch*



Foley Gaelen

# Charme noir

## L'inferno club 3

Collection : Aventures et passions  
Maison d'édition : J'ai lu

Traduit de l'anglais (États-Unis) par François Delpeuch

© Gaelen Foley, 2011  
Pour la traduction française  
© Éditions J'ai lu, 2016  
Dépôt légal : septembre 2016

ISBN numérique : 9782290067222  
ISBN du pdf web : 9782290067239

Le livre a été imprimé sous les références :  
ISBN : 9782290037256

Composition numérique réalisée par [Facompo](#)

**Présentation de l'éditeur :**

Lady Pierson a rencontré le comte de Falconridge à l'époque où il n'était qu'un jeune diplomate et elle, une petite sotte naïve qu'il a abandonnée sans explication pour partir sur le Continent. Douze années se sont écoulées. Jordan revient à Londres, et tout a changé. Veuve, Mara est devenue une mondaine sûre d'elle-même. On lui prête une liaison avec le Régent et, pour contrecarrer cette rumeur, elle feint de retomber dans les bras de Jordan, qui est membre d'une sulfureuse société de libertins. À son grand étonnement, leur ancienne passion renaît de ses cendres. Mais comment se fier à un homme qui l'a déjà trahie et qui semble encore dissimuler bien des choses ?

**Biographie de l'auteur :**

GAELEN FOLEY est l'auteure d'une vingtaine de romances, situées à l'époque de la Régence anglaise. Traduits en dix-sept langues, ses livres ont reçu de nombreux prix et figurent parmi les best-sellers du New York Times, de USA Today et du Publisher's Weekly.

Couverture : Piade d'après© Magdalena Russocka / Trevillion Images

© Gaelen Foley, 2011

*Pour la traduction française*

© Éditions J'ai lu, 2016

## **Gaelen Foley**

Auteure de romances historiques aux multiples récompenses, elle a publié une vingtaine d'ouvrages qui se déroulent à l'époque de la Régence anglaise. Traduits en dix-sept langues à travers le monde, ses livres figurent parmi les best-sellers du *New York Times*, de *USA Today* et du *Publisher's Weekly*.

***Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu***

Douces voluptés

*N<sup>O</sup> 6172*

Une femme de désirs

*N<sup>O</sup> 7348*

Son unique désir

*N<sup>O</sup> 8696*

L'INFERNO CLUB

1 – Caresse diaboliques

*N<sup>O</sup> 9811*

2 – Baisers maudits

*N<sup>O</sup> 10004*

*« Amour, qui force tout aimé à aimer en retour, me prit si fort [...] que, comme tu vois, il ne me laisse pas. »*

Dante Alighieri, *La Divine Comédie*,  
« L'Enfer », chant V  
(traduction Jacqueline Risset,  
GF-Flammarion, 1985)

# Sommaire

[Titre](#)

[Copyright](#)

[Biographie de l'auteur](#)

[Gaelen Foley](#)

[Du même auteur aux Éditions J'ai lu](#)

[Prologue : la voie du destin](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)



[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Épilogue](#)

## **Prologue : la voie du destin**

## Angleterre, 1804

Appartenir à un ordre de chevalerie secret et pluriséculaire qui avait juré de combattre le mal n'était pas un destin pour les cœurs faibles.

Agent frais émoulu, Jordan Lennox, vingt-deux ans, comte de Falconridge, venait d'achever les années d'entraînement rigoureux que l'Ordre dispensait à ses recrues dans son école d'inspiration militaire, située dans les contrées sauvages et reculées de l'Écosse.

Là-bas, avec ses frères d'armes, il était passé maître dans toutes sortes de jeux dangereux. Il était capable de grimper des à-pics en s'aidant uniquement de cordes et de poulies, avait déjà traversé la Manche à la nage et pouvait élaborer des explosifs avec un peu de salpêtre et des objets de la vie quotidienne. Il savait parler six langues, naviguer aux étoiles, et son fusil à canon lisse lui était si familier qu'il pouvait, les yeux bandés, mettre une balle au milieu d'une cible à cinquante pas.

Telles étaient les capacités requises de tout jeune chevalier de l'Ordre sur le point d'être envoyé en mission pour la première fois.

Jordan, toutefois, plus prudent et réfléchi que ne l'avaient jamais été ses impétueux camarades, même au début de leur illustre carrière, avait déjà pris la décision de ne pas laisser sa vocation d'espion affecter son existence sur le long terme.

Après avoir passé des années sous la férule de Virgil, leur sévère maître, il s'était juré de ne pas terminer « comme ça ».

Trop d'agents expérimentés affichaient le même air lugubre que leur chef et partageaient son cynisme qui confinait à l'amertume, ainsi que ses manières rudes.

Sa froideur de pierre.

À quoi bon signer de son sang le serment de l'Ordre et promettre de protéger le royaume et tous ceux qu'on aimait – famille et amis – si c'était pour se retrouver aussi mort, au fond de soi, qu'un morceau noirci de bois pétrifié ?

Aussi était-il résolu, quels que soient les endroits où ses futures missions l'emmèneraient, de prendre garde à ce que son travail pour l'Ordre ne l'absorbe pas entièrement.

Et à cette fin, il ne voyait guère d'autre moyen que de garder le contact avec les gens ordinaires et l'existence de tous les jours, si creuse et banale cette dernière puisse-t-elle parfois lui paraître, en comparaison avec la guerre occulte que ses frères d'armes et lui-même s'étaient engagés à mener.

Si Max et Rohan se moquaient de l'insouciance de la haute société, il était pour sa part doté de parents merveilleux, de frères et de sœurs aimants, d'innombrables cousins et cousines, et trouvait un certain charme dans la fadeur de la vie quotidienne.

Participer aux rituels sociaux l'aidait à préserver son équilibre – et c'était pour cette raison qu'il avait accepté l'invitation à cette partie de campagne.

Il doutait cependant de pouvoir rester chez ses hôtes jusqu'à la fin du mois de juillet. Il s'attendait à recevoir incessamment son premier ordre de mission pour l'une des cours étrangères qui étaient en danger.

Avec Napoléon qui se déchaînait d'un bout à l'autre du continent, l'Ordre avait besoin de chacun de ses agents, en particulier les mieux nés, qui avaient accès à des lieux et à des personnes inapprochables par le commun des mortels.

Mais il s'occuperait de cette question le moment venu.

Pour l'instant, l'heure était aux pique-niques, aux jeux de plein air, à la cueillette des fraises en compagnie de jeunes dames raffinées, aux quadrilles avec des débutantes, et peut-être à une représentation théâtrale que leurs hôtes donneraient dans leur élégante villégiature.

Tout cela était délicieusement normal et constituait le genre de passe-temps auquel n'importe quel jeune gentleman de la haute société pouvait s'adonner durant les longues et paresseuses semaines d'été. Jordan appréciait cette occasion de croire pour un temps que, à part le titre dont il avait hérité, il n'était en rien différent des autres fils de bonne famille en goguette.

Il était même prêt à laisser ses camarades de vacances gagner la plupart des compétitions sportives.

Il n'était pas préparé, en revanche, à sa rencontre avec Mara Bryce...

# 1

## **Londres, douze ans plus tard**

— Il y a un splendide spécimen de mâle qui est train de te reluquer, murmura Delilah à son amie.

Les deux élégantes jeunes veuves étaient assises au milieu du public fortuné, rassemblé ce jour-là dans la grande salle des ventes de Christie's, dans Pall Mall.

— Il est fort bien bâti, poursuivit Delilah. Blond avec un regard de braise. Un costume impeccable. Allons, regarde-le donc. S'il ne t'intéresse pas, moi je le prends !

— Chut ! Je me concentre ! répliqua Mara, lady Pierson.

Ignorant les taquineries de son amie, elle gardait son attention fixée sur le commissaire-priseur qui, du haut de son estrade située à l'extrémité de la haute salle, dirigeait les enchères sur une toile de maître.

— Sept cent cinquante... Ai-je huit cents livres ? Huit cent cinquante...

— Que vas-tu faire d'un autre tableau, ma chérie ? chuchota Delilah en secouant la tête. Ce qu'il te faut, c'est un amant, je ne cesse de te le répéter.

Mara émit un reniflement dédaigneux sans cesser de suivre l'escalade des enchères.

— Tu veux dire, un nouveau maître arrogant ? Non, merci. Je viens juste d'être débarrassée du précédent.

— Je te parle d'un amant, ma douce, pas d'un mari.

— L'experte a parlé...

Delilah punit cette impertinence d'une tape sur le bras de son amie. Mara lui lança un regard malicieux, avant de reporter son attention sur le commissaire-priseur.

— Non, sérieusement, très chère, je peux t'assurer que je me débrouille très bien sans conjoint. J'ai presque trente ans et je commence tout juste à savourer l'existence dont j'ai toujours rêvé. Pourquoi donnerais-je au premier satyre venu la possibilité de la saccager ?

— Bon, tu n'as pas tort sur ce point. Mais les satyres ont aussi leur utilité, vois-tu. Je pense même que tu finiras un jour par apprécier leur compagnie.

— Cela m'étonnerait. Je n'ai aucun talent en ce domaine, mon mari me l'a assez seriné, rétorqua Mara en jetant un regard désabusé à Delilah.

La mondaine lui adressa un sourire compatissant.

— Raison de plus pour te trouver un homme qui sache satisfaire les femmes.

— Une telle créature existe-t-elle ? soupira Mara, les yeux de nouveau fixés sur le bout de la salle.

— Et comment ! Je pourrais te prêter Cole... Mais non, c'est une mauvaise idée, car il faudrait alors que je t'arrache les yeux.

Mara étouffa un rire.

— Ne t'inquiète pas. Ton Cole n'a rien à craindre de moi. Le seul mâle qui m'intéresse en ce moment n'a que deux ans.

— Peut-être, maman poule, mais prends garde : maintenant que ton deuil est terminé, tu vas te retrouver sur la liste des proies potentielles.

Mara haussa les épaules tout en observant ses concurrents dans la vente en cours.

— Quiconque essaiera de m'attraper s'y cassera les dents.

— Ai-je entendu neuf cents ? s'enquit le commissaire-priseur.

Mara se hâta de lever une nouvelle fois son écriteau numéroté.

Delilah poussa un soupir ennuyé.

— Pourquoi dépenser une fortune sur ce vieux portrait sinistre d'une femme de marchand hollandais ? Elle est hideuse, de toute façon, avec son gros nez.

— L'art ne se résume pas à la beauté, Delilah. D'ailleurs, cette toile n'est pas pour moi.

— Mille livres ! annonça le commissaire-priseur.

— Pour qui est-elle, alors ? demanda Delilah, surprise.

Mara hésita un instant.

— Eh bien ? insista son amie.

— Pour George, avoua finalement la jeune femme à voix basse, tout en brandissant de nouveau son écriteau.

— George ?

— Ai-je onze cents ? interrogea le commissaire-priseur.

— Qui est ce George ? répéta Delilah avec une curiosité avide.

Mara lui décocha un coup d'œil discret mais lourd de sous-entendus.

Delilah écarquilla les yeux.

— Oooh... fit-elle. Ce George-là ! Le prince régent ?

Elle émit un hoquet de ravissement étranglé.

— Tu as donc bien une aventure avec Prinny ! J'en étais sûre ! Oh mais, ma chérie, il est tellement gros ! Enfin bon, il va être roi... Est-il amoureux de toi, au moins ? Seigneur Dieu, il pourrait t'offrir des diamants gros comme le poing !

— Delilah !

— Et comment se débrouille-t-il au lit ? s'enquit cette dernière avec une hilarité sans vergogne. Je parie que c'est un empoté ! Je veux dire : autant que les autres chefs d'État, je suppose. Tu as vu Louis de France ? Lui aussi, il a de l'embonpoint, et puis il est vieux. Maintenant, ce n'est pas non plus un avorton comme Napoléon.

La veuve joyeuse ponctua cette diatribe avec un rire de coquette quasi hystérique.

— Moins fort, pour l'amour du Ciel ! chuchota Mara tout en se retenant de l'imiter. Écoute, petite écervelée, je n'entretiens aucune liaison avec le régent. Nous sommes seulement *amis*. Amis, tu m'entends ?

— C'est cela, oui !

— Son Altesse royale est le parrain de mon fils, comme tu le sais très bien. Cela ne va pas plus loin.

— Va donc en convaincre la rumeur, ma chérie, rétorqua Delilah avant de croiser les bras et de dévisager son amie avec un air entendu. Toutes les visites que tu rends à Carlton House ont fini par susciter des... spéculations.

Mara soupira. Je sais, pensa-t-elle avec lassitude.

Ce monde était décidément bien pervers. Pourquoi fallait-il que les gens imaginent toujours le pire ?

— Onze cents... Ai-je entendu douze cents ? lança le commissaire-priseur tout en parcourant la salle des yeux. Onze cent cinquante ?

Mara leva haut son écriteau et jeta de brefs regards autour d'elle en se mordillant la lèvre.

— Je crois bien que je viens d'acheter...

— Vendu à la charmante dame !

Avec un hochement de tête poli à l'adresse de Mara, le commissaire-priseur abattit son marteau sur son socle.

— Voilà une affaire rondement menée, déclara Mara avec un sourire satisfait en se tournant vers Delilah.

Elle vit que son amie la considérait avec une expression songeuse.

— Quoi ? s'enquit-elle.

— Onze cents livres ? Ma chérie, je viens juste de meubler pour cette somme toute ma résidence balnéaire de Brighton. À quoi bon dépenser autant pour le régent s'il n'est que ton « ami » ?

— Parce que, repartit Mara sur un ton parfaitement raisonnable, Gerrit Dou est la dernière coqueluche des amateurs d'art. Et puis...

Elle s'interrompit soudain, ne sachant si elle avait le droit d'en dire plus.

— Et puis ? demanda Delilah en se penchant vers elle.

— Et puis... il se trouve que j'ai appris l'imminence d'un certain événement royal. Vois-tu comme je suis finaude ? ajouta-t-elle sur un ton taquin. Moi, j'ai déjà mon cadeau tandis que vous autres, vous allez devoir courir en tous sens pour trouver le vôtre après la proclamation officielle.

— La proclamation de quoi ? questionna son amie en tirant sur son bras. A-t-il enfin reçu l'autorisation de divorcer ? Ce serait fantastique ! Vous pourriez...

— Non, désolée : secret d'État.

Mara gloussa devant l'air implorant de Delilah.

— Tu ne vas vraiment rien me dire ? s'exclama celle-ci avec une expression peinée.

— Si je m'y risquais, cela me vaudrait un séjour à la Tour !

— Voyez-vous ça...

— Je t'assure que c'est une grosse nouvelle – mais ce n'est pas à moi de la rendre publique, comprends-tu ? De toute manière, tu en entendras bientôt parler. Cela devrait être annoncé dans une semaine environ.

— Tu es méchante.

— Et c'est toi qui me dis ça ? À propos, où est le « splendide spécimen de mâle » que tu me vantais tout à l'heure ? Avec son « costume impeccable » et son « regard de braise » ? Voilà un programme qui me paraît alléchant !

— Je croyais que les hommes ne t'intéressaient pas.

— Il ne coûte rien de jeter un œil, n'est-ce pas ?

Delilah inspecta la salle rapidement.

— Il est parti, lâcha-t-elle. Je ne le vois plus.

Elle prit une mine boudeuse.

— Quand même, si tu couchais avec le régent, tu me le dirais, n'est-ce pas ?

— Pour que tu ailles ensuite le crier sur les toits ? Certainement pas, répliqua Mara avec une moue boudeuse.

— Mais, très chère, c'est bien parce que je suis la reine des cancons que tu m'adores !

— Pas faux. Cela étant, je n'ai aucune révélation à te faire : Son Altesse royale est le parrain de mon fils et mon ami, c'est tout.

— Ton ami...

— Il nous a montré une sollicitude sans faille, à Thomas et à moi, depuis le décès de mon mari.

— Je me demande bien pourquoi, murmura Delilah.

— Il a une épouse, tu sais, lui rappela Mara.

Delilah laissa échapper un reniflement dubitatif.

— Et c'est censé me convaincre ?

— Oh, allons, personne n'ignore que le prince a toujours préféré les femmes mûres. Il est simplement gentil avec moi, voilà tout.

Et j'éprouve pour lui une reconnaissance que tu ne peux pas comprendre, ajouta Mara *in petto*.

— Bref, c'est quelqu'un que j'aime bien.

— Voilà qui est charmant, ma chérie, mais tu dois être la seule personne en Angleterre à l'apprécier autant.

— Peu m'importe ce qu'on raconte sur lui. J'adore notre Prinny. Il a une âme d'artiste.

— Exactement ce dont notre pays a besoin... Bon, pouvons-nous y aller ? supplia Delilah. On étouffe ici, et ça sent comme dans le grenier de ma grand-mère.

— Soit. J'ai obtenu ce que je voulais. Et puis, j'ai hâte de retrouver Thomas à la maison. Il s'est réveillé hier avec le nez qui coule et cela m'inquiète un peu.

— Le nez qui coule ? Quelle tragédie ! Et combien de médecins as-tu mandés depuis hier pour soigner notre petit vicomte ?

— Delilah Staunton, tu n'y connais rien en enfants.

— J'en sais toujours assez pour les éviter, repartit la mondaine en roulant les yeux.

Mara la toisa avec un air sévère.

Delilah eut un rire désinvolte.

— Viens donc. Je vais aller demander qu'on avance nos voitures pendant que tu paieras ta peinture.

Mara opina du chef et se leva de son siège.

Tandis qu'elles manœvraient la jupe longue de leur toilette entre les rangs d'une assistance encore nombreuse, Mara repensa à la maudite rumeur qui la présentait comme la nouvelle amie de cœur du régent.

Il était évident qu'elle n'allait pas risquer d'insulter le futur roi en niant trop vigoureusement ces racontars, car on pourrait croire que l'idée d'être sa maîtresse lui répugnait, or pour rien au monde elle ne voulait heurter la très grande sensibilité de son royal camarade. George n'était déjà que trop embarrassé par son poids, et trop facilement enclin à se sentir rejeté.

À cause de l'éducation de ses parents qui l'avaient soumise à un régime constant de critiques acerbes et de dénigrement, Mara était fort bien placée pour savoir combien la vie était difficile pour quiconque souffrait d'un manque complet de confiance en soi. Voir sa valeur et ses qualités perpétuellement remises en cause finissait par imprégner l'esprit d'un sentiment accablant d'échec, dont il était quasiment impossible de se défaire par la suite.

Elle comprenait donc les souffrances intimes du pauvre régent qui n'avait jamais eu la chance de se montrer à la hauteur des attentes de son père, le roi, ni encore moins l'occasion de combler les espoirs de ses compatriotes. Les Anglais aspiraient à un Wellington au physique d'Adonis, et on leur avait donné un dilettante irrésolu et corpulent qui avait rapidement sombré dans une sorte de mélancolie.



La pression qui pesait sur les épaules de George était titanesque, et il n'était pas bâti pour assumer un tel fardeau. Mara savait qu'il avait besoin d'amis autour de lui – de vrais amis, non d'une bande de flagorneurs hypocrites – et, après ce qu'il avait fait pour elle et son petit garçon, elle était heureuse de pouvoir lui témoigner en retour une loyauté indéfectible, sa réputation dût-elle en pâtir.

Le qu'en-dira-t-on, de toute manière, lui importait peu. Elle n'était plus une gamine de dix-sept ans obsédée par l'opinion des autres.

Étant donné la situation de Prinny, la réaction la plus avisée était de se gausser de la rumeur et de ne la nier que mollement, afin de ne pas blesser la susceptibilité de Son Altesse.

Après tout, l'amitié d'un monarque n'était jamais acquise. Si Beau Brummell en personne, le prince des dandys, avait pu déchoir de la faveur royale à la suite d'une plaisanterie de trop, nul n'était à l'abri d'une pareille disgrâce. Le prince régent avait beau être impopulaire, il avait toujours un pouvoir absolu sur chacun des membres de sa cour.

Maintenant, il était peu probable que George ait vraiment envie d'elle. Il n'avait émis que quelques rares allusions à ce sujet, sous la forme de compliments badins et sans conséquence. Qu'il puisse s'être épris de sa personne était une éventualité trop terrifiante pour être sérieusement envisagée. Non, se dit-elle, Son Altesse royale appréciait simplement sa compagnie – ce qui était déjà beaucoup : elle n'aurait pu en dire autant de son défunt mari.

La rumeur de sa relation avec Prinny n'allait du reste pas sans avantage, puisqu'elle la préservait des avances de ses pairs les plus lubriques, aucun n'osant la disputer au régent.

Delilah avait raison : les veuves qui avaient su garder une part de jeunesse et de beauté étaient les femmes les plus courues par les séducteurs de la haute société.

Il fut une époque où elle aurait savouré d'être ainsi recherchée par tant de mâles – mais c'était il y a longtemps. Sa brève carrière de coquette lui semblait appartenir à une autre vie.

Ses priorités étaient différentes, aujourd'hui. Elle n'était plus une jeune débutante peu sûre d'elle-même, désespérément en quête d'un mari qui l'arracherait au foyer sans amour de ses parents. Elle était une femme indépendante qui s'était battue pour obtenir sa liberté. C'était la naissance de son fils, deux ans auparavant, qui l'avait poussée à montrer ce dont elle était capable. Elle était devenue forte pour lui.

Une fois dans l'aile qui longeait la salle des enchères, elle put se diriger avec Delilah vers la galerie où une petite foule déambulait tranquillement. Son amie salua au passage plusieurs connaissances d'un signe de tête. Mara, sur ses talons, considérait avec morosité la pluie frappant les hautes fenêtres cintrées qui s'ouvraient dans le mur opposé.

La lumière terne et grise de la fin de l'hiver ne mettait guère en valeur les chefs-d'œuvre disposés avec négligence dans la galerie. Des douzaines de peintures à l'huile en recouvraient les murs.

Nombre de ces toiles de maîtres avaient changé de main au fil du temps sans pour autant trouver leur vrai foyer. Il y avait quelque chose de poignant à les voir ainsi pendues au mur, comme si elles attendaient la personne qui apprécierait enfin leur beauté subtile.

Elle repensa à son prétendu amant avec un sourire désabusé.

Le régent aurait probablement acquis toutes ces œuvres, si le pays ne s'offusquait déjà de ses dépenses.

Elle promena un œil nostalgique sur les longues tables où étaient exposés des statues, des vases, des bijoux et d'autres objets d'art attendant leur tour d'être mis aux enchères, en compagnie de vieux livres rares et de quelques anciens manuscrits enluminés.

Comme elle relevait la tête pour diriger ses pas au milieu de la foule, elle croisa le regard d'un homme adossé contre le mur du fond, à quelques mètres de distance.

Elle se figea aussitôt, le souffle coupé.

Elle connaissait cet homme. Ou plutôt elle l'avait connu, des années auparavant.

Un splendide spécimen de mâle avec un costume impeccable et un regard de braise – exactement comme Delilah l'avait décrit.

Jordan Lennox !

Il l'observait lui-même, sans le moindre sourire.

Mais comment... ? Que diable faisait-il donc ici ?

Une douleur la saisit tandis qu'elle soutenait son regard, une brusque poussée d'angoisse qui l'étreignit sans prévenir.

Delilah avait poursuivi son chemin sans remarquer que son amie s'était arrêtée.

Mara était paralysée de stupeur.

Il était naturellement prévisible qu'elle finisse par tomber sur lui un jour ou l'autre, mais le voir ainsi devant elle, après tout ce temps...

Il plissa les paupières avec un air de curiosité distante, sans la quitter des yeux.

Envahie par le flot d'une colère longtemps réprimée, la jeune femme comprit qu'elle allait devoir passer devant lui.

La salle des ventes de Christie's ne comportait qu'une seule autre sortie, à l'autre bout du bâtiment, or elle n'allait pas donner à ce gredin sans cœur la satisfaction de la voir tourner les talons.

Peut-être ne m'adressera-t-il même pas la parole, songea-t-elle. Après tout, je n'étais pratiquement rien pour lui. Et puis, cela remonte à si loin qu'il ne se rappelle probablement plus qui je suis.

Comme il n'aurait servi à rien de prétendre n'avoir pas reconnu son ancien soupirant – celui que, dans la naïveté de sa jeunesse, elle avait pris pour l'amour de sa vie –, elle masqua le tumulte de ses émotions, raidit l'échine et se remit en marche en redressant fièrement le menton.

Elle n'en eut pas moins l'impression d'être nue sous le regard froid et impassible du comte, qui ne paraissait pas plus enchanté qu'elle-même de ces retrouvailles impromptues.

Alors qu'elle se rapprochait de lui, la tête haute, refusant de se montrer intimidée – comme elle avait pu l'être lors de leur première rencontre –, elle ne put s'empêcher de trouver le regard de ses yeux d'un bleu glacial encore plus pénétrant que dans son souvenir.

Et nettement moins amical.

Il était toujours terriblement séduisant avec son visage austère aux traits vaguement nordiques, tout en angles et en méplats acérés. Mais il n'avait pas l'air heureux.

Tant mieux, pensa-t-elle férocement. Elle avait elle-même souffert au cours des années qui avaient suivi leur séparation. Cela n'aurait été que justice qu'il en ait pâti lui aussi.

Toutes les avanies qu'elle avait dû endurer pendant les neuf années de son pitoyable mariage auraient pu lui être évitées si Jordan ne l'avait pas abandonnée, s'il avait été réellement différent des autres hommes qui prétendaient alors à sa main.

Oh, il était différent d'eux, c'était sûr. Alors qu'ils étaient simplement superficiels, lui était plus cruel, à sa manière, que son rustre de défunt mari.

Si Tom avait été une massue, Jordan était un scalpel.

Il daigna lui adresser un bref hochement de tête quand elle fut juste en face de lui, la cohue les rapprochant plus qu'elle ne l'aurait souhaité.

— Mara...

L'entendre prononcer ainsi son nom la fit tiquer.

*Comment ose-t-il me parler ?*

— Lord Falconridge, répondit-elle d'une voix réfrigérante.

Elle n'avait pas eu au départ l'intention de ralentir, mais il s'adressa de nouveau à elle – comme s'il ne pouvait s'en empêcher – sur ton certes poli mais également un peu provocateur.

— Félicitations pour le Gerrit Dou.

Mara marqua le pas et, se tournant vers lui, le considéra avec circonspection.

Il la toisa de la tête aux pieds avec un air effrontément approbateur.

— Vous êtes en beauté.

Ce compliment direct abasourdit la jeune femme. Jordan avait toujours été – ou prétendu être – un modèle de vertu chevaleresque.

Peut-être avait-il changé. Peut-être avait-il renoncé à jouer au noble paladin. Tant mieux. Le monde était assez encombré d'hypocrites.

— Merci, lâcha-t-elle sèchement.

Comme elle s'apprêtait à reprendre son chemin, il lui adressa de nouveau la parole.

— Je ne vous savais pas collectionneuse d'œuvres d'art.

Il y a beaucoup de choses que vous ignorez de moi... songea-t-elle.

— Je ne le suis pas, milord. Au revoir.

— Mara...

— Lady Pierson, corrigea-t-elle avec acidité, sans pouvoir toutefois s'empêcher de se retourner vers lui.

Croisant les bras sur sa poitrine, elle le soumit au même examen dont il s'était complu à la gratifier.

Elle ne fut guère rassérénée de constater qu'il portait toujours aussi beau. En fait, à son grand désarroi, ce mufler au cœur inconstant avait encore plus fière allure que douze années auparavant. Il devait avoir aujourd'hui... quoi ? trente-quatre ans ?

Le temps avait endurci le jeune blond affable pour en faire un homme. Il semblait toujours aussi propre sur lui, avec ses cheveux de paille coupés court, tandis que le soin maniaque qu'il apportait jadis à ses habits paraissait s'être mué en une élégance nonchalante. Mais, songea-t-elle avec dédain, pouvait-il en être autrement chez un homme ayant passé sa vie à se prélasser dans les palais européens ?

Appuyé contre les lambris de chêne de la galerie, le diplomate mondain jouait avec une montre de gousset tout en exhibant un costume composé d'une jaquette vert bouteille dont le col droit encadrait une cravate d'une blancheur immaculée, d'un gilet à motif discret de chevrons, et d'une culotte brun tabac dont le bas était serré dans la tige de bottes montantes à revers chamois.

C'était bien du Jordan tout craché, pensa-t-elle avec un serrement de cœur. Rien d'extrême dans son comportement ni dans sa tenue, mais toute la maîtrise réservée du gentleman accompli. Que de la subtilité, de la précision. Un modèle d'exigence et de rigueur.

Des années auparavant, elle avait entendu un de ses amis l'appeler « Falcon » – Faucon – pour abrégé son titre de Falconridge. Ce surnom lui allait comme un gant. Tel l'oiseau de proie, c'était une créature magnifique, farouche et solitaire qui planait au-dessus de la mêlée, inaccessible, regardant le monde de haut et ne confiant ses pensées les plus intimes qu'au vent.

Il l'avait toujours fascinée. Aujourd'hui encore, pour sa plus grande exaspération, elle se sentait attirée vers lui jusqu'au plus intime de son être, sa féminité aspirant à être comblée par lui, même après toutes ces années.

Lui se contentait de la considérer avec son détachement de rapace qui la mettait à distance, alors qu'ils étaient à deux pas l'un de l'autre. Son regard perçant donnait l'impression qu'il pouvait lire

dans ses pensées tout en demeurant, pour sa part, un mystère impénétrable.

Enfin, au moins avait-elle, depuis qu'elle était veuve, un aperçu de la liberté dont un homme pouvait jouir quand il ne manquait ni de temps ni d'argent et n'avait de comptes à rendre à personne.

Peut-être était-ce d'ailleurs cette volonté d'indépendance qui l'avait éloigné d'elle, jadis. Elle avait cru qu'il privilégiait par-dessus tout la famille et les amis, les liens qui rendaient la vie plus douillette ; or, à son grand étonnement, il était devenu un voyageur sans racines.

Mais bon, tout cela n'avait plus aucune importance. Leur histoire était aussi morte et enterrée que Tom.

Mieux valait qu'elle s'en aille. Immédiatement.

Et pourtant elle restait là, captivée par son regard, incapable de détourner les yeux.

— De retour du continent ? s'enquit-elle à contrecœur, sans se départir de sa réserve. Ou avez-vous seulement daigné n'octroyer qu'une brève visite à votre patrie, milord ?

Jordan rangea sa montre dans la poche de son gilet et parut amusé par son hostilité.

— Je suis rentré pour de bon, semble-t-il.

Cette nouvelle secoua la jeune femme. *Formidable. Maintenant, il va falloir que je m'attende à le croiser un peu partout...*

Delilah, qui avait continué à marcher, avait fini par pivoter en se découvrant seule et se hâta maintenant de rejoindre son amie. Parvenue à sa hauteur, elle sourit au comte avec un air appréciateur, avant de lancer à Mara un coup d'œil perplexe.

— Dois-je t'attendre ? questionna-t-elle.

— Inutile. J'arrive, répondit la jeune femme.

Jordan, cependant, en profita pour décocher à Delilah son sourire le plus dévastateur.

— Vous ne me présentez pas, lady Pierson ? eut-il l'audace de demander sur un ton mielleux.

Mara serra les dents.

— Mme Staunton, le comte de Falconridge.

— Madame ? répéta-t-il à son amie, avec une lueur espiègle de regret dans ses yeux bleu pâle.

Il prit la main qu'elle lui tendait.

— Hélas, lord Falconridge, mon pauvre mari a rejoint le Seigneur, précisa Delilah d'une voix ronronnante.

— Comme c'est dommage, murmura-t-il avec un froncement de sourcils lourd de sous-entendus.

Courbant le buste, il déposa un baiser sur les doigts de la mondaine.

— Enchanté de vous connaître.

Mara crispa les mâchoires encore plus fort : Delilah dévorait littéralement Jordan des yeux.

— Je m'étonne que nous ne nous soyons pas déjà rencontrés, lord Falconridge.

— Le comte vit la plupart du temps à l'étranger, intervint Mara en le toisant d'un air réprobateur. L'Angleterre est trop petite pour ses semblables. Trop provinciale, je le crains.

— Vraiment ? s'esclaffa Delilah, qui paraissait un peu éberluée par le ton coupant de son amie. Et où vous ont donc porté vos pas, milord ?

— Oui, Jordan, dites-nous un peu... Dans les sept cercles de l'enfer, peut-être ?

— Je suis loin de les avoir tous parcourus. Jusqu'à présent, je n'en ai eu qu'un aperçu. J'ai erré ici et là, ajouta-t-il en répondant à Delilah avec un sourire.

Il adressa ensuite un froncement de sourcils sardonique à Mara pour saluer l'allusion de cette dernière au sulfureux Inferno Club auquel il appartenait depuis longtemps.

Tout Londres savait que seuls les vilains garnements au sang bleu et aux poches bien garnies étaient admis dans la villa Dante, le quartier général de cette société élitiste et plutôt mystérieuse

rassemblant viveurs et libertins issus des meilleures familles.

Des années auparavant, Jordan lui avait assuré de son ton le plus désarmant qu'il était pour ainsi dire le « berger » du club, celui chargé de s'assurer que les autres membres retrouvent indemnes leurs pénates le soir – sans doute à l'issue de séances débridées de beuverie, de débauche ou de quelque autre dévergondage auxquels ses camarades se livraient au milieu de la nuit.

Comme elle n'avait alors que dix-sept ans, elle avait eu l'ingénuité de le croire. Elle comprenait maintenant qu'il devait raconter cela à toutes les jeunes filles qu'il désirait séduire.

Cela avait marché sur elle, en tout cas.

— Provinciale ou pas, ajouta-t-il d'une voix désinvolte tout en regardant Mara, Londres est aujourd'hui redevenue mon foyer.

— Le royaume a bien de la chance, lâcha-t-elle sur un ton sarcastique, autant troublée par sa présence que par la confirmation de son retour. Allons, viens donc, Delilah. Thomas m'attend à la maison. Bien le bonjour, milord.

— Ah oui, Thomas, bien sûr... Et comment va votre charmant époux, milady ? s'enquit-il avec impudence.

Mara le dévisagea, prise de court.

— Voilà deux ans que lord Pierson n'est plus de ce monde. C'est de mon fils que je parlais.

— Ah, fit Jordan sans paraître le moins du monde surpris. J'en suis désolé.

Il ponctua ces paroles hypocrites d'un bref hochement de tête.

Elle comprit alors qu'il n'ignorait pas le décès de Pierson.

Pour quelque obscure raison, il n'avait posé cette question que pour voir sa réaction.

Pas très joli, songea Mara en lui décochant une œillade peu amène avant de tourner les talons.

Delilah, malheureusement, semblait vouloir s'attarder.

— Eh bien, lord Falconridge, puisque vous voilà tout juste revenu en ville, pourquoi n'assisterez-vous pas avec lady Falconridge au dîner que je donne demain soir ?

Mara se retourna d'un bond, éberluée par cette proposition.

— Avec ma mère, voulez-vous dire ? demanda-t-il.

Delilah cilla.

— Oh, vous n'êtes donc pas marié ?

— Certes non. Du moins, pas à ma connaissance.

Une brusque tension suivit ces mots.

Jordan ne regardait pas Mara qui, de son côté, préférait garder les yeux fixés ailleurs.

Elle était en fait tétanisée par le souvenir de leur ultime soirée à la partie de campagne, quand elle avait risqué sa réputation et le courroux de sa mère pour le rejoindre en catimini dans le jardin de leurs hôtes, ainsi qu'il l'y avait invitée.

Alors qu'elle courait vers lui au milieu des massifs de fleurs argentés par le clair de lune, elle avait eu la certitude absolue qu'il allait lui demander sa main – et elle était disposée à la lui accorder.

Chaque instant qu'elle avait passé avec lui dans cette villégiature avait été magique.

Ce n'était pas cependant pour cette raison qu'il avait souhaité la voir, ainsi qu'elle n'avait pas tardé à le découvrir quand il avait doucement pris ses mains entre les siennes :

— Je désirais vous parler en privé pour vous faire mes adieux.

La déception qu'elle en avait éprouvée avait manqué de lui ôter l'usage de la parole.

— Vos *adieux* ?

— Je dois m'en aller, avait-il dit en la dévisageant avec intensité. J'ai reçu cet après-midi mon ordre de mission des Affaires étrangères.

— Et quand... quand êtes-vous censé partir ?

— Immédiatement, je le crains.

Elle avait eu du mal à encaisser le choc.

— Serez-vous absent longtemps ?

— Six mois au moins, voire huit.

— Huit mois ! Oh...

— Je suis désolé.

Mara avait le vertige. La perspective d'avoir à rester chez ses parents l'accablait. Cependant, si elle pouvait espérer retrouver Jordan, elle était prête à ce sacrifice, car il le méritait.

— Pourrai-je... Pourrai-je au moins vous écrire ? s'était-elle enquis.

— Oh... C'est que j'ignore encore où je serai affecté.

Choquée, elle peinait à trouver ses mots.

— Faites-moi parvenir votre adresse dès que vous la saurez, et je vous écrirai tous les jours. Vous n'aurez qu'à me répondre quand vous le pourrez.

— Je ne suis pas sûr que ce sera possible, Mara, avait-il répliqué avec l'accent de la plus parfaite sincérité. Mais j'essaierai.

Il avait marqué une pause, avant de baisser les yeux.

— Mademoiselle Bryce, je comprends que vous ayez hâte de changer de situation. Mais s'il vous était possible de différer un temps votre choix, peut-être pourrions-nous nous revoir à mon retour, dans quelques mois, et si nos sentiments l'un pour l'autre n'ont pas changé... je veux dire, c'est la première fois que je rencontre quelqu'un comme vous...

— Oh, Jordan !

Sans crier gare, elle s'était jetée à son cou pour l'embrasser sur les lèvres.

Il avait paru aussi surpris qu'elle de son audace.

Puis il avait pris son visage entre ses mains pour lui rendre son baiser avec la plus déférente des retenues.

— Emmenez-moi avec vous ! avait-elle lâché dans un souffle dès que leurs bouches s'étaient séparées.

— C'est impossible, avait-il murmuré en secouant la tête.

— Pourquoi ?

— C'est trop dangereux, Mara.

Il avait fermé les yeux.

— Le continent n'est plus qu'un gigantesque champ de bataille. Je ne vais pas vous entraîner sur le théâtre des opérations. Vous êtes en sécurité ici.

— Ne partez pas ! Je mourrais s'il vous arrivait malheur !

— Je n'ai rien à craindre. Je ne suis qu'un diplomate. Il faut que j'y aille maintenant, ma douce. On compte sur moi. Ma conscience m'y oblige. Et puis, c'est mon devoir.

L'angoisse qui se lisait dans son regard semblait cependant démentir sa conviction.

Comme il était beau ! et noble ! avait-elle songé en le contemplant avec adoration. Comment une pauvre idiote comme elle avait-elle pu séduire un tel héros au cœur d'or ?

S'il la quittait, il finirait forcément par revenir à la raison, une fois loin d'elle.

Elle avait fixé le sol un long moment en tremblant. Tout en elle lui criait de retenir Jordan coûte que coûte, d'autant qu'elle avait l'intuition que les sentiments qu'elle éprouvait pour lui étaient partagés.

Au bord du désespoir, prise de panique, elle s'était risquée à formuler tout haut la proposition la plus téméraire de toute son existence.

— Pourquoi ne pas nous marier avant votre départ ?

Comme ça, au moins, elle disposerait de sa propre maison et pourrait y attendre son retour.

Il l'avait considérée avec un regard contrit, avant de tendre la main vers ses cheveux et d'en ramener une mèche derrière son oreille.

— Mara, essayez de me comprendre. Vous m'êtes précieuse, mais tout cela est si soudain. J'ai... des responsabilités. Ne nous laissons pas emporter par nos émotions. L'on ne peut tomber amoureux en trois petites semaines. Notre romance est née de l'ambiance du moment.

Elle avait levé la tête vers lui pour le dévisager. Doutait-il vraiment de la réalité de l'élan qui les poussait l'un vers l'autre ?

Elle avait failli lui poser carrément la question mais s'était retenue, blessée du rejet qu'elle venait d'essayer après avoir osé ouvrir son cœur en lui proposant le mariage.

— Je vous en prie, avait-il murmuré avec un air implorant. Je n'ai pas le choix. Nous devons nous comporter en adultes. Quand je reviendrai, si nos sentiments l'un pour l'autre n'ont pas changé et si vous tenez toujours à moi, tout sera envisageable... Oh, ne me regardez pas ainsi. Je serai de retour en un rien de temps ! Vous ne m'oublierez pas, n'est-ce pas ?

— Oh, Jordan, jamais je ne pourrais vous oublier.

— Alors il vous faudra être forte.

— Et vous prudent, avait-elle reparti, les yeux embués de larmes.

Il avait grimacé, puis l'avait attirée contre lui pour l'embrasser sur le front.

— Ne vous inquiétez pas pour moi. Soyez une gentille fille et nous nous reverrons bientôt.

Il avait déposé un baiser sur ses mains avant de la relâcher. Puis il avait reculé sans la quitter des yeux et s'était incliné en lisière du jardin.

Mara avait réprimé un sanglot en le voyant s'enfoncer dans la nuit.

Elle ne l'avait plus revu depuis – jusqu'à aujourd'hui.

Pas étonnant qu'elle peine à retrouver son souffle sous la pression de son corset !

Delilah ignorait cependant le passé douloureux qui les unissait et continuait à jacasser.

— Vous devez absolument venir à mon dîner, milord, cela vous distraira !

La mondaine se rapprochait subrepticement de lui, manifestement enchantée d'apprendre qu'il était célibataire.

— Ma table est réputée. Et puis, lady Pierson sera aussi de la partie ! Je constate que vous vous connaissez. Cela vous donnera l'occasion de rattraper le temps perdu. Et comme vous avez été absent un long moment, nous serions toutes deux ravies de vous présenter à nos invités. Le Tout-Londres se presse à mes soirées, ajouta-t-elle en se rengorgeant.

Le cœur de Mara battait la chamade. Elle lança un coup d'œil sévère à son amie qui n'y prêta aucune attention, toute à son opération de séduction.

— C'est bien aimable de votre part, madame Staunton, répliqua Jordan.

— Non, non, s'il vous plaît : Delilah... Alors viendrez-vous, milord ? demanda-t-elle sur un ton résolument mutin.

Le beau gredin semblait flatté par ses minauderies. Mara ne lui laissa pas le temps de répondre.

— Je ne crois pas que ce soit une très bonne idée, articula-t-elle entre ses dents serrées.

Elle aurait aimé que son amie remarque le regard acéré dont elle accompagna cet avis, mais Delilah n'avait d'yeux que pour le fringant comte.

— J'en serai honoré, lâcha-t-il d'une voix suave.

— Excellent ! J’habite au 16 Chesterfield Street, près de Curzon Street.

— Ah, bel emplacement. Et près du parc, murmura-t-il en enveloppant la mondaine d’un regard caressant.

S’il reluquait Delilah dans l’intention puérile de l’irriter, songea Mara, eh bien, c’était réussi ! Voilà qui ressemblait peu au Jordan Lennox austère de ses souvenirs.

— Venez à sept heures et demie. Nous dînerons à huit, l’informa son amie.

Il hocha poliment la tête.

— J’ai hâte d’y être. Merci pour votre aimable invitation. Mesdames...

Il glissa à Mara un regard de défi, avant d’incliner le buste.

— Si vous voulez bien m’excuser, l’article que je convoite va bientôt être mis aux enchères.

Souhaitez-moi bonne chance.

Sur ce, il repartit allègrement vers la salle des ventes bondée, offrant aux deux femmes la vue de ses larges épaules et de son petit derrière musclé.

Mara se tourna vers Delilah avec un regard sévère dès qu’il eut disparu dans la foule.

— Tu n’aurais pas dû faire ça.

— Pourquoi donc ? répliqua son amie en souriant, avant de joindre ses mains gantées dans un accès de jubilation. Oh, Mara, il est parfait pour toi ! Quel spécimen absolument délicieux ! Un amant idéal !

— Oh, par pitié, tu me rends malade ! grommela Mara, avant de tourner les talons et de se diriger vers le guichet des règlements pour payer le Gerrit Dou.

— Mais où est le problème ? s’exclama Delilah en lui emboîtant le pas.

— Je méprise cet individu !

— C’est absurde !

— C’est comme ça. Je le déteste et il me déteste. Tu l’as bien vu, non ? rétorqua Mara.

Delilah croisa les bras sur sa poitrine.

— Ce que j’ai vu, c’est que vous ne cessiez de vous reluquer l’un l’autre.

— Ridicule ! C’est toi qui le dévorais des yeux !

Delilah haussa un sourcil.

— Très chère, tu sembles jalouse. Et pourtant tu le détestes ? En voilà une énigme !

Mara lança un regard réprobateur à son amie. Son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine tandis qu’elle se plaçait derrière la courte file d’attente face au guichet.

— Eh bien, dit-elle sur un ton détaché tout en tirant sur ses gants, me voilà désormais dans l’impossibilité de venir à ton dîner demain.

— Quelle idée !

— Sa seule vue suffirait à me couper l’appétit, déclara-t-elle avec un frisson.

— Il aurait plutôt tendance à réveiller le mien, répliqua Delilah avec un coup d’œil gourmand en direction de la salle des ventes. C’est le genre de plat plutôt roboratif, si tu vois ce que je veux dire. Un bon bifteck anglais. Une fois un peu attendri, je le mettrais bien à mon menu tous les soirs.

Mara leva les yeux au ciel en entendant son amie débiter ces impertinences qui lui étaient familières.

— Comptes-tu flirter ainsi avec lui demain, au dîner, devant Cole ?

— Ce n’est pas exclu. Pourquoi t’en soucier, de toute façon, vu que tu ne peux pas le supporter ? Et puis, ce n’est pas comme si Cole et moi nous étions juré fidélité mutuelle...

— Ah oui ? Cole partage-t-il ton point de vue ? Au cas où cela t’aurait échappé, je te signale que ce pauvre garçon est amoureux de toi.



Delilah haussa les épaules avec une nonchalance affectée.

— C'est son problème, pas le mien. Mais pourquoi cette aversion à l'égard de lord Falconridge, d'abord ? Moi, je le trouve tout à fait charmant.

Mara secoua la tête et détourna les yeux.

— Nous avons eu un différend, il y a longtemps.

— À quel sujet ?

— C'est sans importance !

— Bon, puisque cela remonte à si loin, pourquoi déterrer le passé ?

Mara foudroya son amie du regard.

— Ce n'est pas mon intention. Et je n'ai pas envie d'en parler, ajouta-t-elle avant que Delilah l'interroge plus avant.

Cette dernière se renfrogna.

— Tu peux au moins me dire ce qu'il faisait à l'étranger, non ?

— Je l'ignore. Ce devait être en rapport avec la guerre, grommela Mara tout en suivant l'avancée de la file d'attente. Et maintenant que c'est fini, ce gremlin est de retour.

— Est-ce un officier ? Il me paraît assez dangereux, murmura Delilah avant de pousser son amie du coude. T'a-t-il déjà montré son *épée* ?

— Veux-tu bien te tenir ! C'est plutôt une sorte de diplomate. Il travaille pour les Affaires étrangères, je crois.

— Captivant ! Où se trouvait-il en poste avant de rentrer ?

— Je ne sais pas... et je m'en moque ! répondit Mara avec un peu trop d'emportement.

Delilah la considéra en fronçant les sourcils.

— Soit. Je vais aller demander au voiturier de nous avancer nos attelages.

— Oui, va donc.

— Madame est bien susceptible, marmonna Delilah avant de soulever le bas de sa toilette et de s'éloigner.

Parvenue devant le guichet, Mara chassa Jordan Lennox de son esprit avec un soupir irrité. Cependant, en sortant son chéquier de son réticule et en payant la peinture, elle s'aperçut que ses mains tremblaient encore après cette brève rencontre.

Ayant réglé son achat, elle convint avec le guichetier de la date de livraison du Gerrit Dou. Elle comptait l'offrir elle-même à son royal ami dès qu'il serait revenu de Brighton. Une fois ces dispositions prises, elle referma son réticule suspendu à son poignet et se dirigea vers la sortie où l'attendait Delilah.

Regrettant sa brusquerie envers son amie, elle la rejoignit avec un air contrit.

— Excuse-moi d'avoir été aussi cassante avec toi, ma chérie. Revoir ce... cet *individu* m'a un peu chamboulée, je crois.

Delilah la dévisagea un instant.

— Il comptait donc beaucoup pour toi ?

— Jadis, oui. Mais j'ai fini par comprendre mon erreur. C'était trop beau pour être vrai, déclara Mara en soupirant.

— Peut-être a-t-il changé depuis.

— Oh, nous avons changé tous les deux. En pire.

Elle parcourut Pall Mall du regard dans l'attente de sa voiture et secoua la tête.

— Je ne sais pas, reprit-elle. Je pensais à l'époque que nous partagions le même penchant... un sentiment beau, tendre et terriblement ingénu. Mais, à l'évidence, c'était une simple rêverie de

gamine. Il est parti sans un regard en arrière et c'est comme ça que j'ai fini avec Pierson.

Delilah écarquilla les yeux.

— Pierson était donc un pis-aller dès le départ ? chuchota-t-elle.

Mara hochait tristement la tête.

— Il n'a d'ailleurs pas tardé à s'en apercevoir et ne me l'a jamais pardonné.

Son amie la considéra avec une expression pensive.

— Quoi ? s'enquit Mara.

— Pierson est mort, énonça Delilah. Tu es libre de refaire ta vie. Peut-être est-ce le destin qui a remis lord Falconridge sur ton...

— Non, la culpa Mara. Il a eu sa chance. Il n'est pas question que je souffre une nouvelle fois à cause de lui.

— Quand même, je ne t'ai jamais vue réagir aussi... vivement face à un homme, jusqu'à présent.

— Ma réaction est à la mesure du mépris que je lui porte, je te le répète.

— Tu sais ce qu'on dit, très chère : la haine n'est que l'envers de l'amour.

Mara eut un reniflement moqueur.

— Pas dans ce cas-là.

— Très bien. Je vois que tu te réserves... pour George.

Mara lança un regard agacé à son amie, qui s'esclaffa.

— Voici mon véhicule. Au revoir, ma chérie.

Elle embrassa Mara sur la joue avant d'adresser un signe de tête à l'un des portiers de Christie's, qui lui ouvrit aussitôt la porte donnant sur l'avenue encombrée et venteuse.

— N'oublie pas : demain soir, sept heures ! ajouta Delilah. Viens plus tôt, pour que nous puissions casser du sucre sur le dos de tout le monde avant l'arrivée des autres...

— Je ne viens plus, te dis-je.

— Mais si !

— Certainement pas, puisqu'il y sera aussi.

— Bon, d'accord. Comme tu sembles te désintéresser totalement de ce charmant garçon, je m'occuperai *personnellement* de lui.

Elle ponctua sa repartie d'un coup d'œil entendu par-dessus son épaule tout en rejoignant d'une démarche altière sa voiture dont un valet en livrée lui tenait la portière ouverte.

Avant que l'attelage s'ébranle, elle regarda Mara par la vitre et la gratifia d'un sourire complice assorti d'un grand salut de la main.

Cause toujours, songea Mara une fois seule sur le pavé de la rue. Tes provocations me laissent de marbre.

En ce qui la concernait, Delilah pouvait avoir ce muflage pour elle seule, si ça lui chantait.

Un instant plus tard, Jack, son fidèle cocher, arrêta doucement la voiture devant l'entrée de la maison de vente. Aussitôt, son valet vint déplier le marchepied avant de lui ouvrir la portière.

Mara monta dans l'habitacle sans cesser de se répéter qu'il lui était indifférent que Delilah réussisse ou non à séduire Jordan.

Tout ce qui lui importait était de retrouver Thomas à la maison – son fils, sa fierté et sa joie, le centre de son monde.

Les réserves d'amour qu'elle pouvait encore posséder, elle les vouait à son enfant et à lui seul. Son bébé méritait tout ce qu'elle était en mesure de lui offrir. D'ailleurs, une créature aussi pure et innocente, aussi remplie de tendresse ne pouvait la trahir ni la blesser, à l'inverse de la plupart des

personnes qui avaient fait partie de son entourage. Et même si, par le plus grand des hasards, Jordan s'intéressait de nouveau à elle, cela n'avait aucune importance. Elle avait choisi son destin.

Elle était aujourd'hui la mère de Thomas et ne désirait rien d'autre.

## 2

Parfois, la vie ne se déroulait tout simplement pas comme prévu. Des missions se prolongeaient et certaines personnes sur qui vous comptiez cessaient de vous faire confiance, renonçaient à vous attendre et continuaient sans vous leur existence. Quand cela arrivait, la seule réaction adéquate et honorable était de ne pas provoquer de scène et de s'incliner comme un gentleman, si douloureux cela soit-il, et de les laisser s'éloigner en leur souhaitant de trouver le bonheur ailleurs.

Combien de déclarations enflammées avait-il fini par froisser et jeter au feu au lieu de les envoyer, sachant que l'ennemi pouvait par leur biais remonter directement jusqu'à Mara ?

Pour rien au monde il ne l'aurait mise en danger. Même s'il risquait ainsi de la perdre.

Enfin, ce passé importait peu, désormais. Tout en retournant dans la salle des ventes, Jordan refoula ses regrets avec la colère sardonique qui était devenue un de ses moyens de défense, au même titre que son fusil à canon lisse préféré.

Un petit sourire froid n'en relevait pas moins la commissure de ses lèvres, car il avait éprouvé une certaine satisfaction devant l'air atterré qu'avait affiché la jeune femme lorsqu'il avait accepté l'invitation de son amie.

Comment aurait-il pu résister à une si belle occasion de mettre la dame dans l'embarras ? De toute façon, mieux valait se féliciter de son expression déconfite, car c'était sans doute le seul plaisir que lui procurerait jamais Mara Bryce.

Sauf que, bien sûr, pensa-t-il avec aigreur, elle ne s'appelait plus Mlle Bryce. Et cela depuis des années.

Elle était lady Pierson, une riche vicomtesse qui venait de quitter le deuil de son mari.

Car il s'était renseigné sur elle, naturellement, et en savait bien plus à son sujet qu'il ne l'avait révélé. Ou qu'il n'était prêt à l'admettre en lui-même.

Et il l'avait reconnue dans l'assemblée bien avant qu'elle ne remarque à son tour sa présence.

Pourquoi avait-il fallu que ce soit aujourd'hui, précisément, alors qu'il était plongé jusqu'au cou dans une mission pour l'Ordre ? Sans compter que cette journée d'action était l'aboutissement de semaines de préparations minutieuses... Mais c'était typique de Mara : elle avait toujours été la plus enquiquineuse des femelles que la Terre ait portées !

Au moins, l'ayant repérée le premier, avait-il eu le temps d'absorber le choc de ces retrouvailles inattendues.

Au vrai, il avait eu beau feindre la désinvolture, un flot d'émotions mêlées l'avait submergé à la vue de la jeune femme – ce qui en soi l'avait déjà secoué : son cœur était engourdi depuis si longtemps que cette absence de sentiments commençait à l'inquiéter.

Et maintenant, le maelström de sensations qu'elle avait laissé dans sa poitrine l'obligeait à un instant de lucidité sans faux-fuyant.

Douze années durant, il avait prétendu ne pas se soucier de ce que cette femme pouvait faire de sa vie. Or, s'il en avait été vraiment ainsi, son esprit méticuleux n'aurait pas emmagasiné autant d'informations sur son existence. Comme le jour où elle s'était mariée, par exemple. Ou encore la date du décès de son crétin de mari, l'emplacement de sa villégiature dans le Hampshire et son adresse à Londres – au 37 Great Cumberland Street, exactement.

Il ne saurait pas non plus qu'elle avait un petit garçon prénommé Thomas, comme sa baudruche de père. Et il ne continuerait pas à éprouver un vague dégoût à l'idée qu'elle ait pu être enceinte des œuvres d'un autre homme.

Il aurait aimé pouvoir se dire que cette manie de collecter des renseignements sur Mara n'était qu'une déformation professionnelle. Après tout, s'informer était le cœur du métier d'espion. Cependant, c'était bien une sorte de fascination morbide qu'il éprouvait toujours pour cette femme.

Bon, soit, songea-t-il tout en remontant l'allée latérale de la salle des ventes pour se rapprocher de l'estrade du commissaire-priseur. Il n'était pas indifférent à Mara Bryce.

Néanmoins, ce qu'il ressentait pour elle ne pouvait être appelé de l'affection. Bien au contraire. Il la méprisait.

Ce n'était qu'ainsi qu'il avait pu supporter le regret de l'avoir perdue. Si seulement elle avait eu la force de l'attendre un peu plus longtemps... Si seulement il n'avait pas été aussi raisonnable, aussi circonspect – aussi *lui-même*...

Il chassa d'un haussement d'épaules le souvenir du désarroi qu'avait provoqué en lui sa proposition de mariage au clair de lune, dans le jardin de leurs hôtes. Il avait suffi d'un baiser de la part de cette ravissante jeune fille de dix-sept ans, aux grands yeux sombres, pour décontenancer le jeune et intrépide agent secret qu'il était.

Mais Virgil ne les avait jamais préparés à affronter cette épreuve singulière qu'était l'amour. Jordan avait été si désorienté par ses propres émotions, il s'était senti tellement hors de son élément qu'il avait failli prendre ses jambes à son cou comme s'il avait le diable aux trousses.

Au bout du compte, il avait préféré laisser à l'éloignement le soin de confirmer si cette attirance insensée pour Mara était fondée ou non. De plus, il lui fallait bien assumer ses devoirs envers l'Ordre, comme tous les comtes de Falconridge avant lui.

Surtout, il avait refusé de trahir ses amis – or, si jamais il avait confié à Mara ses secrets, elle aurait risqué de révéler à son insu des informations sensibles aux ennemis de l'Ordre et de mettre ainsi en danger ses frères d'armes, leur chef ou lui-même.

Si pénible avait été pour lui la décision de prendre ses distances avec la jeune femme, il croyait encore fermement avoir agi au mieux.

Et peu lui importait qu'il ait ainsi sacrifié le bonheur. À la fin, dans une vie d'homme, seul l'honneur importait.

Pour le moment, en tout cas, il était simplement soulagé que Mara et la femme qui l'accompagnait aient quitté Christie's. Il n'avait pas besoin de se casser la tête à protéger deux écervelées de la haute société, en plus de suivre la procédure déjà longue et délicate de sa présente mission.

Cette salle recelait un danger insoupçonné pour le commun des acheteurs, et le piège qu'il avait mis en place était précisément censé dévoiler l'ennemi caché dans leurs rangs.

Un piège dont l'appât serait bientôt proposé aux enchères.

Il arriva près du pupitre du commissaire-priseur, emplacement qui lui permettrait de repérer sans peine quiconque manifesterait de l'intérêt pour les Rouleaux de l'Alchimiste.

Adoptant une pose nonchalante, il s'adossa au mur et croisa les bras sur sa poitrine, avant d'échanger de brefs regards avec ses hommes postés en divers points de la salle.

Il les avait répartis de façon qu'ils puissent surveiller les sorties, tout en gardant à l'œil d'éventuels suspects parmi les acheteurs.

Chacun d'eux lui répondit avec un léger hochement de tête signifiant : « Rien à signaler. »

Tout se déroulait donc comme prévu. Ils n'auraient plus longtemps à attendre, maintenant.

Pour l'instant, le commissaire-priseur était occupé à relancer habilement les enchères sur une paire d'antiques vases romains. Le prochain numéro au catalogue, cependant, était l'article exceptionnel sur lequel était centrée l'opération en cours.

Un employé de la maison de vente était justement en train d'installer sur une table, près du pupitre, le coffret ancien en bois contenant les rouleaux.

Jordan examina l'assemblée. Il y avait là des dandys pommadés, des épouses pomponnées de maris fortunés exhibant des chapeaux élaborés, quelques rats de bibliothèque aussi – archivistes au British Museum ou à la Bodleian Library.

*Où êtes-vous ? Montrez-vous donc, sales tordus !*

Il sentait la présence de l'adversaire dans la salle. Il était là, quelque part... Mais où exactement ? Qui, parmi les personnages riches et influents de Londres, adhérait en secret à la secte occulte des Prométhéens ?

Patience... La vente des Rouleaux de l'Alchimiste allait bientôt lever les masques. En attendant, il ne devrait pas être trop difficile d'identifier leurs adversaires dans la foule.

D'expérience, Jordan savait que les Prométhéens avaient un air de ressemblance, un même regard mort – comme si le mal avait soufflé leur âme qui ne se reflétait plus dans leurs yeux.

Alors qu'il inspectait l'assemblée, il avisa l'endroit où se trouvait Mara tout à l'heure. Son siège était toujours vide, telle la place qu'elle aurait pu occuper dans sa vie s'il avait osé lui confier ses secrets.

Mais il n'avait pas osé. Il avait eu beau la trouver désirable, il la savait également impulsive, irréfléchie, fragile et immature. Il n'était tout simplement pas envisageable qu'il place la vie de ses frères d'armes entre les mains d'une gamine de dix-sept ans.

Tout en contemplant sa chaise vide, il se la représentait sans peine, après l'avoir observée un quart d'heure durant avec un mélange d'envie et de répulsion qui lui était monté à la tête.

La femme qu'il avait failli prendre pour épouse s'était habillée, pour cet après-midi de fin d'hiver, d'un charmant ensemble brun chocolat, couleur choisie sans doute pour mettre en valeur ses yeux sombres à l'éclat fameux. Son opulente chevelure de jais était retenue par un simple nœud sur la nuque et offrait un contraste saisissant avec la luminescence soyeuse de sa peau pâle et veloutée.

Force lui était de reconnaître que les années n'avaient nullement gâté la beauté de Mara. Elles l'avaient même affinée – à ses yeux, du moins.

La regarder lui avait cependant donné un pincement au cœur.

Il s'était souvent demandé quel tour aurait pris son existence s'il avait eu un foyer et une famille, un semblant de normalité auquel se raccrocher entre deux missions sanglantes. Une bonne et fidèle épouse aux bras accueillants et quelques enfants pour lui donner une raison tangible d'affronter ces épreuves.

Mais cette modeste ambition avait perdu de son attrait après la défection de Mara.

Il refoula son amertume avec un sourire désabusé. La séduisante coquette aux yeux bruns avait-elle seulement mûri depuis ? Peut-être son veuvage n'était-il pour elle qu'une occasion de collectionner les amants.

Ces veuves élégantes se ressemblaient toutes, songea-t-il avec cynisme. Ses frères d'armes et lui-même avaient couché avec nombre d'entre elles. Ils en étaient même presque venus à se les échanger !

Évidemment, si tel était bien l'usage que Mara comptait faire de son indépendance nouvellement acquise, cela pouvait lui donner l'opportunité rêvée de connaître enfin charnellement la femme dont le souvenir l'avait poursuivi jusqu'aux confins du globe...

— Adjugé !

Le coup de marteau du commissaire-priseur l'arracha à ses réflexions.

Les vases revenaient à un acheteur ventripotent que félicitait son conseiller en antiquités. Aussitôt après, Jordan sentit la tension monter d'un cran et s'étendre d'un bout à l'autre de la salle, telle une charge d'électricité statique crépitant au-dessus de l'assemblée.

— Mesdames et messieurs, lança le commissaire-priseur à la foule. La pièce suivante, qui nous vient d'un collectionneur anonyme, est un ensemble extrêmement rare de manuscrits médiévaux. Découverts tout récemment, ils n'ont jamais, au cours de leurs cinq siècles d'existence, été proposés à la vente.

Le seul bruit qui s'entendait dans la salle était le sifflement d'une bourrasque qui aspergea de pluie les carreaux des hautes fenêtres cintrées.

— Nous vous présentons six rouleaux datant de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, en excellent état, attribué au fameux astrologue de cour Valerian l'Alchimiste. Les amateurs d'antiquités médiévales se rappelleront que, selon la légende, Valerian était l'instigateur du complot visant à assassiner Édouard le Noir et que, pour ce forfait, il fut traqué et dûment châtié par un groupe de loyaux chevaliers de Sa Majesté qui lui infligèrent, dit-on, une fin assez atroce.

Un frisson silencieux parcourut l'assemblée. Mieux vaut ne jamais avoir affaire à un Warrington, songea Jordan en repensant à son collègue Rohan.

Depuis des générations en effet, les Warrington fournissaient à l'Ordre ses tueurs les plus implacables. Les comtes de Falconridge, pour leur part, étaient plutôt les intellectuels de l'organisation – des stratèges éminents, des casseurs de codes, des linguistes –, ce qui ne les empêchait pas de manier les armes tout aussi bien que leurs camarades.

— Écrits à la sépia et au sang de bœuf sur du parchemin, les rouleaux sont rédigés dans un mélange de latin et de grec, agrémenté de runes et de symboles alchimiques énigmatiques ainsi que d'annotations marginales formulées dans un langage inconnu. Nous vous les présentons dans ce qui semble être leur coffret d'origine, une boîte en chêne plaqué jacaranda très bien conservée et incrustée de perles fines. Son intérieur est tapissé de velours et son loquet est en argent massif.

Des rangées de spectateurs distingués se tordirent le cou pour essayer d'avoir une meilleure vue de l'objet.

— Nous estimons que les Rouleaux de l'Alchimiste représentent une occasion exceptionnelle d'acquérir un morceau d'histoire anglaise. Ce trésor aurait sa place dans la bibliothèque de tout érudit digne de ce nom, ainsi que dans des collections de particuliers ou d'antiquaires intéressés par le folklore ou les sciences occultes, ou encore dans le cabinet de curiosités des amateurs du mouvement gothique moderne. Sa mise à prix est de trois mille livres.

La foule émit un hoquet de stupeur à l'énoncé de ce chiffre mirobolant. Jordan savait cependant qu'aux yeux des Prométhéens ce serait bien peu payer pour entrer en possession de ce recueil d'envoûtements bizarres et de rituels obscurs dont l'efficacité, pour nombre d'entre eux, ne faisait aucun doute.

Les enchères démarrèrent en trombe.

Jordan ne cessait d'examiner l'assemblée avec la plus grande attention, retenant le numéro porté sur l'écriteau de tous ceux qui renchérisaient et engrangeant ainsi une longue suite de chiffres dans sa mémoire.

Il vérifierait les noms plus tard, dans le registre des enchères, et déciderait alors s'il fallait ou non enquêter sur ces personnes. Naturellement, la direction de Christie's n'allait pas apprécier cette intrusion dans la vie privée de ses clients, mais il n'avait pas le choix. Et, de toute façon, l'organisation secrète à laquelle il appartenait avait des droits très étendus. L'ordre de Saint-Michel relevait en effet directement de l'autorité suprême et n'avait de comptes à rendre qu'à Son Altesse royale, du moins dans toutes les affaires concernant la sécurité du pays – comme c'était le cas ici.

Il continua à surveiller la foule avec une attention de rapace et écarta d'emblée de sa liste de suspects plusieurs renchérisseurs : le représentant de l'institution encore jeune du British Museum, deux archivistes délégués par la Bodleian Library d'Oxford, une poignée d'acheteurs à l'allure excentrique agissant pour le compte de princes étrangers, et un auteur de romans gothiques au teint livide sur lequel l'Ordre avait déjà enquêté et qu'il avait lavé de tout soupçon.

Jordan n'apercevait nulle part James Falkirk, le dignitaire prométhéen qui retenait prisonnier leur camarade Drake Parry, comte de Westwood. Mais peu importait. Falkirk serait informé bien assez vite de la vente en cours – ce qui était le but de toute l'opération.

Très vite, les enchères sur les rouleaux atteignirent le montant époustouflant de sept mille livres. Jordan doutait qu'elles puissent monter plus haut.

Il était temps de mettre un terme à cette mise en scène.

Croisant le regard du sergent Parker en poste dans le fond de la salle, il se gratta le sourcil avec un air détaché.

Il regarda ensuite ailleurs, pour ne pas attirer l'attention, mais vit du coin de l'œil Parker réagir à son signal en se tournant vers l'employé de Christie's le plus proche.

Le brigadier transmit à celui-ci une note que Jordan avait rédigée à l'avance. L'employé la lut et blêmit.

Parker s'éclipsa aussitôt pour éviter d'être repéré, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, tandis que l'employé remontait en toute hâte vers l'estrade du commissaire-priseur, manifestement ébranlé par le contenu du message.

Nul ne parut le voir. À l'évidence, les enchères focalisaient l'attention de toute l'assemblée – y compris celle des Prométhéens qui s'y trouvaient peut-être.

L'employé s'approcha de l'assistant du commissaire-priseur, près de la table d'exposition où étaient disposés les Rouleaux de l'Alchimiste.

Ce dernier le considéra avec un air interrogateur, prit la note et la lut. Jordan vit son visage se fermer et ne l'envia guère quand il dut glisser le message au commissaire-priseur, qui était en train de faire monter les enchères jusqu'à la somme ahurissante de huit mille livres.

— Oh... Oh, mon Dieu, bredouilla celui-ci quand il eut pris à son tour connaissance du message.

Il chuchota une question à son assistant, qui hocha la tête en réponse.

— Voilà qui est... vraiment sans précédent.

Ils consultèrent tous deux la note une fois de plus, avant que le commissaire ne se tourne vers l'assemblée avec une expression navrée.

— Mesdames et messieurs, j'ai le regret de vous annoncer que cet article vient d'être inopinément retiré du catalogue de cette vente.

Des cris de protestation jaillirent aussitôt de plusieurs endroits de la salle.



— Son propriétaire s’est ravisé et ne souhaite plus s’en dessaisir ! s’exclama-t-il pour couvrir le brouhaha.

— Que signifie donc ceci ! vociféra une voix indignée.

— Mesdames et messieurs, ce revirement est tout à fait imprévu, et nous vous prions sincèrement de nous excuser pour ce désagrément, mais je crains que nous ne soyons impuissants à pallier cet... empêchement. Toutefois, s’empressa-t-il d’ajouter, le vendeur nous prie de préciser que quiconque serait intéressé par les Rouleaux de l’Alchimiste pourra le contacter par notre intermédiaire, et qu’une vente privée est toujours envisageable.

— Cela est parfaitement irrégulier ! s’emporta un des archivistes d’Oxford.

— Vraiment ! C’est un scandale !

Jordan observa attentivement la foule et prit note de tous les visages exprimant colère ou frustration. Ses hommes guettaient aussi les réactions de la salle et emboîtèrent discrètement le pas aux membres de l’assistance qui prenaient le chemin de la sortie.

Il aurait aimé procéder lui-même à des filatures et démasquer leurs ennemis malfaisants. Mais, en tant que pair du royaume, il était exposé à la curiosité publique et devait prendre soin de préserver sa couverture.

Il laissa donc ses hommes filer les suspects, sachant qu’ils lui transmettraient ensuite un rapport détaillé de leurs activités après cette vente avortée, ce qui lui permettrait de décider si ces personnes devaient faire ou non l’objet d’une enquête plus approfondie.

En attendant, le pauvre commissaire-priseur semblait perdu.

— Encore une fois, mesdames et messieurs, veuillez accepter toutes nos excuses. Peut-être serez-vous également intéressés par les autres manuscrits anciens que nous avons au catalogue aujourd’hui. La pièce suivante nous vient aussi du Moyen Âge. C’est, euh, un livre d’heures richement enluminé datant de la moitié du XII<sup>e</sup> siècle, originaire d’un monastère irlandais...

Jordan sortit un petit crayon de la poche intérieure de sa jaquette et, tout en feignant de noter les propos du commissaire-priseur, entreprit de reporter rapidement, en marge d’une page du catalogue, les numéros des écriteaux qu’il avait mémorisés pendant les enchères.

Pour paraître encore plus innocent, il se força à rester ensuite dans la salle et se mit même à renchérir sur le recueil de prières irlandais.

Ce ne fut que des heures plus tard, quand il ne resta plus dans la maison de vente que les employés chargés de ranger les articles et de nettoyer les lieux, que Jordan récupéra le coffret contenant les rouleaux.

Une fois dehors, il monta dans une voiture pour aller remettre les manuscrits dans le coffre de la villa Dante. Trois de ses hommes armés l’accompagnaient, à l’arrière du véhicule ainsi que sur la banquette du cocher, au cas où les Prométhéens chercheraient à voler les rouleaux.

Le trajet s’effectua cependant sans problème. Apparemment, se dit-il, les cafards étaient retournés se terrer dans leur trou dès que les manuscrits avaient été retirés de la vente.

À l’heure qu’il était, la plupart d’entre eux devaient avoir compris qu’ils étaient tombés dans un piège et se cachaient sans doute quelque part en tremblant, dans l’attente d’une visite fatale de l’Ordre.

Il était seulement six heures du soir, mais la nuit était déjà tombée et la villa Dante avait une apparence particulièrement sinistre au clair de lune, en cette fin d’hiver, quand Jordan parvint enfin à destination.

Pour le reste du monde, la résidence Tudor, au style lugubrement excentrique, accueillait les débauchés de l'Inferno Club – mais ce n'était qu'une façade pour tromper les curieux.

En réalité, la villa âgée de trois cents ans était une petite forteresse dotée en sous-sol, à l'abri des regards, d'un complexe hébergeant les activités confidentielles de l'Ordre. Cette antique place forte était pleine de passages secrets, de portes dérobées et de caches. Construite sur la Tamise, elle offrait un accès des plus discrets grâce à un petit quai pour barque que fermait une porte sur le fleuve.

Sitôt que Jordan pénétra dans l'enceinte du bâtiment, la meute des redoutables chiens de garde vint lui souhaiter la bienvenue.

Virgil, son mentor et le chef de l'Ordre à Londres, les rejoignit bientôt. Le vieux guerrier highlander lui prit des mains le coffret contenant les rouleaux et le gratifia d'un bref salut.

— Je suppose que tout s'est bien passé.

— Oui, monsieur. Notre petite mise en scène nous a rapporté une belle liste de suspects.

— Connus ? s'enquit Virgil.

Jordan haussa les épaules.

— Falkirk n'était pas là, malheureusement.

— Le contraire m'aurait étonné. Le lieu était trop public. Mais il ne tardera pas à avoir vent de cette histoire et nous verrons bien comment réagir ensuite. Et Dresden Bloodwell ?

Jordan secoua la tête.

— Toujours aucun signe de lui. Mais ce n'est guère surprenant de la part d'un assassin. Il est trop rusé pour se laisser attraper aussi facilement.

Virgil opina du chef.

— À croire qu'il se tient caché depuis le soir où toi et Beauchamp aviez failli lui mettre la main dessus.

— Je ne comprends toujours pas comment il a réussi à nous échapper cette nuit-là, déclara pensivement Jordan.

— À propos, Beauchamp aurait besoin de s'occuper : va donc lui donner ta liste de suspects.

Jordan se rembrunit.

— Toujours pas de nouvelles de son équipe ?

Virgil fit non de la tête, l'air sombre.

— Je descends ça au coffre, dit-il en désignant le coffret. Bien joué, mon garçon. J'attends ton rapport complet d'ici demain matin.

— Rotherstone est-il là, monsieur ? demanda Jordan au moment où son chef tournait les talons.

— Le mari énamouré ? s'enquit le Highlander avec un reniflement dédaigneux. Bien sûr que non. Il est chez lui en train d'aduler sa divine Daphné.

Jordan sourit malgré lui. Il devait admettre que leur vie avait pris un tour étrange depuis que ses redoutables collègues avaient convolé.

Max, marquis de Rotherstone, était absorbé par sa charmante Daphné et leur bonheur conjugal tout neuf.

Quant à Rohan, duc de Warrington, il avait été récemment convoqué devant les Aînés de l'Ordre, en Écosse, pour leur expliquer comment un des membres les plus éminents de leur organisation avait pu épouser une jeune femme ayant du sang prométhéen dans les veines.

Jordan ne l'enviait pas – mais il savait son robuste ami prêt à endurer de bien pires épreuves pour sa chère Kate.

— Tu vas devoir te contenter de lui, repartit Virgil en désignant du menton Beauchamp qui venait d'entrer dans la pièce.

— Se contenter de moi ? répéta l'intéressé. Dites plutôt qu'il va profiter de moi !

Sebastian, vicomte Beauchamp, héritier du comte de Lockwood, était le chef ou «Lien » de son équipe de trois hommes. Ses camarades et lui n'avaient pas plus de vingt-six ans, mais Jordan l'avait déjà vu prouver sa valeur.

En face du danger, Beau quittait sa frivolité de dandy et son arrogance de jeune coq pour se révéler un combattant émérite, sachant montrer sang-froid et compétence.

Il rappelait à Jordan sa propre jeunesse.

Sauf que même un viveur comme Beau n'aurait pas laissé Mara Bryce lui échapper... songea-t-il.

Repoussant la mèche mordorée qui lui retombait sur les yeux, ce dernier vint se planter devant lui, les pieds largement écartés et les poings sur les hanches.

— Alors, cette vente aux enchères, elle était comment ?

— Stimulante, répondit Jordan avec un demi-sourire un peu fatigué. Et toi, qu'as-tu fait de ta soirée ?

— Rien du tout. Cela te dirait, une virée au *Satin Slipper* ?

— N'y as-tu pas déjà passé la nuit précédente ?

— Oui, et alors ? Tu aimes les blondes, hein ? Il y a là-bas une nouvelle fille que tu devrais vraiment...

— Messieurs, les interrompit Virgil en haussant la broussaille rousse d'un de ses sourcils. Falconridge doit m'écrire son rapport. Quant à toi, mon garçon, tu vas nous éplucher la liste des suspects qu'il nous a rapportée de Christie's.

— Comment ça ? Maintenant ? protesta Beau.

— Tu as mieux à faire ? questionna Virgil.

— Plus maintenant, on dirait, répliqua-t-il avec un soupir théâtral, avant de prendre la liste de suspects des mains de Jordan.

Virgil considéra celui-ci avec un sourire entendu.

— Voilà qui devrait lui éviter des ennuis pendant un moment, n'est-ce pas ?

Beau releva les yeux de la liste pour leur lancer un clin d'œil canaille.

— Même pas dans vos rêves, les gars.

Jordan secoua la tête d'un air incrédule. En vérité, les aînés du jeune agent en étaient tous venus à le considérer comme une sorte de petit frère turbulent et le traitaient avec indulgence – autant qu'il obéissait aux ordres et se tenait à distance de Mlle Carissa Portland, la meilleure amie de Daphné.

Max n'était pas près de laisser un de ses collègues s'amuser avec la jeune et ravissante compagne de sa femme.

De fait, Carissa Portland était adorable. Cette petite rousse primesautière et d'une fidélité rare était un peu la fée cabocharde du Tout-Londres. Jordan lui-même avait été séduit naguère par son caractère bien trempé et son esprit acéré, mais il avait vite compris l'inanité d'une telle attirance au regard de son obsession pour une certaine brunette...

Carissa Portland ne pouvait être rien de plus qu'une sœur pour lui. Cela étant, elle n'encourageait pas non plus les avances de Beau et ne manquait jamais de le foudroyer du regard à chacune de leurs rencontres.

Ces rebuffades avaient au moins un mérite : distraire le jeune agent de ses soucis.

Le comte avait beau garder ses manières canailles et ses yeux verts leur éclat malicieux, Jordan percevait la tension qui montait en lui à mesure que le temps passait sans nouvelles des membres de son équipe.

Voilà des mois qu'on ignorait leur sort. Ils avaient été envoyés en mission en France, dans la vallée de la Loire, et leur rapport était attendu depuis maintenant plusieurs semaines.

Beau cherchait en vérité à masquer l'inquiétude qui devait le ronger. D'où ses récentes visites au *Satin Slipper* – « L'Escarpin de Satin » –, cette horrible maison close de bas étage qui était à la mode depuis un moment parmi les gentlemen de la meilleure société.

Jordan y avait déjà accompagné Beau une ou deux fois, juste pour remonter le moral de son ami. Il comprenait parfaitement qu'un homme ait besoin de ce genre de détente.

Évidemment, l'arrivée de Beau dans cet endroit avait presque déclenché une émeute parmi les pensionnaires.

— Que veux-tu savoir au juste sur ces personnes ? s'enquit ce dernier tout en parcourant la liste des yeux.

— Les renseignements habituels pour commencer : identité – réelle, bien sûr –, emploi du temps, domicile, déplacements... Je suis certain que plusieurs de ces clients ont donné un faux nom à Christie's. Commence par les plus connus peut-être.

— Entendu, approuva Beau tout en glissant le papier dans la poche de son gilet. À part ça, quelle est la suite du programme, maintenant que l'épisode de la vente est terminé ?

— Attendre, répondit sombrement Virgil.

— Nous pensons que James Falkirk ne devrait pas tarder à nous contacter, expliqua Jordan. Après l'annonce du commissaire-priseur, il sait qu'il peut nous joindre via Christie's. Virgil pourra ensuite lui proposer l'échange qui est l'enjeu de toute cette opération : les Rouleaux de l'Alchimiste contre Drake.

— Ou du moins ce qu'il reste de lui, corrigea Beau à voix basse.

— Ne t'inquiète donc pas pour lui, grommela Virgil.

Il était néanmoins visible qu'il souffrait de savoir qu'un de ses garçons avait été capturé par l'ennemi, et torturé pendant des mois d'affilée jusqu'à ne plus être capable de se rappeler son propre nom.

— Drake est un des hommes les plus habiles et les plus résistants que l'Ordre ait jamais recrutés. S'il arrive à survivre et à tenir sa langue encore un peu, nous le ramènerons à la maison.

— Oui, monsieur, acquiesça Jordan avec détermination.

Leur ami n'en était pas moins dans une situation critique. Ils avaient appris qu'il avait été si violemment torturé par ses ravisseurs prométhéens qu'il en avait perdu la mémoire, et peut-être même l'esprit.

Et ils avaient maintenant des raisons de craindre que Falkirk n'ait rallié leur camarade à sa cause.

Selon leurs sources, en tout cas, Drake avait été sorti par le dignitaire prométhéen du donjon alpin où il était enfermé jusqu'alors. Or, s'ils pouvaient espérer que Falkirk, plus âgé et mieux éduqué que ses complices, traite Drake avec plus d'humanité, il y avait à craindre que, dans l'état où se trouvait ce dernier, cette gentillesse inopinée ne soit une arme encore plus efficace que la torture pour retourner leur ami contre eux.

Un mois à peine auparavant, Rohan avait vu Drake de ses propres yeux et leur avait rapporté que ce dernier s'était interposé entre Falkirk et lui quand le maître prométhéen s'était trouvé dans sa ligne de mire.

D'un autre côté, l'amnésie de Drake les avait tous protégés d'une éventuelle dénonciation de sa part.

Néanmoins ils devaient le récupérer au plus vite. Et si pour cela il fallait céder les Rouleaux de l'Alchimiste à Falkirk, l'Ordre était disposé à faire ce sacrifice.

— Bonne nuit, les garçons, marmonna Virgil. Vu que ces manuscrits sont notre monnaie d'échange pour racheter la vie de notre camarade, je ferais mieux d'aller les mettre à l'abri dans le coffre.

— En effet, monsieur.

— Bonne nuit, monsieur.

Beau et Jordan se séparèrent peu après que le vieil Highlander se fut éloigné d'un pas pesant dans le couloir.

Jordan était épuisé. Voilà plus de quarante-huit heures qu'il s'activait sans relâche à la préparation de la mission chez Christie's.

Alors qu'il revenait chez lui dans son phaéton, il se mit à réfléchir aux événements de la journée.

L'expérience lui avait appris qu'aucune mission ne se déroulait jamais tout à fait comme prévu. Désormais, il se tenait prêt à tout. Ou du moins le croyait-il.

Car se retrouver face à son ancien amour l'avait sérieusement ébranlé. Et s'il était parvenu, sur le coup, à ne plus trop y songer pour achever la mission en cours, maintenant que sa journée de travail était finie...

Il constata soudain qu'il s'était engagé dans Great Cumberland Street.

Il allait passer devant chez Mara.

Il ralentit sa voiture et, comme malgré lui, s'arrêta devant l'élégante maison de ville qu'elle habitait à l'extrémité de la rue incurvée.

Mais qu'est-ce qui te prend ? se gronda-t-il.

Il se prit à rêver qu'il descendait du phaéton pour aller frapper à sa porte – rien que pour la voir un instant, sentir son odeur, la toucher peut-être...

*Allons, ne sois pas ridicule !*

Il n'aurait même pas dû se trouver là. La fatigue avait sans doute obscurci son jugement.

Il demeura néanmoins immobile dans la pénombre, guettant l'apparition de la jeune femme à l'une des fenêtres brillamment éclairées du bâtiment dont la porte d'entrée était surmontée d'une imposte illuminée et dont les trois baies de l'étage étaient soulignées de jardinières que, bientôt sans doute, rempliraient les premières floraisons du printemps.

Soudain, il la reconnut qui passait en souriant devant l'une des fenêtres du haut. Il se pencha en avant, les sourcils froncés. Se trouvait-elle dans un salon de musique ? Il percevait vaguement des notes de piano-forte.

Il la vit alors attraper son petit garçon et le soulever en l'air comme une poupée. Dans le silence de la rue obscure, il saisit à peine le cri qu'elle lança :

— Je t'ai eu !

Le bambin poussa un cri de joie tandis que sa mère le portait à bout de bras, rayonnante de tendresse.

La gorge serrée, Jordan détourna les yeux bien avant qu'elle ne disparaisse de la baie avec son fils calé sur la hanche.

Quand il reporta son attention vers la maison, elle n'était plus là.

Il eut l'impression que les ténèbres se refermaient sur lui et resta désesparé un moment.

Le désespoir qui venait de l'engloutir était plus noir que la nuit d'hiver.

Il se ressaisit en prenant une profonde inspiration et expira un nuage de vapeur.

Au moins Mara semblait-elle avoir trouvé une forme de bonheur, pensa-t-il. C'était tout ce qui importait. Après tout, il était heureux lui aussi. Ou du moins n'était-il pas malheureux. Pas trop, en tout cas.

*Arrête de te leurrer.*

— J’aurais dû aller à la maison de passe avec Beauchamp, dit-il tout haut.

Les oreilles de son cheval se tournèrent vers sa voix.

Chassant d’un haussement d’épaules le sentiment de vide qui l’étreignait, il fit claquer les rênes sur le dos de l’animal qui repartit au trot.

Cependant, l’écho du rire de Mara et de son enfant le poursuivit jusqu’au luxueux palais à colonnade de Grosvenor Square qui lui servait de demeure – un bâtiment solennel, vaste, parfaitement aménagé à tous égards... et silencieux comme un tombeau.

Le soupir qu’il laissa échapper en y pénétrant retentit sur le marbre du vestibule, tandis que son majordome prenait son chapeau et son manteau. Ce fut ensuite d’un pas lourd qu’il monta l’escalier incurvé qui menait à sa sombre et caverneuse chambre de maître.

Pendant qu’il se déshabillait, il demanda qu’on lui apporte un verre de brandy, mais ferma les yeux dès qu’il posa la tête sur l’oreiller... et se retrouva une fois de plus dans cette maudite villégiature où il avait connu Mara.

Les autres agents de l’Ordre voyageaient léger et seuls, habituellement, mais un jeune comte se devait, en vacances, d’être accompagné d’une suite de serviteurs et d’abondants bagages. Dès son arrivée dans l’immense manoir de ses hôtes, Jordan avait prié son valet et ses laquais de porter ses malles dans la fastueuse chambre d’ami qui lui avait été allouée, dans l’une des ailes de l’édifice.

Laissant ses serviteurs déballer ses affaires, il était ressorti pour trouver son chemin vers la salle du petit déjeuner où les invités avaient été conviés pour prendre une collation, être présentés les uns aux autres et apprendre le programme de la partie de campagne à venir.

Alors qu’il remontait le couloir lambrissé et orné de tableaux qui menait au corps principal du bâtiment, se demandant avec excitation dans l’ambassade anglaise de quel pays il allait être affecté, il avait soudain entendu des vociférations en provenance d’une des chambres voisines.

Il avait marqué une pause, haussé un sourcil et s’était tourné vers la porte. À peine étouffés par les murs, lui parvenaient les cris d’une femme en colère.

Il les avait écoutés malgré lui.

Après tout, n’était-il pas un espion ?

— Espèce d’écervelée ! Tu n’es vraiment bonne à rien ! À quoi bon apporter cette robe si tu as oublié les gants qui vont avec ?

Jordan s’était renfrogné : aucune personne de qualité n’avait à s’en prendre aussi vertement à ses domestiques.

— Seigneur, Mara, tu me pousses à bout ! Pourquoi faut-il que tu fasses tout de travers ? Je me doutais que tu me gâcherais cette partie de campagne. Je t’aurais bien laissée à la maison si je n’avais été aussi bonne. Et c’est comme ça que tu me remercies ?

— Mais, maman, les autres gants vont très bien...

— Ne t’avise pas de me répondre !

*Paf !*

Jordan en était demeuré bouche bée.

— Voilà pour ton insolence, petite dévergondée !

Jordan avait fixé la porte avec effarement : c’était à sa propre fille que cette femme s’en prenait avec autant de violence !

— Je suis désolée, maman, pardonne-moi.

Jordan s'était renfrogné de plus belle. Oublier des gants n'était tout de même pas un crime !

— Restons, maman, s'il te plaît. Je ne te causerai plus d'ennui.

Sa mère lui avait répondu par un reniflement dédaigneux.

— J'y compte bien, avait-elle dit. Je suis venue ici pour revoir des amis. Manque-moi encore une seule fois de respect et je te renvoie à la maison où tu t'expliqueras avec ton père.

— Non, mère, par pitié ! Je me tiendrai mieux à l'avenir.

Jordan considérait maintenant la porte d'un air sombre : voilà qui lui déplaisait souverainement.

Emporté par un juste courroux, il avait eu envie d'appliquer la méthode de Rohan : défoncer la porte à coups de pied pour aller saisir la mère indigne par le collet.

Mais il était censé se comporter en être civilisé.

Un peu de stratégie s'imposait.

Dissimulant la fureur que lui inspirait l'injustice flagrante dont était victime la jeune fille, il s'était composé une mine insouciant et avait tendu la main vers la poignée de la porte.

— Crois-moi, avait-il entendu juste à ce moment-là, je ferai tout mon possible pour te trouver un mari pendant ce séjour. Dieu sait combien j'ai hâte d'être débarrassée de toi...

Jordan avait poussé le battant avec un sourire radieux, avant de se figer sur place en feignant la stupeur.

— Oh ! Oh, bonté divine... Je suis terriblement désolé... Je pensais que c'était ma chambre ! Veuillez m'excuser, mesdames ! Mince, voilà qui est gênant. J'ai dû me tromper de couloir, je pense...

Devant lui se tenait une haute et fine dame à l'allure distinguée.

— Comme vous le voyez, monsieur, avait-elle répondu avec un air méfiant, ceci est notre chambre.

— En effet. Je suis confus. Sauriez-vous par hasard m'indiquer le chemin de la salle du petit déjeuner ?

Son interlocutrice avait croisé les bras sur sa poitrine avec un soupir agacé.

— Continuez le corridor, puis prenez l'escalier sur votre gauche.

— Sur ma gauche, c'est entendu... Euh, quel corridor, au juste ?

La femme avait penché la tête avec une expression laissant entendre qu'il devait être un peu demeuré.

— Celui qui se trouve juste derrière vous.

En voilà des manières agréables, avait pensé ironiquement Jordan.

— Mais j'oublie la plus élémentaire politesse, avait-il soudain lâché. Permettez-moi de me présenter, puisque nous sommes tous des invités en ce lieu.

Il avait décoché son plus beau sourire à la marâtre.

— Je suis le comte de Falconridge.

— Ah, bien ! avait-elle fait, brusquement aimable.

Cette réaction n'avait guère surpris Jordan.

— Je dois dire que j'ai entendu parler de vous, milord.

Il n'en doutait pas un instant : une mère cherchant à caser sa fille se devait de repérer les meilleurs partis de la bonne société. Et il se savait l'une des proies les plus convoitées.

— Je suis lady Helen Bryce. Mon mari est sir Dunstan Bryce, baronnet, et voici notre fille, Mara.

— Mademoiselle Bryce...

Jordan s'était incliné avec une réserve respectueuse devant la mince jeune fille aux cheveux sombres qui était assise sur l'ottomane de la chambre, tête basse.

— Dis bonjour à M. le comte, Mara, lui avait aigrement lancé sa mère.

L'interpellée avait redressé lentement la nuque et levé vers Jordan, sous la frange noire de ses cils, un regard plein de candeur blessée. Ses yeux étaient d'un brun si intense qu'il confinait au noir, tout comme sa chevelure soyeuse. Par contraste, sa peau semblait très pâle, presque blanche – sauf, bien sûr, à l'endroit où la gifle de sa mère avait laissé une empreinte rose.

Dès qu'il avait pu admirer son visage, Jordan avait senti son cœur manquer un battement.

— Bonjour, milord, avait-elle murmuré dans un souffle.

Il devait la sortir de là. D'un seul coup, la nécessité de la sauver s'imposait à son esprit.

— Peut-être Mlle Bryce aura-t-elle l'amabilité de m'indiquer où se trouve cette, euh, fameuse salle du petit déjeuner où, si j'ai bien compris, nous devons tous nous réunir.

— Mais naturellement ! s'était exclamée lady Helen en le regardant cette fois-ci comme s'il était l'homme le plus intelligent du monde. Mara, ma chérie, si tu montrais le chemin à Sa Seigneurie ?

— Oui, mère, avait répondu la jeune fille en se levant et en se dirigeant vers la porte, la tête de nouveau baissée.

Jordan s'était effacé pour la laisser passer. Il s'était empressé ensuite de lui emboîter le pas pour s'interposer entre elle et son entremetteuse de mère, et avait refermé la porte de la chambre au nez de cette dernière.

Une fois dans le couloir, Mlle Bryce avait à peine répondu à ses tentatives de conversation.

— D'où venez-vous ?... Avez-vous déjà eu l'occasion de croiser les autres invités ?... Splendide demeure, n'est-ce pas ?... Et les jardins me semblent tout aussi magnifiques... Je suis sûr que nous allons passer ici un très agréable séjour.

Quand ils étaient parvenus en haut de l'escalier, elle avait pivoté soudain vers lui et rivé ses yeux aux siens.

— Vous avez tout entendu, n'est-ce pas ?

Cette question abrupte l'avait pris de court.

— Je vous demande pardon ?

Elle avait froncé les sourcils avec impatience.

Il avait hésité un instant, craignant de la froisser. Mais il voyait bien qu'elle semblait préférer la vérité et, avec un haussement d'épaules, avait renoncé à mentir.

— J'en ai entendu assez pour savoir que vous ne méritiez pas un tel traitement. Comment vous sentez-vous ?

Elle s'était raidie et avait détourné le regard.

— Je suis habituée à ce genre de... crises. Vous n'étiez pas réellement perdu, je suppose ?

Il avait fait non de la tête avec un sourire contrit.

Elle l'avait considéré avec un air doux et triste.

— Merci d'être intervenu.

— À votre service.

Il avait secoué le chef, encore perturbé par la brutalité de lady Helen envers sa propre fille.

— Pourquoi vous traite-t-elle ainsi ?

— Elle a toujours été comme ça. Elle n'a pas besoin de raison pour s'en prendre à moi.

Il l'avait contemplée en silence.

— Je suis vraiment désolé.

— Ce n'est pas grave. Je pense que je ne devrais pas avoir à supporter ça encore longtemps, avait-elle murmuré avant de se retourner vers l'escalier pour le descendre.



Jordan l'avait suivie, fasciné. L'expression abattue de la jeune fille était remplacée par un comportement de plus en plus résolu à mesure qu'ils s'éloignaient de sa mère.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Hum ? Oh, rien.

Elle lui avait adressé par-dessus son épaule un petit sourire dur et entendu.

Jordan avait déjà vu un sourire semblable. Sur le visage de Virgil. C'était le rictus lugubre et crâne de ceux qui ont surmonté bien des épreuves dans leur vie.

Mlle Bryce avait reporté son attention devant elle.

— Puis-je vous demander un service ?

— Tout ce que vous voulez, avait-il répondu avec une ferveur qui l'avait surpris lui-même.

Elle avait marqué un temps d'arrêt et pivoté de nouveau vers lui.

— Ne parlez de ça à personne.

Il avait croisé son regard et y avait discerné des profondeurs qu'il n'avait jamais vues auparavant dans les yeux d'une jeune fille.

— Ne vous inquiétez pas, avait-il chuchoté. Votre secret sera bien gardé avec moi. Je vous en donne ma parole.

Le sourire de gratitude qui avait alors illuminé son visage aurait pu servir de viatique à n'importe quel jeune homme pendant une guerre entière.

— Merci, avait-elle dit avant de rabaisser ses cils soyeux et enchanteurs et de se tourner gracieusement vers une porte ouverte sur le vestibule. Voici la salle du petit déjeuner, milord.

Jordan ne parvenait pas à détacher les yeux de la jeune beauté qu'il avait suivie dans la pièce. Toute trace de la brimade et de l'humiliation qu'elle venait de subir avait complètement disparu quand elle s'était mise à parader dans la salle. Elle y avait été immédiatement accueillie ou, plutôt, entourée par toute une foule de garçons auxquels elle avait déjà été présentée.

Envolée, la jeune fille fragile que Jordan avait surprise avec sa mère dans leur chambre !

Mlle Bryce s'était transformée en l'incarnation même de la féminité, vive, riieuse et séductrice. Et tandis que les autres invitées présentes dans la pièce la foudroyaient du regard, il n'était pas un célibataire disponible qui ne semble ébloui par la nouvelle venue – y compris ce grand balourd de vicomte Pierson.

Cette mue fascinait et troublait Jordan à la fois. Il comprenait maintenant ce que Mara Bryce avait voulu dire un peu plus tôt, en haut de l'escalier, en laissant entendre qu'elle n'aurait plus longtemps à subir les vexations de sa mère.

Elle avait un plan bien précis en tête.

Il ne pouvait le lui reprocher.

Comme si elle avait senti qu'il l'observait, elle avait relevé les yeux et son regard avait traversé les rangs de ses admirateurs pour se planter dans celui de Jordan.

Il lui avait adressé un haussement de sourcils. Elle lui avait répondu par un demi-sourire entendu.

Il avait pouffé tout bas avant de se forcer à regarder ailleurs et n'avait pas tardé à être présenté à d'autres demoiselles. Pourtant, même s'il avait eu beau se forcer à leur manifester le plus grand intérêt, Mara Bryce n'avait cessé de retenir son attention.

Les jours passant, il avait veillé à ne jamais trop s'éloigner d'elle, guettant constamment le son de sa voix, juste au cas où elle aurait encore besoin d'être sauvée...

### 3

Le lendemain soir, Thomas ne montrait plus aucun signe de rhume grâce à une longue sieste et au remède préféré de sa vieille nounou : un brouet d'orge sucré avec des figues et des raisins secs de Turquie.

Au grand soulagement de Mara, le petit vicomte avait retrouvé sa curiosité et son énergie coutumières et s'était remis à construire des tours avec des cubes en bois dans le salon, pour le plaisir de les démolir ensuite.

Il paraissait désormais aussi satisfait de sa vie que le chat de la famille qui, assis sur le rebord de la fenêtre, regardait la pluie glaciale qui tombait dehors tout en remuant la queue comme le balancier d'une pendule.

Mara consulta l'horloge posée sur le manteau de la cheminée et se mordit la lèvre, indécise. Son existence avait repris son cours normal, maintenant que son fils avait recouvré la santé, et elle ne pouvait s'empêcher de songer qu'elle aurait parfaitement le temps de s'habiller pour aller au dîner de Delilah.

Et y croiser Jordan.

Elle aurait préféré ne pas être aussi tentée de s'y rendre. D'un autre côté, si elle n'y allait pas, on allait parler d'elle là-bas. Or, quitte à devenir un sujet de conversation chez son amie, elle préférerait encore s'y trouver en personne.

Les minutes passant, elle dut bientôt admettre qu'elle mourait d'envie d'apprendre, de la bouche même de Jordan, ce qu'il était devenu depuis toutes ces années.

Si elle se rendait à la soirée, elle aurait ainsi l'occasion de l'observer avec les yeux d'une femme ayant vécu, et non plus avec ceux d'une ingénue. Elle pourrait se former une nouvelle opinion de celui qui avait été l'homme de ses rêves.

Car dès qu'il avait déboulé dans sa vie, coupant court à une nouvelle crise de sa mère, il lui était apparu comme une sorte de chevalier servant, l'incarnation même du prince charmant.

Hélas, il lui avait suffi de plonger son regard dans les profondeurs bleu ciel du sien pour y lire toute la vaillance de son cœur dévoué et conclure, non sans regret, qu'il lui serait à jamais inaccessible.

Il la surpassait, et pas seulement par son titre qui le plaçait nettement au-dessus de sa famille. Il était meilleur qu'elle en tant que personne – du moins le pensait-elle à l'époque. Elle le trouvait beau, gentil, attentionné, intelligent, amusant. En outre, il semblait à l'aise en toute situation, compétent dans tous les domaines, et personne ne paraissait pouvoir l'impressionner.

En bref, il était à ses yeux l'homme idéal, alors qu'elle n'était elle-même qu'une « catastrophe ambulante », comme se plaisait à le répéter sa mère.

Comment aurait-elle pu se croire digne de cet homme qui approchait la perfection ?

Évidemment, Jordan était aimable avec elle. Il était aimable avec tout le monde : il était la bonté incarnée. C'était un vrai gentleman au plein sens du terme. Quant à elle... Même si une partie seulement des reproches de sa mère était fondée, elle ne doutait pas que Jordan préférerait, ou plutôt, *mériterait* une meilleure compagne qu'elle.

C'était en tout cas avec la tête farcie de tous ces préjugés qu'elle avait poursuivi son séjour dans la villégiature de leurs hôtes, se délectant de chaque moment passé avec Jordan – tout en s'empêchant d'espérer qu'il puisse éprouver un quelconque sentiment pour elle.

Il lui avait pourtant envoyé des signaux en ce sens, mais soit elle ne les avait pas pris au sérieux, soit ils la laissaient incrédule. Et s'il arrivait à ce parangon de distinction d'avoir dans les yeux une lueur de désir, elle préférait y voir le fruit de sa propre imagination. Comment aurait-il pu avoir envie d'elle, après avoir été témoin du mépris dont l'accablait sa mère ?

Savoir que Jordan connaissait ce secret honteux la rendait un peu mal à l'aise en sa compagnie. Certes, sa présence lui procurait un sentiment de sécurité qu'elle n'avait jamais connu jusqu'alors mais, en même temps, elle redoutait qu'il se serve de ce secret contre elle, un jour ou l'autre.

Il s'en était pourtant abstenu et avait gardé le silence comme il l'avait promis, ce qui avait encore plus incité Mara à lui faire confiance. L'estimant toujours aussi inaccessible, elle s'était efforcée pendant un temps de réprimer les élans de son cœur et de le considérer seulement comme un ami. À son âge, cependant, refouler ses sentiments était une tâche quasi impossible.

Il s'était néanmoins avéré que sa prudence était justifiée puisque ce fameux soir, dans les jardins, elle avait appris qu'il ne partageait pas ses tendres penchants.

Il n'avait même pas voulu lui donner son adresse, ni exprimé son intention de lui écrire.

Cela étant, il ne lui avait pas menti non plus, songea-t-elle en s'appuyant contre le montant de la porte.

Maintenant, avec le recul du temps, il lui semblait évident que, dans son ingénuité d'adolescente, elle l'avait idéalisé à outrance – tout en se dévalorisant elle-même.

Elle avait plus d'expérience, aujourd'hui. Jordan n'était plus la perfection incarnée à ses yeux. Il n'était plus pour elle une sorte de demi-dieu, de héros invincible, mais un homme. Et le dîner de Delilah pouvait être l'occasion de mieux connaître cet homme.

Plus important encore, elle avait fini par se convaincre, avec le temps, qu'elle était loin d'être aussi bête et méchante que ses parents le lui avaient inculqué.

Elle avait bel et bien de la valeur, des talents, des qualités. Elle excellait dans maints domaines. Elle était une bonne mère pour Thomas – bien meilleure que celle qui l'avait élevée.

Elle était même prête à se croire digne d'être aimée.

À cette idée, son cœur se remit à palpiter, comme jadis, et elle ne put s'empêcher de se demander comment un Jordan éprouvé par la vie et une Mara moins naïve et plus forte pourraient s'entendre, douze ans après. Seraient-ils encore attirés l'un par l'autre ? Partageraient-ils un même et tendre penchant ?

Pensées dangereuses, se tança mentalement la jeune femme. Après tout, l'inverse était aussi envisageable et, en rentrant de chez Delilah ce soir, il se pourrait également qu'elle ait conquis une sérénité nouvelle et qu'elle en vienne à se demander ce qu'elle avait pu trouver à ce garçon.

Si tel était le cas, elle serait libérée de lui à jamais.

Ce qui ne serait pas un mal, se dit-elle en fermant les yeux.

Sa conscience la tourmentait encore parfois avec le souvenir de la nuit où elle avait conçu son fils, allongée sous son mari imbibé d'alcool, les paupières closes, songeant à *lui*.

Elle doutait fort que lord Falconridge puisse se montrer aussi maladroit, brusque et indélicat avec une femme...

Elle rouvrit les yeux et chassa ce souvenir perturbant de son esprit.

Thomas était en train de pépier à l'adresse de ses cubes en bois, à l'amusement du personnel. Plusieurs servantes s'étaient rassemblées pour regarder jouer l'enfant. Mara n'y voyait aucun inconvénient. Au contraire, l'affection sincère de ses domestiques pour son fils la touchait.

Oh, et puis tant pis ! songea-t-elle. Thomas serait bien entouré durant son absence.

Elle était curieuse de savoir ce que Jordan avait pu devenir, et s'obstiner à le nier la rendrait semblable à son fils qui, en ce moment, disait « non » à tout, sans rime ni raison.

Elle consulta de nouveau l'horloge, indécise.

À part le refus qu'elle avait obstinément opposé, la veille, à l'invitation de Delilah, rien ne l'empêchait vraiment de se rendre à cette soirée.

Elle ne pouvait même pas prétendre n'avoir plus rien à se mettre. Sa couturière venait juste de lui livrer sa nouvelle toilette de satin pourpre. Pour se tenir chaud, elle avait son étole de vison. Elle mettrait aussi ses longs gants noirs, ceux qu'elle avait achetés pour son veuvage, et son tour de cou en perles.

Elle se ferait un devoir de paraître à son avantage. C'était une question de principe. Il lui fallait montrer à l'ex-homme de ses rêves qu'elle n'avait pas eu besoin de lui pour être heureuse.

Thomas cria de ravissement en renversant une nouvelle fois sa tour de cubes en bois. Et sa vieille nounou, Mme Busby, se remit tout aussi inlassablement à féliciter le jeune bâtisseur.

Mara sourit. Voir son fils recommencer aussitôt ses empilements était édifiant. La chute de ses constructions ne l'affectait nullement.

Il poursuivait ses tentatives, encore et encore, sans relâche.

Bon, se dit-elle en prenant sa décision. Depuis la mort de Pierson, elle avait dû assumer également le rôle de père auprès de Thomas, et elle n'allait pas montrer à son garçon un exemple de lâcheté en se terrant chez elle pour éviter quelqu'un qui lui avait autrefois fait du mal.

Elle se tourna vers une bonne au visage parsemé de taches de rousseur.

— Mary, veuillez demander à Jack de préparer la voiture, lui lança-t-elle. Je sors.

Les invités de Delilah s'étaient réunis au salon, dans l'attente du dîner. L'annonce du service était imminente.

Et Mara n'était toujours pas là.

Voilà qui était fâcheux, songea Jordan sans cesser d'observer discrètement la porte. C'était uniquement pour la jeune femme qu'il était venu à cette soirée, et cette maudite gourgandine ne daignait même pas s'y montrer ! Apparemment, elle n'en avait pas eu le cran.

Tous les autres invités étaient arrivés. Il n'en connaissait que quelques-uns – et encore, de vue seulement.

Insoucieux du bavardage de leur hôtesse, il se moquait en silence de sa propre naïveté. N'apprendrait-il donc jamais rien ?

Pendant ce temps, l'amant de Delilah, ce grand gaillard de Cole, accoudé au manteau de la cheminée, les épiait d'un œil acéré et suspicieux.

Ne t'inquiète pas, mon vieux, songea Jordan. Je ne suis pas intéressé par ta maîtresse.

Et tandis que celle-ci continuait à l'assommer par son papotage incessant, il se prenait à regretter de n'être pas resté chez lui pour décoder quelque message secret.

Puis, soudain, il vit le majordome s'avancer dans la pièce. Son cœur se serra dans l'attente de l'annonce familière : « Le dîner est servi. »

Mara n'allait plus venir, maintenant.

— Lady Pierson, clama le domestique, à la grande surprise de Jordan.

Tout son corps se tendit quand la jeune femme pénétra dans le salon.

Seigneur...

Les regards de ces messieurs se tournèrent de concert vers la nouvelle arrivante. Jordan, lui, éprouva un bref mais torturant élan de désir.

Envolée, la jeune adolescente aguicheuse qui masquait ses incertitudes derrière des minauderies de coquette. Il avait devant lui une créature renversante, aux allures de mondaine sûre d'elle-même. Même sa démarche, fluide et impériale à la fois, la rangeait dans la classe des femmes les plus redoutables qu'il ait connues : celles qui savaient exactement ce qu'elles voulaient.

*Brava, bella !* s'exclama-t-il intérieurement, transi d'admiration.

C'était encore plus qu'une arrivée en fanfare. C'était une démonstration de puissance.

La lumière des chandelles nimbait d'une aura ensorcelante le satin pourpre foncé de sa robe, dont le corsage mettait en valeur la rondeur glorieuse de sa poitrine et donnait par contraste à la chair pâle de son buste l'éclat brasillant des étoiles lointaines.

Sa chevelure d'ombre était nouée en un chignon élégant, duquel retombaient des boucles à la manière classique. Jordan suivit du regard la longueur spiralée d'une de ces mèches qui encadraient son visage et caressaient ses joues encore roses de la fraîcheur du dehors. À leur couleur semblait répondre celle de ses lèvres, que rehaussait un cosmétique en faveur parmi les séductrices de la haute société.

Il ne parvenait pas à détacher les yeux de cette apparition, pas plus qu'aucun autre des hommes présents dans le salon – à l'exception de Cole, bien sûr, dont l'attention était focalisée sur Delilah.

Il avait suffi à Mara de surgir dans la pièce pour les tenir sous son pouvoir de fascination – comme jadis, en fait. À cette époque, déjà, l'approcher n'était pas facile, tant elle était assiégée de galants et d'admirateurs.

— Ma chérie ! Je suis si contente que tu sois venue ! s'exclama Delilah en fendant la foule de ses invités pour lui donner une accolade précautionneuse qui préserva leurs maquillages ainsi que leurs toilettes.

— Désolée d'être en retard. Je voulais d'abord m'assurer que Thomas allait mieux.

— Je comprends. De toute façon, je t'avais réservé une place, juste au cas où...

Jordan remarqua le coup d'œil entendu qu'elles échangèrent et s'interrogea sur sa signification.

Les deux femmes regardèrent dans sa direction.

Il adressa à Mara un mince sourire, ainsi qu'une brève inclination du buste. Elle hocha légèrement la tête à son intention, depuis l'autre bout du salon.

L'instant d'après, elle était entourée par ses connaissances qui la cachèrent à la vue de Jordan. Ce qui n'était pas plus mal, songea ce dernier. Il se sentait brusquement mal à l'aise. Son cœur cognait à tout rompre dans sa poitrine. Il contracta ses abdominaux pour chasser les chatouillis absurdes qui lui parcouraient le ventre.

Doux Jésus, qu'est-ce qui lui arrivait ? L'arrivée de Mara lui avait ébranlé les nerfs et comme électrisé le corps ! Il tira discrètement sur sa cravate, étonné d'avoir soudain si chaud. Sa chemise et sa cravate blanche, son pantalon et sa redingote le gênaient. Il avait hâte de s'en débarrasser, de s'allonger nu avec Mara dans un lit et, au clair de lune, de rattraper avec elle le temps perdu...

Il constata qu'elle l'observait de nouveau, une légère rougeur aux joues, comme si elle avait deviné ses pensées.

Il baissa les yeux et déglutit avec peine, maudissant en silence la joie insensée qui pulsait dans ses veines. Il fourra une main dans sa poche de pantalon et leva l'autre pour avaler une gorgée de porto, s'efforçant de reprendre le contrôle de ses sens.

Ce fut alors que le dîner fut annoncé.

Les invités se rassemblèrent dans une salle à manger rose et bleu qui ressemblait à l'intérieur d'une boîte à bijoux. Des figurines dorées y servaient de chandeliers, des guirlandes de fleurs en plâtre en bordaient le plafond, et des lambrequins fuchsia couronnaient ses hautes fenêtres. Les convives s'installèrent sur des chaises à dossier lyre, autour d'une table couverte d'une nappe damassée d'un blanc de neige. Jordan se trouva placé presque en face de Mara, à deux sièges de son vis-à-vis, ce qui lui permettait de l'observer de biais, sans trop se faire remarquer.

Bientôt, une procession de valets en livrée affublés d'une perruque poudrée apportèrent une série de plateaux en argent protégés de cloches miroitantes, qu'ils soulevèrent d'un même mouvement, révélant un potage, des oreilles de veau et de l'échine de mouton.

Durant la première demi-heure, Jordan se contenta d'écouter les conversations alentour, savourant les échanges insouciantes de tous ces gens qui n'avaient pas à porter le poids du monde sur leurs épaules.

Dans sa jeunesse, il avait toujours pris soin de rester en contact avec des amis et des relations étrangers à l'Ordre. Cela l'aidait à garder son équilibre mental. À l'époque, il s'efforçait encore d'empêcher la guerre de l'ombre qu'ils menaient contre les Prométhéens d'affecter toute son existence. Il redoutait de finir comme Virgil.

Et puis, peu à peu, il y avait renoncé.

Une part sombre de son cœur en voulait aujourd'hui à ces aristocrates désinvoltes de pouvoir discuter aussi aisément de sujets sans importance.

Au lieu de le rasséréner et de lui remonter le moral, leurs bavardages frivoles éveillaient en lui une sourde rancœur. Sacré bon sang, se dit-il, ils ne tiendraient pas un seul jour s'ils devaient vivre sa vie ! Leur existence tournait autour du plaisir, dénuée de toute contrainte.

Il se sentait bien loin d'eux, à l'écart de leur monde.

Le seul autre invité à garder le silence était un héros de la guerre d'Espagne, un major de son âge qui avait perdu une jambe à Waterloo et marchait avec des béquilles. Jordan avait été ravi de serrer sa main gantée de blanc dans le salon. C'était un homme bien, qui ne se plaignait pas de son sort. Le genre de soldat qui rendait fier d'être anglais.

Les conversations tournaient maintenant autour des soirées organisées pour la saison à venir chez des gens que Jordan ne connaissait pas. On en était au deuxième plat ; il avait choisi de prendre du pigeon rôti avec des crevettes mijotées dans du vin blanc, et il n'avait pas encore dit un seul mot.

Il s'efforçait de ne pas regarder en direction de Mara. Cependant, quand il s'y risqua, il vit qu'elle l'observait, la clarté tombant du lustre en cristal la mouchetant de lumière.

Il soutint son regard sans sourire. Elle finit par détourner les yeux. Comme elle lui présentait son profil, il put distinguer la rougeur qui lui montait le long du cou.

— Ah, lord Falconridge, déclara alors Delilah depuis le bout de la table, incitant Jordan à reporter son attention sur elle. Vous avoir parmi nous ce soir est un plaisir. Lady Pierson m'a appris que vous étiez diplomate ?

— En effet, acquiesça-t-il.

Il reposa poliment sa fourchette, sentant venir l'interrogatoire.

— Où étiez-vous donc en poste ?

— Dans diverses cours du nord de l'Europe, madame Staunton : Prusse, Suède, Danemark... Mais j'ai surtout servi dans notre ambassade en Russie.

— Mazette, cela n'a pas dû être sans risque ! Le tsar semblait la plupart du temps incapable de décider s'il allait nous soutenir ou non contre Napoléon.

Il hocha la tête avec un sourire affable.

— La prudence s'est souvent imposée, admit-il.

Ce sujet parut éveiller l'intérêt du vétéran de la guerre d'Espagne.

— Vous trouviez-vous en Russie en 1812, monsieur ?

— Absolument, major.

— Avez-vous pu être témoin de la retraite de Napoléon pendant l'hiver ? Il paraît que le froid seul a tué plus de cent mille de ses hommes.

— C'est horrible, murmura l'une des invitées.

Jordan opina du chef.

— Oui, j'ai assisté de loin à sa déroute. Et avant l'arrivée des troupes françaises, j'ai vu les Russes mettre eux-mêmes le feu à Moscou pour en priver l'envahisseur. Même Bonaparte ne pouvait qu'admettre l'impossibilité de vaincre un peuple capable d'en venir à de telles extrémités.

— Il est d'autant plus heureux que la guerre soit terminée, repartit Delilah, et que nous puissions enfin reprendre le cours de nos existences.

Le major lui décocha un coup d'œil cynique qui semblait signifier : « Facile à dire de votre part. » Jordan lui adressa un regard de camaraderie, tandis que les autres exprimaient leur hâte de voir les cités du continent reconstruites pour y retourner en vacances.

Quand il leva son verre pour porter un toast silencieux au major, celui-ci lui répondit par un bref sourire et un hochement de tête reconnaissant.

— Comme j'aimerais voir l'Italie ! s'écria l'une des convives. Voilà trop longtemps que les circuits européens nous sont interdits.

— J'espère que tous ces combats n'ont pas endommagé les ruines romaines, commenta une autre.

— Et les Alpes ? J'ai vu des peintures du lac de Côme qui m'ont donné envie d'aller le visiter, soupira une troisième.

— Comme à beaucoup, semble-t-il. On m'a dit que la vie sur le continent était moins chère qu'ici...

Jordan écoutait ces propos indolents avec un sentiment d'exclusion de plus en plus fort, frappé par l'étroitesse de vue de ceux qui les tenaient.

Leurs évocations convenues des pays étrangers montraient assez qu'en dehors des séjours dans leurs villégiatures respectives ils s'aventuraient assez rarement hors des limites soigneusement balisées de Mayfair.

— Que pensez-vous de la Russie, lord Falconridge ? s'enquit une invitée en battant des cils. Devrions-nous inclure Saint-Pétersbourg dans nos circuits ?

— Absolument, approuva-t-il. C'est une cité à l'architecture très élégante.

— Russe et élégante ? répéta le voisin bedonnant et rubicond de la dame. Je n'aurais jamais cru entendre un jour ces deux mots dans une même phrase !

Jordan sourit en repensant à l'opinion que les Russes avaient eux-mêmes des Anglais, mais jugea plus courtois de la garder pour lui.

— Saint-Pétersbourg est une ville d'un grand raffinement, milord, lâcha-t-il avec désinvolture. Vous songez plutôt à Moscou, je suppose ? C'est là-bas qu'il faut aller quand on aime l'aventure.

— Oh, fit la dame. Et quel genre d’aventure, au juste ?

Jordan se souvint dans un éclair des trois Prométhéens qu’il avait traqués et éliminés avant qu’ils ne puissent influencer l’esprit inconstant et trop facilement impressionnable du jeune tsar.

— Disons que vous y trouverez plus l’âme de la vraie Russie et de la nature slave.

— Voilà qui semble intéressant, déclara Delilah dans un ronronnement languide.

— Oui, eh bien, on dit surtout qu’il y fait froid, intervint Mara. Mais vous avez dû vous sentir à votre aise dans ce climat glacial, n’est-ce pas, lord Falconridge ?

Jordan se tourna vers elle, un peu interloqué par sa pique.

Dans l’attente de sa réponse, elle passa ses lèvres sur le rebord de son verre avec une moue amusée.

— Il est vrai, répondit-il en choisissant ses mots, que la Russie est un pays neigeux. Mais ses habitants ont inventé plusieurs moyens de se tenir chaud. Dois-je vous les décrire ?

— Et comment ! s’exclamèrent plusieurs de ces messieurs avec un rire aviné, émoustillés par cette allusion.

— Si vous préférez, je puis aussi vous les montrer, insista Jordan en feignant de se lever.

— Bravo ! s’écrièrent les convives masculins en tapant du plat de la main sur la table, tandis que leurs compagnes gloussaient.

Mara le foudroya du regard, les paupières plissées.

— Non, merci, dit-elle avec raideur, vaincue.

Jordan répondit à son froncement de sourcils par un sourire innocent.

Elle l’avait bien cherché, pensa-t-il.

— À propos de froid, enchaîna-t-il, ne vous voyant pas arriver tout à l’heure, j’ai craint un moment que la température ne vous ait retenue chez vous, milady.

— Non. Comme vous le voyez, j’ai seulement eu un peu de retard, dit-elle avant de promener son regard à la ronde. Retard dont je prie une nouvelle fois tout le monde de bien vouloir m’excuser...

— Ce n’est pas nécessaire, la coupa Delilah avec chaleur. Le service n’avait pas encore été annoncé. Et puis, ton petit garçon était malade. C’est parfaitement compréhensible.

— Je suis navré de l’apprendre, reprit Jordan sur un ton égal tout en guettant la prochaine occasion de taquiner la jeune femme. J’espère que ce n’est pas grave.

— Juste un rhume, l’informa Mara. Mais il va mieux maintenant, merci. Thomas est un garçon vigoureux.

— Quel âge a-t-il ?

Jordan le savait déjà, mais il préférait relancer la conversation sur cette voie et la détourner de ses années de service à l’étranger : quoique sachant mentir, il préférait s’en abstenir.

En outre, après avoir vu le comportement de Mara avec son enfant la veille au soir, il avait l’impression que ce sujet pourrait la faire sortir de sa coquille.

Et il avait raison.

Pendant cinq bonnes minutes, grâce à quelques questions habilement placées, il amena la jeune femme à parler de son fils – ou, plutôt, à chanter ses louanges. Puis, avec un naturel qu’il trouva charmant, elle se rendit compte que son récit des menus faits de la vie quotidienne de Thomas ennuyait son auditoire au point de lui arracher des bâillements.

Même lui, à vrai dire, n’éprouvait qu’un intérêt mitigé pour ce que son bambin mangeait au petit déjeuner.

Elle se mit à rougir.

— Oh... Veuillez me pardonner. Voilà que je radote !



— Pas du tout, assura-t-il avec un sourire attendri. Manifestement, c'est un sujet qui vous tient à cœur.

— Delilah prétend que je suis la plus gâteuse des mamans.

— Je m'étonne d'autant plus que vous n'avez qu'un seul enfant.

Jordan comprit qu'il avait commis un impair en voyant la jeune femme blêmir. Il était hélas trop tard pour le rattraper.

Mara baissa la tête.

— Si ça n'avait tenu qu'à moi, j'en aurais eu davantage.

— Toutes mes excuses, lady Pierson. Je ne voulais pas vous manquer de respect. Soyez certaine que je compatis à votre deuil.

Se ressaisissant presque aussitôt, la jeune femme considéra l'assemblée avec un sourire crispé.

— Ce n'est pas grave.

Le problème était qu'il ne l'ignorait pas.

Delilah s'éclaircit la voix.

— Alors, Cole, très cher, ce poulain primé sera-t-il prêt pour la saison de courses du printemps ? s'enquit-elle avec entrain pour dissiper le malaise ambiant. Comment s'appelle-t-il, déjà ?

— Ah... euh, oui : Avalanche. Et vous avez tous intérêt, ajouta-t-il plaisamment, à parier sur lui cette année à Ascot...

Tandis que la conversation repartait sur le sujet plus anodin des compétitions hippiques, Jordan se reprocha silencieusement sa bourde.

Quelle mouche l'avait piqué ?

N'avait-il donc pas appris, des années durant, l'art de mettre ses interlocuteurs en confiance pour leur soutirer leurs secrets ?

N'avait-il pas au moins des yeux pour voir ? Il se rendait compte qu'il s'était malheureusement laissé aveugler par son ancienne colère. Vu qu'il n'était pas rare qu'une épouse ait un enfant tous les deux ans, voire chaque année, Mara aurait dû en avoir quatre ou cinq à l'heure actuelle. Lord et lady Pierson avaient donc probablement souffert d'un problème de fertilité – et il venait d'attirer l'attention de tous les invités sur ce fait.

Il baissa la tête, furieux contre lui-même, puis releva les yeux vers Mara avec un air contrit, comprenant mieux, désormais, pourquoi elle tenait tant à son fils unique.

Elle se contenta de le dévisager avec un regard froid et lourd de reproches.

Il détourna la tête, plus accablé que jamais. Il ne pouvait croire qu'il ait pu se laisser aller à lâcher une remarque aussi malséante. Cela ne lui ressemblait pas. Un agent ayant acquis comme lui une solide expérience de la diplomatie ne commettait pas ce genre de gaffe.

Alors pourquoi avait-il dit une chose pareille ? Était-il donc devenu si insensible et indifférent au sort de ses semblables qu'il ne parvenait même plus à comprendre combien un tel sujet pouvait être douloureux pour une femme ?

À moins, évidemment, qu'il n'ait voulu se venger de son inconstance...

Combien d'enfants auraient-ils eux-mêmes aujourd'hui si, comme promis, elle l'avait attendu autrefois ? Ces fantômes de fils et de filles dont la chance d'exister n'était plus que cendre...

Était-ce cependant réellement la faute de Mara ? Non : c'était la sienne. Ou plutôt celle de l'Ordre. Et l'on n'y pouvait rien changer.

Ces pensées achevèrent de lui ôter l'appétit.

La soirée traînait en longueur. D'autres plats furent servis.

Jordan n'avait plus rien à dire.

Cependant le vin continuait à couler et, bientôt, son incorrection parut oubliée par les autres convives – sauf Mara.

Puis un mot de Delilah attira son attention vers le bout de la table.

— Lady Pierson m’a confié l’imminence d’un heureux événement concernant le régent, déclarait leur hôtesse à ses voisins avec un sourire malicieux.

— Ah, bon ? firent-ils. Quel événement ?

— Je l’ignore ! Elle s’entête à le cacher.

— Nous saurons bien lui arracher la vérité ! Alors, lady Pierson, quelles nouvelles devrions-nous attendre de votre ami de Carlton House ?

— Oui, dites-nous ce qui se mijote au palais !

Mara les considéra avec un air innocent.

— De quoi voulez-vous donc parler ?

— Delilah vient de nous prévenir que le prince régent avait une annonce importante à nous faire.

— Notre hôtesse ment comme elle respire, vous le savez bien, répliqua-t-elle avec un haussement de sourcils amusé.

Tout le monde s’esclaffa tandis que Delilah hochait la tête avec un air entendu. Jordan, surpris, dévisageait Mara.

— Nierais-tu ce que tu m’as raconté ? répliqua Delilah sur un ton taquin.

Mara haussa les épaules.

— Tu dois avoir meilleure mémoire que moi.

— Oh, allez, la supplièrent plusieurs autres invités.

— Non, non, je ne puis rien vous révéler ! répondit Mara en riant. D’ailleurs, vous devriez l’apprendre dès que Son Altesse royale sera rentrée de Brighton.

— Oui, mais quand reviendra-t-il ? demanda un autre. D’après le *Times*, il serait parti là-bas pour se remettre d’une attaque de goutte.

— Peut-être devriez-vous aller soigner Sa Majesté, lady Pierson.

— Il a déjà une fille qui veille sur lui, leur rappela la jeune femme.

— La princesse Charlotte l’a donc accompagné à Brighton ?

— Oui, et j’ai lu dans le *Times* qu’elle était elle-même patraque, la pauvre chérie ! intervint une invitée couverte de bijoux. Un coup de froid.

Du moins était-ce la version officielle, pensa Jordan. Grâce au réseau d’informateurs de l’Ordre, il savait pour sa part qu’il y avait une tout autre raison au séjour du régent et de son imprévisible adolescente de fille dans la station balnéaire.

Leur état de santé n’était qu’un prétexte donné en pâture aux journaux. En fait, c’était pour une affaire d’État que la famille royale se trouvait à Brighton : négocier les fiançailles de la princesse Charlotte avec le prince Léopold de Saxe-Cobourg.

Après l’échec du précédent projet d’épousailles entre sa fille et le prince d’Orange, le régent n’allait pas prendre le risque d’une nouvelle débâcle publique – même si, cette fois-ci, les rapports indiquaient que l’alliance semblait prendre.

Tous ceux qui étaient chargés de suivre les deux tourtereaux affirmaient que le grave et réfléchi prince allemand était l’époux rêvé pour l’exubérante et intraitable princesse.

Comme Prinny n’avait pas de fils, c’était sa fille unique qui hériterait de la couronne un jour, et l’influence tendre mais ferme de Léopold devrait aider la future reine d’Angleterre à juguler son impulsivité.

Leur propre couple, à Mara et à lui, n’aurait sans doute pas fonctionné autrement, songea Jordan.

Mais peu importait. La vraie question était desavoir comment Mara avait pu être informée du véritable but de la visite de la famille royale à Brighton.

Les fiançailles étaient encore un secret d'État, que seuls connaissaient les membres du cabinet ministériel et une poignée d'habitues du palais.

Jordan doutait que la jeune femme soit proche de la princesse, notamment à cause de leur différence d'âge.

Le mystère restait donc entier. Cependant, la fin du repas approchait et il allait peut-être pouvoir en apprendre plus.

Quand le dernier cardon fut avalé et que chacun eut son content de tartelettes aux fruits et de cheese-cakes, ces messieurs se levèrent pour saluer ces dames dont la cohorte gracieuse se rendit au salon.

Un langage nettement plus cru régna ensuite autour de la table, où furent apportés liqueurs et cigares. Quelques gentlemen en profitèrent pour aller se soulager aux pots de chambre disposés sous le plateau de la desserte en acajou.

L'alcool ayant coulé à flots durant toute la soirée, Jordan n'eut même pas besoin d'utiliser ses talents d'espion pour recueillir les informations qu'il cherchait.

Un des convives, qui avait à lui seul ingéré le contenu de trois bouteilles de vin, aborda de lui-même le sujet tout en remplissant un des vases de nuit.

— Croyez-vous que j'aurais du succès avec lady Pierson si je l'entreprenais entre deux portes ? lança-t-il à la cantonade sur un ton égrillard, sans doute par plaisanterie – du moins Jordan l'espérait-il.

— Toi, peut-être pas, mais Son Altesse royale plus sûrement, lui répondit un autre invité en reboutonnant sa braguette.

— Notre Prinny a toujours aimé les belles choses, fit remarquer un troisième en ricanant.

— Je dois reconnaître qu'il a bon goût, en l'occurrence. En tout cas, ce n'est pas moi qui pleurerai Pierson.

Apparemment, se dit Jordan, ces hommes ignoraient tout de son aventure de jeunesse avec Mara.

— Alors, messieurs, qu'est-ce qui se raconte ? leur demanda-t-il tout en secouant négligemment la cendre de son cigare. Je viens juste de rentrer et je ne suis plus au courant de rien. Mettez-moi un peu au parfum : la dame est prise ou à prendre ?

— Il paraît que c'est la danseuse du régent, Falconridge, lui répondit un convive éméché avec un clin d'œil appuyé.

Malgré tout son entraînement d'espion, Jordan eut le plus grand mal à cacher son effarement.

— Vous plaisantez ?

— Pas du tout ! Hé, Cole, Mme Staunton t'a bien dit que lady Pierson avait acheté une peinture hier chez Christie's pour son royal « ami », n'est-ce pas ? Elle lui a coûté plus de mille livres !

— Mille livres ? répétèrent d'autres gentlemen.

Tous paraissaient abasourdis par cette nouvelle. Seul Jordan, manifestement, en était horrifié.

— Je croyais que Sa Majesté en pinçait pour lady Melbourne, déclara un dandy d'une voix de fausset tout en nettoyant son monocle.

— Bah, ce n'est pas une seule dame qui saurait faire le tour du prince.

L'assemblée masculine rit à ce trait d'esprit qui moquait l'embonpoint du régent. Jordan, lui, peinait à contenir sa consternation. Mara était donc la maîtresse de Prinny ? Cette abomination pouvait-elle être vraie ?

Elle couchait réellement avec l'homme qu'il avait juré de servir ? À cette pensée, il fut pris d'un vertige nauséeux.

Et pourtant, il l'avait vue la veille, de ses propres yeux, acquérir ce tableau. Ce fait-là, au moins, était avéré. Et puis, au dîner, il était apparu qu'elle connaissait la raison secrète du séjour de la famille royale à Brighton, or comment aurait-elle pu la savoir sans être très proche du régent ?

Tandis que ces messieurs quittaient peu à peu la salle à manger pour rejoindre les dames au salon, à l'étage, Jordan se surprit à contempler son propre reflet atterré dans le trumeau de la cheminée.

Il n'arrivait toujours pas à assimiler la nouvelle... Ce qui était assez étonnant, au fond, car jadis la jeune femme était déjà une séductrice impénitente.

*Seigneur, ce n'est pas possible. Ce doit être une pure calomnie.*

Il avait besoin de la voir immédiatement. Il allait l'étudier aussi attentivement que si elle était une cible ennemie et il saurait la vérité.

Fort de cette résolution, il sortit à son tour de la salle à manger. Une fois dans le vestibule, alors qu'il se dirigeait vers l'escalier, il avisa le major amputé qui hésitait au bas des marches. Appuyé sur sa béquille, le vétéran considérait d'un air lugubre la haute volée de degrés en marbre.

Refrénant son impatience, Jordan se rapprocha du soldat. Il avait naturellement assez de jugeote pour se retenir de proposer ouvertement son aide à un fier officier britannique, mais son honneur ne lui en imposait pas moins d'accompagner cet homme durant la pénible ascension qui l'attendait.

Le major lui décocha un petit sourire amer.

— Vous venez me tenir la main, Falconridge ?

Jordan se contenta de lui indiquer l'escalier d'un mouvement du menton.

— Bon, compris, reprit le major avec un soupir.

Carrant les épaules, il lança sa béquille en avant et entreprit de grimper les marches en grimaçant.

Jordan se mit à lui parler politique pour le distraire de la douleur et de la rage qu'il devinait derrière l'expression déterminée de son visage.

Quand enfin ils parvinrent à l'étage et pénétrèrent dans le salon, Jordan vit qu'il avait déjà payé un peu cher son retard : Mara était entourée par une nuée d'hommes empressés, ivres pour la plupart, qui se bousculaient presque pour lui présenter leurs hommages.

Ce spectacle était cependant déjà assez parlant en lui-même.

Certes, la liaison de la jeune femme avec le régent restait encore à prouver, mais elle ne surprenait guère de la part de la coquette que Jordan avait connue dans sa jeunesse. Et la voir de nouveau assiégée de galants, comme à l'époque de ses dix-sept ans, suffisait à le convaincre qu'il avait perdu son temps en venant à cette soirée.

Mara ne changerait jamais. Elle n'avait jamais été la femme qu'il appelait de ses vœux, la femme qu'il aurait souhaité qu'elle soit. Mais bon, sans doute ne pouvait-elle s'empêcher d'être ce qu'elle était. Et puis, il avait compris d'emblée qu'elle était une battante.

Tout comme lui-même.

Les gens de leur espèce tenaient grâce à une sorte de noyau dur, un fond impitoyable qui, par nécessité, virait à l'égoïsme. C'était cet égoïsme qui, douze ans auparavant, l'avait poussé à fuir l'amour dont il ne pouvait supporter la morsure, en allant servir sa patrie pour la première fois. Il lui avait paru plus facile de s'éloigner ainsi, avec la vague intention de revenir. Il avait perdu Mara mais préservé sa santé mentale, et affirmé sa solidarité avec ses frères d'armes.

Quant à la jeune femme, elle devait l'avoir attendu autant qu'elle l'avait pu, jusqu'à ce qu'elle ne supporte plus cette souffrance et, pour y échapper, accorde sa main à Pierson. Et maintenant que le veuvage lui avait rendu sa liberté, elle ne devait plus guère penser qu'à son fils et à son propre intérêt.

Or qu'est-ce qui pouvait mieux servir celui-ci, songea Jordan rageusement, que les faveurs du futur roi ?

Une union idéale, vraiment, pensa-t-il avec aigreur, le régent étant connu pour apprécier les belles choses.

Jordan avait le plus grand mal à dissimuler son dégoût.

Au bout d'un moment, Mara lui lança un coup d'œil, le regard distant et plutôt hostile.

Mais elle ne se débarrassa pas pour autant de sa cohorte d'admirateurs. Pour le punir, sans doute.

Ah, le jeu frivole et vain de la séduction...

Il consulta l'horloge sur le manteau de la cheminée et donna mentalement deux minutes à Mara pour congédier ses adorateurs et le rejoindre. En tout cas, ce n'était pas lui qui ferait le premier pas. Sa fierté de mâle le lui interdisait.

Tout en attendant, il se remit à penser à cette fameuse partie de campagne où il avait perdu son cœur.

Il avait alors tenté de dissuader Mara de s'engager à la légère...

— Eh bien, eh bien, mademoiselle Bryce, avait-il murmuré un soir de bal, quand elle était venue le retrouver à l'écart de la piste de danse, après avoir faussé compagnie à ses galants. Il semblerait que vous avez conquis les cœurs de tous ces messieurs.

— Taratata ! avait-elle répliqué avec une modestie comique, le pétilllement de ses yeux sombres avivé par le champagne.

Elle avait pris une nouvelle gorgée et s'était adossée au mur près de Jordan. Celui-ci l'avait dévisagée avec amusement.

— Je dois avouer que je commence à me sentir un peu négligé.

— Comment cela ? avait-elle demandé sur un ton innocent.

Ses lèvres pulpeuses, mouillées de champagne, étaient légèrement entrouvertes. Jordan ne parvenait à en détacher les yeux.

— Dois-je donc vous regarder ensorceler tous les invités avant que vous daigniez flirter avec moi ?

— Flirter ? Qui ça ? Moi ?

— Ah, ne niez pas ! l'avait-il tancée avec un rire bas. J'ai très bien compris votre plan.

— J'en doute, avait-elle rétorqué en rejetant ses cheveux noirs en arrière.

— Vous avez l'intention de vous trouver un mari avant la fin du mois.

Il avait haussé les épaules.

— Maintenant, ce n'est pas moi qui vous le reprocherais.

Elle lui avait jeté un regard alarmé.

— Ne vous inquiétez pas, avait-il ajouté en souriant. Je ne le révélerai à personne.

Une expression de soulagement était venue atténuer la tension qui semblait toujours présente derrière les allures enjouées de la jeune fille.

— Bon, très bien, vous m'avez démasquée, avait-elle admis sur le ton de la confiance. Mais franchement, Jordan, je n'en peux plus. Il faut que je me trouve un nouveau... toit.

Jordan avait noté qu'elle ne semblait même pas capable d'appeler sa maison un « foyer ».

— Je vous comprends, croyez-le, mais vous devez rester prudente, l'avait-il prévenue prévint-il avec douceur. Le mariage est une alliance permanente. En précipitant votre choix, vous risquez de tomber de la poêle dans le feu.

Elle avait secoué la tête.

— Ma situation ne saurait être pire qu'aujourd'hui.

— Oh, si... Écoutez, vous n'avez pas besoin de ces idiots. Trouvez plutôt le courage de tenir tête à... lady Belzébuth, avait-il dit en désignant discrètement sa mère du menton.

Mara avait eu un pâle sourire, avant de secouer la tête.

— J'y perdrais ma salive. Lui résister ne fera qu'attiser sa colère. Jamais elle ne se dédit ni n'admet avoir eu tort. Mieux vaut se plier à ses volontés et se taire.

Il avait secoué la tête à son tour.

— Cette soumission systématique vous dessert, Mara. Vous êtes plus forte que vous ne l'imaginez. En tout cas, vous n'avez pas besoin d'un sauveur, avait-il précisé en lançant un coup d'œil vers ses admirateurs. Vous êtes plus intelligente qu'eux. Ils ne se rendent même pas compte de votre petit jeu.

Elle s'était raidie.

— Ce n'est pas un jeu, lord Falconridge. C'est une question de survie. Mais j'imagine que ce genre de préoccupation vous est étranger, pour que vous me désapprouviez ainsi.

Elle avait détourné les yeux en haussant les épaules.

Jordan, qui avait été entraîné à affronter toutes sortes de situations dangereuses, avait eu du mal à cacher son amusement.

— Mademoiselle Bryce, avait-il repris en baissant la voix, j'aimerais juste vous empêcher de commettre une erreur. Ne vous en remettez pas à quelqu'un de plus faible que vous. Je veux dire, franchement : regardez-les donc...

Les galants de la jeune fille étaient en train de se lancer les fruits du bol de punch avec des rires gras.

Elle avait poussé un nouveau soupir.

— Vous avez raison sur ce point. Mais puisque vous êtes si fort et si avisé, milord, pourquoi ne pas me sauver vous-même ? Vous avez déjà montré que vous en aviez les capacités.

Le défi qu'elle lui lançait ainsi, avec un petit regard provocateur, avait déclenché un frisson brûlant dans la chair de Jordan.

— Sauf que nous nous connaissons à peine, mademoiselle Bryce, avait-il objecté en s'efforçant de calmer les ardeurs de son bas-ventre. Et que, depuis votre arrivée ici, vous n'avez cessé de flirter avec tous les autres garçons.

— Peut-être cherchais-je seulement à attirer votre attention, avait-elle murmuré avec un sourire aguicheur.

— Ne jouez pas avec moi, mademoiselle Bryce.

— Et moi qui croyais que vous vouliez que je flirte avec vous...

— Je pense, avait-il conclu en lui ôtant délicatement sa flûte, que quelqu'un a trop abusé du punch au champagne.

— Quel homme raisonnable ! Seriez-vous donc né adulte ?

— Oui.

— Pas moi. Et une fille doit faire ce qu'elle a à faire.

Elle avait redressé le menton et s'était tournée vers la salle de bal qu'elle avait parcourue du regard, tel un général en jupons inspectant un champ de bataille.

— Maintenant, si l'envie vous en dit, vous pouvez également vous lancer dans l'arène.

— Peut-être le devrais-je, en effet.

Elle lui avait décoché un regard calculateur par-dessus son épaule.

Jordan s'était secoué. À quoi songeait-il donc, grands dieux ? Il n'était pas venu ici pour se choisir une épouse – et encore moins une rebelle comme Mara. Il allait recevoir son premier ordre de mission d'un jour à l'autre. Le moment était mal choisi pour penser au mariage.

— Merci pour l'invitation, avait-il ajouté en s'efforçant d'adopter un ton badin, mais je préfère pour l'instant observer vos manœuvres de loin. Vous êtes très habile, savez-vous. La majorité de ces imbéciles tombent sous votre charme sans même s'en rendre compte. Soyez plus prudente, c'est tout.

— Mais si je l'étais, vous intéresserais-je encore ?

— Réservez-moi une danse, mademoiselle Bryce, avait-il répondu malgré lui.

— À vous, milord, je serais prête à les réserver toutes.

Il avait ri doucement.

— À combien d'hommes avez-vous tenu ces mêmes propos ce soir ?

— Beaucoup. Mais je ne les ai dits sérieusement qu'à un seul.

Il avait secoué la tête, aussi ravi qu'exaspéré, et n'avait pu s'empêcher de la regarder avec admiration regagner le centre de sa petite cour.

Elle avait aussitôt été entourée de mâles énamourés...

Tout comme maintenant, dans le salon de Delilah.

Il ne lui restait plus que trente secondes pour venir le rejoindre.

Jordan s'efforçait de garder un sourire de façade, les bras croisés sur la poitrine, tout en feignant d'écouter le récit d'une chasse au renard que lui débitait laborieusement un des convives avinés.

Les deux minutes de délai qu'il avait mentalement accordées à Mara s'achevèrent. Huit autres s'écoulèrent. Allons, se dit-il, cela suffit.

Il alla saluer leur hôtesse ainsi que quelques-uns des invités, puis quitta le salon en se contentant de décocher un regard froid à Mara par-dessus son épaule.

La belle ignorait qu'il s'agissait d'un adieu muet – et définitif cette fois-ci, se promit-il.

Tout en suivant le majordome jusqu'à l'escalier, il se demanda pourquoi il était venu à cette soirée. Il se sentait idiot, berné une fois de plus par les désirs qui l'accablaient.

Il avait espéré que Mara aurait mûri pendant son absence. Il se trompait – et lourdement, puisqu'elle était aujourd'hui la poule du régent !

Doux Jésus, comment avait-il pu être stupide au point de laisser cette femme hanter ses pensées durant toutes ces années ? Il ne lui restait plus qu'à l'oublier pour de bon et à se trouver quelqu'un d'autre. Plutôt épouser une cuillère en bois que de songer encore une fois à s'engager avec cette créature !

Il traversa le vestibule d'un pas rageur.

Qu'était-elle, après tout, sinon une sorte de maladie qui, une fois contractée, vous affligeait à jamais ?

Mais c'en était fini. Ce soir, il se déclarait officiellement guéri de Mara Bryce.

Il sortit dans la rue et partit se purger de sa colère dans le vide froid et noir de la nuit d'hiver.

## 4

Mais qu'est-ce qu'il a, à la fin ? songeait encore Mara, quelques jours plus tard, en repensant à la brusquerie avec laquelle Jordan avait quitté la soirée de Delilah.

Elle peinait à croire qu'il soit parti sans même essayer de lui parler. En dehors de l'échange aussi désagréable que bref qu'ils avaient eu au dîner, il ne lui avait pas dit un mot.

Mais pourquoi en aurait-elle été surprise ?

S'enfuir sans explication était typique de Jordan Lennox, se dit-elle avec cynisme tandis que sa voiture cahotait dans Knightsbridge.

Thomas et elle rentraient du manoir qu'habitaient ses parents dans South Kensington et, comme toujours après ces visites bimensuelles, elle était épuisée.

Après l'ambiance délétère qui régnait là-bas, tenir sur ses genoux son fils chaudement vêtu la réconfortait.

Thomas babillait tout en secouant son hochet et en le mâchonnant. Comme il voulait retirer son bonnet, elle l'en empêcha d'un geste doux.

— Pas encore, roucoula-t-elle.

La température avait un peu remonté, mais elle préférait ne pas trop découvrir son fils qui venait juste de se remettre d'un rhume.

Comme Thomas reportait son attention sur ses chaussures, Mara sentit sa colère contre le comte la reprendre.

Quel être arrogant, buté, moralisateur...

Avait-il fui la soirée de Delilah simplement par dépit de ne pas la voir repousser les autres mâles pour venir se prosterner à ses pieds ?

L'hypothèse était plaisante, et elle était assez satisfaite de constater qu'elle pouvait susciter une telle réaction chez cet homme austère. Mais à quoi s'attendait-il, après l'avoir mise dans l'embarras au cours du dîner en lui demandant pourquoi elle n'avait pas eu d'autres enfants ? Cette question était de la dernière impolitesse !

Sans compter que le sujet était pour elle douloureux – même si elle devait admettre, non sans réticence, qu'il n'avait peut-être pas pensé à mal en l'abordant. Il se trouvait simplement que cette question remuait le couteau dans une plaie encore à vif.

Maintenant, les incapacités qui frappaient son défunt mari en dessous de la ceinture n'étaient pas non plus sa faute. Leur médecin avait lui-même attribué ces défaillances à son goût trop prononcé pour l'alcool.

Pourquoi son époux ne pouvait-il la rejoindre au lit sans avoir bu auparavant ? Elle n'aurait su le dire, mais n'en avait pas moins souffert d'être aussi peu désirée par un homme que, au départ, elle



n'avait pas réellement voulu.

Quand elle se souvenait avec quelle acrimonie Tom lui avait reproché d'être la cause de son impuissance, elle n'éprouvait aucune envie de « prendre un amant », comme Delilah le lui avait suggéré. Il était hors de question qu'elle soit de nouveau humiliée par un homme.

Peut-être aurait-elle dû plus écouter Jordan lorsqu'il l'avait prévenue qu'un mauvais mariage pouvait être pire que les mauvais traitements de sa mère. Elle avait pourtant cru avoir fait le bon choix. Tom l'avait honorée d'une cour assidue et avait su charmer ses deux parents. Une fois sienne, hélas, elle avait cessé de l'intéresser.

Dès qu'ils s'étaient installés ensemble, ses prévenances avaient laissé place aux sarcasmes et aux réactions épidermiques. Et quand il buvait, il pouvait se montrer franchement dangereux.

Refusant de s'attarder sur ce passé désagréable, la jeune femme préféra repenser à Jordan tandis que sa voiture poursuivait son chemin.

Elle avait trouvé son ancien amoureux bien changé.

Disparu, le jeune et tendre Galaad qui réchauffait de son sourire leurs nuits d'été étoilées... Il était resté beau mais paraissait terriblement froid, distant et renfermé sur lui-même derrière ses manières d'homme du monde.

La seule personne qui semblait avoir éveillé sa sympathie, au dîner de Delilah, était ce pauvre blessé de guerre qui avait dû connaître l'enfer sur terre. Cela dit, la vie d'un diplomate ne pouvait être aussi terrible...

Thomas babilla soudain et se mit à frapper la vitre de la portière avec son hochet, l'arrachant à ses réflexions.

— Oui, maître Thomas, vous connaissez cet endroit. C'est Hyde Park. Bravo ! s'exclama Mme Busby en couvant le garçon d'un regard tendre.

La vieille et fidèle nounou était assise en face d'eux, enveloppée dans un manteau.

Thomas désigna la vitre en répétant son énigmatique discours avec insistance. Les deux femmes saisirent soudain sa requête.

— Il veut aller nourrir les canards ! énonça Mara en riant.

— Voulez-vous aller nourrir les canards, maître Thomas ? s'enquit Mme Busby en claquant dans ses mains.

En réponse, le bambin gigota de tout son corps en pépiant joyeusement. Les deux femmes gloussèrent.

— Tu as été très sage chez grand-maman ; tu as bien mérité de t'amuser un peu, déclara Mara avec un hochement de tête à l'adresse de la nounou, qui baissa aussitôt la vitre de la portière.

— Au parc, Jack ! lança-t-elle au cocher. Sa Seigneurie veut nourrir les canards !

— Si fait ! approuva l'interpellé avec un rire bas.

Mme Busby se hâta de remonter la vitre. Mais Mara ne craignait plus autant la température extérieure qu'à leur départ de chez ses parents. Le soleil brillait maintenant, l'air était limpide et sain, et un peu d'exercice en plein air ne pouvait nuire à Thomas, que protégeaient par ailleurs plusieurs couches de vêtements chauds, des gants et un bonnet à trois pointes qu'elle avait tricoté elle-même.

Comme Jack engageait la voiture dans Hyde Park, Mara nota les premiers signes du printemps.

Les haies étaient encore rousses et les arbres tendaient leurs branches décharnées vers le ciel d'un bleu de porcelaine, mais des bourgeons gonflaient déjà les branches des lilas, crocus et perce-neige étaient en pleine floraison, et des narcisses jaillissaient entre les flaques de neige fondue. Plus loin, des parterres serrés de tulipes attendaient leur heure, tel un corps de ballet sur le point d'entrer en

scène. La jeune femme sourit à cette image tandis que la voiture s'arrêtait devant les eaux frémissantes de lumière de la Serpentine.

Thomas, qui avait déjà repéré les canards, bondissait d'excitation sur ses genoux. Jack, le cocher, vint leur ouvrir la portière et les aider à sortir de l'habitacle.

— Le sol est un peu boueux, les prévint-il.

— Merci, dit-elle tout en portant son fils vers l'allée de gravier qui longeait la berge du lac.

Encadré par sa mère et sa nounou, Thomas lança un cri perçant aux volatiles aquatiques qui s'égaillèrent paresseusement sur l'eau avant de se rassembler presque aussitôt, devinant sans doute l'imminence d'un repas gratuit. Un peu nerveuse de voir son enfant aussi près du bord, Mara se rassura en se répétant qu'avec elle, Mme Busby et Jack, le garçon était en parfaite sécurité.

Le cocher donna à ce dernier le quignon de pain sec qu'il gardait toujours sous son siège, et les canards vinrent entourer Thomas qui leur distribua la nourriture en gazouillant.

Le voir aussi heureux au milieu des volatiles plus grands que lui soulagea sa mère de la tension accumulée au cours de leur visite chez ses parents.

Les chants des oiseaux résonnaient dans l'air pur. Des grives musiciennes s'appelaient gaiement de part et d'autre des pelouses alors que des alouettes, aux rives du ciel, s'échangeaient les récits de leurs pérégrinations hivernales.

Un frou-frou de plumes noir et blanc passa en rase-mottes, petite volée de chardonnerets cherchant leur pitance, puis une élégante linotte, toute menue, arborant gilet et visière rouge vif, se posa sur le toit de la voiture.

Comme elle désignait l'effrontée à Thomas, celle-ci s'envola tel un gentleman habillé de pied en cap partant à son club. Ce fut en suivant l'oiseau des yeux que Mara avisa Jordan.

Elle se redressa, Thomas contre ses jambes, pour observer le cavalier qui traversait le parc humide et lumineux sur un cheval blanc.

Il était encore à une centaine de mètres et longeait la Serpentine au galop, mais elle l'avait reconnu d'emblée, instinctivement et, comme il approchait, son cœur manqua un battement au spectacle de ce modèle de mâle chevauchant une aussi magnifique monture.

L'homme et l'animal semblaient aussi grands, puissants, superbement musclés et sûrs d'eux-mêmes l'un que l'autre.

La robe du cheval était maculée de boue, tout comme l'habit de son cavalier, depuis ses bottes noires jusqu'à sa jaquette brun-gris dont les pans flottaient derrière lui.

Le voyant ralentir pour adopter un petit trot, Mara comprit que Jordan avait dû les reconnaître à son tour.

Ce n'était guère difficile : le parc était désert à cette heure. En tout cas, elle n'aurait pu prétendre de son côté ne pas l'avoir aperçu.

Voilà qui est gênant, songea-t-elle, un peu affolée. Elle se demanda s'il n'allait pas la dépasser en l'ignorant – avant de se rappeler que le scrupuleux lord Falconridge était bien trop poli pour ça.

Elle n'en perçut pas moins sa répugnance à la rejoindre, alors qu'il dirigeait vers eux sa monture qui marchait désormais au pas.

Peut-être allait-il se contenter de soulever en passant son haut-de-forme noir en poil de castor, ce qui suffirait à respecter les convenances.

Mara ne pouvait cependant s'empêcher d'éprouver une curieuse tension à son approche, telle une petite flamme allumée dans le creux de sa chair.

Les chevaux de l'attelage encensèrent et tournèrent la tête avec curiosité vers l'étalon blanc, pour essayer de le voir malgré leurs œillères.

Debout près de son fils, Mara le repoussa doucement de côté, comme pour le cacher derrière elle, et serra fermement sa petite main enveloppée d'une mitaine.

Jordan arrêta sa monture à quelques pas de là, sur le sentier gravillonné et, ses mains gantées posés sur le garrot de l'animal, dévisagea la mère et l'enfant un long moment sans piper mot.

Le garçon, silencieux également, levait sur lui un regard incertain.

— Lord Falconridge, dit enfin Mara avec un hochement de tête nerveux.

— Lady Pierson, répondit-il sur un ton mesuré, le corps raide, avant de se pencher vers Thomas.

Voici donc le jeune homme auquel appartient votre cœur ?

La jeune femme sourit malgré elle.

— C'est lui, en effet.

Jordan se racla la gorge.

— Eh bien, fit-il en se redressant. Je ne vais pas vous déranger plus longtemps. J'étais juste curieux de connaître votre fils, après tous les éloges dont vous l'avez couvert l'autre soir – à juste titre, je dois l'admettre.

— Merci, milord, reparti Mara en hissant Thomas sur sa hanche.

Elle n'oubliait pas que Jordan était un diplomate accompli, mais son compliment ne l'en touchait pas moins.

Elle songea aussi que Thomas pourrait bénéficier de ce contact avec un adulte de la qualité du comte. Orphelin de père, le petit garçon n'avait eu que peu de rapports avec les gentlemen de sa classe, et ce manque de modèle masculin dans son existence commençait à inquiéter Mara. Ce souci justifiait bien qu'elle prolonge un peu cette rencontre...

— Et si nous faisons les présentations dans les règles, milord ? suggéra-t-elle alors qu'il tournait son cheval vers la pelouse.

Il la considéra un moment, l'air pensif. Puis il haussa les épaules.

— J'en serais honoré, articula-t-il un peu sèchement, le visage toujours fermé.

Il descendit de cheval et vint les rejoindre.

Mara redressa le menton tandis que Thomas, de son côté, regardait Jordan avec fascination et, plus particulièrement, son chapeau noir en poil de castor.

La jeune femme nota malgré elle que les yeux de Jordan étaient du même bleu que le ciel de l'après-midi. Et que l'exercice lui avait mis le rouge aux joues.

— Lord Falconridge, déclara-t-elle en s'arrachant à sa contemplation, permettez-moi de vous présenter Thomas, vicomte Pierson.

— Ravi de faire votre connaissance, milord. J'ai hâte d'entendre votre discours inaugural au Parlement, répondit Jordan en s'inclinant devant l'enfant.

Mara réprima un sourire. Thomas désigna alors le couvre-chef du comte en proférant une de ses onomatopées coutumières.

— Oh, vous appréciez mon chapeau ? Vous avez très bon goût, jeune homme. Tenez.

Ôtant son haut-de-forme, Jordan en coiffa le bambin. Celui-ci s'esclaffa tandis que le rebord du chapeau lui tombait sur les yeux. Jordan sourit et adressa un hochement de tête courtois à Mme Busby et à Jack.

— Nous étions en train de nourrir les canards, l'informa Mara, d'humeur soudain plus conciliante à son égard. Voulez-vous vous joindre à nous ?

Il baissa les yeux.

— Mon cheval aurait besoin d'aller encore un peu au pas pour se détendre, murmura-t-il, hésitant. Mais bon, je suppose que je peux rester un instant.

— C'est un animal magnifique.

— Merci. Il s'ennuyait autant à l'écurie que moi à la maison. Ce genre de belle journée est comme un avant-goût du printemps, n'est-ce pas ?

— Oh oui, tout à fait.

Cet échange compassé sur le temps qu'il faisait navrait un peu Mara : ils avaient été jadis si proches l'un de l'autre.

Elle reposa Thomas à terre et repoussa le bord du haut-de-forme pour lui dégager la vue. Le garçon se tordit le cou pour regarder le comte.

— Il a vos yeux, constata Jordan.

La jeune femme sourit.

— Tu arrives à peine en haut de mes bottes, dit-il à l'enfant en riant tout bas.

Il se pencha ensuite vers Thomas et retint sa main pleine de gravier au moment où il la portait à sa bouche.

— Voilà qui n'est guère avisé, mon gars.

— Vous aimez les enfants, observa Mara tout en vidant la main de son fils.

— J'ai deux douzaines de neveux et nièces, milady. Apprendre à m'en occuper était une question de survie, répliqua-t-il sur un ton sarcastique que démentait la tendresse de son regard.

— Deux douzaines ? répéta-t-elle, impressionnée. Vos frères et sœurs n'ont pas chômé !

— Au moins mon titre ne risque-t-il pas de tomber en déshérence, si jamais il m'arrivait malheur.

— Votre famille va bien, à propos ?

— Très bien, merci. Et la vôtre ?

Elle prit un air accablé.

— Vous connaissez mes parents. Il leur faut constamment un sujet de récrimination pour être heureux.

Il lui adressa un demi-sourire compatissant.

— Nous revenons justement de chez eux, ajouta-t-elle avant de soupirer. Après ce genre de visite, une visite au parc s'impose. Et peut-être une bonne rasade de brandy.

— Je n'en doute pas, acquiesça-t-il avec un rire désabusé.

Sa complicité était exactement ce qu'il fallait à Mara en cet instant.

Sa propre réaction à cette sympathie, néanmoins, ne tarda pas à l'alarmer. Son cœur battait trop fort.

Elle détourna la tête.

Tout en regardant Thomas pourchasser les canards, elle était terriblement consciente de la proximité de Jordan, de l'homme aguerrri qu'il était devenu et, l'espace d'un moment, elle se prit à regretter les années perdues à la suite de leur séparation.

Brusquement angoissée à l'idée de le voir repartir bientôt sur son étalon blanc, peut-être pour toujours, elle se rendit compte qu'il venait de briser la glace entre eux et que c'était à son tour d'effectuer un pas vers lui – maintenant ou jamais.

— Vous nous avez quittés tôt, l'autre soir, déclara-t-elle d'une voix prudente, les yeux toujours fixés sur son fils.

Elle le sentit se raidir.

— J'ignorais que vous l'aviez remarqué, rétorqua-t-il.

Elle laissa passer la repartie et continua à sourire sans le regarder.

— Nous n'avons même pas eu l'occasion de parler.

— Et qu'aurions-nous eu à nous dire ?

Son ton était si morne que Mara le dévisagea d'un air interrogateur.

— Soyons honnêtes. Vous ne vouliez pas me voir chez Mme Staunton. C'était selon vous une « mauvaise idée », lui rappela-t-il, le regard au loin. Et j'aurais dû vous écouter, car vous aviez raison.

— Ce dîner ne vous a donc pas plu du tout ?

Il se tourna vers elle et la considéra un long moment.

— Je n'étais pas là pour m'amuser, Mara, mais pour vous revoir.

Elle ne sut comment prendre cet aveu.

Les cris des canards, non loin, étaient ponctués par les rires de Thomas que Mme Busby surveillait de près.

— Quant à vous, il était clair que vous avez failli ne pas venir à cause de moi.

— Je suis venue pourtant, protesta-t-elle faiblement. J'étais juste légèrement en retard.

Il eut un haussement de sourcils dubitatif qui la poussa à son tour aux confidences.

— Bon, soit, je le reconnais : vous retrouver chez Christie's, après tout ce temps, m'avait un peu... décontenancée. Mais j'ai fini par changer d'avis et, cela, parce que j'avais envie de vous revoir aussi.

Elle s'interrompit pour le dévisager un instant.

— Malheureusement, vous avez à peine desserré les lèvres de tout le repas, et vous vous êtes ensuite éclipsé à la première occasion.

Il pinça les lèvres et reporta son attention sur Thomas.

— Je vous prie d'excuser mon manque de conversation. Cela étant, si vous teniez réellement à bavarder avec moi, pourquoi vous entourer d'une telle cour d'admirateurs ? Vous attendiez-vous que je fende cette foule pour avoir le privilège de vous parler ? Comme au bon vieux temps ?

Mara fut prise de court par l'aigreur que laissait percer sa voix égale, mais elle parvint à contenir sa colère.

— Mazette ! Pour un peu, je vous croirais jaloux...

— Tel était votre but, non ? répliqua-t-il en se retournant vers elle. Vous devez cependant avoir oublié que je n'ai jamais apprécié ces petits jeux-là. Vous, en revanche, avez toujours pris grand plaisir à affoler les mâles autour de vous.

Elle soutint sans fléchir son regard dur.

— C'était il y a longtemps.

— Quelques jours à peine, répondit-il avec un sourire froid.

Elle se renfrogna.

— Quelle fille de dix-sept ans n'a pas envie de flirter ? J'ai peut-être encouragé les avances de certains de mes soupirants mais je ne le regrette pas car, manifestement, je ne pouvais pas compter sur vous !

Il tiqua, eut un reniflement incrédule, puis secoua la tête et détourna les yeux.

Mara le toisa avec humeur.

— Vous savez aussi bien que moi, milord, qu'il n'est plus en mon pouvoir de vous rendre jaloux. Vous m'avez fait clairement comprendre, jadis, que mon sort vous était indifférent.

Il laissa échapper un soupir désabusé.

— Puisque vous le dites...

Ce froid détachement irrita la jeune femme. Elle aurait préféré tenir sa langue, mais ne put taire sa rancœur.

— Si vous teniez à moi, vous ne m’auriez pas faussé compagnie chez Delilah. Mais c’est typique de vous, Jordan, n’est-ce pas ? À partir du moment où vous estimez que quelqu’un n’en vaut pas la peine, vous le quittez sans un regard en arrière.

— Vous ne savez pas de quoi vous parlez, lâcha-t-il à mi-voix en la foudroyant du regard.

— Alors dites-le-moi ! Si vous avez une explication à me donner, donnez-la-moi ! Voilà douze ans que j’attends !

— Que vous attendez ? répéta-t-il sur un ton sourd, par égard pour Thomas. Quand je suis parti, Mara, c’était pour remplir mon devoir et en espérant qu’en mon absence vous cesseriez de jouer les coquettes pour grandir un peu ! Je pensais qu’à mon retour vous et moi...

Sa voix mourut dans un grondement de frustration. Il baissa les yeux.

— Mais je me trompais. Vous avez épousé ce bon vieux Tom.

Elle se figea, ne sachant trop comment interpréter ces paroles.

— Vous... Vous teniez donc à moi ? s’enquit-elle.

— Si vous en doutez, vous êtes encore moins lucide que moi.

— Mais vous êtes resté si longtemps absent !

— Mazette ! Toute une année, répondit-il en la singeant.

— Vous ne m’avez jamais écrit.

Il plissa les paupières, l’air de nouveau fermé.

— J’étais occupé.

Mara en resta bouche bée d’indignation.

— Occupé ?

Avait-il seulement idée du nombre de nuits où elle avait dû pleurer toutes les larmes de son corps avant de s’endormir ?

— Trop occupé pour prendre le temps de me faire savoir s’il y avait quelque espoir pour nous deux ? Comment... Comment avez-vous pu m’ignorer ainsi ?

Il ouvrit la bouche, mais aucun son n’en sortit. Il resserra les lèvres.

Elle secoua la tête, soudain tremblante.

— Non, je ne vous crois pas. Vous n’aviez pas l’intention de revenir pour moi. « Occupé », ça ne veut rien dire.

— Si, hélas.

— Vous m’avez oubliée. Voilà pourquoi vous ne m’avez pas écrit. Je ne signifiais rien pour vous.

— Croyez-le si ça vous soulage.

— Et comment cela pourrait-il me soulager ? s’écria-t-elle.

— Parce que la vérité est pire encore, répliqua-t-il sombrement. Notre séparation n’a abouti à rien.

Elle le dévisagea, la gorge nouée.

Puis elle détourna les yeux et dut ciller pour refouler ses larmes.

— Est-ce donc pour cela que vous n’êtes pas revenu ? Parce que vous m’en vouliez d’avoir épousé Tom ?

— Je suis revenu, Mara, mais pas pour vous. Car, voyez-vous, à la différence du reste de cette ville, je ne badine pas avec les femmes des autres.

Elle plissa les yeux, outragée une fois de plus par son impertinence hautaine.

— Vous semblez supposer que j’aurais été consentante !

Il haussa les épaules.

— Sans vouloir vous offenser, très chère, je ne vous ai jamais considérée comme un modèle de vertu. D'ailleurs, ajouta-t-il avec un regard appuyé, cela n'a plus guère d'importance.

— Non, évidemment vous avez raison, c'est du passé. Et cela le restera !

Il baissa la tête, ses larges épaules raides et tendues.

— En effet. Au revoir, lady Pierson. Je ne vous dérange pas plus. Félicitations pour votre fils.

Il commença à s'éloigner, mais ne put s'empêcher de lui lancer une dernière pique.

— Prenez garde de ne pas en faire une personnalité manipulatrice et frivole, comme sa mère.

— Comment osez-vous ! s'exclama-t-elle avec fureur en le poursuivant.

— Que comptez-vous faire ? M'envoyer l'armée de votre amant pour m'arrêter ?

L'armée de mon... amant ? songea-t-elle.

Elle eut un brusque éclair de compréhension.

La rumeur !

C'était pour cela qu'il était aussi odieux avec elle.

— Vous croyez que le prince et moi...

— Je vous en prie, épargnez-moi les détails, la coupa-t-il en levant la main. J'en ai assez entendu l'autre soir et, franchement, je n'ai cure de savoir qui vous fréquentez. Je n'aimerais pas que vous en souffriez, c'est tout.

Elle croisa les bras sur sa poitrine.

— Vraiment ?

— Soyez prudente, Mara, insista-t-il avec cette arrogance de monsieur Je-sais-tout qui lui était habituelle. J'ai passé assez de temps dans les cours pour savoir combien ce type d'environnement peut monter à la tête. On risque d'y perdre sa lucidité et de devenir malgré soi un pion dans les manœuvres des courtisans.

Elle secoua la tête avec lassitude. Il la prenait réellement pour une cruche !

Maintenant, s'il était enclin à croire les pires ragots courant sur son compte, au point de l'imaginer maîtresse du régent, pourquoi se fatiguer à le détromper ? Qu'il aille au diable !

— Merci beaucoup pour ce conseil si avisé, lord Falconridge.

Il accueillit son sarcasme avec un air méfiant.

— À votre service, répliqua-t-il sur le même ton. Profitez de vos privilèges tant qu'ils durent, très chère. Mais ne venez pas ramper à mes pieds quand Son Altesse vous aura préféré un autre passe-temps !

— Mon Dieu, Jordan, que vous est-il donc arrivé ? s'exclama-t-elle, ébahie par la hargne de cet homme qui était jadis un parangon de galanterie. Comment avez-vous pu devenir aussi froid et amer ?

— Vous n'avez pas envie de le savoir, croyez-moi, rétorqua-t-il avec une moue sinistre avant de s'incliner sèchement et de tourner les talons pour rejoindre son cheval, sur lequel il monta d'un bond.

Le regard qu'il lui jeta alors était brûlant de rage et de souffrance rentrée. Puis il talonna sa monture et s'éloigna au petit galop.

Mara le suivit des yeux jusqu'à ce que des larmes troublent sa vue.

Elle porta la main à ses lèvres pour étouffer un sanglot, tandis que cavalier et cheval disparaissaient dans le lointain, peut-être pour toujours.

Connaîtrait-elle jamais l'amour ? Elle se sentait dangereusement sur le point de craquer – là, au beau milieu de Hyde Park.

Elle parvint toutefois à recouvrer l'usage de sa voix pour appeler ses domestiques.

— Jack ! Madame Busby ! dit-elle avant de déglutir et de redresser l'échine. Il nous faut repartir ! Thomas n'a pas fait sa sieste.

— À vos ordres, madame, répondit le cocher en déployant le marchepied en métal sous la portière de la voiture.

Thomas salua du geste les canards avant d'être porté jusqu'à la voiture par sa robuste nounou.

Mara les y attendait déjà, luttant en silence contre la montée de larmes qui l'étranglait. Si elle y cédait, Thomas ne tarderait pas à l'imiter et elle n'était pas certaine de pouvoir alors s'arrêter de pleurer.

Dès que Thomas et Mme Busby l'eurent rejointe, Jack remonta sur son siège et lança l'attelage.

Crispée sur son chagrin, Mara n'écoutait qu'à peine les babillages de son fils, déterminée à garder contenance jusqu'à ce que la morsure des insultes de Jordan s'estompe.

Mme Busby la dévisageait avec inquiétude. Mara secoua discrètement la tête et détourna les yeux vers la vitre.

Ils suivaient le Ring, cet anneau carrossable qui faisait le tour de Hyde Park, et se dirigeaient vers la sortie nord-est, comme à leur habitude.

Il y avait ainsi plusieurs portes en fer forgé qui livraient accès aux centaines d'arpents de verdure du parc londonien.

La plus proche de leur maison donnait sur la très fréquentée Oxford Street. Comme ils en approchaient, cependant, la voiture ralentit peu à peu.

— Oh, non, pas encore, murmura la jeune femme en avisant la foule qui s'était massée devant les grilles ouvertes.

L'endroit était devenu le lieu de rassemblement préféré de ceux qui s'opposaient à la politique gouvernementale. Ces manifestations illicites s'étaient faites plus fréquentes depuis la fin de la guerre. L'Angleterre avait gagné mais, une fois la paix signée, elle s'était aperçue que les vingt et quelques années du conflit l'avaient laissée au bord de la banqueroute.

Partout dans le royaume, la révolte grondait et, à l'occasion, éclatait – contre les lois sur le maïs, par exemple, ou contre les taxes sur les denrées alimentaires qui ranimaient le spectre de la famine chez les plus pauvres.

À quoi il fallait ajouter l'incapacité de la marine royale de payer des milliers de marins, provoquant chez eux un ressentiment des plus légitimes, le sabotage de machines par les luddites dans le nord du pays et la publication de pamphlets radicaux qui calomniaient le gouvernement et suscitaient une vague de frayeur généralisée en donnant à croire qu'une révolution sanglante se préparait.

Le Premier ministre, lord Liverpool, en était même venu à brandir la menace d'une suspension de l'*habeas corpus* si la situation dégénérait.

Même si aucune dame digne de ce nom n'était censée se mêler de politique, il n'en semblait pas moins à Mara très peu anglais de se permettre d'emprisonner quelqu'un sans raison ni explication. Cela étant, ils étaient encore loin d'être français, pensa-t-elle tout en considérant avec nervosité la foule qui leur barrait le passage.

Il y avait là plusieurs centaines d'individus des basses classes qui acclamaient un orateur débitant la liste des doléances habituelles contre le gouvernement.

D'ordinaire, ces réunions publiques ne tardaient pas à être dispersées dans le calme par le détachement de la cavalerie royale en garnison à l'angle sud de Hyde Park. Ce n'était apparemment pas le cas ce jour-là et, faute de voir arriver le régiment de dragons, Jack finit par s'engager lentement dans la foule.



— Qu'est-ce qu'il croit, notre bon lord Liverpool ? Qu'il va nous faire peur avec ses menaces ? Nous, on demande seulement du pain, et qu'est-ce qu'on nous donne ? Des taxes !

Le harangueur continua ainsi à critiquer le Premier ministre, puis s'en prit au Parlement dans son ensemble, à l'amirauté, ainsi qu'à cette « brute » de lord Sidmouth, le ministre de l'Intérieur. Cependant, le nom qui suscita le plus de sifflets et de huées chez son auditoire fut celui du prince régent.

Mara ravalait sa salive, alarmée.

— Vous avez vu Son Altesse ? Elle engraisse sur notre dos !

Il exagérait, pensa la jeune femme en fronçant les sourcils.

Ces gens avaient certes des raisons de se plaindre, mais savaient-ils le peu de pouvoir dont disposait réellement le régent ?

Le souverain par défaut du royaume était entouré de conseillers douteux poursuivant leurs propres desseins. Et quand il se risquait à sortir du rôle de parapheur de documents officiels auquel ses ministres voulaient le cantonner, il lui était objecté qu'il ne comprenait pas toutes les subtilités de la machinerie d'État et qu'il était encore trop inexpérimenté pour trancher les affaires les plus importantes. En outre, on ne manquait jamais de lui rappeler que, tant que son vieux fou de père était vivant, la couronne ne lui appartenait pas – et ce dernier argument avait suffi, jusqu'à présent, à lui faire ravalier ses envies de gouverner à la place de ses ministres.

Prinny n'avait pas une nature combative et ses conseillers utilisaient son manque d'assurance pour lui imposer leurs vues. Et comme il était la plus haute figure de l'État, c'était lui qu'on tenait pour responsable de leurs décisions.

Malheureusement, sa fierté native l'empêchait de se défendre de ces attaques, qu'il se contentait d'encaisser stoïquement. En réaction toutefois, il s'éloignait de son peuple qui, du coup, lui reprochait son indifférence alors qu'en réalité il souffrait d'être mal compris et désespérait de se faire aimer de ses sujets.

Les scandales incessants que provoquait son épouse achevaient de desservir sa cause, Caroline de Brunswick ne se privant d'aucune occasion de le ridiculiser par ses incartades.

« Le cocu royal », comme le surnommaient certains satiristes.

« Comment pourrait-il gouverner un royaume alors qu'il est incapable de contrôler sa femme ? »

Mara en avait de la peine pour lui. Depuis l'enfance, le prince était entouré d'hypocrites, de flatteurs et de prétendus « amis » qu'il savait indignes de confiance. Et voilà que des fauteurs de troubles sortaient de leur trou pour rallier les mécontents à coups de harangues incendiaires...

Elle craignait que ce genre de propos séditieux n'amène un jour son royal ami devant la guillotine, tout comme le roi de France vingt ans plus tôt.

— Bande de chiens enragés, grommela Mme Busby. Où sont les soldats ? Ce rassemblement n'a que trop duré.

Mara échangea un regard désolé avec la nounou, avant d'entendre Jack crier aux gens de dégager le passage.

Mais la foule n'était pas d'humeur à se laisser donner des ordres par un laquais en livrée conduisant une élégante berline aux portières blasonnées.

Le public de l'orateur ne se rangeait qu'à contrecœur en lançant des regards venimeux au cocher. Puis quelques-uns décidèrent de se rebiffer.

— Et pourquoi ce serait nous qui bougerions ? Vous n'avez qu'à faire le tour.

— Poussez-vous ! rugit Jack.

— Ne vous inquiétez pas, nous sommes presque au niveau de la porte, murmura Mara pour rassurer Mme Busby.

Voyant l'air effrayé de Thomas, elle plaqua sa tête contre sa poitrine et lui susurra des petits riens tendres à l'oreille.

Au vrai, son propre cœur battait la chamade, mais protéger son fils la réconfortait un peu.

— Oh, regardez ! C'est la catin du régent ! s'exclama soudain quelqu'un qui devait avoir reconnu ses armes.

La jeune femme blêmit.

Par la portière, elle vit tous les visages se tourner vers elle. Apprenant la nouvelle, l'orateur dut émettre une plaisanterie sur son compte, car la foule s'esclaffa bruyamment. Deux à trois cents personnes la désignaient maintenant en ricanant.

— Bonjour, madame la vicomtesse ! s'écria le tribun, hilare. Peut-être pourriez-vous transmettre un message de notre part à votre royal amant ?

Mara n'entendit pas la teneur du message en question, mais sa signification ne faisait aucun doute, à voir les moues méprisantes des gens qui environnaient la voiture.

Jack fit claquer son fouet par-dessus leurs têtes pour les forcer à s'écarter. En vain.

La jeune femme réprima un cri quand plusieurs voyous, encouragés par les vivats de la foule, se ruèrent sur la berline pour la secouer violemment, leurs trognes sales plaquées contre les vitres des portières.

Thomas se mit à sangloter.

— C'est le mioche du régent ? lança une voix moqueuse.

— Laissez-nous tranquilles ! Comment osez-vous ? riposta-t-elle.

— Les aristocrates sont tous des parasites ! beugla un homme.

Thomas hurlait, à présent. La voiture était complètement arrêtée et oscillait toujours sur ses amortisseurs.

Mara serra son enfant contre son cœur tandis qu'une pierre jetée de l'assistance décoiffait le cocher sur son siège. Ce dernier répondit par un nouveau claquement de son fouet au ras des têtes.

Mme Busby, les traits livides, abaissa les rideaux des portières et braqua un regard affolé sur sa maîtresse.

Celle-ci la considéra avec une expression impuissante.

Oh, quoi encore ? pensa Jordan avec irritation en remarquant l'agitation qui régnait au loin, dans l'angle du parc.

Bouillonnant de colère après sa dispute avec Mara et à moitié fou de frustration de n'avoir pu lui dire tout ce qu'il avait sur le cœur, il avait lancé son cheval au galop à travers Hyde Park pour gagner la sortie de Park Lane, qui n'était qu'à quelques rues de sa maison de Grosvenor Square.

Une intuition du danger, sorte de sixième sens que ses années au service de l'Ordre avaient développé chez lui, le poussa à regarder plus attentivement dans la direction du bruit.

Il y avait toute une foule là-bas et, quoique éloigné de plusieurs centaines de mètres, ce rassemblement lui parut suspect. Son flair d'espion alimentant sa curiosité, il ralentit l'allure de son cheval et le lança dans la direction opposée.

Il s'aperçut bientôt que plusieurs centaines de personnes s'étaient réunies devant un orateur en haillons juché sur une souche.

Il percevait à peine quelques mots de son discours par-dessus les acclamations et les huées indignées à l'énoncé de certains noms.

Lord Liverpool et lord Sidmouth, en particulier.

— Du goudron et des plumes pour cette racaille !

Jordan plissa les yeux et examina soigneusement la foule. Alors que le ministère de l'Intérieur s'alarmait des menaces d'insurrection, l'Ordre se souciait plutôt de l'infiltration des instances dirigeantes du mouvement radical par les Prométhéens.

Leurs ennemis étaient depuis longtemps passés maîtres dans l'art d'alimenter la grogne des peuples et de les pousser insidieusement à la violence. Le chaos et les dissensions sociales servaient leur cause.

Alors qu'il inspectait l'assistance à la recherche de visages prométhéens connus, il eut droit à plusieurs coups d'œil haineux en retour et comprit que cette assemblée n'était pas de celles qui accueillent avec plaisir les gentlemen fortunés. Sa monture elle-même percevait la tension. L'étalon blanc s'ébrouait et encensait devant cette cohue hostile.

— Tout doux, murmura Jordan en le mettant au pas.

Il arrivait en bordure de la foule quand il entendit une explosion de huées railleuses à plusieurs dizaines de mètres de là.

Il dirigea son cheval vers une éminence couronnée d'un bosquet pour avoir une meilleure vue sur le rassemblement.

Ah, les misérables ! songea-t-il. Ils ont osé !

La foule avait immobilisé une voiture près des grilles du parc.

Puis Jordan repéra le blason des Pierson sur la portière du véhicule et sentit son sang se figer.

Une bande de chenapans avait grimpé sur le toit de la voiture pour le frapper du pied, tandis que d'autres la secouaient violemment comme s'ils voulaient la renverser.

*Mara !*

Des comparses retenaient l'attelage par son harnais et lançaient en s'esclaffant des projectiles au cocher. La jeune femme et son enfant devaient être à demi morts de terreur dans la berline chahutée, pensa Jordan. Et la vieille nounou aussi.

L'instant d'après, il lançait son cheval vers le véhicule assiégé, les sabots de son étalon tonnant sur la pelouse.

Il longea la foule, obligeant plusieurs personnes à sauter de côté pour l'éviter, et continua sur sa lancée en ignorant leurs imprécations.

Bientôt, il chargeait dans la masse de ceux qui cernaient la voiture, lâchant sur eux toute la puissance de son cheval pour les disperser. Certains tombèrent à la renverse en hurlant et manquèrent se faire piétiner par l'étalon.

De l'habitable parvenaient à Jordan les gémissements épouvantés du petit garçon.

Les dents serrées, il se focalisa sur sa première cible, un jeune débraillé qui se hissait sur le toit du véhicule pour rejoindre la sarabande en cours.

Se penchant sur sa selle, il l'attrapa par l'arrière de sa veste et l'envoya bouler au sol. Le garçon roula sur le flanc avec un petit cri effrayé pour éviter les sabots du cheval.

Déjà, Jordan s'attaquait à sa deuxième cible et alla arracher un autre voyou juché à l'arrière de la berline.

Mara dut le reconnaître au passage, car il l'entendit crier son nom.

Sans se déconcentrer, il fit reculer rapidement sa monture et grimpa sur la selle pour sauter à son tour sur le toit du véhicule, où il se reçut souplement entre les deux ruffians qui le martelaient du pied.

L'un d'eux voulut lui décocher un coup de poing. Il l'évita prestement et, d'une bourrade, propulsa le gremlin dans les airs.

Son acolyte, plus fort et plus grand, s'esclaffa. Jordan lui adressa un sourire froid, avant de lui assener un solide crochet au menton. Le gaillard encaissa le coup, se renfrogna et lui retourna la politesse.

Dans son esquive, Jordan glissa sur la surface noire et vernissée qui leur tenait lieu de ring et prit soin de se camper plus fermement sur ses pieds. Alors que le combat reprenait, Mara passa la tête par l'une des vitres pour voir ce qui se passait sur le toit.

— Jordan !

L'interpellé n'en fut distrait qu'une fraction de seconde, mais cela suffit à son adversaire pour le sonner d'un direct et lui empoigner ensuite le cou.

— Lâchez ce gentleman ! s'exclama la jeune femme. Vous molestez un pair du royaume, espèce de brute !

— Raison de plus pour le corriger ! riposta l'autre, à la grande joie de la foule qui suivait le combat avec passion.

Jordan envoya un coup d'œil courroucé à Mara et réussit à se dégager de la prise de son adversaire.

— Rentrez vite dans la voiture ! ordonna-t-il à la jeune femme tout en reculant d'un bond.

Il s'était jusqu'alors efforcé de ne blesser personne, fidèle à son serment de protéger le peuple d'Angleterre, mais il commençait à perdre patience.

Se jetant en avant, il passa une hanche sous la taille du bonhomme et le fit basculer dans le vide. Le grand voyou atterrit sur le gravier du sentier dans un choc crissant.

Le souffle court, Jordan regarda le cocher par-dessus son épaule.

— Repartez ! lui lança-t-il avant de prendre son élan et de bondir de la berline pour atterrir sur la selle de son cheval.

La cohue braillait autour de lui – pour saluer son exploit ou au contraire le huer, il n’aurait su le dire. Ignorant le vacarme, il pressa sa monture pour se porter en tête de l’attelage.

— Du calme, murmura-t-il aux chevaux qui roulaient des yeux affolés.

Un homme se mit alors à décrire, en termes ignoblement injurieux, la panique qui régnait à l’intérieur du véhicule. C’en fut trop pour Jordan, qui tira son sabre au clair.

— Assez ! vociféra-t-il en brandissant sa lame. Reculez ! Maintenant !

La foule se fendit et, tandis qu’il la maintenait à l’écart sous la menace de son sabre, le cocher de Mara put enfin relancer l’attelage.

Les chevaux frémissants s’ébranlèrent.

Alors qu’il foudroyait toujours l’assistance du regard, Jordan entendit un coup de feu dans le lointain.

Tous les regards se tournèrent vers la pelouse du parc où un détachement de dragons galopait vers eux, le soleil se réfléchissant sur leurs casques emplumés.

Un chaos sans nom s’ensuivit.

Les centaines de badauds qui étaient venus écouter le tribun et qui avaient suivi l’échauffourée se précipitèrent vers les portes pour échapper à l’assaut de la cavalerie.

Dans la bousculade, l’étalon hennissait follement, pressé de toutes parts, mais Jordan lui serra fermement la bride pour l’empêcher de se cabrer et le força à se rapprocher de la berline.

Tandis que la foule en fuite se déversait dans Oxford Street, il cria à Mara de garder les rideaux baissés et de rester tranquille. Puis il fit traverser la célèbre avenue à l’attelage pour l’emmener directement dans Great Cumberland Street.

Ils ne ralentirent l’allure qu’une fois en vue de la grande façade en stuc de la maison de la jeune femme, à l’extrémité de la rue incurvée.

Le cocher immobilisa le véhicule devant le perron alors que Jordan descendait de cheval. La porte s’ouvrit à ce moment-là, livrant passage au majordome qui les considéra avec inquiétude. Jordan se précipita vers la voiture, dont il ouvrit la portière pour prendre l’enfant en pleurs dans ses bras.

Mara lui indiqua la porte de la maison d’une main tremblante. Jordan la franchit aussitôt avec Thomas tandis que le cocher, les traits livides, aidait ces dames à descendre de la berline.

Jordan tendit le garçon au majordome, avant de se retourner vers la jeune femme et la nounou. Dès qu’elles furent toutes deux dans le vestibule, il claqua la porte d’entrée et en tira le verrou.

— Milady, que vous est-il arrivé ? s’enquit le majordome.

Incapable de répondre, sa maîtresse secoua la tête tout en asseyant sa vieille domestique dans l’un des fauteuils du vestibule.

Puis elle prit son fils en larmes des mains du majordome et, pendant qu’elle s’efforçait de le calmer avec des baisers et des caresses, Jordan alla se poster à l’une des fenêtres qui surplombaient la rue.

Écartant le rideau, il jeta un œil à l’extérieur et vit la chaussée déserte. Il craignait cependant que certains révoltés ne cherchent à harceler la jeune femme.

La catin du régent, se répéta-t-il en serrant les dents.

Plusieurs lads étaient venus prêter main-forte au cocher pour remiser l'attelage dans l'écurie, derrière la maison. L'un d'entre eux avait eu la présence d'esprit de s'occuper de l'étalon blanc.

Les chevaux allaient bientôt retrouver la sécurité de leur stalle, la berline être rangée dans sa remise et la rue dégagée, ce qui empêcherait d'éventuels poursuivants de repérer la maison de la jeune femme.

Jordan fronça les sourcils en voyant le sang qui coulait sur le front du cocher et comprit que la pierre qui lui avait ôté son chapeau devait également l'avoir blessé. Lui-même gardait à la mâchoire le souvenir du direct reçu sur le toit de la voiture, mais il était trop tendu pour en souffrir véritablement.

— Reese, envoyez chercher le médecin, ordonna Mara à son majordome.

— Ce n'est pas nécessaire, dit Jordan en venant les rejoindre. J'ai une formation médicale. Qui est blessé ?

— Vraiment ? s'étonna Mara.

Il hocha la tête. Les bases de la médecine étaient dispensées à tous les agents de l'Ordre. C'était pour eux une question de survie.

— Pourriez-vous ausculter Thomas ? demanda-t-elle en lui présentant son fils.

Jordan fut touché par sa confiance, sachant à quel point elle tenait à son enfant.

— Naturellement, dit-il d'une voix neutre. Pourriez-vous lui retirer son bonnet ? Je voudrais d'abord m'assurer qu'il ne s'est pas cogné la tête.

Elle s'exécuta aussitôt, mais ses mains tremblaient tant qu'elle ne parvint pas à dénouer le ruban du bonnet.

Jordan écarta doucement ses doigts pour défaire le nœud lui-même, remarquant au passage les petites clochettes à l'extrémité de chacune des pointes du bonnet multicolore.

— Il va vous en vouloir, plus tard, pour lui avoir fait porter ça en public, murmura-t-il en plaisantant, soucieux de la distraire.

Elle le considéra en fronçant les sourcils.

— C'est moi qui l'ai tricoté.

— Ah bon, marmonna piteusement Jordan en baissant les yeux.

Le garçon hurlait toujours à pleins poumons, éprouvé par les événements, chacun de ses cris révélant les petits bourgeons de ses dents de lait.

— Allons, c'est fini, jeune homme, chuchota Jordan tout en lui ôtant son bonnet de bouffon.

Il passa précautionneusement sa main sur le crâne de l'enfant pour repérer d'éventuelles contusions. Il tâta également son cou avec douceur.

— Vous sentez quelque chose ? s'enquit Mara, affolée.

— Non. Est-il tombé, à l'intérieur de la voiture ?

— Il n'a pas quitté mes genoux.

— Bien.

Jordan en conclut que le bambin était indemne, d'autant qu'il venait de se taire et était maintenant occupé à repousser ses doigts de ses petites mains potelées.

Il sourit en remarquant son air de bébé courroucé. Ses grands yeux bruns semblaient dire : « Ne me touchez pas ! Vous n'êtes pas ma maman ! »

— Cet enfant se porte à merveille, affirma-t-il à Mara.

Le regard anxieux de cette dernière lui fit cependant comprendre qu'elle ne serait rassurée que lorsqu'il aurait examiné son garçon de la tête aux pieds.

Il entreprit donc de lui palper bras et jambes, jusqu'à ce que l'enfant glousse sous ces « chatouilles ». Pris au jeu, Jordan lui taquina le bedon.

Entendant son fils rire, Mara sembla enfin admettre que la fin du monde n'était pas pour aujourd'hui. Elle poussa un immense soupir de soulagement et dévisagea Jordan avec une expression de gratitude si intense que celui-ci la crut sur le point de défaillir.

— Dieu vous bénisse, murmura-t-elle.

Il lui prit le coude.

— Tout va bien ?

— Je crois.

Elle n'avait pas plutôt reposé Thomas par terre qu'il pourchassait le chat à quatre pattes avec des petits cris joyeux.

Jordan étudia un instant la jeune femme.

— Peut-être devriez-vous quand même vous asseoir, suggéra-t-il.

Elle secoua la tête.

— Je vais bien, je vous assure. Pourriez-vous jeter un œil à Mme Busby ?

Il hocha la tête et alla s'enquérir de la santé de la nounou.

Elle se frotta le torse.

— Mon cœur n'a jamais battu aussi fort, avoua la domestique.

Jordan prit son poignet pour lui tâter le pouls. Juste un peu trop rapide.

— Vous devriez vous reposer, madame.

— Absolument, approuva Mara dans son dos. Prenez donc votre soirée, madame Busby. Mary se chargera de Thomas.

La vieille servante saisit les mains de Jordan entre les siennes.

— Merci de nous avoir sauvés, monsieur... Veuillez m'excuser, mais je ne connais même pas votre nom !

— Je vous présente lord Falconridge, madame Busby, déclara Mara. Jordan, Mme Busby est la nounou de Thomas. Elle en connaît plus sur les petits que toutes les encyclopédies du monde. Elle n'a pas moins de trente petits-enfants !

— Vraiment ! fit Jordan en souriant. Je suis sûr que ce garçon a de la chance de vous avoir auprès de lui, madame. Permettez que je vous aide.

La vieille nounou courba modestement la tête et prit la main qu'il lui tendait. Il l'accompagna jusqu'au bas de l'escalier, où elle le remercia de nouveau avant de se tourner vers sa maîtresse.

— Vous êtes sûre que vous allez bien, milady ?

Mara opina en se forçant à sourire.

— Oui. Montez donc vous reposer. Et n'hésitez pas à sonner si vous avez besoin de quoi que ce soit.

La vieille dame lui rendit son sourire avec gratitude.

Quand elle eut disparu à l'étage, Mara et Jordan se dévisagèrent un long moment.

Un silence gêné remplit le vaste et lumineux vestibule.

— Avez-vous été blessé pendant que vous vous battiez ? demanda enfin la jeune femme.

Il secoua la tête.

— Vous avez été formidable, Jordan.

Il haussa les épaules.

— Ce n'était rien.

Son cœur s'était mis à battre plus fort que de raison et il ne parvenait pas à détacher les yeux de Mara.

Celle-ci baissa la tête, et il sentit qu'elle allait lui parler du fond du cœur, sans doute pour le remercier pour ses prouesses. Or il ne pensait pas le mériter – pas après les propos froids et blessants qu'il lui avait tenus juste avant.

Il avait eu beau trouver son ressentiment légitime sur le coup, il regrettait maintenant ses reproches et ne s'estimait pas meilleur que les gredins qui avaient attaqué la jeune femme. De quel droit la jugeait-il, de toute façon ? Il n'était qu'un salaud méprisant.

— Jordan...

Il s'éclaircit la gorge.

— Je vais aller ausculter votre cocher, la coupa-t-il. Il saignait du front, tout à l'heure.

— Quoi ? s'exclama-t-elle, les yeux écarquillés. Jack est blessé ?

— On lui a lancé une pierre.

— Oh, non ! s'écria-t-elle sans plus songer à remercier Jordan, au grand soulagement de ce dernier. Allons vite le voir à l'écurie !

— Non, restez ici. Je préfère que vous ne vous montriez pas dehors, pour le moment. Je reviendrai vous donner de ses nouvelles.

Elle pâlit, les yeux sombres comme la nuit.

— Vous craignez donc que ces voyous ne s'en prennent encore à moi ?

— Pas forcément. Mais, par mesure de précaution, je vais vous adjoindre un peloton de garde. Ce sont d'anciens militaires, des professionnels compétents.

Il songeait, bien sûr, au sergent Parker et à ses hommes, mais voyant la jeune femme paniquer à l'idée d'une nouvelle agression, il préféra la rassurer tout de suite.

— Je suis certain que vous n'avez plus rien à craindre. Simplement, vous me soulageriez en acceptant la protection de ces messieurs.

Elle hocha faiblement la tête, sans pour autant se départir de son air affolé.

Ce fut alors plus fort que lui et, comme de l'extérieur, il se vit avancer vers Mara pour la prendre dans ses bras.

— Allons, ma douce. Tout va bien se passer.

La serrer ainsi contre lui, respirer son parfum lui fit chavirer les sens. Il approcha les lèvres de son front, effleurant à peine la soie enivrante de sa peau tiède et veloutée.

Elle avait fermé les yeux et se tenait immobile, sans doute aussi saisie que lui-même par ce bref moment d'intimité.

— Merci, murmura-t-elle en frissonnant.

— Je vous en prie, répondit-il sur un ton prudent.

— Je... Je ne m'attendais pas à ce que vous reveniez.

— Vous voyant en mauvaise posture, je n'allais quand même pas vous laisser vous défendre toute seule, répliqua-t-il avec une feinte désinvolture.

En fait, il se sentait prêt à mordre quiconque oserait la toucher !

— Après ce que vous m'avez dit, votre sollicitude me surprend, énonça-t-elle en se reculant pour le dévisager. Mais je suppose que si je ne suis plus une dame à vos yeux, vous restez un parfait gentleman, n'est-ce pas ?

Elle avait accompagné ces mots d'un sourire triste. Il se raidit néanmoins sous la rebuffade.

— Je vais aller examiner votre cocher.



Il rebroussa chemin vers la porte, encore honteux de sa sortie contre elle à Hyde Park, et brûlant toujours d'un désir qu'il n'avait jamais éprouvé pour aucune autre femme.

— Jordan ?

Il lui lança un coup d'œil interrogateur par-dessus son épaule.

— J'ignorais que vous saviez vous battre.

Il afficha un petit sourire nonchalant.

— Vous n'avez aucune idée de l'étendue de mes capacités, très chère. Verrouillez cette porte après moi, ajouta-t-il en sortant de la maison.

Il marqua une pause sur le perron et prit une profonde inspiration pour s'éclaircir les idées. Puis, tout en essayant de se calmer, il inspecta la rue d'un bout à l'autre. Tout semblait normal.

Des passants élégamment vêtus ainsi que de luxueux équipages allaient et venaient dans Great Cumberland Street. De l'autre côté de la chaussée, les fenêtres des bâtiments reflétaient la tranquillité du ciel parsemé de nuages. Des baliveaux ponctuaient l'allée en demi-lune, mais aucun n'était assez large pour dissimuler un homme.

Satisfait, il contourna le pavillon pour s'engager dans l'étroit passage pavé qui menait aux communs. Le tintement cadencé des talons de ses bottes résonnait sur les murs de brique et de pierre qui l'entournaient, tandis que l'odeur familière de chevaux et de fourrage devenait plus forte.

À l'écurie, il trouva le cocher plus humilié que blessé. Son tricorne, égaré dans la mêlée, l'avait quelque peu protégé du projectile qu'on lui avait lancé. Sa coupure au front ne nécessiterait pas de points de suture. Elle avait cessé de saigner et le bonhomme ne semblait pas souffrir de commotion cérébrale.

Jordan déclara aux garçons d'écurie, visiblement inquiets, qu'il se remettrait de l'agression. Tous le remercièrent avec effusion d'avoir sauvé leur maîtresse et son garçon.

Jordan sourit et alla vérifier que son cheval n'avait subi aucun dommage. Ayant constaté que l'étalon blanc se portait comme un charme, il choisit l'un des lads pour aller porter un message au sergent Parker, donnant à ce dernier l'adresse de Mara et le priant de venir avec tous les hommes qu'il avait sous la main. Le garçon d'écurie partit en toute hâte sur l'un des poneys pour aller délivrer le pli.

Le sergent serait là avec son escouade dans moins d'une demi-heure, se dit Jordan. C'étaient des soldats efficaces, entraînés à se mobiliser dans l'instant. Entre-temps, il alla demander au cocher de lui donner sa version de l'altercation.

Le témoignage de Jack vint confirmer ses propres déductions.

— C'est ma faute, milord, avoua le brave domestique d'une voix accablée. Quand j'ai vu cette foule, j'aurais dû rebrousser chemin pour sortir par une autre porte.

— Vous ne pouviez prévoir qu'ils s'en prendraient à vous, reparti Jordan. En plus, il n'est pas facile de faire tourner un attelage dans un espace aussi étroit.

— En effet, milord, acquiesça Jack avec reconnaissance. Mais avec notre jeune maître dans la voiture, j'aurais dû me montrer plus prudent !

— Le garçon va bien, ainsi que lady Pierson et Mme Busby. Ils sont un peu secoués, mais c'est vous qui avez été le plus touché.

Le cocher pinça les lèvres avec une détermination lugubre.

— N'empêche qu'il me faut aller présenter ma démission à milady. Veuillez m'excuser, milord.

— Je suis certain qu'elle la refusera, mais agissez comme bon vous semble, répondit Jordan.

Jack le quitta après l'avoir salué. Visiblement, le bonhomme se reprochait l'incident, mais il était peu probable que Mara accepte de se passer d'un aussi loyal serviteur.

Jordan resta dans l'écurie pour permettre au cocher de s'entretenir en privé avec sa maîtresse. Quand Jack ressortit dans la cour, son expression soulagée indiquait qu'il avait gardé son poste.

Le sergent Parker arriva peu après, avec trois de ses hommes.

Le lad qui les avait prévenus les conduisit directement dans la cour. Jordan sortit les saluer et constata avec plaisir qu'il s'agissait de Findlay, Mercer et Wilkins, de bons éléments.

— Le Highlander vous cherchait ce matin, monsieur, lui signala le sergent. Il semblerait que votre stratagème de la semaine dernière, chez Christie's, ait déjà permis de ferrer un gros poisson.

— Vraiment ? Excellent ! murmura Jordan.

Cela signifiait que son chef devait avoir été contacté par Falkirk.

— Maître Virgil souhaiterait vous en parler dès que possible, précisa Parker.

— Alors je ferais mieux de filer tout de suite à la villa Dante, répliqua Jordan, avant de leur résumer l'incident de Hyde Park. Comme vous vous en doutez, lady Pierson est assez éprouvée. J'aimerais que vous surveilliez la maison un jour ou deux, au cas où l'un des séditeux aurait envie de venir lui causer des ennuis.

— Compris, acquiesça Parker.

Ses hommes hochèrent la tête en fronçant les sourcils, visiblement indignés d'apprendre qu'on avait pu molester une dame et son jeune enfant.

Jordan les conduisit devant la maison pour leur suggérer un programme de patrouilles.

— N'oubliez pas de mettre le personnel et les lads à contribution, ajouta-t-il, estimant que toute aide serait la bienvenue.

Comme il avait affaire à des soldats aguerris, formés par Rohan lui-même, il n'insista pas : ils connaissaient leur métier.

Sachant Mara désormais protégée, il pouvait ne plus penser à elle – enfin, théoriquement – et se concentrer sur la mission que lui avait confiée l'Ordre. Il avait hâte d'entendre Virgil à ce sujet. Avec un peu de chance, ils auraient bientôt récupéré Drake.

— Suivez-moi, ordonna-t-il. Je vais vous présenter à la vicomtesse. J'espère qu'en vous voyant elle se sentira plus en sécurité.

Le majordome de Mara leur ouvrit la porte, avant de les conduire dans le salon où Jordan put présenter les sentinelles à la jeune femme.

Assise dans un fauteuil de brocart jaune, elle reposa le verre de brandy qu'elle avait à peine entamé – sans doute pour se calmer ses nerfs – et les étudia avec circonspection. Elle semblait encore sur ses gardes, après les événements du parc. Jordan essaya de la détendre en vantant la loyauté des hommes de Parker qu'il présenta tour à tour.

Chacun d'eux la salua en exprimant ses regrets pour l'incident qui avait rendu leur présence nécessaire.

— Nous nous efforcerons de ne pas vous gêner, milady. Vous ne saurez même pas que nous sommes là, lui assura Parker, avant de lever sur Jordan un regard interrogateur.

— Oui ? s'enquit ce dernier.

— J'aimerais inspecter l'étage pour repérer les éventuelles voies d'entrée, monsieur, et vérifier que toutes les issues sont verrouillées. Il me faudra également la liste du personnel, ainsi que le détail de leurs allées et venues.

Mara eut l'air d'apprécier ces mesures. Elle parut surtout sensible au professionnalisme évident du sergent.

— Mon majordome peut vous fournir tous ces renseignements, dit-elle en désignant le domestique en faction près de la porte. Reese, veuillez emmener ces gentlemen partout où ils vous le

demandèrent. Messieurs, je vous remercie de votre assistance.

Les soldats s'inclinèrent, manifestement charmés de protéger une aussi jolie dame, et se mirent aussitôt à la tâche.

Quand Jordan et elle furent de nouveau seuls, celui-ci, qui la sentait encore un peu inquiète, tint à la rassurer totalement.

— Que cela reste entre nous, mais leur dernière mission consistait à protéger une duchesse.

— Ah bon ? fit-elle, surprise. Quelqu'un que je connais ?

Il sourit. Si Rohan avait remis le sort de Kate entre leurs mains, il pouvait bien de son côté leur confier la garde de Mara.

— Je n'ai pas la liberté de vous le dire. Sachez seulement que Sa Grâce est en parfaite santé aujourd'hui, et qu'elle le doit en partie à leur vigilance.

— Et d'où connaissez-vous ces hommes, à propos ? demanda-t-elle, les yeux brillants. Relèvent-ils eux aussi du ministère des Affaires étrangères ?

— Plus ou moins. Vous savez, nous avons besoin de soldats d'élite pour veiller sur les dignitaires étrangers en visite chez nous. Ou sur les personnages importants du royaume.

— Je ne suis ni l'un ni l'autre, répliqua-t-elle avec un pâle sourire.

— Je vous considère comme importante, lâcha-t-il sans réfléchir.

Elle haussa les sourcils.

Il baissa les yeux et se racla la gorge.

— Bon, il faut que j'y aille. La situation a l'air de s'être calmée dehors. Et je doute que le tribun et ses séides pensent encore à vous. Cela étant, je peux enquêter sur eux si vous le désirez. Le ministère de l'Intérieur doit certainement les avoir fichés...

— Oh non, merci, le coupa-t-elle en frémissant. Je suis contente que tout soit terminé. Jack va bien et personne d'autre n'a été blessé, c'est tout ce qui compte à mes yeux. Cette histoire n'a déjà que trop fait de bruit, je le crains...

Elle s'interrompt pour soupirer.

— Je suis sûre que ce sera dans le journal demain, se plaignit-elle.

Jordan y réfléchit un instant.

— Pas forcément, murmura-t-il.

Elle pencha la tête, intriguée. Il ne pouvait cependant lui révéler le pouvoir que l'Ordre détenait en sous-main sur la presse londonienne.

— Ne vous souciez pas de ça, se contenta-t-il de lui dire tout en se promettant de rendre une petite visite aux rédacteurs en chef des principaux périodiques. Je pense qu'ils auront d'autres sujets plus intéressants à traiter.

En tout cas, il allait s'en assurer. La réputation de Mara était en jeu, et il n'hésiterait pas à user de toute son influence pour la protéger.

— Sur ce, je vous quitte, conclut-il en s'inclinant, avant de se diriger vers la porte.

— Jordan... Attendez.

Il se retourna. Elle se leva du fauteuil et s'approcha de lui.

— Je dois vous dire une chose, déclara-t-elle en plongeant ses grands yeux sombres dans les siens. Je ne suis pas la maîtresse du régent. Nous sommes seulement amis.

Retenant son souffle, il la dévisagea un long moment. Elle soutint son regard sans ciller.

— Pourtant, dans le parc, vous ne l'avez pas nié...

Elle haussa ses adorables épaules.

— À quoi cela aurait-il servi ? Vous m'aviez déjà jugée et condamnée. Vous supplier de me croire aurait été... de mauvais goût, non ?

Jordan demeura silencieux, ne sachant que penser.

— Au vrai, le régent m'a rendu un service inestimable et je lui dois énormément. C'est pour cela que je m'abstiens de réfuter la rumeur qui me présente comme sa maîtresse. Je ne voudrais pas l'offenser alors qu'il a été si bon avec moi. Dès la mort de mon mari, voyez-vous, Son Altesse royale a décidé d'être mon chevalier servant – en tout bien tout honneur, s'entend. Je suis sûre qu'en tant que diplomate vous devez savoir combien les souverains sont susceptibles. Laisser courir ce genre de ragots m'avait semblé jusqu'à présent un moindre mal.

Jordan soupesa ces paroles.

— Puis-je vous demander la nature du « service » en question ?

Elle se rapprocha.

— Après la mort de mon époux, ma belle-famille a tenté de m'enlever Thomas.

— *Quoi ?*

— Les Pierson s'estimaient plus dignes que moi d'élever mon fils, plus à même de le préparer à ses responsabilités de vicomte. Ils ne m'ont jamais vraiment appréciée, avoua-t-elle avec tristesse. Pierson était une figure du Tout-Londres et, dans sa jeunesse, il avait fait partie des intimes du prince. Il est mort avant la naissance de son enfant.

Elle baissa les yeux vers le sol de marbre.

— Pauvre Thomas... Il est venu au monde orphelin de père. Je n'avais que mes domestiques et la sage-femme auprès de moi, quand je lui ai donné naissance dans notre maison de campagne. Cela dit, mon défunt mari ne m'aurait pas été d'un grand secours s'il avait été là...

Jordan la fixa sans mot dire, atterré de découvrir qu'elle avait dû subir les affres d'un accouchement sans le soutien de parents ou d'amis.

— Dès qu'il l'a appris, le prince régent s'est proclamé le parrain de Thomas, en mémoire de son vieil ami. Et quand la famille Pierson a commencé à me harceler pour récupérer le bébé, il nous a pris sous son aile. Je ne sais pas comment j'aurais pu garder mon garçon sans lui.

Jordan lui toucha le bras en signe de compassion.

Elle leva vers lui un regard égaré et croisa les bras autour de sa taille.

— Le régent est mon héros, depuis. Son soutien ne m'a jamais fait défaut.

Était-ce du reproche qui se lisait dans ses yeux ? s'interrogea Jordan. Et pourquoi, grands dieux, cette confession lui donnait-elle du remords ?

— Grâce à lui, les Pierson n'ont plus le droit de se mêler de l'éducation de Thomas tant qu'il n'est pas à l'école. C'est pour cela que je lui suis tellement reconnaissante. Alors peu m'importe aujourd'hui qu'il soit méprisé ou considéré comme un bouffon. C'est un homme qui a du cœur et, pour ma part, je serai toujours son amie. Cependant, je puis vous certifier que je ne partage pas son lit.

— Mara... articula-t-il, mortifié.

— Je ne me soucie pas plus de l'opinion qu'on peut avoir de moi, dehors, le coupa-t-elle en désignant la porte. Je n'ai accordé que trop d'importance au jugement d'autrui dans ma jeunesse. Aujourd'hui, la réprobation des médisants m'importe peu – mais pas la vôtre, encore moins après les risques que vous avez pris pour nous sauver, mon fils et moi. Donc, je vous le répète : je ne suis pas l'amante du régent. En vérité, je n'ai pas d'amant du tout. Ni ne souhaite en avoir. Thomas est la seule personne qui compte pour moi.

— Je vois, murmura Jordan.

Il ne sut quoi ajouter.

Pris de court, il détourna la tête – tout en se sentant observé par la jeune femme.

Songea-t-il seulement à entretenir avec elle une relation autre qu'amicale ?

Elle venait à l'instant de lui signifier, en termes polis mais clairs, que pour sa part elle ne l'envisageait pas.

Pouvait-il lui en tenir rigueur, après les paroles cinglantes qu'il lui avait adressées au parc ? Non, bien évidemment. Lui qui se targuait d'être un modèle de galanterie, il regrettait maintenant de l'avoir plus ou moins accusée, au bord de la Serpentine, d'être une Marie-couche-toi-là.

Oh, Seigneur... Et l'on reprochait au régent sa maladresse ?

— Je vous prie de m'excuser de vous avoir calomniée près du lac, lady Pierson, se força-t-il à déclarer d'une voix guindée. Je n'avais aucun droit de vous déprécier ainsi. Je n'aurais pas dû prêter crédit à...

— Ce n'est pas grave, l'interrompit-elle avec un geste négligent de la main. Tout cela est oublié, croyez-moi. Vous m'avez aidée à protéger mon fils. Vous êtes pardonné.

Sa magnanimité acheva de confondre Jordan, d'autant qu'elle était parfaitement sincère, comme le montrait son sourire lumineux. Il l'étudia attentivement et songea que, peut-être, il s'était encore plus trompé sur son compte qu'il ne l'avait imaginé.

Le comte de Falconridge n'était cependant guère accoutumé à avoir tort. Ni encore moins à le reconnaître.

— Eh bien, je... Il va falloir que je vous laisse, bredouilla-t-il, mal à l'aise.

En fait, il avait hâte de se retirer pour rassembler ses esprits.

— Je reviendrai dès que je le pourrai, pour voir comment évolue la situation.

— Je ne voudrais pas monopoliser votre temps.

— Ce n'est pas un problème, répondit-il distraitement – tout en songeant qu'au fond il n'avait peut-être jamais vraiment connu Mara.

Il le pensait, jadis, mais se demandait aujourd'hui si, en vérité, ce n'était pas à ses propres illusions au sujet de la jeune femme qu'il s'était mis à croire. À ces mensonges qu'il avait forgés pour supporter la perte de Mara.

— Qu'y a-t-il ? questionna-t-elle avec une lueur d'amusement dans ses prunelles brunes. Vous paraissez désorienté.

— Je le suis.

— Comment cela ?

— Je ne suis pas sûr de mériter un pardon aussi rapide. Je me suis mal conduit avec vous. Certains de mes propos... étaient franchement déplacés. Avec le recul, je m'étonne même que vous ne m'ayez pas giflé.

Elle eut un grand sourire.

— Je ne peux pas nier que l'idée m'a traversé l'esprit.

Il lui sourit en retour, quoique de façon un peu tendue.

Il était un trait de caractère que Mara avait conservé de sa jeunesse : son imprévisibilité. Peut-être était-ce d'ailleurs ce qui n'avait cessé de l'attirer chez elle. À l'inverse des codes ennemis, il n'arrivait jamais à la déchiffrer complètement.

Il secoua la tête et se dirigea vers la porte.

— Je repasserai plus tard, promit-il en lui lançant un sourire par-dessus son épaule.

Il savourait déjà le plaisir de la retrouver !

— Nous verrons bien, répliqua-t-elle avec une moue espiègle, les bras croisés sur sa poitrine.

Il lui adressa un froncement de sourcils avant de se retrouver dans la rue.

Tandis qu'il retournait à l'écurie, il se sentit le cœur tout léger. Ainsi donc, elle n'était pas la maîtresse du régent... Tant mieux ! Même si, se rappela-t-il avec amusement, elle n'était *a priori* pas intéressée par lui. Mme la vicomtesse avait été très claire à ce sujet. Sauf que, bien sûr, un espion savait retourner les esprits...

N'y songe même pas, se gronda-t-il.

Saluant les garçons d'écurie d'un hochement de tête, il monta sur son cheval et s'éloigna en souriant comme un idiot.

L'heure était venue de connaître la mission secrète que souhaitait lui confier Virgil.

Depuis la fenêtre, Mara le regarda s'éloigner sur son bel étalon blanc et ne put s'empêcher de se demander si, après tout, il n'y avait pas encore un peu de prince charmant en lui.

Mais elle n'allait pas se faire d'illusions. Seul le temps trancherait.

Il n'était pas exclu, d'ailleurs, qu'il ne repasse jamais la voir.

En tout cas, elle était encore ébahie par la maestria avec laquelle il avait tenu en respect la foule qui chahutait sa berline, au parc. Sans compter qu'il avait montré ensuite des compétences médicales !

Quand il eut disparu au bout de la rue, elle se détourna de la fenêtre en secouant la tête avec perplexité.

Où diable avait-il appris à se battre ainsi ?

## Deux heures du matin

La pâle lune d'hiver, suspendue dans la noirceur veloutée du ciel, bleuissait les rues de Londres. Les étoiles défilaient au-dessus de la statue de Charles I<sup>er</sup>, au croisement de Charing Cross.

Le repère familier ponctuait l'intersection des trois voies du Strand, de Whitehall et de Cockspur. Le carrefour d'ordinaire très emprunté était désert au point d'être méconnaissable. C'était là que, d'après Virgil, James Falkirk avait choisi de procéder à l'échange.

Les Rouleaux de l'Alchimiste contre Drake.

Le dignitaire prométhéen n'allait plus tarder, maintenant.

Jordan avait tous les sens aux aguets, le pistolet dégainé, l'épée tirée et le pied posé sur le coffret en jacaranda contenant les précieux manuscrits. La lumière trouble des réverbères éclairait les nuages de vapeur que projetait sa respiration, tandis qu'immobile il attendait l'apparition de l'ennemi.

Virgil se tenait à quelques pas de là, adossé contre la grille en fer forgé qui entourait l'imposante statue du roi assassiné. Plus loin, dans les ombres cernant le croisement, se tapissaient Max et Beauchamp avec des fusils, prêts à les couvrir en cas de besoin.

Après tout, il pouvait s'agir d'un piège.

Jordan continuait à inspecter les rues enténébrées, paupières plissées, mais il songeait surtout aux luttes de pouvoir qui, d'après leurs informateurs, opposaient les membres de l'élite prométhéenne. Falkirk avait en effet commencé à liguer d'autres seigneurs du conseil contre leur dirigeant actuel, Malcolm Banks – qui n'était autre que le frère de Virgil.

Malcolm Banks était réputé pour sa sauvagerie, et l'Ordre préférait encore avoir affaire à James Falkirk, plus civilisé. En conséquence, Virgil avait été très clair à la réunion de préparation : leur objectif était de récupérer Drake, tout en épargnant Falkirk.

— Puisqu'il semble avoir l'intention de renverser Malcolm, laissons-le faire, avait-il expliqué à la villa Dante. À défaut de détruire le conseil prométhéen, ce genre de querelle intestine ne peut que l'affaiblir. Nous n'aurons qu'à attendre le moment où il sera au plus bas pour lui porter l'estocade. Mais en attendant, notre priorité absolue est de sortir Drake de leurs griffes...

Jordan se tendit en entendant le roulement lointain d'un attelage. Virgil se tourna à son tour vers le bruit.

Comme le grondement se rapprochait, le Highlander lui adressa un bref hochement de tête. Jordan releva la grande capuche informe de sa vaste pèlerine de combat et dissimula ses traits derrière un masque noir de carnaval.

Virgil resta le visage découvert, son identité étant déjà connue de l'ennemi.

Jordan sentit son cœur s'accélérer à la perspective de rencontrer le numéro deux de la hiérarchie prométhéenne.

James Falkirk était un personnage quasi légendaire. Même au sein de l'Ordre, certains supposaient le vieil excentrique réellement capable de mettre en œuvre la magie noire des Prométhéens – comme s'il était une espèce de sorcier des temps modernes.

Alors que Malcolm n'était intéressé que par le pouvoir que lui conférait sa position à la tête du conseil, Falkirk croyait aux traditions occultes de leur société secrète.

Jordan ne savait pour sa part lequel des deux était le plus à craindre.

Le fiacre s'arrêta juste devant eux, ses parois noires et vernies réfléchissant la clarté lunaire. Le cocher demeura sur son siège, les yeux fixés droit devant lui, tandis que s'ouvrait la portière de l'habacle.

Une faible lueur en éclairait l'intérieur.

Plus sensible que jamais à la présence de ses frères d'armes cachés dans l'ombre, Jordan vit Virgil s'approcher prudemment du fiacre.

Il rengaina son pistolet, rangea son épée et ramassa le coffret contenant les rouleaux pour rejoindre son chef dans l'habacle de la voiture. Il s'assit à côté de lui, le coffret sur les genoux.

En face d'eux se trouvait le seul autre occupant du fiacre : un homme mûr et mince à tête de patricien romain surmontée d'une crinière gris sombre.

— Bonsoir, messieurs, les salua Falkirk. Pas de mouvements brusques, je vous prie. Comme vous pouvez le constater, je suis armé.

Jordan avait déjà repéré le canon du pistolet qui dépassait des plis du manteau noir de leur interlocuteur.

— Voici notre part du marché, répliqua-t-il d'une voix atone en désignant le coffret.

— Parfait, approuva Falkirk avant de se tourner vers son chef. Vous devez être Virgil Banks...

Il s'interrompit pour émettre un rire bas.

— Par Lucifer, Niall, le fils de Malcolm, a la même tignasse flamboyante que vous ! Un trait de famille, je suppose ?

— Où est notre agent ? le coupa Virgil sur un ton froid.

— Voyons d'abord les rouleaux.

Jordan ouvrit le coffret.

Falkirk se pencha pour examiner son contenu, passant le doigt sur des rangées de symboles dont l'authenticité eut l'air de le satisfaire.

Il releva ses yeux gris vers Virgil et le dévisagea avec suspicion.

— C'est l'intégralité de la collection, vous le jurez ?

— C'est tout ce que nous avons trouvé, répondit Jordan à la place de son mentor.

— Et, naturellement, vous en gardez copie.

— Naturellement.

— Traduite ?

— En effet.

— Par vous-même ?

Jordan inclina la tête. Falkirk eut un pâle sourire qui accentua les traits de son visage émacié.

— Certaines subtilités de ces textes ne peuvent que vous avoir échappé. Valerian l'Alchimiste était un penseur aussi profond que brillant...

— Quoiqu'un peu fou, n'est-ce pas ?

— Balivernes ! Son génie égalait celui de Léonard de Vinci !



— À ma connaissance, Léonard n'était pas adepte des sacrifices humains, riposta Jordan.  
Falkirk ricana.

— Que vous disais-je ? Ces manuscrits ont plusieurs niveaux de lecture. La plupart de ces annotations sont métaphoriques, bien sûr. Il faut avoir les clés pour les comprendre.

— Peu importe, trancha Jordan. Où est Drake ?

Falkirk secoua la tête d'un air navré.

— Il est vraiment dommage qu'avec vos talents de déchiffreur vous soyez aussi terre à terre, jeune homme...

Il montra l'intersection.

— Votre ami est tout près d'ici, au *Golden Cross*. Chambre 22.

Virgil fit un signe de tête à Jordan, qui bondit hors du fiacre pour aller avertir Max. Celui-ci était adossé à l'une des façades délimitant le carrefour, fusil à la main, ses yeux argentés brillants d'impatience.

Jordan lui transmit le message en désignant l'auberge.

— Préviens-moi quand vous l'aurez retrouvé, ajouta-t-il d'une voix tendue.

Max opina, avant de rejoindre Beau et de se diriger avec lui vers le fameux relais de poste de Charing Cross.

Jordan regagna le fiacre, soucieux de ne pas laisser Virgil seul avec Falkirk. En outre, il avait des questions à poser au dignitaire prométhéen.

Voilà déjà trop longtemps que Dresden Bloodwell hantait les rues de Londres, maraudant dans l'ombre tel un loup affamé.

— Que pouvez-vous nous dire au sujet de Bloodwell ? demanda-t-il à Falkirk quand il eut retrouvé ses deux aînés.

— Je ne suis pas venu ici pour subir un interrogatoire, s'offusqua ce dernier.

— Oh, allons, insista Jordan. Bloodwell est-il toujours loyal à Malcolm, ou avez-vous réussi à le rallier à votre petite conjuration ? Eh oui, nous sommes au courant de cela aussi...

En fait, c'était un peu un coup de bluff pour amener son interlocuteur à se découvrir.

Celui-ci eut un haussement de sourcils révélateur.

— L'Ordre n'a aucunement l'intention de vous mettre des bâtons dans les roues, lui assura Jordan pour l'amadouer. C'est d'ailleurs pour cela que nous ne vous retiendrons pas prisonnier ce soir.

Le vieil homme le considéra avec méfiance.

— Vous désirez des renseignements sur Bloodwell ?

— Tout ce qui me permettra de l'éliminer.

— Vraiment ? Pour tout vous avouer, cela m'arrangerait aussi... Mais en êtes-vous capable ? Dresden Bloodwell est un être sans pitié.

— Il n'y aura pas droit de ma part, certifia Jordan sur un ton glacial.

— Montrez-moi votre visage et je vous dirai ce que je sais, contra Falkirk.

— Non, intervint Virgil.

Mais Jordan, estimant que le jeu en valait la chandelle, baissait déjà son masque. Virgil poussa un grognement réprobateur tandis que le Prométhéen étudiait les traits de son cadet.

— Votre regard n'est pas celui d'un pleutre, admit le vieil homme.

— Alors, ces renseignements sur Bloodwell ? répliqua Jordan.

— Il obéit encore à Malcolm mais, au fond, c'est un opportuniste.

— Vous pourriez donc le rallier à votre cause ?

— Oh, non, fit Falkirk avec un léger tressaillement. Je préfère garder mes distances avec cet individu. Malcolm s’imagine pouvoir contrôler son assassin attiré mais, si vous voulez mon avis, Bloodwell est son seul maître.

— Où se terre-t-il ? questionna Jordan.

— Il ne reste jamais nulle part plus d’un jour ou deux. Il sait très bien ce qu’il fait. Ce n’est pas un homme que je me risquerais à contrarier sans de solides raisons, précisa Falkirk avec un regard entendu.

Virgil poussa Jordan du coude.

— Va donc voir où ça en est avec Drake.

Jordan obtempéra et quitta une nouvelle fois le fiacre. Ils ne pouvaient laisser Falkirk repartir avant de s’assurer qu’il avait tenu parole.

Il traversa en courant le croisement et arriva devant le *Golden Cross* juste au moment où Max et Beau en sortaient, traînant entre eux un Drake à demi inconscient.

— Est-il blessé ? Que lui est-il arrivé ? s’exclama-t-il tout en allant ouvrir la portière de la voiture de l’Ordre, stationnée à proximité.

— Il a été drogué, je pense, répondit Max en aidant Beau à hisser leur fardeau dans l’habitacle. Il faut que je vérifie ça.

Beau vint se poster en sentinelle devant la berline tandis que Max y montait pour examiner Drake dont il prit le pouls, écouta la respiration et observa les yeux.

Ce dernier essaya de l’écarter d’un geste vague de la main tout en marmonnant des propos incohérents.

— Ses pupilles sont dilatées. On lui a effectivement donné quelque chose.

— Du poison ? s’enquit Jordan, soucieux.

— Possible.

— Je vais le savoir tout de suite, gronda-t-il.

Il se précipita vers le fiacre en maudissant le dignitaire prométhéen. Voilà qui serait typique de leurs ennemis : leur rendre Drake en ne lui laissant que quelques heures à vivre.

— Que lui avez-vous fait ? demanda-t-il à Falkirk sitôt qu’il eut rouvert la porte de la voiture.

Il se tourna vers Virgil.

— Drake est pratiquement inanimé.

— Ne vous inquiétez pas, repartit Falkirk d’une voix apaisante. J’ai simplement versé un peu de laudanum dans sa boisson – ce dont vous seriez bien inspirés de me remercier, d’ailleurs. Vous n’auriez jamais pu le tenir tranquille autrement.

— Que voulez-vous dire ?

— Que lorsqu’il aura repris ses esprits, il cherchera à vous fausser compagnie.

— Comment ça ? s’enquit Jordan.

— Il ne sait plus qui vous êtes. Il ne connaît plus que moi, le pauvre garçon. Il voudra revenir auprès de moi.

— Auprès de vous ? Après ce que vous lui avez infligé ?

— Ce n’est pas moi qui l’ai torturé, protesta sèchement Falkirk. Drake a aujourd’hui tout oublié de son ancienne vie. Il me fait confiance parce que c’est moi qui l’ai retiré de sa geôle et qui l’ai fait soigner par nos médecins. Il m’est devenu très dévoué, il me considère comme un père, et je tiens à vous prévenir qu’il ne va pas apprécier d’être séparé de moi.

— Grotesque ! lâcha Jordan.

Falkirk avait reporté son attention sur le Highlander.

— Vous en avez fait un rude combattant, Virgil. Il a réussi à éliminer douze des nôtres avant d’être capturé. Ne l’oubliez pas quand il sera revenu à lui.

Jordan étouffa un juron et secoua la tête avec incrédulité. Quelles horreurs avait dû subir son frère d’armes pour en arriver là ?

— En d’autres termes, il aurait plus ou moins perdu la tête ?

— Malheureusement, oui. Mais c’est quand même un compagnon fort agréable – du moins, quand il est calme. Pour tout vous avouer, je me suis attaché à ce garçon et ne lui souhaite aucun mal.

— Sauf que vous ne nous l’auriez jamais rendu s’il n’avait pas souffert d’amnésie ! Et vous vous servez aujourd’hui de lui comme monnaie d’échange contre les rouleaux.

— Bientôt, vous allez vous plaindre que je vous le rende ! s’exclama Falkirk avec ironie, avant de redevenir brusquement sérieux. J’ai une dette envers lui, voyez-vous. Je lui dois la vie, comme vous le savez sans doute déjà.

— Vous ne craignez donc pas qu’il nous en dise long sur vous et sur les vôtres ? questionna Jordan.

Falkirk le dévisagea un moment en silence.

— Le Drake que vous avez connu est mort, reprit-il en détachant les syllabes. Celui d’aujourd’hui est... comme un enfant, si je puis dire. Mais, à cause de cela, il est peut-être encore plus dangereux qu’avant.

Il se renfonça dans la banquette du fiacre.

— Enfin, vous le verrez bien par vous-mêmes demain matin, quand l’effet du laudanum aura cessé.

Il reporta son attention sur le chef de l’Ordre.

— En tant qu’agent, Drake est fini, Virgil. Quand bien même vous réussiriez à regagner sa confiance, vous ne pourriez pas le renvoyer sur le terrain. J’aimerais sincèrement qu’il retrouve sa famille et qu’il finisse ses jours en paix.

— Comme c’est généreux de votre part, cracha Jordan avec dégoût.

À ces mots, Falkirk perdit patience.

— Du balai, vous deux ! Sortez de cette voiture immédiatement, Virgil. Et ne tentez pas de me suivre. Les espions de Malcolm sont partout, les prévint-il. En particulier Bloodwell.

Jordan s’écarta pour laisser descendre son mentor, qui marqua une pause sur le marchepied.

— Falkirk, si jamais mon frère apprend ce que vous mijotez contre lui, il n’hésitera pas à vous tuer. Si vous acceptez de travailler pour nous, vous aurez la protection de l’Ordre.

Falkirk accueillit cette proposition avec un reniflement dédaigneux, avant de claquer la portière. Virgil échangea un regard désabusé avec Jordan tandis que le fiacre s’éloignait dans la nuit.

Ils se hâtèrent de rejoindre Max et Beau auprès de leur frère d’armes toujours inconscient.

— Laudanum, confirma Jordan. Si du moins il faut en croire Falkirk.

Virgil monta dans la voiture pour examiner Drake à son tour.

— Pauvre gars, grommela le Highlander. Ramenons-le vite à la villa Dante.

— Monsieur, si vous n’avez plus besoin de moi, j’ai une course à faire.

Virgil interrogea Jordan du regard. Ce dernier secoua lentement la tête. Son chef haussa les épaules, ayant toute confiance en son agent.

— Va donc, dit-il. Retrouve-nous simplement demain à la villa, pour qu’on fasse le point.

— Bien, monsieur.

Max adressa un haussement de sourcils intrigué à Jordan, qui se contenta de lui renvoyer un regard soucieux, avant d’ôter sa pèlerine de combat et de la jeter avec le masque dans la voiture.

Sous cette cape, il était entièrement vêtu de noir et armé jusqu'aux dents.

Puis il ferma la porte de l'habitable et regarda s'éloigner la voiture. Quand elle eut disparu dans la nuit, il balaya la cité d'un coup d'œil calculateur.

L'heure était venue d'aller rendre une petite visite nocturne aux rédactions des journaux...

Le lendemain matin, Mara rongea son frein en attendant que Reese, son majordome, ait passé en revue les titres du *Times*.

Elle n'avait pas le cœur de les lire elle-même.

Tandis que Thomas tournait autour de la table du petit déjeuner en traînant derrière lui son poney à roulettes, Reese, debout près de la fenêtre, ses bésicles sur le nez, penchait chaque page du quotidien à la lumière dorée du soleil qui se déversait par les carreaux.

— Ah, si, il y a bien un article sur le rassemblement du parc, milady, annonça-t-il enfin, mais il n'y est pas fait mention de vous ni de lord Falconridge.

— Ah bon, vous en êtes sûr ? Voyez aussi là-dedans, dit-elle en lui tendant le *Post*, célèbre pour ses cancans mondains.

La vindicte des journalistes tenait là une occasion rêvée pour s'épancher à son détriment : toute une foule lui reprochant d'être la poule du régent ! Hélas, si ce mensonge était présenté comme un fait, elle risquait d'avoir à subir d'autres agressions, étant donné l'impopularité de Son Altesse.

Et qui savait quel tort pouvait causer à sa réputation un ragot étalé ainsi sur la place publique ?

Elle n'osait imaginer les commentaires que cela lui vaudrait de la part de sa mère.

Son poulx s'accéléra tandis que son majordome feuilletait le deuxième quotidien.

— Même chose ici, déclara-t-il au bout d'un moment. On y parle bien de la réunion illégale, mais sans allusion à l'attaque de votre voiture ni même à votre personne ou à celle de Sa Seigneurie. L'auteur de l'article évoque juste l'intervention des dragons.

— C'est un miracle, lâcha-t-elle dans un soupir de soulagement.

— Il semblerait bien, madame, renchérit Reese en repliant soigneusement le journal, qu'il posa devant elle. À moins d'y voir l'action d'un certain ami influent...

La jeune femme secoua la tête, confuse. Vu l'incapacité du régent à empêcher la presse de le couvrir de boue, elle comprenait mal le silence de cette dernière en l'occurrence. D'autant que ce genre de papier aux relents sulfureux avait tendance à gonfler les ventes.

Soit les rédactions avaient loupé l'information, soit il y avait anguille sous roche. Jordan avait paru bien sûr de lui quand il avait affirmé que l'incident ne serait pas rapporté dans les journaux. Avait-il une part de responsabilité dans ce silence ? Ou avait-il simplement raison, comme toujours ?

Reese ôta ses lunettes.

— Il y a aussi une autre possibilité, madame.

— Oui ? s'enquit-elle en le dévisageant avec inquiétude.

— Peut-être, répondit-il avec tact, réservent-ils leurs commentaires pour l'édition du soir.

— Oh, murmura Mara en grimaçant. C'est en effet à craindre.

La journée allait être longue.

Jordan venait à peine d'entrer dans la villa Dante, le lendemain matin, quand il entendit de l'agitation à l'étage : des cris, des bruits de meubles renversés, un fracas de verre brisé.

— Laissez-moi sortir !

— Ah, fit-il pour lui-même.

Drake était réveillé.

Il s'empressa de grimper l'escalier en bois sculpté pour voir si ses camarades avaient besoin d'aide.

Remontant le couloir de l'étage, il avisa Beau adossé au mur, en face d'une des chambres de confinement qui avait une porte blindée et des barreaux aux fenêtres.

— Je suppose que le laudanum a cessé d'agir.

— On dirait...

— Laissez-moi sortir ! rugit une nouvelle fois Drake à l'intérieur de la pièce. Je vous jure que je vais vous tuer !

— Du calme, répliqua la voix de Max dans la chambre. Tu ne vas pas me tuer, Drake. Nous sommes amis depuis que nous avons dix ans. Rappelle-toi l'école, en Écosse...

— Je ne vous connais pas ! Arrêtez de me mentir ! Et laissez-moi partir ! Nous sommes dans un asile, c'est ça ? Je vous répète que je ne suis pas fou !

— Bon sang, marmonna Jordan en échangeant un regard sombre avec Beau.

Il s'avança vers le seuil de la pièce pour jeter un œil au-delà du majordome qui attendait d'y pénétrer, un plateau à la main.

Le pauvre M. Gray était venu apporter un en-cas au comte.

Ce dernier, les yeux exorbités, s'arrêta d'arpenter la chambre pour lancer à Max un nouveau projectile.

Max se courba pour l'esquiver. Le chandelier en étain frappa le mur derrière lui, imprimant dans le plâtre un trou de la grosseur du poing.

— Ah, tu vois ? triompha Max en souriant. Crois-tu qu'il soit donné à tout le monde de viser aussi bien et de lancer aussi fort ? Tu as reçu un entraînement pour ça, un entraînement que les autres salauds n'ont pas réussi à t'enlever. Tu n'en as pas conscience encore, mais je sais que cela va te revenir. Alors essaie de te calmer, veux-tu ? Tu n'as pas envie de manger un peu ?

— Ne vous approchez pas de moi ! riposta Drake en reculant.

Jordan secoua la tête.

Le pauvre avait une sale mine. Ses yeux noirs comme le charbon étaient cernés et débordaient d'une rage confuse. Sa poitrine se soulevait sous l'effet de la panique, il était congestionné, en sueur, et ses cheveux étaient emmêlés, comme s'il avait sombré dans l'effolement dès son réveil.

Il ignorait manifestement où il était – et ne paraissait pas plus savoir *qui* il était.

— Ne lui laissez rien de contondant sous la main, chuchota Beau au majordome qui n'osait toujours pas s'aventurer dans la chambre.

— Ni couvert, ni verre, ni même porcelaine, renchérit Jordan en désignant le plateau.

Gray déglutit avec peine.

— Oui, milords.

Chacun d'entre eux, Drake compris, avait été formé pour tout transformer en arme en cas de besoin – à aiguïser un manche de cuillère contre un mur pour en faire une lame, par exemple, ou à se servir d'un éclat de porcelaine pour égorger un ennemi.

En somme, Falkirk avait été fort aimable de les prévenir de la probable animosité de Drake à leur égard.

— Si vous ne me laissez pas sortir d'ici, menaça ce dernier, je vais...

— Drake, tu es ici chez toi ! lui rappela Max. Tu fais partie des nôtres ! Essaie de te le rappeler, s'il te plaît.

— Ma place est auprès de James. Où est-il ? demanda-t-il dans un sursaut de panique. Je vous en prie, c'est un homme âgé. Si vous êtes mes amis, alors laissez-moi le rejoindre. Il est en danger !

— James veut que tu restes avec nous, Drake. Il t'a drogué hier avant de te livrer à nous.

— C'est faux ! Je ne vous crois pas !

Comme il lançait un nouvel objet en direction de Max, Virgil, qui était jusqu'alors resté tranquille dans un coin de la pièce, reprit la situation en main.

— Assez, Westwood ! clama-t-il. Si tu ne parviens pas à te dominer, tu vas être attaché.

Drake encaissa cet avertissement en reculant de nouveau.

— Assieds-toi, maintenant, et tiens-toi correctement ou tu n'auras pas à manger ! Compris ?

— Je n'ai pas faim, marmonna Drake, le regard fuyant.

— Cela finira aussi par te revenir, répliqua le Highlander en congédiant le majordome d'un geste de la main, avant de désigner du menton le couloir à Max.

Ce dernier s'exécuta. Virgil les rejoignit dehors un moment plus tard et referma derrière lui la porte de la chambre.

— Il est encore plus mal en point que je ne le craignais, murmura Max en secouant la tête.

— Ceci est vraiment regrettable, acquiesça son chef. Il doit détenir des secrets d'importance sur nos ennemis.

— Et connaître le sort de ses coéquipiers, suggéra Beau.

— Beauchamp, reste là et avertis-nous s'il a une nouvelle crise. Vous autres, ajouta le Highlander en désignant Jordan et Max, descendez avec moi, que je vous donne vos ordres de mission.

— Bien, monsieur.

Ils le suivirent jusque dans la salle de réunion du repaire secret de l'Ordre qui avait été ménagé dans la roche calcaire, sous la villa Dante.

— Rotherstone, commença Virgil en s'adressant à Max alors qu'ils prenaient place autour de la table, je te charge d'aider Drake à retrouver sa mémoire.

L'interpellé hocha la tête.

— Quand il sera calmé, je compte l'emmener dans sa maison natale. Lady Westwood y vit toujours. Il devrait tout de même se souvenir de sa mère.

— Bien. Falconridge, poursuivit Virgil en regardant Jordan, tu vas reprendre la mission actuelle de Rotherstone, tout en continuant à essayer de localiser Dresden Bloodwell.

— Oui, monsieur.

Jordan savait que Max s'occupait jusqu'à présent de surveiller Albert Carew, un dandy en vue qui venait d'hériter du duché de son frère récemment décédé dans des circonstances troubles, le lieu et le moment de cette mort laissant soupçonner une possible responsabilité prométhéenne.

— Tiens, tu trouveras là tout ce dont tu as besoin, commenta Max en confiant à Jordan son dossier sur Albert. Bon courage...

— Écoute, Falconridge, pour tout t'avouer, ce n'est pas la disparition de son frère qui nous a alertés, reprit Virgil, mais plutôt son implication de plus en plus grande dans le cercle des intimes du régent depuis son accession au duché.

— Cet insupportable poseur passe son temps à flatter le prince, renchérit Max.

— Avez-vous communiqué au régent nos soupçons à son égard ? demanda Jordan.

— Seigneur, non ! Son Altesse pourrait nous trahir par mégarde. Il connaît nos identités, et ta présence suffira à lui faire deviner qu'il se trame quelque chose, mais il aura la sagesse de ne pas chercher à en savoir plus. Il est familier de nos méthodes, sa sécurité ayant déjà été menacée plus

d'une fois par le passé, et il a confiance en nous. Il attendra que nous ayons réglé le problème, quel qu'il soit. Si nous lui disions que nous surveillons Albert, il risquerait de lui mettre la puce à l'oreille.

— Et notre proie nous filerait entre les doigts, enchaîna Virgil. Si nous voulons connaître les plans de nos ennemis, il faut continuer à endormir la méfiance de ce godelureau. C'est là où tu entres en jeu, Jordan. Albert ne tient pas Rotherstone en très haute estime mais toi, tu sais amadouer les gens. Lie-toi d'amitié avec lui, gagne sa confiance et amène-le à se découvrir.

— Je ferai de mon mieux. Il me faudrait un prétexte pour l'aborder. Est-il membre du White's ?

Max eut un reniflement moqueur.

— Tu ne l'as donc jamais vu campé devant la fenêtre du club afin que les passants puissent admirer sa tenue ? C'est un fat.

— Oublie le White's, intervint Virgil avec un geste impatient de la main. Albert n'a pas seulement ses entrées à Carlton House, il est aussi devenu un habitué des parties de cartes hebdomadaires du régent.

— Il va donc falloir que j'y participe aussi. Combien cela va-t-il me coûter ?

— Cinquante-cinq mille livres.

— Quoi ? s'esclaffa Jordan. Mais c'est de la folie !

— Bienvenue dans le merveilleux monde de Prinny, murmura Max.

— Je suppose que c'est toi qui vas m'introduire dans cet enfer du jeu royal ? demanda Jordan à Max.

— Non, répondit Virgil à la place de ce dernier. Je ne veux pas qu'Albert vous sache liés à ce point. Déjà, tu vas arriver devant le tapis vert de Son Altesse au moment où Max s'en éloignera, or si Albert est effectivement une taupe des Prométhéens, il sera sur ses gardes. Mieux vaut que tu t'insinues dans Carlton House par un autre biais.

Le mentor de l'Ordre toisa Jordan d'un regard dur.

— Tu vas utiliser tes rapports avec lady Pierson comme couverture.

Jordan dévisagea son chef avec stupéfaction.

— Pardon ?

— Lady Pierson, répéta posément Virgil. Tu étais en très bons termes avec elle jadis, me semble-t-il. Aujourd'hui, elle est dans les petits papiers du régent. Tu verras dans les notes de Max qu'elle se rend à Carlton House toutes les semaines. Tu vas la courtiser pour donner le change, et tu auras comme ça accès au palais et à Son Altesse.

Mais Jordan secouait la tête.

— Non, monsieur. Sauf votre respect, c'est impossible. Pas question d'entraîner Mara là-dedans. Vous ne pouvez pas me demander ça.

— Je ne te demande rien, mon garçon, rétorqua Virgil en fronçant ses sourcils broussailleux de manière menaçante. C'est un ordre. Et puis, nous n'avons pas de meilleur plan. Tu as déjà renoué avec cette dame, et elle a la confiance de tout le monde au palais.

Le cœur battant la chamade, Jordan essayait frénétiquement d'imaginer une solution de remplacement.

— Mais on la dit maîtresse du régent ! Quelle raison aurais-je de l'accompagner à Carlton House ?

— En fait, articula Max d'une voix mesurée, tout l'entourage de Son Altesse sait bien qu'il n'y a rien entre elle et lui. Virgil a raison, Jord. C'est notre meilleur plan.

— Peut-être, mais sans moi, décréta Jordan en se levant.

— L'insubordination n'est pas un choix dans l'Ordre, Falconridge !

— Comment osez-vous me demander une chose pareille ? riposta Jordan en pivotant vers son chef, saisi d'une fureur froide. C'est vous qui m'avez dissuadé de reprendre contact avec elle durant toutes ces années ! Et maintenant vous me sommez de la courtiser ?

— De *faire semblant* de la courtiser – nuance.

Jordan étouffa un juron et détourna les yeux.

— Vous ne vous rendez pas compte de ce que vous exigez de moi.

— Bien sûr que si, intervint Max à mi-voix.

Jordan lui lança un coup d'œil soupçonneux. Max soutint son regard en silence.

En rage, Jordan préféra s'éloigner.

Il sortit de la salle de réunion creusée dans le roc pour emprunter le tunnel sombre qui abritait le petit quai donnant accès à la Tamise.

Peu après, il entendit des pas nonchalants s'approcher et reconnut la démarche de Max – qu'on appelait le Lien, ou chef d'équipe.

— Cette idée vient de toi, n'est-ce pas ? l'interrogea-t-il, les yeux fixés sur les flots noirs. Je reconnais là ton style...

— J'ai pensé que cela satisferait ton goût pour l'efficacité, repartit Max. En te permettant de faire d'une pierre deux coups.

Jordan se retourna vers lui.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Tu le sais très bien, murmura Max en le dévisageant. Arrête de te mentir à toi-même, veux-tu ? Bon sang, mon gars, je t'ai vu te languir pour cette femme douze années durant ! Et voilà que tu as l'opportunité de la reconquérir tout en remplissant ta mission...

Jordan lâcha un soupir agacé avant de détourner la tête, embarrassé. Mais son ami n'en avait pas terminé.

— Écoute, je vais te parler en frère. La moitié des mâles de la capitale en pincent pour elle. Elle est belle et disponible. Imagine que, faute de la courtiser, tu la perdes de nouveau, au profit d'un autre...

Jordan était sensible à l'argument, mais la perspective de miser de nouveau son cœur sur Mara l'affolait.

— Ce ne sont pas tes affaires.

— Oh, si, complètement. Parce que c'est par loyauté envers moi et Warrington que tu as renoncé à elle. Tu ne t'en es jamais plaint, tu ne l'as même jamais avoué, mais il était visible que tu songeais à quitter l'Ordre pour aller la retrouver. Pourtant, tu es resté avec nous. As-tu seulement idée des remords que cela m'a donnés et me donne encore, maintenant que j'ai Daphné et que je peux enfin mesurer l'ampleur de ton sacrifice ?

Jordan fixa le sol sans mot dire.

— J'étais trop jeune à l'époque pour comprendre que tu avais trouvé la femme de ta vie. Tu as toujours été tellement en avance sur nous... C'est d'ailleurs sans doute pour ça que tu nous as estimés incapables de nous passer de tes services. Nous, nous rêvions d'en découdre avec l'ennemi, alors que toi, tu savais déjà ce qui fait le sel de la vie.

Jordan releva la tête.

— Tu sais que je rembourse toujours mes dettes, reprit Max. En tant que Lien, j'approuve totalement les directives de Virgil – et, oui, c'était effectivement mon idée. Tu as toujours été amoureux d'elle mais, vu comment tu en es venu à te détacher de tout au fil des années, je me suis dit que tu avais peut-être besoin d'un petit coup de pouce.



— En d'autres termes, toi et Virgil voulez que je me serve d'elle ? rétorqua Jordan d'une voix froide, alors même que son cœur battait à tout rompre.

— Te servir d'elle ? Jordan, l'élue de ton cœur fréquente les mêmes cercles qu'un homme soupçonné d'être un espion prométhéen. J'ai pensé que tu voudrais au contraire la *protéger*.

Jordan braqua un regard dur sur son chef. Ce redoutable manipulateur venait cependant de marquer un point.

— Laisse-moi au moins la mettre dans la confiance.

— Tu sais bien que c'est impossible.

— Pourquoi ? Daphné est au courant de nos activités, et Warrington les a lui-même révélées à Kate. Pourquoi faudrait-il que je sois le seul à respecter les règles ?

— Je ne me suis confié à Daphné qu'*après* notre mariage. Quant à Kate, son grand-père était un Prométhéen. Elle était déjà au fait de certaines choses. Et puis, surtout, Rohan ne lui a raconté le reste que lorsqu'il a été sûr de pouvoir lui faire confiance. Toi et Mara n'en êtes pas encore là.

— Déjà, nous nous reparlons, objecta Jordan en se passant la main dans les cheveux. Hier, nous avons conclu une sorte de... trêve préliminaire.

— Excellent début ! approuva Max avec un sourire encourageant qui l'irrita. De toute façon, lui dire la vérité ne l'empêcherait pas de se rendre à Carlton House, si j'ai bien compris son caractère. Elle a déjà prouvé sa loyauté au régent. Je ne sais pas ce qu'elle lui trouve mais elle en a fait le parrain de son enfant, c'est bien cela ?

Jordan opina.

— Si tu lui apprenais qu'il y a un espion parmi les intimes du prince, cela aurait pour seul effet de la mettre en danger – et de compromettre notre mission – car elle n'en serait que plus déterminée à montrer son soutien indéfectible à Son Altesse. Mieux vaut qu'elle en sache le moins possible.

Jordan croisa les bras et replongea son regard dans les eaux ténébreuses qui battaient contre le quai de pierre.

— Je lui ai déjà causé tellement de peine à cause de l'Ordre, murmura-t-il. Comment pourrais-je oser l'utiliser aujourd'hui ?

— Bon, en ce cas, je vais proposer à Beau de veiller sur elle à ta place : il faut bien la protéger, non ? Je suis sûr qu'il sera plus que partant pour cette mission dès qu'il aura posé les yeux sur elle.

— Je doute qu'elle s'en laisse conter par ce jeune chiot, répliqua Jordan qui n'appréciait guère la rouerie de son camarade.

— Peut-être, mais je suis certain que Beau, lui, y mettra tout son cœur, rétorqua Max avec un air entendu.

Jordan leva les bras au ciel et lâcha un lourd soupir.

— C'est donc oui ? s'enquit son Lien. Nous pouvons compter sur toi ?

— Tu n'es qu'un salaud, sais-tu ?

Max lui lança un clin d'œil avant de s'éloigner.

— Tu veux un conseil ? dit-il par-dessus son épaule.

— Non.

— Ne la laisse pas filer cette fois-ci, ou tu le regretteras jusqu'à la fin de tes jours.

Jordan dut admettre qu'il n'avait sans doute pas tort sur ce point.

Après le départ de son chef d'équipe, il resta seul un long moment dans la lueur vacillante des flambeaux qui éclairaient l'appontement souterrain.

Bon, songea-t-il, ce renard de Rotherstone avait sans doute raison : jamais il ne trouverait la paix tant qu'il n'aurait pas reconquis Mara.

Il soupira de nouveau, lentement, profondément, et remonta à son tour vers le rez-de-chaussée de la villa : une mission l'attendait.

Une *double* mission.

Pour le trône, et pour lui.

Après la journée tendue qui venait de s'écouler, une humeur festive régnait dans la maison Pierson, l'édition du soir des quotidiens londoniens ne comportant aucune mention de l'attaque de la berline ni de l'intervention providentielle de lord Falconridge.

La réputation de Mara était sauve !

La jeune femme avait l'impression qu'une enclume lui avait été ôtée des épaules, et profitait d'un cœur léger de cette soirée avec son fils adoré.

Assis dans son siège surélevé, Thomas attendait bouche ouverte la prochaine cuillerée de compote tout en battant joyeusement des pieds. Il était couvert de la purée de pommes cuites qu'il avait étalée un peu partout sur lui.

Entre deux bouchées, sa mère s'efforçait de lui faire répéter des mots simples. Pour sa part, elle avait à peine touché au léger en-cas qui lui avait été servi avec le thé, l'appréhension lui ayant coupé l'appétit.

— Milady ! s'écria soudain Mme Busby, postée devant la fenêtre. Votre visiteur vient d'arriver !

— Lord Falconridge ?

— Si fait, madame. Je vais m'occuper du petit.

La vieille nounou vint essuyer la bouille hilare de Thomas pour le rendre un peu plus présentable, tandis que sa maîtresse rajustait sa coiffure dans le miroir au-dessus du buffet et se pinçait les joues pour leur redonner de la couleur.

— Reese, lança-t-elle au majordome, veuillez introduire immédiatement lord Falconridge.

— Oui, madame, acquiesça le domestique en se rendant dans le vestibule.

Mara alla regarder par la fenêtre.

Jordan était en train de remonter la rue sur son blanc destrier. L'homme et l'animal étaient auréolés de rubis par le soleil couchant.

Il venait à peine d'arrêter sa monture que le sergent Parker le rejoignit sur la chaussée.

Mara observa son visiteur avec une admiration éperdue, le pouls battant la chamade. Vêtu d'une redingote vert bouteille, d'une culotte fauve et de bottes noires, il descendit de cheval d'un mouvement souple. Un lad vint aussitôt lui prendre l'animal : après son exploit de la veille, il était un héros aux yeux de tout le personnel de la maison.

Comme il saluait les soldats d'un signe de tête et se dirigeait vers la porte d'entrée, la jeune femme recula d'un bond. Seigneur, que penserait-il s'il la surprenait à sa fenêtre, en train de le reluquer comme une gamine !

Reese revint peu après dans le salon.

— Le comte de Falconridge, milady.

Mara leva le menton, carra les épaules et croisa gracieusement les mains sur sa taille pour s'empêcher de tripoter sa robe avec nervosité.

Jordan pénétra dans la pièce et ôta son haut-de-forme.

— Milord, le salua-t-elle avec une courte révérence.

Il s'inclina et lui sourit.

— Milady. Me voici de retour, comme promis.

Il adressa un hochement de tête à Mme Busby et considéra avec un haussement de sourcils l'enfant qui le désignait avec sa petite cuillère tout en bredouillant une question aussi amicale qu'incohérente.

Thomas l'avait reconnu ! s'étonna la jeune femme.

— Bien le bonsoir à vous aussi, lord Pierson, répondit Jordan.

Mara s'efforça de ne pas rire trop fort.

Jordan lui décocha un clin d'œil complice.

— Je crois qu'il m'aime bien.

— Je crois que vous avez raison.

— Alors, comment allez-vous ce soir ? Remise de vos émotions d'hier ?

— Tout à fait, acquiesça-t-elle. Et vous, comment allez-vous ?

— On ne peut mieux, dit-il sur un ton léger tout en posant chapeau et gants d'équitation sur le buffet.

Comme il fallait s'y attendre de la part d'un homme aussi observateur, il repéra tout de suite le journal sur le meuble.

Il se tourna vers elle avec un regard interrogateur.

— Parker vient de m'informer que la nuit avait été calme.

— En effet, confirma-t-elle avant de lui désigner la table. Puis-je vous offrir une collation, milord ?

Les yeux de Jordan se fixèrent sur le plat de viande froide.

— Je ne dis pas non, répondit-il. Et vous, madame Busby, comment vous sentez-vous aujourd'hui ? Vous m'avez un peu inquiété, hier. Avez-vous ressenti d'autres élancements à la poitrine ?

— Non, milord. Merci. Tout va bien.

La vieille dame paraissait estomaquée qu'un pair du royaume daigne s'enquérir de sa santé !

— Et Thomas ? A-t-il bien dormi malgré son coup de frayeur au parc ?

— Comme un ange, assura-t-elle.

— Le brave petit. Un jour, tu seras assez grand pour protéger ta maman tout seul, mon garçon !

Sur l'invite de Mara, Jordan s'installa à table. La jeune femme ne parvenait pas à détacher les yeux de lui, ensorcelée par son charme.

Il dut sentir qu'elle l'observait, car il lui lança un sourire qui la fit fondre de la tête aux pieds.

— Que me proposez-vous ? s'enquit-il avec une lueur canaille dans ses yeux d'un bleu sidérant.

— Voulez-vous que je vous prépare un sandwich ?

— Vous ? s'exclama-t-il, comme s'il ne pouvait croire qu'une vicomtesse s'abaisse à pareille tâche.

Elle haussa les sourcils avec amusement.

— Eh bien, reprit-il, ce serait fort aimable de votre part.

L'air fasciné, il la regarda couper une tranche de pain de seigle frais qu'elle disposa dans une assiette, et empiler dessus plusieurs lamelles de viande.

— Moutarde ? suggéra-t-elle.

Il soutint son regard un peu longuement.

— S'il vous plaît.

Mara plongea son couteau dans le pot de condiment, tout en baissant la tête pour cacher la rougeur absurde qui lui montait aux joues.

La préparation d'un sandwich n'avait pourtant rien de sensuel, se dit-elle.

Alors pourquoi avait-elle l'impression d'avoir des papillons dans le ventre ?

Redressant légèrement la nuque, elle le vit regarder avec intensité sa main qui étalait la moutarde sur une deuxième tranche de pain.

Elle lui désigna timidement le fromage suisse présenté sur un plateau.

Il opina avec une expression affamée.

Alors qu'elle prenait une lamelle de fromage pour l'ajouter au sandwich, une fantaisie singulière lui vint à l'esprit. Elle imagina Jordan en train de lécher la nourriture sur ses doigts, et éprouva soudain l'envie folle de s'asseoir sur ses genoux pour lui donner la becquée...

Elle sentit une rougeur coupable gagner son front.

Mme Busby se racla bruyamment la gorge.

— Je crois que Sa Seigneurie a fini de manger, madame.

— Euh, oui, fit Mara en gloussant nerveusement. Il s'est plus recouvert de son dîner qu'il ne l'a mangé, en fait.

— Dois-je l'emmener prendre son bain ?

— Oui, merci. Appelez-moi quand il sera prêt à se coucher. Je veux le border moi-même.

— Bonne nuit, madame Busby, articula Jordan lorsque la vieille nounou eut soulevé le bambin de sa chaise pour le porter à la nursery.

Mara se demandait s'il se rendait compte que Mme Busby avait en réalité préféré les laisser seuls.

Ils échangèrent un sourire hésitant.

Elle termina le sandwich et le coupa en deux triangles qu'elle lui tendit.

— Que désirez-vous boire ?

— Ce que vous voudrez bien me donner, murmura-t-il, son regard s'attardant sur son décolleté au moment où elle se penchait pour poser l'assiette devant lui.

— Du thé ? Du vin ? Un merlot devrait aller avec ça. Et une barrique de bière vient juste de nous être livrée. Je l'ai commandée pour vos hommes. Je leur suis très reconnaissante de leur surveillance.

— Vous savez faire plaisir aux soldats, très chère. Un peu de bière sera parfait.

Elle demanda à Mary d'aller en chercher pour leur invité, puis se retourna vers celui-ci avec surprise en l'entendant pousser un gémissement de satisfaction.

— Délicieux ! décréta-t-il en mâchant la première bouchée de sandwich.

L'hyperbole la fit rire.

— Non, non, sérieusement, assura-t-il en déglutissant. C'est le meilleur sandwich que j'aie jamais mangé de ma vie !

Elle laissa échapper un gloussement incrédule. Mary revint peu après avec une chope en étain remplie de bière sombre, qu'elle présenta à Jordan sur un plateau.

Il la prit. La servante se retira.

— Je suis aux anges. À votre santé ! ajouta-t-il. Vous ne prenez rien vous-même ?

Elle secoua la tête, incapable d'avaler quoi que ce soit quand son ventre frémissait d'une telle émotion. En le regardant manger ainsi, assise à côté de lui, elle pouvait presque se croire transportée dans le passé, à l'époque où Jordan Lennox était l'homme de ses rêves.

Il avait changé aujourd'hui, mais des reflets du jeune galant qu'il était à vingt-deux ans transparaissaient encore sous le vernis lisse et dur du diplomate aguerrri.

Mary revint bientôt pour débarrasser. Reese fit également une apparition pour allumer les chandelles du candélabre à trois branches posé sur la table.

Puis les domestiques s'en allèrent et le majordome referma les deux vantaux de la porte derrière lui, laissant la jeune femme et son invité se sourire dans un silence agréable et complice.

— Alors, s'enquit Mara au bout d'un moment en posant un coude sur la table et en calant son menton dans le creux de sa main, allez-vous enfin passer aux aveux ?

— Aux aveux ?

Elle désigna d'un geste le journal étalé derrière elle sur le buffet.

— Notre mésaventure d'hier n'a fait l'objet d'aucun article. N'est-ce pas un peu étrange ?

— Ah oui ? C'est... singulier, en effet.

— Pas même un entrefilet. Rien. Ni ce matin, ni ce soir. N'en sauriez-vous pas la raison, par hasard ?

— Moi ? Grands dieux !

Elle plissa les paupières et le dévisagea avec une moue entendue.

— Vous y êtes pour quelque chose, n'est-ce pas ?

— Peut-être, admit-il.

Il se renfonça contre le dossier de sa chaise avec un petit sourire détaché et posa un bras sur le dossier de la chaise de Mara.

— Mais encore ? insista-t-elle.

— Toutes ces rides n'ont rien à faire sur votre joli front. Cessez donc de vous inquiéter pour ça.

Elle accueillit la flatterie avec un reniflement moqueur et enfonça l'index dans son gilet.

Il se récria en riant.

— Quelqu'un me devait une faveur. Le reste n'a pas d'importance, du moment que cela vous satisfait.

— Si je suis satisfaite ? Vous avez sauvé ma réputation ! Je suis immensément soulagée !

— Hmm... je ne crois pas que vous soyez tirée d'affaire pour autant.

— Comment cela ? s' alarma-t-elle.

— Cette rumeur au sujet de votre relation avec le régent, lui rappela-t-il en secouant la tête. Il faut qu'elle cesse.

— Je sais, reconnut-elle en soupirant.

L'attaque de sa berline au parc prouvait assez la nocivité du ragot.

— Que me suggérez-vous ? Vous devez avoir un conseil à me donner, je suppose.

Il sourit à sa pique.

— En fait, la solution est assez évidente, me semble-t-il : si vous voulez désamorcer la rumeur de votre liaison avec le régent, vous n'avez qu'à vous montrer en compagnie d'un autre homme.

— Pour lancer une autre rumeur ?

— Absolument. Une rumeur moins... préjudiciable pour votre nom.

Il prit une gorgée de bière.

Elle le considéra en dissimulant son amusement : elle croyait savoir où il voulait en venir.

— Et qui devrais-je choisir, selon vous, pour jouer ce rôle de soupirant officiel ?

— Eh bien, quelqu'un d'excellente réputation, je suppose. Un homme respecté et admiré par tout le monde. Malheureusement, Wellington est occupé en ce moment... mais si vous pouvez vous contenter de moi, je serais disposé à vous rendre ce service.

— Comme c'est généreux de votre part !

— N'est-ce pas ? On m'a toujours dit que j'étais un chic type, répliqua-t-il en se penchant en arrière, l'œil rieur. J'imagine que les avantages pratiques de cet arrangement ne vous auront pas échappé, lady Pierson.

— Je l'admets. Cependant... j'en vois aussi les dangers.

— Quels dangers ?

— Comme je vous l'ai dit, je ne désire pas un amant, lui rappela-t-elle sur un ton courtois mais ferme.

— Je ne désire pas une maîtresse. Et si tel était le cas, je pourrais toujours m'adresser à Delilah.

— Ce qui vous vaudrait une balle dans la peau de la part de Cole, lança-t-elle avec une grimace comique.

— Vous avez raison, concéda-t-il. Soyez simplement convaincue que je n'ai aucune intention de vous séduire.

À moins que vous ne le désiriez, semblait ajouter son regard.

Se sentant de nouveau rougir, Mara baissa les yeux.

— Hmm, fit-elle au bout d'un moment, voulez-vous une autre pinte ?

Elle lui désigna la chope, se rappelant les quantités de bière que son défunt mari avait l'habitude d'ingérer.

Il secoua la tête et, au soulagement de la jeune femme, changea de sujet.

— Vous m'avez vraiment impressionné hier, savez-vous. Vous avez su garder votre sang-froid.

— J'ai surtout essayé de garder un profil bas. Il n'y avait pas grand-chose d'autre à faire.

— C'est pourquoi j'ai donné à Jack un excellent pistolet, pour qu'il le cache sous une des banquettes de votre berline.

Elle le dévisagea, éberluée.

— Un pistolet ? répéta-t-elle. Pour... Pour moi ?

— Pour vous protéger, oui.

— Mais, Jordan, je ne pourrais jamais m'en servir contre quelqu'un !

— Même pas pour sauver votre enfant ?

Sous son regard froid et dur, Mara se rappela sa détermination d'être à la fois une mère et un père pour Thomas. Or si les mères étaient nourricières, les pères étaient généralement protecteurs.

— Je ne sais pas tirer, avoua-t-elle enfin.

— Je vous apprendrai. Nous ne pouvons laisser le sergent Parker à demeure. Et je ne serai pas toujours là pour vous tirer d'affaire.

— Vous me croyez réellement capable de me servir d'une arme ?

— Absolument. Vous pourriez même y prendre du plaisir, qui sait ?

La jeune femme haussa les épaules, toujours pas convaincue, avant de le considérer avec un intérêt prudent.

— Je vais vous dire ce qui m'a fait plaisir : vos prouesses, hier, dans l'art de la bataille.

Il s'esclaffa.

— Vous auriez mérité la une des journaux, insista-t-elle. « Un comte repousse à lui seul une émeute. »

Il inclina le buste.

— C'est trop, très chère... Mais qu'y a-t-il ? demanda-t-il en la voyant le dévisager.

— Cet exploit m'a donné à penser que vous aviez dû connaître bien des dangers pendant votre service à l'étranger, répondit-elle avec circonspection.

— C'est l'inconvénient des guerres, répliqua-t-il sur le ton de la plaisanterie.

Elle continua à le fixer avec gravité.

— Vous avez été engagé dans des opérations militaires, n'est-ce pas ?

Il cessa de sourire et soutint son regard.

— C'est donc pour ça que vous étiez si compatissant avec le major, chez Delilah, murmura-t-elle.

Elle secoua la tête et posa la main sur son avant-bras.

— Mon Dieu, si je l'avais su, à l'époque, j'aurais été morte d'inquiétude. Avez-vous été blessé ?

— J'ai reçu mon lot d'éraflures. Rien de sérieux. Et de votre côté, avez-vous été heureuse dans

vos vie ? Dans votre mariage ?

Elle se raidit et retira sa main, sur la défensive.

Elle baissa de nouveau les yeux, ne sachant que répondre.

— Voilà un silence éloquent, observa-t-il à mi-voix. Auriez-vous eu à subir une guerre, vous

aussi ?

Elle releva vers lui un regard lourd de souffrances muettes.

— C'était donc si terrible que ça ? s'enquit-il.

Elle se mit à fixer la table, incapable de parler pendant un bon moment.

— Le vicomte Pierson m'a donné Thomas, lâcha-t-elle enfin. Rien que pour ça, je ne puis dire du mal de lui.

Elle sentit Jordan se tendre à ces mots.

— Vous maltraitait-il ?

— Peu importe. Il est mort.

Jordan se tut. Mara percevait cependant la colère qui bouillonnait en lui.

— Écoutez... articula-t-il enfin.

— Oui ?

— J'ai pensé à une chose, dit-il en posant à son tour sa main sur la sienne.

Elle contempla leurs doigts joints, sans bouger, le cœur cognant dans sa poitrine.

— J'aimerais revenir dans votre vie... y reprendre une place.

Elle retint son souffle et releva la tête vers lui.

— Vous ne désirez pas d'amant, et je peux le comprendre. Mais vous ne savez pas à quel point vous m'avez manqué. Je vous ai tant écrit...

— Ah bon ? fit-elle en écarquillant les yeux.

Il opina avec un air de regret.

— Hélas, je ne pouvais rien vous envoyer.

— Pourquoi ?

— Il se trouve que les missives sentimentales d'un jeune diplomate ne sont guère prioritaires dans la transmission du courrier depuis la ligne de front.

Elle le dévisagea avec ahurissement.

— Ces lettres, vous les avez gardées ?

Il secoua la tête.

— Je les ai brûlées quand j'ai appris votre mariage avec lord Pierson.

Elle tiqua et le considéra avec une expression songeuse.

— Que disaient-elles ?

— Je ne m'en souviens pas. Sans doute y chantais-je vos louanges. En fait, je devais surtout exprimer mes regrets de n'avoir su me montrer plus mûr et plus responsable durant ce fameux soir



d'été, dans le jardin au clair de lune, quand vous m'avez proposé le mariage. Vous vous rappelez, n'est-ce pas ?

Elle émit un hoquet choqué, alors même que ses yeux la picotaient d'une chaude émotion.

— C'est très peu gentleman de votre part, de ramener ça sur le tapis !

— Vous étiez incroyable... Si sûre de vous, de nous deux. Si passionnée.

— Quand je vous ai embrassé ?

Il sourit et plongea son regard d'un bleu enivrant dans le sien.

— J'ai souvent repensé à ce baiser.

— Moi aussi, avoua-t-elle dans un souffle.

Se penchant vers elle, il appliqua doucement ses lèvres contre les siennes. Mara tressaillit de désir incontrôlé. Mais quand il voulut approfondir ce baiser, elle se recula, le sang à la tête.

— Non, je ne peux plus me laisser aller, expliqua-t-elle. Je ne veux plus souffrir de nouveau. Il faut que je reste forte, pour mon fils.

— Je suis désolé, répondit-il en se renfonçant contre le dossier de sa chaise. J'aurais dû me retenir.

— Vous n'avez pas à vous excuser. Je ne prétends pas ne pas avoir aimé ça.

Il la toisa d'un œil interrogateur. Un coup fut alors frappé à la porte, et Mme Busby pénétra dans la pièce.

— Milady, maître Thomas est prêt à être couché, annonça-t-elle.

Mara redressa le menton, les joues encore en feu, et se tourna vers la nounou.

— Merci, madame Busby. Je monte dans un instant.

La domestique s'inclina et ressortit du salon.

La jeune femme reporta son attention sur Jordan, qui lui adressa un petit sourire entendu.

— Je vous laisse, lady Pierson, déclara-t-il en se levant. Merci pour cette fort agréable collation.

Mara déglutit, soudain à court de mots.

Oh, par pitié, dis donc quelque chose ! se gronda-t-elle. Elle inspira à fond pour se calmer.

— Et votre projet... de m'aider à lancer une autre rumeur ? bredouilla-t-elle tandis que Jordan se dirigeait vers le buffet pour récupérer ses gants et son chapeau.

— Oui ? fit-il en la regardant par-dessus l'épaule.

Elle rougit de plus belle.

— Cette proposition tient-elle toujours ?

— Celle de feindre une liaison entre nous ?

Il haussa les épaules avec une moue amusée.

— Bien sûr qu'elle tient toujours. J'aime bien être avec vous, de toute façon. Mais je saurai me tenir, ne vous inquiétez pas.

— Je vous fais confiance, acquiesça-t-elle, le cœur battant plus fort que jamais. Seriez-vous libre demain, par hasard ?

— Je puis me libérer. Pourquoi ?

— Eh bien... pour aller faire un peu de lèche-vitrines, par exemple.

Il grimaça. Elle lui sourit de toutes ses dents.

— Bond Street est l'endroit le plus couru, dans la journée, par les cancanières de la bonne société. Notre... couple aura plus de chances d'être crédible si nous nous montrons là-bas.

— Je vois, dit-il en la couvant de son regard d'un bleu sidéral. À quelle heure dois-je passer vous prendre ?

Elle se mordit les lèvres pour réprimer une moue de satisfaction puérole.

— Quand cela vous conviendra, milord.

— Je serai là à deux heures, alors. Évitez les ennuis d'ici là, d'accord ?

Elle ne put s'empêcher d'afficher un air radieux.

Souriant à son tour, il revint vers elle pour lui baiser la main, qu'il tint ensuite un moment dans la sienne, les yeux brillants d'un monde de promesses indicibles.

— Qu'y a-t-il ? questionna-t-elle.

— Vous étiez déjà une charmante jeune fille, mais vous êtes devenue une femme merveilleuse.

— Eh bien... merci.

Il relâcha sa main avec un regret visible, non sans faire glisser sensuellement sa peau sur celle de la jeune femme, qui frémit malgré elle.

— Bonne nuit, milady.

— Bonne nuit, milord, répondit-elle après un temps.

Puis il remit son chapeau, enfila ses gants, salua Mara d'une inclination du buste et sortit dans le vestibule.

Tandis que le majordome le raccompagnait à la porte, la jeune femme pressa contre son cœur sa main qui la picotait encore.

Seigneur, il était parti à temps ! songea-t-elle, en proie à un afflux de sensations vertigineuses qu'elle n'avait plus éprouvées depuis longtemps. S'il était resté une seule minute de plus, elle aurait été tentée de commettre quelque acte irréparable – comme l'inviter à monter avec elle à l'étage.

Et cela n'aurait pas été pour border Thomas ensemble !

## 8

Drake avait fini par comprendre deux choses : toute tentative d'évasion était vouée à l'échec, et ses ravisseurs n'avaient pas l'intention de le tuer. Ni celle de le torturer ou de le maltraiter. Ils se comportaient à son égard comme s'ils étaient vraiment ses amis.

Il avait cessé de se disputer avec eux. Cela ne le menait nulle part.

Il n'en était pas moins arraché à la sécurité que lui avait apportée jusqu'alors son vieux bienfaiteur, James Falkirk, et ce déracinement le bouleversait.

Comment James avait-il pu le trahir ? Ne lui avait-il pas sauvé la vie ? Avait-il déplu à son protecteur au point de l'inciter à le livrer à des étrangers ?

Cependant, plus que sa peine, sa confusion ou sa colère, le tourmentaient ses craintes pour la sûreté du vieillard.

Son intuition lui criait que James était terriblement menacé, or il ne pouvait plus l'aider.

Et voilà qu'en plus on l'éloignait de Londres, où se trouvait James actuellement ! À chaque kilomètre supplémentaire, son anxiété montait d'un cran.

Enfin, après quelques heures de route, la voiture s'arrêta.

— Nous voici arrivés, annonça lord Rotherstone – ou plutôt Max – tout en le jugeant d'un œil froid et acéré.

Le marquis tenait à ce qu'il l'appelle par son prénom, sous prétexte qu'ils étaient amis depuis l'enfance.

— Regarde donc.

Drake suivit à contrecœur l'invitation de Max et vit que la voiture était stationnée sur une allée gravillonnée, en face d'une grande demeure provinciale.

— Tu reconnais ?

— Je devrais ?

— C'est Westwood Manor. Ton domaine. Cet environnement ne te dit donc rien ?

Drake remua sur la banquette, mal à l'aise.

— Je... Je ne sais pas.

Il était censé être le comte de Westwood – mais comment oublier une chose pareille, à moins d'avoir complètement perdu l'esprit ?

— Allons voir ça de plus près. Viens.

Ils descendirent de voiture et, pendant un long moment, Drake demeura tétanisé devant la villégiature qui ne lui évoquait strictement rien.

Elle était impressionnante, avec sa façade en pierre de Portland, son porche d'entrée d'inspiration classique soutenu par d'épaisses colonnes et ses travées de fenêtres encadrées de blanc dont la forme

et la taille variaient d'un étage à l'autre.

Des couples de topiaires bordaient le dernier tronçon de l'allée qui menait au perron.

Entre les arbres taillés poussaient les premières jonquilles de cette fin de mars.

Drake reporta son regard sur les étendues de verdure que bornait, au loin, l'horizon paisible des bois. Le ciel était d'un bleu céruléen derrière les ramures dénudées des arbres qui frémissaient sous le vent encore aigre. Certaines de leurs branches, cependant, étaient piquetées de petits bourgeons luisants.

— Alors ? s'enquit Max en l'observant, les mains enfoncées dans les poches de son grand pardessus gonflé par la brise.

— C'est joli, répondit Drake avec un haussement d'épaules.

— C'est à toi, répliqua le marquis. C'est la terre de tes ancêtres. C'est ici que tu es né, Drake. Et ici aussi que tu as grandi, jusqu'à ton recrutement par l'Ordre.

Max marqua une pause.

— Allons, avance : il y a ici quelqu'un qui n'a cessé de prier pour ton retour.

— Ah oui ? Qui donc ?

— Tu vas voir.

Max le précéda dans l'allée. Drake lui emboîta le pas, les gravillons crissant sous ses semelles.

L'angoisse commençait à lui nouer le plexus solaire. Il déglutit avec peine en entrant dans l'ombre du grand bâtiment. Des fantômes de souvenirs dansaient devant son esprit, juste hors de sa portée, telles des fumerolles soufflées par le vent.

Son cœur résonna dans sa poitrine quand il se força à monter d'un pas lourd les larges marches du perron.

Il ne savait ce qu'il devait craindre le plus : demeurer dans les limbes où il flottait actuellement, ou bien se rappeler peu à peu qui il était et d'où il venait. Peut-être l'ignorance était-elle préférable, après tout. Peut-être valait-il mieux oublier certaines choses.

Soudain, alors qu'il parvenait en haut du perron couvert, la porte d'entrée s'ouvrit, livrant passage à une vieille dame petite et frêle qui se planta sur le seuil, appuyée sur sa canne. Elle portait une toque en satin et ses joues s'ornaient de deux cercles de rouge.

Elle blêmit derrière son maquillage en apercevant Drake.

— Lady Westwood, la salua Max en ployant le buste.

Elle l'ignore, son attention fixée sur son compagnon.

Puis ses yeux se remplirent de larmes. Drake lança un coup d'œil hésitant au marquis qui, d'un discret hochement de tête, l'encouragea à se rapprocher de la dame. Mais celle-ci s'était mise en branle et avançait sur lui aussi vite que le permettait sa démarche claudicante.

La pelisse de laine sans manches qu'elle portait par-dessus sa robe se gonflait derrière elle sous les courants d'air qui virevoltaient entre les colonnes du perron.

Drake l'examinait avec un mélange de perplexité et de curiosité. Elle lui paraissait vaguement familière.

Sans hésiter, elle se jeta sur lui et l'étreignit avec un cri étouffé. Il lui rendit instinctivement son accolade.

— Oh, Drake ! Dieu merci, mon fils est de retour ! Mon vaillant jeune guerrier ! Tu es vivant ! J'en étais certaine dans le fond de mon cœur ! Oh, mon cher enfant, que t'ont-ils donc fait ? Jamais je n'aurais dû les laisser t'enlever à moi.

Elle se mit à sangloter. Drake jeta à Max un regard implorant.

S'il ne pouvait même pas reconnaître sa propre mère, quel espoir lui restait-il sur cette terre ?

À la fin, la tension fut trop forte. L'émotion le submergeait, mais il refusait de se souvenir. C'était trop douloureux et il avait déjà assez souffert.

Subitement, alors qu'il s'apprêtait à repousser doucement la vieille dame, il perçut un effluve parfumé – une légère odeur de lavande et d'eau de rose, charriée par le vent, qui lui obnubila les sens, réveillant en lui une image incertaine... Mais lady Westwood se recula alors en renflant, ses deux mains serrées sur la sienne.

— Entre vite ! Mon fils chéri, tu es enfin à la maison. Ta maman va bien s'occuper de toi, tu vas voir.

Drake la suivit obligeamment, Max sur ses talons. Le robuste sergent Parker fermait la marche, prêt à lui tirer dessus au moindre faux pas avec le pistolet de duel qu'il cachait sous son manteau.

Quand il pénétra dans la demeure, une foule de serviteurs l'accueillit dans un silence révérencieux. De nouveau, alors qu'il traversait le vestibule derrière la maîtresse des lieux, sa mémoire fut sollicitée par un mélange de fragrances – encaustique à la cire d'abeille, touche de citron...

Arrivé dans un salon, il se figea sur place en avisant un portrait de lui-même accroché au-dessus du manteau de la cheminée.

Quand ils se furent tous assis – à l'exception de Parker qui montait la garde près de la vaste porte –, Max s'efforça de répondre aux questions que lui posait anxieusement la vieille dame au sujet de la santé de son fils.

— Nous espérons qu'un séjour dans ce cadre familial l'aidera à recouvrer la mémoire.

— Oui, oui, il est naturellement le bienvenu ici – tout comme vous-même et vos hommes, milord. Retrouver son foyer est la meilleure médication qui soit, dans son état.

Le fracas de la porte d'entrée ouverte à la volée interrompit lady Westwood. Puis des pas vifs et décidés traversèrent le vestibule dans leur direction.

Le sergent Parker pivota.

— Halte ! Qui va là ? Qui êtes-vous ?

Une fille aux longs cheveux bruns ébouriffés surgit sur le seuil du salon.

Parker lui attrapa le bras pour l'intercepter. Elle haussa la tête au-dessus de l'épaule du soldat pour fouiller fébrilement la pièce du regard et se figea en avisant Drake.

— Mon Dieu, c'est donc vrai, chuchota-t-elle. Tu es vivant !

— Êtes-vous réelle ? répliqua-t-il sur le même ton abasourdi.

— Tu la connais, Drake ? demanda aussitôt Max.

Il ignora la question.

— Je pensais que vous n'étiez qu'un rêve, murmura-t-il.

Elle avait été avec lui en ces heures sombres où, dans la chambre de torture bavaroise, il endurait l'enfer – présence tendre et silencieuse qui veillait sur lui, nymphe qui le préservait de la folie.

Il avait eu alors l'impression que cet esprit adorable avait toujours été à ses côtés, avant de penser, après sa libération des geôles allemandes, qu'elle n'était sans doute que le fruit de son imagination.

Et la voilà qui se dressait devant lui, en chair et en os.

La fille aux yeux violets.

Jordan se rendit compte, durant la huitaine qui suivit, qu'il était bien difficile d'entourer quelqu'un de ses prévenances tout en lui faisant autant de cachotteries. Néanmoins, il avait décidé de suivre le conseil de Max au sujet de Mara.

La vie donnait rarement une seconde chance. Il était déterminé à saisir l'occasion – et adviene que pourra !

Bientôt, la rumeur concernant la liaison de la jeune femme avec le régent céda la place à une interrogation plus pressante : pourquoi voyait-on si souvent lord Falconridge en compagnie de lady Pierson ?

Le couple écumait les boutiques de Bond Street, emmenait Thomas voir les numéros de poneys au cirque Astley's, et fut même aperçu en train de s'entraîner au tir dans la campagne environnante.

Le samedi soir, on les retrouva à l'opéra.

Jordan y présenta Mara à Daphné, lady Rotherstone, ainsi qu'à l'amie aux cheveux auburn de cette dernière, Mlle Carissa Portland. Les deux dames étaient escortées ce soir-là par Beau, Max se trouvant encore dans le Nord avec Drake.

Après avoir ouvertement admiré Mara, Beau lança un discret clin d'œil approbateur à Jordan, tandis que Daphné et Carissa pressaient la pauvre jeune femme de questions. Prenant pitié d'elle, Jordan la délivra rapidement de leur curiosité. Ses amies étaient comme des sœurs à son égard et veillaient assez jalousement sur lui, expliqua-t-il à Mara avec amusement.

Puis le régent revint de Brighton, et les fiançailles de la princesse Charlotte avec le prince Léopold furent officiellement annoncées.

Maintenant que tout le monde connaissait l'heureuse nouvelle, Mara souhaitait offrir le Gerrit Dou au fier papa de la promise avant que Carlton House croule sous les cadeaux de fiançailles. Et elle tint à ce que Jordan l'accompagne pour les protéger, elle et le tableau. Elle ne pouvait confier cette mission délicate à un valet, avait-elle prétendu en battant pudiquement des cils.

Refoulant ses scrupules, Jordan l'assura de son assistance, tout en ayant l'impression qu'elle voulait le montrer à son royal ami – peut-être pour savoir ce que « George » pensait de lui.

Aussi, le lendemain après-midi, se retrouva-t-il en train de traverser le palais avec elle.

Un intendant gourmé les précédait d'une salle à l'autre, l'air hautain.

Jordan portait le Gerrit Dou enveloppé dans un luxueux carré de soie bleu canard, que retenait un ruban de velours blanc.

Si précieux soit ce présent, il craignait qu'il ne passe inaperçu dans la décoration opulente de Carlton House.

Il étudia l'endroit d'un œil cynique.

En fait de « décoration », c'était une débauche d'ornements. Pas un centimètre carré n'avait été épargné. Ce n'étaient partout que rinceaux et arabesques, dorures, frises sculptées, pilastres en marbres variés, et des fleurs à foison, des fresques jusqu'aux plafonds, des tapis à motifs compliqués et des trésors d'art encombrant le moindre bout de mur. Les styles s'y mélangeaient ou plutôt s'y combattaient joyeusement, l'art chinois rivalisant avec le gothique aussi bien qu'avec la Renaissance.

Seule l'austérité classique ne semblait pas avoir les faveurs de Son Altesse.

La grandeur des lieux, les dimensions titanesques de cette pièce montée n'étaient pas pour gêner Jordan, même rapportées à la dette de guerre. Il trouvait seulement que la décoration aurait donné la migraine à n'importe qui.

— Pas étonnant qu'il ait la goutte, chuchota-t-il à Mara. Je l'aurais attrapée aussi, à force de vivre dans un endroit pareil.

Elle pinça les lèvres et lui intima le silence d'un coup de coude dans les côtes en lui désignant l'intendant.

Il ne put cependant résister à l'envie de la taquiner encore un peu, curieux d'entendre un de ses gloussements résonner dans ces enfilades de cavernes surchargées d'ornements.

— Si j'avais su que nous partions en randonnée, j'aurais apporté un casse-croûte.

— Tenez-vous bien, petit polisson, murmura-t-elle en continuant à suivre l'intendant jusqu'aux appartements privés de Prinny.

Jordan finit par perdre le compte des salons qu'ils traversèrent et des escaliers qu'ils empruntèrent. Chaque pièce avait sa particularité. Aucune n'était simplement carrée ou rectangulaire : le prince des plaisirs ne s'en serait pas contenté. Il vit ainsi un immense octogone et quelques salles circulaires, deux bibliothèques, cinq salles à manger – dont la fameuse véranda gothique qui pouvait accueillir jusqu'à deux cents convives, ainsi que l'en avait informé Mara dans la voiture qui les avait amenés au palais.

— Honnêtement, je commence à avoir un peu le vertige. J'espère que vous avez des sels sur vous, au cas où je me pâmerais.

— Ne vous inquiétez pas : si vous tournez de l'œil, je vous ranimerai, répliqua Mara sur le même ton. En attendant, prenez garde au tableau, Jordan !

Il lui adressa un grand sourire.

— Oui, très chère.

Il posa un des bords du Gerrit Dou sur une délicate console dorée quand l'intendant, levant une main gantée de blanc, les pria d'attendre son retour.

Le petit homme disparut par une porte, avant de revenir peu après pour les inviter à entrer.

— Son Altesse royale va vous recevoir, milady. Milord.

Ils pénétrèrent dans un salon aux proportions plus humaines. Mara y entra la première et salua leur hôte d'une révérence appropriée à son rang. Jordan déposa le cadeau sur la table la plus proche, pour aller à son tour s'incliner devant le futur roi.

Le régent les accueillit à bras ouverts, le visage fendu d'un large sourire.

— Lady Pierson ! Approchez donc, ma chère !

L'air radieux, le prince de cinquante-quatre ans se leva galamment de son siège pour saluer son amie.

Curieusement, la première pensée qui vint à l'esprit de Jordan fut que « Prinny » n'était pas aussi gros que le dépeignaient les caricaturistes.

Le « premier gentleman d'Europe » était habillé d'une tenue de dandy à la dernière mode. Jordan remercia silencieusement Beau Brummell d'avoir su jadis détourner le régent de goûts vestimentaires qui étaient, hélas, en accord avec la décoration du palais.

La redingote noire de Son Altesse royale était coupée à la perfection, son visage mafflu rasé de près, et dénué de cet assortiment de poudre et de rouge qui était tant prisé par les « macaronis », une décennie auparavant.

Ah, la guerre entre dandys et macaronis... Un combat épique. Les deux factions d'élégants en étaient venues à se moquer mutuellement de leurs mises dans les rues de Londres, à l'époque où Jordan faisait la connaissance de la charmante Mara Bryce.

— Félicitations pour les fiançailles de votre fille, déclarait cette dernière.

— Je dois avouer que je suis content que cette affaire soit réglée, admit le prince avec un regard affectueux pour la jeune femme, dont il tenait délicatement les mains gantées entre les siennes. À un moment, j'ai cru ne jamais pouvoir trouver de parti qui plaise à cette gamine entêtée.

— C'est une future reine. Il est compréhensible qu'elle veuille avoir son mot à dire dans le choix de son promis. Vous avez eu de votre côté la sagesse d'en tenir compte...

Il émit un reniflement désabusé.

— Ah, ça ! Si ce mariage tourne en eau de boudin, elle n'aura à s'en prendre qu'à elle-même...

Croyez-moi, vous avez bien de la chance d'avoir un fils.

— L'adolescence n'est jamais une période facile.

— Oui, je suppose que nous étions tout aussi intransigeants à son âge... Et quand Thomas aura dix-huit ans, nous verrons bien s'il est toujours pour vous la huitième merveille du monde, n'est-ce pas, lady Pierson ? ajouta-t-il avec une moue complice. À propos, comment se porte mon filleul ?

— Très bien, sire. Merci.

— Amenez-le donc à l'occasion. Voilà des mois que je ne l'ai vu.

— C'est entendu.

— Mais je constate que vous n'êtes pas venue les mains vides, enchaîna le régent en avisant le présent, une lueur de curiosité dans les yeux.

— Ni seule non plus, précisa la jeune femme en se tournant avec un grand sourire vers Jordan.

Celui-ci fut touché de voir combien le prince semblait apprécier Mara, et cela avec une affection quasi paternelle.

Personnage excessif à bien des égards, George était une cible facile pour les satiristes. Peu d'hommes, cependant, avaient assez de finesse morale pour être simplement *ami* avec une jeune femme – surtout quand elle était aussi jolie que Mara.

Le régent était quelqu'un de bien, songea Jordan, malgré tous ses défauts.

Il était particulièrement soulagé de faire ce constat, lui qui avait juré fidélité à la Couronne, des années auparavant, à l'issue de sa formation par l'Ordre.

— Votre Altesse royale, déclara Mara avec un sourire dont la chaleur contredisait le formalisme de ses propos, permettez-moi de vous présenter un bon ami à moi, Jordan Lennox, comte de Falconridge.

Prinny le dévisagea en fronçant les sourcils.

— Falconridge ? Je connais ce nom.

— Votre Altesse, articula Jordan en s'inclinant.

— Approchez, lui demanda le souverain en agitant une main potelée et couverte de bijoux. Votre visage m'est familier aussi. Vous travaillez aux Affaires étrangères, n'est-ce pas ?

— Oui, sire.

Étonné qu'il s'en souvienne, Jordan lui adressa un coup d'œil entendu pour l'inciter à la prudence, de crainte qu'il ne révèle par mégarde sa qualité d'espion.

— Bon, très bien, se contenta d'énoncer le régent avant de reporter son attention sur Mara.

En réalité, Jordan avait déjà eu l'occasion de croiser le prince dans plusieurs soirées ainsi qu'au palais, mais il avait toujours évité de se faire trop remarquer par Son Altesse, craignant de ne pouvoir résister à l'envie de lâcher une pique sur son train de vie dispendieux. Il avait donc gardé profil bas en ces occasions, de sorte que le régent devait le prendre aujourd'hui pour un personnage assez falot.

Cependant, maintenant qu'il avait pour mission de se faire une place au palais pour surveiller le duc de Holyfield, il avait l'intention de se montrer nettement plus sociable.

Max l'avait même prévenu qu'il allait devoir se comporter comme un fat arrogant pour se fondre dans l'entourage de Prinny. Celui-ci aimait s'entourer de personnages riches, beaux, bien mis et résolument excentriques. La plupart étaient nobles, mais il se trouvait aussi parmi eux des originaux issus du commun, de fringants militaires et quelques artistes pour pimenter le tout.

Il ne lui restait plus qu'à guetter une ouverture pour intégrer cette joyeuse compagnie.

— Alors, très chère, qu'avons-nous là ? s'enquit le régent en désignant le présent enrubanné.

Il contenait aussi peu son excitation qu'un enfant.



— C'est pour vous ! s'exclama Mara.

— Oh, vous n'auriez pas dû...

— Bien sûr que si ! C'est pour fêter les fiançailles de votre fille.

Il se pencha vers la jeune femme pour l'embrasser.

— Vous êtes trop bonne avec moi... Mais asseyez-vous, tous les deux ! ajouta-t-il en désignant des sièges.

— Allez-vous l'ouvrir ? J'ai hâte de voir votre réaction !

— Je désespérais de vous l'entendre dire, répliqua-t-il en prenant place en face d'eux.

Pour un homme de sa corpulence, il se déplaçait avec une surprenante élégance.

Jordan lui apporta le cadeau, avant de se reculer respectueusement.

— Vous me comblez, Mara, murmura-t-il en dénouant le ruban.

— Vous savez combien vous comptez pour Thomas et pour moi.

Écartant la soie bleue, il sortit précautionneusement le tableau de son emballage et poussa un cri de ravissement enfantin.

— Quel trésor, Mara ! Un Gerrit Dou ! Fantastique !

— Alors, il vous plaît ?

— Je l'adore ! dit-il en brandissant la toile à bout de bras pour mieux la contempler. Merveilleux ! Regardez donc ce jeu d'ombres sur le visage... Quelle puissance d'évocation ! Elle est tellement vivante qu'on la croirait sur le point de sortir du tableau pour venir s'asseoir avec nous !

— J'aimerais mieux pas, se permit d'intervenir Jordan. Elle n'a pas l'air commode.

Le régent le regarda de travers.

— Mais au moins l'expression de son regard est-elle diablement juste, répliqua-t-il avant d'admirer de nouveau le tableau. Les sourires artificiels, vous savez, on s'en lasse.

Mara jeta à son royal ami un coup d'œil compatissant, tandis que le prince adressait un avertissement muet à Jordan : « Vous servez peut-être la Couronne, mais vous avez intérêt à ne pas blesser cette dame. »

Jordan comprit la menace voilée et en fut un peu surpris : le gaillard semblait décidément bien plus perspicace que ne le prétendait la rumeur. Il paraissait en tout cas avoir deviné la nature trouble des liens existant entre sa protégée et son agent secret.

Fort heureusement, comme Max l'avait prédit, le prince ne posa aucune question, les yeux de nouveau fixés sur le dernier ajout à sa collection de tableaux.

— Je veux l'avoir tout le temps sous les yeux, décréta-t-il. Il me rappellera la chère amie à qui je le dois.

Il embrassa la jeune femme sur la joue.

— Je suis vraiment contente que vous l'aimiez.

— Et moi donc ! Sacrée œuvre d'art, n'est-ce pas, Falconridge ?

— En effet, sire.

— Bon, reprit le régent en se tournant vers lui, quels sont exactement vos rapports avec cette dame ?

— Lady Pierson m'a été présentée voilà bien des années, sire, expliqua Jordan. Je suis revenu récemment du continent et nous avons eu depuis le plaisir de... renouer l'un avec l'autre.

Mara lui sourit en rougissant légèrement.

— Je vois, murmura le prince en plissant les yeux. Vous traite-t-il avec égard, très chère ?

— Absolument, sire.

— Bien. Prenez garde à ne pas rendre cette précieuse amie malheureuse, milord, ou vous risquerez de vous retrouver ambassadeur dans un pays aussi barbare que lointain. Vous me suivez, Falconridge ?

— À la perfection, sire, acquiesça Jordan avant de rire avec eux.

Il sentait cependant que le régent ne plaisantait qu'à moitié.

— Vous êtes décidément très prévenant, lança Mara au régent, mais soyez assuré que je peux lui tenir tête, au besoin.

— Prévenez-moi s'il vous embête.

Jordan esquissa un mince sourire.

— Je commence à plaindre le prince Léopold.

— Vous, au moins, vous n'aurez pas à subir un interrogatoire serré de la part de mon Conseil des ministres, répartit Prinny avec un reniflement ironique.

— Pour lady Pierson, je serais prêt à endurer l'ordalie.

— Bonne réponse, approuva le prince en hochant la tête.

La porte s'ouvrit juste à ce moment-là. Tous se tournèrent vers le seuil de la pièce que franchit d'un pas empressé un autre fameux dandy.

— Yarmouth ! le salua Mara avec surprise.

— Lady Pierson ! Alors, l'a-t-il vu ?

— Vu et approuvé, répondit le régent en gloussant.

— Confondant, n'est-ce pas ? C'est moi qui le lui ai conseillé ! Il faut rendre à César ce qui appartient à César !

— Notre lord Yarmouth est effectivement de bon conseil dans les salles de vente, acquiesça Mara.

— Toujours heureux de vous aider, très chère. Surtout quand cela me permet d'assouvir une de mes nombreuses *passions*, répartit le nouveau venu en détaillant la jeune femme avec une expression qui hérissa un peu Jordan.

Seigneur, ce gandin avait-il donc des vues sur elle ?

Le titre de lord Yarmouth le désignait comme l'héritier du marquisat de Hertford, et la rumeur le présentait comme un proche confident de Prinny. La quarantaine, ce dandy au crâne dégarni aimait afficher l'air torve et lascif des libertins. Il fallait néanmoins lui reconnaître un bon goût.

Il toisa Jordan avec un rien de méfiance.

— Qui nous avez-vous amené là, très chère ?

— Je vous présente le comte de Falconridge. Jordan, lord Yarmouth, héritier du marquis de Hertford.

Jordan pencha la tête.

— Enchanté, monsieur.

— Falconridge, répéta pensivement Yarmouth en le scrutant de haut, comme seul pouvait se le permettre un dandy de l'entourage du régent. Rotherstone est de vos amis, n'est-ce pas ?

— Nous fréquentons tous deux la villa Dante, admit Jordan.

— Ah, oui, fit le roué avec un sourire entendu. L'Inferno Club.

— C'est cela même.

— À propos, George, je voulais vous dire... enchaîna Yarmouth en claquant des doigts. Rotherstone ne jouera pas avec nous la semaine prochaine. Je ne sais même pas si nous le reverrons à nos parties.

— L'aurions-nous déjà effarouché ?

— C'est plutôt sa bonne amie qui a mis le holà à ses sorties.

— Bon Dieu ! s'exclama le régent en se tapant la cuisse de frustration.

Mara lui adressa un haussement de sourcils.

— Veuillez pardonner mon langage, lady Pierson. Mais il nous manque désormais un partenaire.

Ah, je n'aurais jamais cru Rotherstone du genre à se faire voler sa culotte ! Falconridge, ordonna soudain Prinny en lançant à Jordan un coup d'œil acéré, vous allez prendre sa place cette semaine. Watier's Club, salle à l'étage, vendredi soir, neuf heures.

Ce n'était pas vraiment une proposition.

— Bien sûr, sire, répondit l'interpellé en s'inclinant. Ce sera un honneur.

— Attendez un peu, protesta Mara. Lord Falconridge n'est pas un joueur.

— Encore mieux ! rétorqua Yarmouth avec un sourire carnassier. Vous verrez, vous apprendrez vite avec nous.

Mara soupira avec indignation et prit le bras de Jordan, comme pour le protéger de la tentation.

— Allons, milady, ce n'est qu'un jeu, lui assura-t-il en riant.

— Un jeu qui risque de vous coûter cher ! Bon, allons-nous-en... Sire, je vous enlève lord Falconridge avant qu'il ne me soupçonne de l'avoir attiré ici pour qu'il vous serve de proie.

Le régent et son compagnon de débauche s'esclaffèrent en chœur et saluèrent le couple qui se retira avec les révérences appropriées.

La jeune femme noua la main au bras de Jordan pour regagner leur voiture.

Eh bien, songea ce dernier, tout s'était encore mieux passé qu'il ne l'avait espéré. Et cela avec l'aide du prince, qui avait su montrer détermination et présence d'esprit.

Il aida Mara à monter dans sa berline et savoura la grâce de ses mouvements quand elle grimpa le marchepied avant de s'installer sur la banquette, dans une envolée de dentelle et de mousseline diaphane. Il prit place en face d'elle.

Dès que le valet de pied eut fermé la portière, la jeune femme lança à Jordan un regard de curiosité amusée, les yeux pétillants de gaieté.

— Alors, que pensez-vous de notre Prinny ? Je meurs d'envie de le savoir !

Il rit doucement tandis que l'attelage s'éloignait de Carlton House.

— Je crois qu'il aime beaucoup la peinture.

— Oh, allez, ce n'était pas ma question !

— Voudriez-vous me faire cancaner, par hasard ?

— Évidemment ! s'écria-t-elle.

— Mais je n'approuve pas les ragots, lady Pierson.

— Épargnez-moi vos grands airs, milord de l'Inferno Club ! Dites-moi plutôt ce qui vous est venu à l'esprit en le voyant. Votre expression m'a très fortement intriguée à ce moment-là.

— Bon, soit, concéda-t-il en riant. Je songeais que... comment dire ? Il faudrait être idiot pour vous supposer l'amant de cet homme.

— Pourquoi ? Parce qu'il a de l'embonpoint ?

— Non ! Parce qu'il n'est pas du tout votre type.

Elle eut une moue comique.

— Et quel est mon type, je vous prie ?

— Moi, bien sûr.

Il la regarda droit dans les yeux avec un sourire aguicheur, la laissant interpréter cette réponse à sa guise, comme une plaisanterie ou non.

— Le régent n'a visiblement pour vous qu'une affection toute paternelle, enchaîna-t-il en reprenant son sérieux. Ce qui tombe bien, vu qu'il aurait presque l'âge d'être votre père. Et puis, il a

l'air d'être quelqu'un de bien.

Et, plus surprenant encore, un fin politique aussi, ajouta-t-il pour lui-même.

Mara haussa un sourcil.

— Quand même, je n'arrive pas à croire qu'ils vous aient enrôlé dans leurs parties de cartes.

Prenez garde : ils misent gros au Watier's.

— C'est ce que j'ai entendu dire. Mais ne vous tracassez pas. Je sais rester raisonnable quand il le faut.

— Je l'espère. Si le jeu devenait une passion pour vous, je cesserais de me prétendre votre maîtresse.

— Tout sauf ça ! Je ne vous décevrai pas.

— J'y compte bien, répliqua-t-elle avec un sourire en coin avant de regarder par la vitre de la portière, l'air soudain grave. Mon mari n'était pas vraiment un joueur non plus, mais la fréquentation de la fine équipe de Prinny a plus ou moins signé sa perte quand même.

— Comment est-il mort, au juste ? Si du moins cela ne vous dérange pas d'en parler...

Elle haussa les épaules et baissa les yeux.

— Il revenait justement d'une soirée avec « les gars », comme il les appelait. Son cheval l'a désarçonné au milieu de la rue, sans doute effrayé par un rat ou un chat. Tom s'est rompu le cou sur le pavé et a agonisé par terre, tout seul, en pleine nuit. Heureusement pour lui, il était tellement imbibé d'alcool qu'il n'a pas dû comprendre ce qui lui arrivait.

Ce récit froid d'une fin pitoyable donna le frisson à Jordan. C'était une histoire bien lugubre à entendre d'une aussi jolie bouche.

— Je suis désolé, murmura-t-il. Sincèrement. Pour vous et pour Thomas.

Elle le considéra en silence d'un air dubitatif.

— Et... vous manque-t-il parfois ? ne put-il s'empêcher de demander.

Elle se contenta de soupirer – ce qui voulait dire « non », sans doute –, puis le dévisagea avec une tristesse inquiète, comme si elle craignait de passer pour une horrible personne.

Jordan lui adressa un sourire compatissant, s'en voulant de l'avoir laissée endurer les souffrances d'un mariage aussi malheureux.

Peu après, Jack engageait la voiture dans le passage menant à la cour des communs.

— Voulez-vous entrer ? proposa soudain la jeune femme.

— Je ne voudrais pas vous déranger.

— Ne soyez pas stupide : je ne pourrais jamais me lasser de vous.

Il accueillit cette répartie avec un haussement de sourcils.

Un sourire jouait sur les lèvres pleines et sensuelles de Mara, prouvant que la coquette qu'elle avait été jadis subsistait encore dans la respectable vicomtesse qu'elle était devenue. Et Jordan en était ravi.

— Venez donc, lui enjoignit-elle en sortant prestement de l'habitable.

Dès leur entrée dans la maison, Thomas courut vers eux et l'élégante courtisane se mua aussitôt en mère poule. Ouvrant grands les bras, elle se pencha vers son fils pour l'étreindre, et le garçon se retrouva perché sur sa hanche avant même qu'elle ait ôté ses gants.

— Allons prendre nos aises dans le salon, messieurs. Madame Busby, pourriez-vous demander à la cuisinière de nous préparer une collation, s'il vous plaît ?

— Tout de suite, madame, acquiesça la vieille nounou tout en souriant à Jordan, avant de les quitter sur une révérence.

— Alors, que construit-on aujourd’hui, mon petit architecte ? chuchota Mara à Thomas en le déposant au milieu des cubes en bois éparpillés sur le tapis persan.

Quoique polyglotte, Jordan ne parvint pas à saisir la réponse que gazouilla l’enfant. Le laissant reprendre son jeu, Mara retira enfin ses gants et invita Jordan à s’asseoir.

— Je reviens.

Ôtant son chapeau à brides, elle alla le déposer dans la penderie attenante avec ses gants, son étole et son réticule. Pendant sa brève absence, Thomas se tourna vers Jordan et le fixa intensément. Ce dernier haussa les sourcils avec un sourire intrigué. Le garçon brandit un de ses cubes en babillant.

Jordan crut percevoir une question et sonda du regard les grands yeux bruns de l’enfant.

— Ah, d’accord ! s’exclama-t-il en comprenant soudain. Mais oui, lord Pierson, je serais honoré de me joindre à vos efforts. Sachez d’ailleurs que je fus un grand empileur de cubes, en mon temps.

Il ôta sa redingote et s’assit sur le plancher à côté du bambin.

— Bon, voyons ça...

Thomas l’observa avec un émerveillement hésitant tandis qu’il entreprenait de construire une petite tour de cubes. Quand elle fut achevée, il sourit au garçon et désigna l’ouvrage.

— C’est maintenant le meilleur ! Si vous voulez bien détruire cet édifice...

Thomas se traîna jusqu’à la tour et se pencha vers elle, ses petites mains en avant. Les cubes s’écroulèrent, à la plus grande joie de l’enfant.

Jordan partagea son hilarité.

— À ton tour, maintenant, dit-il en désignant les cubes. Jusqu’où seras-tu capable de monter ?

L’enfant se mit aussitôt au travail avec un air de concentration absolue.

Jordan s’amusait du sérieux qu’il mettait à la tâche, lorsqu’il avisa soudain Mara qui les contemplait depuis le seuil avec une expression émue.

Rougissant d’avoir été surprise à les épier, elle se rapprocha. Jordan lui adressa un sourire chaleureux en la voyant repousser sa jupe sur le côté pour s’asseoir à son tour sur le plancher.

Cet instant lui procura un sentiment singulier, comme un avant-goût de bonheur domestique.

Mais cette impression ne dura pas, car un coup sonore fut frappé à la porte d’entrée.

Reese alla ouvrir. Delilah se rua aussitôt dans le vestibule et déboula dans le salon avec une expression d’accablement mélodramatique.

— Mara... ma chérie ! s’écria-t-elle dans un sanglot théâtral.

L’interpellée pâlit et se tourna vers Jordan, qui se contenta d’un haussement de sourcils perplexe.

— Delilah, qu’y a-t-il ? s’enquit la jeune femme en se levant pour se porter à la rencontre de son amie.

— Oh, Mara, c’est Cole... Je le déteste !

Jordan regarda Thomas avec un air blasé.

— Ah, les femmes... lui chuchota-t-il.

— Jamais plus je ne lui parlerai, continuait Delilah. Mais qu’importe, puisqu’il me hait aussi ! Nous nous sommes affreusement disputés, tu sais...

— Encore ? fit Mara.

Jordan se redressa en toussant dans son poing.

Delilah marqua un temps d’arrêt.

— Oh, je... j’ignorais que tu avais de la compagnie, dit-elle à son amie.

— Madame Staunton, la salua Jordan poliment.

— Je ne voudrais surtout pas vous importuner, lâcha-t-elle avec un reniflement de souffrance indicible.

Jordan la dévisagea froidement, avant de s'adresser à la maîtresse des lieux.

— Et si j'emmenais Thomas voir les chevaux à l'écurie ? Je suis sûr que Jack sera ravi de cette visite. Et puis, cela déchargera un peu Mme Busby. Allons viens, mon grand, enchaîna-t-il sans attendre la réponse de Mara. Il est temps de sortir un peu du nid et de prendre le soleil.

Il souleva le garçon et envoya un clin d'œil rassurant à sa mère.

— Vous n'aurez qu'à venir nous chercher quand vous en aurez fini, conclut-il avant de sortir.

Et il laissa les deux femmes éberluées plantées dans le salon.

Delilah fut la première à rompre le silence qui suivit cette sortie.

— Il est réconfortant de constater que tous les hommes ne sont pas des chiens finis, déclara-t-elle en se dirigeant vers le canapé le plus proche.

Mara resta debout un moment, pour regarder Jordan traverser le vestibule avec Thomas sur les épaules. Elle fut frappée par l'expression de son fils, qui paraissait à la fois ravi de cette aventure impromptue et parfaitement à son aise dans les bras de son nouvel ami.

— Cet odieux crétin a osé me lancer un ultimatum – à moi ! fulminait Delilah. Il m'a traitée d'égoïste et de... de traînée ! Quel barbare ! Je l'abomine !

Mara rejoignit son amie sans trop d'empressement. Les disputes entre Delilah et Cole étaient monnaie courante, hélas...

Quand son amie se fut enfin purgée de sa colère et de sa frustration, elle sembla aller nettement mieux.

— Je devrais aller prendre les eaux à Bath, déclara-t-elle en se mouchant délicatement dans un carré de batiste. Cela me calmera les nerfs... et lui montrera que je n'ai pas besoin de lui ! Qu'en penses-tu ?

— Je suis certaine qu'il va finir par revenir à la raison et te demander pardon, si tu lui laisses un peu de temps.

— Ah, les hommes... Hypocrites et compagnie, si tu veux mon avis !

Quand enfin Delilah fut repartie, Mara se sentit éreintée. Avec un soupir, elle traversa le vestibule pour aller retrouver les garçons dans la cour.

Elle s'arrêta sur le seuil de la porte de service, attendrie de les voir ensemble près du cheval blanc de Jordan. Celui-ci tenait toujours Thomas dans ses bras, tandis que ce dernier tapotait doucement l'encolure de l'étalon.

Elle les rejoignit en souriant, sa fatigue envolée. Dès qu'il l'aperçut, Thomas se mit à battre des pieds avec excitation.

— Je caresse le dada, maman !

— Je confirme, dit Jordan avant de laisser l'enfant lui échapper des bras.

Thomas alla se pendre au cou de sa mère. Dès que celle-ci l'eut soulevé, cependant, il se tourna vers Jordan, comme s'il ne voulait pas le perdre de vue.

— Comment va Delilah ?

— Comme d'habitude après toutes les crises de ce genre, répondit-elle. Ils ne vont plus se parler pendant une quinzaine et puis ils se rabibocheront, pour recommencer à se chamailler le mois suivant.

— Cela a l'air épuisant.

Elle gloussa.

— Ça l'est, assurément !

— Bon, eh bien, murmura-t-il, les yeux fixés sur ses lèvres, il ne me reste plus qu'à vous saluer...

— Merci d'avoir gardé Thomas. Tout s'est bien passé ?

— C'est un bon garçon – calme, intelligent, plein d'entrain et de curiosité.

La jeune femme ne put réprimer un tressaillement de plaisir en entendant l'homme de ses rêves faire ainsi l'éloge de la fierté de sa vie.

— Quand nous revoyons-nous ? s'enquit-elle tandis qu'il renfilait sa redingote avant de retourner auprès de son cheval pour défaire les étrivières qu'il avait soigneusement roulées contre la selle.

— Demain, suggéra-t-il.

— Ah, non, pas demain. Je viens juste de me rappeler que j'ai prévu d'aller chez mes parents.

Nous y déjeunons deux fois par mois.

Il la dévisagea avec surprise.

— Vous aimez souffrir, vous.

— Allons, allons, le tança-t-elle en réprimant un sourire. Si vous voulez, vous pouvez m'accompagner.

— Je ne voudrais pas déranger.

— Ce serait plutôt le contraire. Mais ma famille étant ce qu'elle est, je comprendrais vos réticences...

Il l'étudia un moment.

— À quelle heure voulez-vous que je passe ?

— Oh, vous êtes un ange ! N'est-ce pas, Thomas ? Bon, mettons onze heures et demie. Cela nous laissera le temps d'arriver avant le repas – qui a lieu à deux heures tapantes chez mes parents, depuis un millénaire au moins.

— C'est entendu. À demain alors, repartit Jordan en se penchant vers elle pour l'embrasser sur la joue.

Il caressa ensuite la tête de Thomas puis, tournant les talons, se hissa sur son cheval.

Rassérénée, Mara prit la main de son fils pour qu'il salue Jordan avec elle.

— Dis au revoir, Thomas, murmura-t-elle.

Jordan leur souffla un baiser et s'engagea dans l'allée qui rejoignait la rue.

La jeune femme serra son garçon contre elle en regardant Jordan s'éloigner sur son cheval blanc.

— Il est merveilleux, hein, Thomas ? chuchota-t-elle. Delilah a tort : tous les hommes ne sont pas des hypocrites...

## 9

Lady Helen Bryce fut sans doute interloquée, le lendemain, de se retrouver face à la seule personne qui, en dehors de sa famille, l'avait jamais vue s'en prendre à sa fille. Elle n'en témoigna pas moins à Jordan une cordialité exquise, estimant probablement que ce dernier devait avoir oublié l'incident et qu'avoir un comte à sa table ne pourrait que rehausser son prestige.

Mara, de son côté, était une pelote de nerfs, comme chaque fois qu'elle se trouvait en compagnie de ses parents.

En chemin, elle avait accablé Jordan d'une liste de comportements à avoir avec les siens – et surtout d'impairs à ne pas commettre – qui était plus longue que les recommandations qu'avait dû lui donner le ministère des Affaires étrangères avant sa première affectation à l'étranger.

À la fin, il l'avait fait taire en riant et lui avait conseillé de se détendre.

— Je ne suis pas tout à fait un jeune débutant, vous savez.

Elle s'était excusée avec une grimace contrite – tout en craignant le pire.

En fait, elle avait eu tort : sans cesser de redouter que ses parents ne l'embarrassent par des commentaires désobligeants, elle avait bientôt pu apprécier les talents de diplomate de son ami.

Avec une vigilance sans faille, il piochait dans une réserve apparemment inépuisable d'anecdotes pour détourner la conversation chaque fois que ses parents commençaient à se chamailler entre eux ou à se montrer un peu trop mordant avec elle.

Pour un peu, elle l'aurait embrassé !

Du reste, au fil du repas, alors qu'il ne cessait d'apporter un peu de calme dans la tempête qu'avaient toujours été les rapports au sein de sa famille, force lui fut de constater l'évolution récente de ses sentiments pour lui.

Il tranchait si fortement sur son entourage, il semblait toujours si raisonnable et sensé, si facile à vivre...

Et puis, surtout, sa volonté de la protéger était évidente – comme ici, contre ses parents, dont il parvenait toujours à désarmer la causticité ou l'aigreur avec un naturel confondant.

Avec lui, elle n'avait plus l'impression d'être de trop. Bien au contraire. Elle se sentait privilégiée.

Tout en l'observant par-dessus la table du repas – où le sempiternel rôti de bœuf était servi dans la vaisselle en porcelaine tendre que sa mère avait reçue à son mariage –, elle comprit que, si elle n'y prenait garde, elle risquait de se laisser emporter par les élans de son cœur, comme jadis, et d'en payer une nouvelle fois le prix de souffrances et d'amertume.

C'était pour cela qu'elle avait pris soin, cette fois-ci, de juguler ses émotions. Jordan et elle avaient renoué des liens d'amitié, sans plus. Et elle y tenait.



Cependant... Cependant, Delilah avait raison : Jordan était splendide. Impeccable. Et plus séduisant de jour en jour.

Comme il se passait la langue sur les lèvres après avoir bu une gorgée du vin rouge léger qui accompagnait le repas, elle se surprit à frémir et baissa promptement les yeux.

Bien sûr qu'il était beau. Et doté d'un charisme fascinant. Mais il y avait plus que cela en lui. Plus que l'élégance virile avec laquelle il se renfonçait contre le dossier de sa chaise, un fin sourire aux lèvres, pour écouter poliment les fanfaronnades de son père.

Il exerçait sur elle un attrait qui allait au-delà du physique.

Il lui donnait un sentiment... de sécurité.

Il avait amené sir Duncan Bryce à disserter sur les qualités de la truite et à lui citer les meilleurs endroits pour la pêcher. Comment, en moins d'une demi-heure, avait-il réussi à déterminer les sujets de discussion préférés de son père ?

Il était terriblement intelligent.

Surtout, il était attentionné et inspirait confiance – qualité rare, qui ne pouvait que charmer au dernier degré toute femme dotée d'un brin de jugeote.

Et pourtant, cela ne l'avait pas empêché de se détourner d'elle, autrefois.

Mais peut-être était-ce parce qu'ils n'étaient pas encore prêts à s'engager... Alors qu'aujourd'hui, quand elle le voyait ainsi, Mara se sentait on ne peut plus prête.

Prête à se laisser conquérir par Jordan Lennox, comte de Falconridge.

Le désir qui infusait dans ses veines était une expérience nouvelle pour elle. Néanmoins, comment aurait-elle pu ne pas être curieuse de connaître le bonheur physique avec cet homme dont elle avait toujours eu envie ?

Ce fut donc dans un état des plus singuliers qu'elle repartit de chez ses parents avec lui.

Ils étaient affalés tous deux dans la voiture conduite par Jack, éreintés par le déjeuner. Mme Busby et Thomas étaient assis en face d'eux.

Son fils souffrait beaucoup moins qu'elle de ces visites à lady et lord Bryce car, dès qu'il commençait à montrer des signes de fatigue ou à pleurer, elle préférait s'en aller avant que ses grands-parents se mettent à le critiquer, soucieuse de lui épargner les humiliations qui avaient gâché sa propre enfance.

Ce soir-là, cependant, elle constata que Thomas n'était pas le seul à avoir gardé un peu d'énergie : elle-même se sentait moins abattue qu'à l'ordinaire – sans doute parce que Jordan avait servi de tampon entre elle et ses parents.

— Sacredieu, grommela ce dernier au bout d'un moment. Je ne crois pas être ressorti aussi fourbu du congrès de Vienne !

— Merci, murmura-t-elle. Votre présence était providentielle.

— Mais vous-même, comment vous sentez-vous ?

Elle se palpa la poitrine.

— Indemne.

— Bien. Je remets ça quand vous voulez, ajouta-t-il avec un sourire qui la remplit d'une gratitude trop bouleversante pour qu'elle ose l'exprimer.

Au vrai, la vague de désir torride qui soulevait sa chair l'étonnait quelque peu. Jamais elle n'avait éprouvé de telles émotions avec Tom.

Elle baissa les yeux, enivrée soudain par la présence de ce mâle grand, beau et fort juste à côté d'elle. Seigneur, elle avait presque oublié l'ardeur revigorante de cette sensation...

La passion, cet apanage de la jeunesse, se réveillait en elle, ranimant son corps endormi et poussant sa sève jusque dans ses moindres terminaisons nerveuses.

Curieusement, au lieu d'en être troublée, elle avait l'impression de renouer avec elle-même, avec la vraie Mara. Défauts, forces, pulsions, manies : le désir la réunifiait avec tout ce qu'elle était, comme si elle trouvait enfin le courage d'être elle-même, sans plus craindre la réprobation d'autrui.

Écartant lentement le bras, elle prit la main de Jordan et la serra.

Il lui jeta un coup d'œil de côté, l'air étonné, tandis que la voiture poursuivait sa route. Mara lui rendit silencieusement son regard, le babillage de Thomas se perdant aux franges de sa conscience.

À la fin, Jordan fronça les sourcils avec une expression soucieuse.

— Vous vous sentez bien ? s'enquit-il à mi-voix.

Elle opina sans mot dire, le cœur débordant de sentiments indicibles qui ne pouvaient être communiqués que par gestes.

Il la dévisagea avec perplexité, mais s'abstint de lui poser d'autres questions, se contentant de répondre doucement à la pression de ses doigts.

Mara se mordit la lèvre, consciente de l'appétit sensuel qui la brûlait. Sans doute Jordan dut-il le percevoir car il la regarda de nouveau, avec gravité cette fois-ci, le bleu de ses yeux soudain plus sombre. Cette réaction spontanée coupa le souffle à la jeune femme, qui étreignit sa main encore plus fermement.

Pendant ce temps, Mme Busby regardait obligeamment par la vitre de la portière ou s'occupait du petit garçon.

— Nous voilà chez nous, maître Thomas ! s'exclama-t-elle quand la voiture s'engagea dans l'allée étroite longeant la maison, avant de se ranger dans la cour.

Elle sortit aussitôt de l'habitable avec l'enfant.

Mara rougit en sentant les doigts de Jordan se serrer sur les siens, comme s'il voulait la dissuader de descendre à son tour du véhicule.

Elle n'avait cependant aucune envie de le quitter.

— Nous, euh... Nous arrivons, dit-elle à la nounou qui s'éloignait déjà avec Thomas.

— Bien, madame, lança cette dernière par-dessus son épaule tout en tirant l'enfant par la main. Viens donc, mon garçon.

Puis la jeune femme se pencha vers la portière pour la refermer avec un claquement.

Aussitôt, Jordan l'attira contre lui avec un regard enfiévré.

— Viens un peu par ici, chuchota-t-il.

Cette brusque familiarité acheva de la griser : elle noua les bras autour de son cou et se laissa embrasser.

Ce fut un baiser explosif. Jordan ne cessait de posséder sa bouche tout en lui caressant les cheveux. Elle en avait les orteils retroussés de volupté dans ses escarpins de satin.

Le goût des lèvres de Jordan lui enivrait les sens tandis qu'elle s'accrochait à sa large carrure avec un tressaillement de jeune fille. Le contact de sa bouche sur la sienne, de ses doigts sur ses joues exprimait une si profonde révérence qu'elle en eut comme une illumination : cet homme tenait à elle. C'était évident.

Elle entendit dehors les lads défaire le harnais de l'attelage, la voiture ayant été directement garée par le cocher sous son auvent. Puis, comme dans un rêve, elle perçut le claquement des sabots des chevaux sur le pavé de la cour alors que les garçons d'écurie les ramenaient dans leurs stalles. Mara était sûre qu'ils devaient sourire d'une oreille à l'autre et qu'ils auraient propagé la rumeur dans tout le quartier avant le lendemain midi.

Mais elle n'en avait cure. Et Jordan ne devait pas plus s'en soucier, tant il semblait absorbé par les tendres effleurements qu'il procurait à ses joues, à son cou, au renflement de ses seins sous la robe.

— Tout va bien ? s'enquit-il en suspendant son geste, peut-être pris d'un scrupule.

— Oui, oui, réussit-elle à articuler. Je me demandais seulement si nous ne ferions pas mieux de rentrer.

La braise qui couvait dans ses yeux bleus se mua en flamme ardente. « Et monter dans ta chambre ? » semblait la questionner son regard.

Mara déglutit avec peine, le pouls battant la chamade, les joues en feu. Elle jeta un coup d'œil nerveux au rideau qui occultait la vitre de la portière.

— Mais je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée, ajouta-t-elle. Je n'oserais pas me montrer à Mme Busby dans l'état où tu viens de me mettre.

— Toutes mes excuses, susurra-t-il avec un sourire taquin.

Elle en fut si émue qu'elle n'eut d'autre choix que de l'étreindre et de l'embrasser à nouveau.

Il émit un grondement de plaisir amusé sous ses lèvres voraces.

— Que me vaut cet honneur ? murmura-t-il, le souffle court, quand elle se recula pour reprendre haleine.

— Tout. Toi, répondit-elle en saisissant les revers de sa redingote avec tendresse. C'est ta qualité la plus affolante, d'ailleurs.

— Quoi donc ?

— Tu es quasi parfait ! Comment une femme pourrait-elle résister à un homme comme toi ?

— Je ne suis pas parfait, Mara. Toi, si.

— Tu vois ? répliqua-t-elle avec un rire rauque. C'est exactement ce que je disais.

— Moi, tout ce que je sais, c'est que je t'adore et que j'attends ce moment depuis toujours.

— Oh, Jordan, moi aussi...

Elle ferma les yeux et, chavirée par une pulsion irrépressible, appuya son front contre le sien.

— Je n'en peux plus d'attendre, lâcha-t-elle dans un soupir.

Les lèvres de Jordan retrouvèrent immédiatement les siennes. Avec une force fluide, il l'écarta un peu de lui pour l'asseoir à califourchon sur ses genoux. Cette position libéra sa main droite, qu'il fit avidement courir sur les formes de la jeune femme, sans cesser de la soutenir dans le dos avec sa main gauche.

Mara gardait les yeux fermés, tout entière dans l'attente de ses caresses... quand elle se rappela soudain combien l'acte conjugal lui était pénible avec son mari.

Elle se figea, hésitante. À l'insu de Jordan qui était occupé à l'embrasser et à flatter ses rondeurs avec une lenteur pleine de vénération, ses vieilles peurs resurgirent : et si, pour quelque raison, tout se passait mal ? Et si, comme Pierson, Jordan la trouvait peu stimulante ?

Après toutes ces années qu'ils avaient passées, l'un et l'autre, à rêver de ce moment, elle mourrait de honte si elle venait à le décevoir.

Pierson n'arrivait même pas à rester rigide pendant l'acte et, bien évidemment, il lui en imputait la faute, ce qui avait généré d'incessantes disputes entre eux. Seigneur, comme elle avait détesté rester allongée sous lui, à demi suffoquée par son haleine avinée ! D'abord gênant, le devoir conjugal était devenu une corvée pour tous deux. Ils ne s'y astreignaient que pour avoir un fils.

Thomas valait toutes les peines qu'elle avait endurées au lit avec son père, mais sa malheureuse expérience des rapports sexuels lui avait laissé bien des répugnances, qui la travaillaient aujourd'hui sourdement.

Car si elle avait pu supporter la rancœur de son mari, elle redoutait que Jordan ne se détourne d'elle. Connaissant son sens de l'humour assez mordant, elle pouvait même craindre qu'il ne se moque d'elle. Et le pire était qu'elle ne lui en voudrait pas, car quel homme, après avoir longtemps désiré une femme, ne serait pas tenté de rire si elle se révélait décevante au lit ?

Il était vrai que Pierson ne l'avait jamais caressée comme Jordan mais, tout en appréciant les sensations merveilleuses que suscitait en elle la main de ce dernier glissant sur son buste et sur ses cuisses, elle n'arrivait pas à se détendre, consciente du risque qu'elle était en train de prendre.

Et si ce moment d'égarement leur coûtait leur amitié, miraculeusement retrouvée après toutes ces années de séparation ?

Incapable de taire plus longtemps son appréhension, elle arrêta le geste de Jordan.

— Attends, s'il te plaît...

Il avait posé les doigts sur sa cheville, dans l'intention manifeste de remonter vers le haut de sa jambe, sous la jupe. Il releva vers elle un regard intrigué, ses yeux bleus brasillant de sensualité.

Voyant son air contraint, il parut recouvrer ses sens et fronça les sourcils.

— Que se passe-t-il ?

Elle se redressa et le considéra avec une expression implorante, avant de détourner la tête.

— Je... Rien, répondit-elle en se sentant soudain très stupide. Je suis désolée.

— T'ai-je fait mal ? s'enquit-il, visiblement perplexe.

— Non, non. Ce n'est pas ta faute. C'est la mienne, murmura-t-elle avant de baisser les yeux en grimaçant. Je suis vraiment navrée. Je sais que cela va te sembler idiot, mais je crois que je, euh... je ne suis plus faite pour ça...

— Ah, dit-il lentement. Je vois.

Plus gentleman que jamais, il réussit presque à lui cacher sa déception.

Il s'éclaircit la gorge et hocha la tête.

— Comme tu veux, articula-t-il avant de prendre une profonde inspiration. Mais je vais avoir besoin d'un instant avant de me risquer à l'intérieur de la maison.

Elle étudia ses traits, surprise de n'y distinguer aucun signe de dégoût ni la moindre trace de ressentiment ou de colère.

— Je ne sais pas ce qui m'arrive, chuchota-t-elle sur un ton désolé.

— Tu as le droit de changer d'avis, Mara. Ce n'est pas un problème. Et si je t'ai fait peur, ce n'était pas volontaire du tout.

— Oh, non, tu as été très doux, au contraire. Il y a juste que... je suis affreusement nerveuse, avoua-t-elle enfin avec un haussement d'épaules, désespérée.

— Oh, ma chérie, pourquoi ça ? murmura-t-il en lui caressant langoureusement le dos. Tu n'as rien à craindre de moi, tu sais.

— Oui, bien sûr... mais, vois-tu, je manque terriblement de pratique, dit-elle en se sentant rougir comme une pucelle effarouchée. Voilà presque trois ans que je n'ai plus... Tu comprends ? Et, par-dessus le marché, je n'ai jamais été ce qu'on pourrait appeler une experte en la matière.

— Tu as tort de t'inquiéter pour ça, assura-t-il avec un tendre amusement. Je ne recherche pas une experte. C'est toi qui m'intéresses.

— Quand même, je dois avoir quelque chose de détraqué en moi, car je n'ai jamais vraiment aimé ça.

Il la dévisagea un long moment, les yeux brillants d'affection.

— Mara, très chère, as-tu jamais connu l'orgasme ?

— C'est quoi ? répondit-elle d'une voix éteinte.

— Mon pauvre chou, chuchota-t-il en lui embrassant le cou. C'est un don qu'on peut apprendre, cela, je peux te le garantir – mais avec un partenaire dévoué et patient. Une personne de confiance. As-tu confiance en moi, Mara ?

Elle soupira en sentant ses lèvres effleurer sa gorge.

— Oui, lâcha-t-elle dans un souffle.

Et c'était la vérité.

— Alors, ne t'inquiète pas. Laisse-toi simplement aller. Je m'arrêterai si tu le souhaites mais, en attendant, permets-moi de te prouver que tu es parfaitement capable d'apprécier l'amour charnel.

À ces mots, au contact de sa bouche qui les murmurait contre sa peau, la jeune femme sentit se détendre le nœud qui lui crispait le ventre.

Le feu aux joues, elle baissa les yeux sur ses mains qui étreignaient la large carrure de Jordan.

— As-tu envie de moi, Mara ?

— Oh, oui... Beaucoup, chuchota-t-elle avec un frisson tandis qu'il passait le pouce sur un de ses mamelons, à travers le tissu de sa robe. Mais j'ai peur que cela ne change nos rapports.

Une faiblesse délicieuse la gagnait irrésistiblement.

— Maintenant que tu es revenu dans ma vie... Tu me rends si heureuse. Je ne veux pas que cela gâche nos retrouvailles.

Il marqua une pause et la regarda pensivement.

— Comme tu es restée ingénue... Je ne m'attendais pas que tu sois aussi craintive. Calme-toi, ma chérie, dit-il en la serrant dans ses bras. Tout va bien se passer.

Elle ne sut comment prendre ces remarques. Elles étaient fondées, naturellement, vu le peu d'expérience qu'elle avait de l'amour.

Cependant, la douceur câline de Jordan la rassurait et ce fut avec un sentiment de sécurité renouvelée – de gratitude aussi – qu'elle noua les mains sur sa nuque et se fonda contre lui en fermant les yeux.

Ils s'étreignirent un long moment en silence, Jordan lui caressant le dos jusqu'à ce qu'une satisfaction profonde chasse en elle les restes d'anxiété accumulés dans son corps, changeant la tension en une sorte de pulsation sourde et fluide.

La raideur de ses épaules s'évanouit peu à peu, lui coula le long du torse et devint comme un battement qui lui chatouillait le bas-ventre.

Ainsi, progressivement, le contact réconfortant de Jordan dissipa son malaise tout en échauffant sa féminité.

Elle prit conscience de la vigueur du corps de son ami, de la découpe ferme de ses muscles.

— Alors ? s'enquit-il au bout d'un moment en lui embrassant le front. Veux-tu rentrer, maintenant ?

Elle ne répondit pas.

La repoussant un peu, il la dévisagea et haussa un sourcil en voyant l'appétit qui allumait son regard.

— Eh bien, dit-elle enfin, rien ne presse, n'est-ce pas ?

Il secoua la tête avec ferveur.

— Rien du tout, en effet. Pour ma part, je suis tout à toi.

— Et que suis-je censée faire de toi, au juste ? demanda-t-elle sur un ton malicieux.

— À toi d'en décider.

Il s'adossa contre le dossier de la banquette pour s'offrir à elle.

La tentation fut trop forte pour Mara qui, le cœur battant, se pencha afin de l’embrasser à son tour sur la pommette. Il avait la peau chaude et ferme. Se retenant à ses épaules, elle déposa un autre baiser léger sur sa tempe, puis sur le lobe de son oreille.

Il renversa la tête en arrière avec un soupir d’aise.

— Tu sais y faire, dit-il.

— J’en suis la première étonnée.

— Tu es beaucoup plus douée que tu ne le penses, répliqua-t-il en lui prenant la main pour l’appliquer contre la preuve de son émoi, au niveau de son entrejambe.

Elle releva aussitôt les yeux vers lui, le sang en feu, impressionnée par l’ampleur de son désir. Se rappelant la flaccidité habituelle de son défunt mari, elle ne put s’empêcher de tressaillir d’admiration – et de plaisir anticipé.

Nul doute que cet homme-là avait bel et bien envie d’elle !

— Tu me crois, à présent ?

— Comment pourrais-je en douter, devant une évidence aussi... massive ?

Il émit un rire bas.

Le dernier vestige de timidité qui retenait encore Mara s’envola lorsque, l’êtreignant à travers son pantalon, elle l’entendit gémir de volupté.

Elle avait les joues toujours brûlantes, mais ce feu-là n’avait plus rien à voir avec la morsure de la pudeur ou du désarroi.

— Alors, reprit-il sur un ton de courtoisie obséquieuse, comment puis-je vous servir, milady ?

Elle feignit de réfléchir un instant, évaluant son corps musclé d’un regard possessif.

— Commence par enlever ta redingote, ordonna-t-elle avec un demi-sourire complice, le sang lui battant aux tempes.

— Excellente idée, approuva-t-il.

Elle l’aida à sortir ses bras des manches du vêtement taillé sur mesure. Comme elle le mettait de côté, il en profita pour lui voler un baiser dans le cou, puis un autre.

Elle ferma les yeux sous le tendre assaut de ses lèvres tièdes et satinées et, avec un soupir frémissant, plaqua la tête contre la naissance de son épaule, les doigts plongés dans ses cheveux soyeux tandis qu’il l’embrassait derrière l’oreille.

Il tressaillit à son tour au contact de ses doigts. Enhardie, elle fit remonter son autre main le long de son torse. Et tomba sur sa cravate amidonnée.

Elle tira impulsivement sur l’un des plis du nœud carré, qu’elle défit. Jordan prit la relève et dégagea son cou.

C’était la première fois qu’elle le voyait sans cravate. Sans cet accessoire, les pans de sa chemise s’ouvraient en un V profond jusqu’à l’échancrure de son gilet qui était encore boutonné.

Comme elle relevait les yeux, Mara fut fascinée par la ligne cambrée qui partait de son cou pour rejoindre son torse musculeux, et ne put résister à l’envie d’y porter les mains.

Sous sa paume, la chair de Jordan était chaude et lisse. Le bout de ses doigts touchait le chaume qui lui parsemait le dessous du menton. Elle palpa sa pomme d’Adam, puis le creux fragile et beau qui unissait les ailes de ses clavicules. De là, elle partit se perdre dans la vallée séparant les massifs de ses pectoraux.

— Tu es... magnifique.

— Je m’entretiens, répliqua-t-il avec un sourire.

Elle lui décocha un coup d’œil entendu avant de se pencher pour lui embrasser le cou, comme il l’avait fait avec elle.

Jordan s'immobilisa, comme pour mieux savourer la fraîcheur des lèvres de la jeune femme contre sa jugulaire. Elle le sentit déglutir. Son sang battait sous sa bouche. Il ne respirait plus qu'à peine, comme s'il craignait de l'effaroucher.

Il avait tort de s'inquiéter. Un instinct longtemps bridé se ranimait en elle, son corps réagissant enfin comme l'avait prévu la nature.

Alléluia ! Tout son être semblait revenir à la vie.

Revigorée par ce constat, elle coula avidement les mains vers les régions de l'anatomie de Jordan désormais accessibles par l'échancrure de sa chemise. Éperdue d'admiration, elle se mit à explorer ses épaules, sa poitrine, bientôt imitée par son ami qui finit par l'attirer contre lui.

Elle s'assit à califourchon sur son ventre. Comme elle quittait son cou pour se remettre à l'embrasser avec ardeur, il agrippa ses hanches à travers sa robe.

D'un coup, le feu de la passion les reprit et, oubliant toute retenue, ils se palpèrent mutuellement avec tout l'élan d'une jeunesse retrouvée.

Les mains toujours glissées sous la chemise de Jordan, Mara continuait à s'émerveiller du contact de son torse nu sous ses doigts, de la vigueur mâle de ses muscles sous leur gaine de peau soyeuse.

Jordan, de son côté, remontait le long de son buste, enserrant d'abord sa taille puis refermant les paumes sur ses seins. Elle cessa de l'embrasser, dans l'attente de la suite. Alors, à travers l'étoffe de sa toilette, il frotta ses mamelons avec des mouvements lents et appuyés des pouces.

Un torrent de désir sauvage la submergea.

Sous la retombée de sa jupe en mousseline, elle écarta les genoux pour s'asseoir encore plus bas sur lui, jusqu'à ce que son intimité frotte contre sa virilité gonflant son pantalon. Puis elle se remit à l'embrasser avec passion, de plus en plus affolée par la tension du moment.

La frustration, enfin, lui arracha un cri étouffé.

— Jordan, je t'en prie...

Il se figea et lui adressa un demi-sourire malicieux.

— Oui ? fit-il innocemment.

— Tu es diabolique.

— Qui ça ? Moi ?

D'un doigt, il commença à soulever l'ourlet de sa jupe.

Elle avait le souffle court. Cet homme la tenait dans le creux de sa main, et elle n'en avait cure. Une décharge d'énergie pure la galvanisa quand les mains de Jordan disparurent sous les froufrous du délicat vêtement pour se porter vers les boutons de son pantalon.

Il remua légèrement le bassin, arrachant un nouveau soupir à la jeune femme qui le dévisageait avec impatience tandis qu'il se libérait de l'habit.

Comme elle se penchait pour lui voler un autre baiser, une expression de désir altéra ses traits vigoureusement dessinés.

— Seigneur, Mara, es-tu sûre de toi ? chuchota-t-il tout en guidant son membre rigide vers sa féminité humide. Est-ce vraiment ce que tu veux ?

Elle lui administra un nouveau baiser en gémissant.

— J'ai envie de toi, mon adoré, mon unique. S'il te plaît... Voilà une éternité que j'attends ça !

Il la rapprocha de lui et plus aucun discours, plus aucune pensée, plus aucune logique même, n'eurent lieu d'être quand il la pénétra lentement. Seul un grondement sourd de volupté lui échappa tandis qu'il s'insérait en elle, de toute la longueur de sa virilité glorieuse et dure comme le roc.

Mara fut stupéfaite de la facilité avec laquelle il entra en elle. Tom n'y arrivait que peu ou mal. Il lui apparut alors que, peut-être, ce n'était pas *elle* qui posait problème dans ses rapports avec son

défunt mari.

Si elle avait attendu Jordan, le seul homme qu'elle ait jamais désiré, peut-être n'aurait-elle pas connu de telles avanies dans sa vie sexuelle. Sans doute aurait-elle même une demi-douzaine d'enfants, à l'heure présente. Cette idée la remplit d'anxiété alors même que le bonheur sensuel l'engloutissait.

Elle laissa cette angoisse la quitter. Jordan lui avait été rendu, et son cœur s'embrasait de félicité dans la jouissance de ce moment d'intimité qu'ils partageaient enfin.

Et, par Dieu, ce ne serait pas le dernier !

Après des années d'abstinence, elle était aussi étroite qu'une vierge mais n'en éprouvait aucune douleur, juste un accroissement de plaisir.

Et un élan d'amour irrésistible pour Jordan.

Elle murmura son nom tout bas. Des larmes lui picotaient les yeux. Elle l'étreignit avec ivresse, peinant à croire en la réalité de cet instant. C'était comme un rêve qui se réalisait.

Il ne cessait lui-même de répéter son prénom, le regard empli d'émotions, ses profondeurs bleues hantées par un mélange de sentiments où la jeune femme lisait le regret de leur séparation, mais aussi la joie de leurs retrouvailles et l'espoir qu'elles faisaient naître en lui.

Oui, se dit-elle, peut-être ce moment allait-il tout changer entre eux – mais dans un sens positif, sans qu'ils aient à en craindre les conséquences.

Ils appartenaient l'un à l'autre, le souvenir des années perdues s'évanouissant sous la ferveur de leurs baisers. Le passé ne comptait plus, car désormais ils avaient un futur.

Il commença à aller et venir en elle tout en lui tenant la taille. Elle s'accrocha à lui, remuant en cadence et cambrant les reins, ses seins caressant son torse à chacune de ses poussées.

Elle aurait aimé prolonger cet instant privilégié mais, après une si longue attente, ses sens atteignirent vite le paroxysme. Des ondes de volupté montaient de son intimité. Elle voulut les contenir, tremblant sous l'effort. Mais elle n'était plus maîtresse de ses réactions.

Jordan parut le deviner.

— Lâche-toi, ma chérie, je t'en prie, haleta-t-il en lui frottant le dos. Ce n'est pas grave. Tu as besoin de ça. Je veux que tu jouisses.

Elle arqua les reins et, avec un petit cri, s'empala encore plus goulûment sur le membre de Jordan, le chevauchant avec frénésie jusqu'à connaître le soulagement de l'extase.

Jordan, de son côté, avait accompagné ses mouvements avec une ardeur renouvelée et la pénétrait toujours plus vigoureusement de son membre solide comme l'acier. Sidérée de bonheur, Mara n'avait plus devant elle le diplomate policé, mais un être fort et rude qu'elle n'avait jamais connu jusqu'alors... et dont elle se délectait.

Perdant à la fin toute retenue, il lui empoigna les fesses avec un feulement rauque et se mit à pomper furieusement en elle, avec un abandon qui secoua tout l'habitacle. Et il « se lâcha » lui-même tout en lui mordant l'épaule, son souffle torride balayant le cou de la jeune femme et véhiculant un flot d'obscénités tendres et enfiévrées.

Fascinée, elle entendit ses grondements de volupté se muer en soupir incrédule.

— Oh, mon Dieu...

— Oui, renchérit-elle en posant la tête sur son épaule. Oui...

Ni l'un ni l'autre ne bougeaient plus. Ils demeuraient unis, étourdis, avides de faire durer ce moment.

Dans le silence presque religieux qui régnait maintenant dans la voiture, la jeune femme ne voyait aucune autre parole à prononcer qu'une déclaration d'amour. Mais elle n'était pas encore prête pour



cela, loin de là – Jordan non plus.

— J’espère, articula-t-il d’une voix encore essoufflée, que je n’ai pas laissé de marques de morsure sur ta peau.

Elle soupira.

— J’espère le contraire, avoua-t-elle crûment.

Drake regardait Emily nourrir les chevaux, incapable de détacher les yeux de la jeune femme.

Le ciel était pur et les arbres se balançaient au-dessus de la pâture. Perchée sur la traverse inférieure de la barrière, Emily repoussait les juments les plus voraces pour offrir une poignée de grain à une pouliche alezane plus timide.

— Tiens, ma douce, murmura-t-elle d’une voix tendre qui ensorcelait autant Drake que le reste du troupeau.

Comme il l’avait reconnue au premier coup d’œil, ses ravisseurs avaient permis à la jeune femme de l’emmener dehors.

Emily avait avancé que l’air frais et le soleil lui feraient du bien. Max avait finalement cédé à ses prières.

— Viens, lui lança-t-elle par-dessus son épaule avec un sourire rassurant. Nourrissons-les ensemble, comme autrefois. Tends la main.

Elle y versa une bonne ration d’avoine, avant de lui indiquer les bêtes avec un hochement de tête encourageant.

Drake ne se rappelait pas avoir jamais nourri les chevaux avec elle, mais elle aurait pu lui ordonner n’importe quoi de sa voix enchanteresse et il aurait obéi.

Passant le bras entre les traverses de la clôture, il présenta sa paume à une vieille jument baie, conscient du regard du sergent Parker qui, à quelques mètres de là, l’observait sans relâche, son fusil en travers du dos.

Tandis que le naseau velouté de l’animal lui chatouillait la main, Drake dut admettre que la méfiance de ses ravisseurs n’était pas injustifiée. Il lui aurait été très facile, par exemple, de franchir la barrière pour sauter sur le dos d’un de ces chevaux et s’enfuir au galop. Il lui aurait suffi ensuite d’emprunter sentes et chemins pour regagner Londres sans se faire repérer et retrouver James dans la capitale.

Le danger qui menaçait le vieil homme planait toujours comme une lourde nuée d’orage dans le ciel de sa conscience – sauf que le voile nuageux s’était en partie dissipé pour laisser entrer un rayon de lumière... Emily.

Il contemplait la splendide fille du garde-chasse du domaine, transi d’admiration.

Découvrir ici ce minois suave, parsemé de taches de rousseur – ou plutôt le *retrouver* – avait immédiatement apaisé la peur et la rage qui le gouvernaient. La présence de la jeune femme suffisait à calmer son âme tourmentée qui y trouvait un havre inespéré.

Malheureusement, tel l’équipage d’un navire parvenant dans l’œil du cyclone, il savait cette idylle de courte durée. Et craignait qu’en dépit de toutes les souffrances qu’il avait déjà endurées le pire ne reste à venir.

En attendant, cependant, sa fascination pour Emily le retenait en ces lieux.

Parce qu’il avait l’impression que si quelqu’un pouvait l’aider, ce devait être cette jeune femme. Et s’il lui fallait se fier à quelqu’un, elle seule méritait sa confiance.

Tout en étant intensément conscient de cette mystérieuse beauté près de lui, assez proche pour qu'il puisse la toucher – si du moins il l'avait osé –, il flattait obligeamment la joue plate et large d'un des chevaux.

Emily descendit de la clôture et se tourna vers lui.

— Allons parler dans les bois. Peut-être te souviendras-tu du sentier... Mais ne t'inquiète pas si ce n'est pas le cas. Moi, je connais le chemin et je ne te laisserai jamais te perdre, Drake. Viens.

Il regarda les yeux de la jeune femme, ces yeux qui avaient hanté ses rêves. D'un bleu violacé profond, pailleté d'or.

Il opina du chef, renonçant à ses plans de fuite à cheval pour la suivre à travers l'étendue moelleuse de la pelouse vert émeraude, jusqu'à l'orée du parc arboré qui entourait Westwood Manor.

Le sergent Parker leur emboîta le pas à distance.

Drake résolut de l'ignorer pour se concentrer sur Emily qui marchait devant lui. La mince et singulière jeune femme ne semblait pas appartenir entièrement à ce monde. Avec sa carnation bronzée et couverte d'éphélides, ses longs cheveux flottants et sa tenue bizarre, elle paraissait n'avoir aucun égard pour la bienséance. Elle avait tout d'une fille des bois avec ses bottes de cuir éculées, sa jupe longue d'une couleur sombre indéfinissable et son épais ceinturon en cuir auquel était suspendu un ensemble d'outils pour soigner plantes et animaux.

Le fourreau de son couteau, cependant, était vide. Max lui avait demandé sa lame, de peur que Drake ne la prenne.

Un malin, ce Rotherstone...

Drake chassa cette contrariété de son esprit pour contempler le balancement des hanches d'Emily sous sa jupe. Ses longs cheveux mordorés flottaient au vent, un peu emmêlés et bouclés à leur extrémité.

Peu diserte, elle le précédait avec assurance, sa démarche même la désignant comme un de ces esprits indépendants qui ne cèdent pas aux hommes.

À un moment, Drake fut frappé par l'odeur familière qui régnait dans le sous-bois, mélange d'humus et de végétaux se remplissant de sève.

Un épais tapis de feuilles mortes de l'automne précédent amortissait leur pas. Emily le guidait sans bruit sur le sentier, telle une créature évoluant dans son milieu naturel. Même la couleur de ses vêtements s'accordait avec l'environnement forestier.

Le sentant ralentir, elle lui lança un coup d'œil encourageant par-dessus son épaule. Il accéléra l'allure, stimulé par ces yeux à la profondeur mystérieuse qui auraient su le ramener d'entre les morts. Leur couleur semblait refléter celle des jacinthes sauvages qui poussaient au pied des troncs noirs et des buissons encore dénudés.

Une lumière diaphane tombait des ramures et jetait des ombres mouvantes sur le sentier, au milieu des pépiements aigus et des gazouillis mélodieux des oiseaux de la forêt.

Alors qu'ils cheminaient ainsi, de vagues réminiscences vinrent effleurer l'esprit de Drake, échos de poursuites et de rires enfantins.

Parvenue devant un ruisseau, Emily s'accroupit sur la rive pour plonger la main dans l'eau et l'invita du geste à l'imiter.

Il s'aspergea la figure, l'onde froide l'aidant à s'éclaircir les idées.

Il n'était pas sûr d'avoir vraiment envie de se rappeler son passé. S'il retrouvait la mémoire, il aurait plus de mal à repartir, or il n'avait pas le choix. Il lui fallait s'en aller. À la première occasion.

Mais cette opportunité ne se présenterait probablement pas aujourd'hui. Il allait devoir se montrer patient.

Du coin de l'œil, il nota la présence du sergent Parker à quelques pas de là. Nul doute que le loyal militaire lui trouverait la peau à la moindre tentative de fuite. Max y répugnerait à cause de leur vieille amitié, mais aucun lien particulier ne retiendrait le doigt de Parker sur la détente.

— Allons, viens, murmura Emily en se redressant gracieusement avant de s'enfoncer plus avant dans les bois.

Drake se remit en branle, de plus en plus sensible à l'aspect familial des lieux.

La jeune femme s'arrêta peu après devant un grand chêne noueux, dont le vieux tronc tordu s'élevait du sol comme une tour en ruine.

Elle lui jeta un regard de défi.

— Le premier en haut !

Et, à sa grande surprise, elle grimpa à l'arbre.

— Alors, tu viens ? lança-t-elle d'une voix gouailleuse.

— Je ne pense pas que ce soit...

— Arrête de penser, Drake. Bouge-toi. Ton corps saura quoi faire.

Il fronça les sourcils et leva les yeux vers le tronc où elle était déjà haut, apparemment indifférente au fait qu'elle lui montrait ainsi ses bas enfoncés dans ses bottes. Comme son jupon ivoire se balançait, il eut même un aperçu de sa culotte longue en coton.

Une exclamation lui remonta alors de l'enfance :

— *Je ne vais pas me faire battre par une fille !*

Aussitôt il grimpa après elle, pourchassant son passé autant que la jeune femme. Et il s'aperçut qu'elle avait raison : ses mains et ses pieds paraissaient trouver d'eux-mêmes prises et appuis pour monter le long de l'énorme tronc, comme s'ils connaissaient ce dernier par cœur.

Il rejoignit Emily alors qu'elle s'asseyait sur la fourche de deux branches massives, à plus de neuf mètres du sol.

Elle lui désigna une autre fourche, juste en face d'elle.

— Ta place est là.

Drake suivit son regard, la mémoire chatouillée par une réminiscence.

Le tronc montait encore plus haut, mais l'embranchement qu'elle lui désignait avait l'air d'offrir un siège relativement sûr. Il s'y installa.

Alors que la jeune femme lui souriait en battant des pieds dans le vide, il remarqua une balafre sur le dos de sa main.

— Cette cicatrice ! s'écria-t-il soudain. Je la reconnais.

— Vraiment ? fit-elle en se penchant vers lui. Alors dis-moi d'où elle vient... Ne force pas tes souvenirs. Laisse-les venir.

Il ferma les yeux un long moment... puis il eut la réponse.

— C'est le faucon de chasse de mon père qui t'a mordue !

Quand il rouvrit les paupières, il la vit arborer une grimace satisfaite. Il prit alors conscience qu'il s'était mis à la tutoyer à son tour – comme jadis, sans doute.

— Prince Édouard, dit-elle.

— Oui, c'était son nom. Et c'était bien le rapace le plus hautain et le plus mal luné que j'aie jamais connu. Et le plus dangereux aussi, ajouta-t-il avant de secouer la tête, l'air un peu effaré. Tu n'étais qu'une gamine, à l'époque.

— Huit ans, confirma-t-elle avec fierté.

— À quoi pensais-tu donc, en mettant ainsi ta main dans la volière ?

— Je voulais le caresser.

Drake eut un reniflement incrédule tandis que la jeune femme s'esclaffait.

— Il était si beau ! J'ignorais qu'il allait me mordre.

— Tu ignorais aussi que son plat préféré était les bébés lapins, répliqua-t-il en se rappelant inopinément ce fait.

Elle fronça le nez avec un air dégoûté.

— Tu te souviens du jour où nous nous sommes faufiletés dans l'écurie pour les sauver ? Ils étaient dans une petite cage en bois.

Drake plissa les yeux, abasourdi par les images que ces mots évoquaient.

— Oui... On l'a ouverte dans les bois et les lapins se sont échappés.

— Tu as eu droit à une sévère réprimande ensuite, murmura-t-elle en secouant la tête.

— Mais pas toi, hein ? rétorqua-t-il en souriant. C'est pourtant toi qui avais eu cette idée.

— Pas du tout. C'était toi !

— Bah ! Tu avais dû m'y pousser.

Elle rougit un peu, sans le quitter des yeux.

— Tu ne supportais pas de me voir pleurer.

Il la dévisagea avec perplexité.

— Emily, tu ne pleurais jamais – même quand tu es tombée de cet arbre !

— Sauf pour ces petits lapins, insista-t-elle. Il fallait les sauver, c'est tout.

Elle marqua une pause et pencha la tête de côté.

— Tu as été mon héros ce jour-là, tu sais. Et plus encore le soir, quand tu as tenu tête à ton père en soutenant que tu avais eu raison de libérer ces pauvres bêtes.

Il lui sourit de nouveau, impressionné.

— Prince Édouard a dû te faire du mal pour te laisser cette cicatrice. Et pourtant, je suis sûr que tu continues à soigner toutes les créatures des bois...

Elle lui rendit son sourire. Drake la dévisagea avec reconnaissance, heureux finalement de sentir son enfance lui revenir.

Voilà longtemps qu'il ne s'était senti aussi proche de quelqu'un. Mais il savait dans le fond de son cœur qu'il lui avait toujours fait confiance. Et qu'elle l'avait toujours aimé.

— Sais-tu pourquoi je t'ai amené ici, Drake ? s'enquit-elle, l'arrachant à sa rêverie.

Il secoua la tête, rendu muet par l'émotion.

— C'est notre arbre de vérité, expliqua-t-elle, celui où l'on se dit tout.

Elle tendit sa main balafmée pour la poser sur la sienne.

— Il est temps que tu me racontes ce qui t'est arrivé, Drake.

Il se rétracta aussitôt, dans un sursaut angoissé.

— Je ne sais plus.

— Oh, si. Tu es juste effrayé. Mais tu es en sécurité, désormais. Il faut que tu m'ouvres ton cœur. Je suis au courant pour l'Ordre, tu te rappelles ? chuchota-t-elle avec un clin d'œil discret en direction du sergent Parker. Tu m'as tout révélé quand nous étions petits – que tu allais partir dans une école militaire secrète en Écosse pour devenir un grand guerrier. Je ne l'ai jamais répété à personne, Drake, mais tu ne peux pas savoir combien je me suis inquiétée pour toi. Seigneur, je t'ai même cru mort ! Te retrouver vivant a été le plus grand bonheur de toute mon existence – mais te voir maintenant dans cet état...

Elle détourna les yeux et refoula ses larmes, avant de le regarder de nouveau.

Le cœur de Drake battait à tout rompre.

— Je veux t'aider, reprit-elle. Tu me fais toujours confiance, je le sais, je le sens. Et je vais m'occuper de toi. Mais j'ai besoin de connaître la nature de ce mal qui ronge ta mémoire. Drake, dis-moi ce qu'on t'a fait.

Il se contenta de la dévisager en silence. Emily faisait partie d'un monde où la torture ne devait selon lui jamais exister ni même être évoquée.

Comme elle attendait sa réponse, il secoua lentement la tête.

— N'aie pas peur, murmura-t-elle. Tu n'as pas à affronter ça tout seul. Je peux t'aider à recouvrer tes forces, à retrouver tes racines...

— Je ne suis pas un de tes protégés de la forêt, l'interrompit-il, la gorge serrée et la voix tremblante. Emily, si tu m'aimes, tu dois au contraire m'aider à partir. À m'enfuir.

— Non, il faut que tu restes ici, riposta-t-elle farouchement. Avec moi. Tu es en sécurité, sur ces terres. C'est ton foyer. Tu ne peux pas me demander de te priver de ça encore une fois.

— Tu ne comprends pas : on a besoin de moi ailleurs.

— Mais tu n'es pas encore prêt à reprendre du service ! s'exclama-t-elle, avant de secouer la tête avec une expression fermée. De toute façon, il faut que tu te remettes. Pour l'instant, tu n'es en état d'aller nulle part.

— Qu'est-ce qui te rend si sûre de me guérir, Emily ? rétorqua-t-il, l'œil sombre. Il se peut que je sois incurable.

— Je n'y crois pas, assura-t-elle en soutenant hardiment son regard. Jamais je ne te laisserai tomber. Jamais.

Il baissa les yeux, frémissant de frustration.

Quelle petite idiote...

## 10

Faire l'amour à Mara avait rempli Jordan d'une joie délirante... tout en lui donnant mauvaise conscience.

Ces deux sentiments, qui lui étaient aussi peu familiers l'un que l'autre, gênèrent sa concentration lorsque, quelques jours plus tard, il s'assit à la table de jeu du régent au Watier's.

Tandis que le donneur distribuait les cartes autour du tapis vert, Jordan s'efforça d'oublier tout ce qu'il avait dû cacher à la jeune femme, pour se concentrer sur la partie en cours.

Sa tâche, ce soir-là, était simple mais exigeait une certaine finesse. Il s'agissait de se lier avec sa cible, Albert Carew, duc de Holyfield, et de commencer à gagner la confiance d'« Alby », ainsi que le surnommaient toujours ses amis mondains alors même qu'il avait hérité du titre de son frère aîné.

Une fois dans les petits papiers de ce dandy notoire, il pourrait savoir ce qui le liait aux Prométhéens, identifier son contact chez leurs ennemis et déterminer ce que ces derniers attendaient de ce proche du prince.

Les intimes du régent formaient une fine brochette d'excentriques, songea-t-il en observant discrètement ses adversaires. Il allait cependant devoir les séduire eux aussi, pour être invité de nouveau à leurs parties et être ainsi en mesure de continuer à travailler au corps celui que l'Ordre soupçonnait fortement d'être un traître à la solde des Prométhéens.

Il s'attacha donc à bien jouer – ce qui ne lui coûta guère, tant il excellait à ces jeux où le calcul pouvait contrebalancer le hasard – mais en veillant à ne pas trop gagner non plus.

Il n'y réussit que de justesse au whist – lord Yarmouth, son partenaire, étant trop habile pour leur permettre de perdre – mais y parvint plus facilement au macao, auquel ces messieurs décidèrent de s'adonner aux petites heures de la nuit.

Ah, le macao... Ce jeu infernal qui avait fait la réputation du Watier's ! Gaspiller son argent au macao était, hélas, des plus aisés. Et le benjamin de la bande royale, Ball-Hughes, dit Golden Ball – « Boule d'Or » –, vingt ans à peine, en avait fait presque un art.

Ayant déjà dilapidé autour des tapis verts plus d'argent que n'en posséderait jamais le commun des mortels, Golden Ball semblait résolu à perdre le reste de son patrimoine encore immense avant son trentième anniversaire.

Le macao était une forme de vingt-et-un où la banque ne distribuait au départ qu'une seule carte à chaque joueur, au lieu de deux, et dont le but était d'atteindre neuf points au lieu de vingt et un. En une heure de macao, Jordan parvint à délester la fortune des Falconridge de quelque trois mille livres, mais c'est avec le sourire le plus nonchalant qu'il céda le jeton d'ivoire en forme de poisson représentant cette somme.

— Bien joué, Holyfield, déclara-t-il pour saluer l'adresse qu'Alby avait montrée durant cette manche.

Il ne fut pas le seul à féliciter le fat qui, comme il fallait s'y attendre, se rengorgea avec la plus hypocrite des modesties.

— C'est ça, être né chanceux, répondit-il en empilant ses jetons.

Ben voyons, songea Jordan sans se départir de son demi-sourire de vaincu désinvolte. Ce devait être aussi la « chance », sans doute, qui lui avait rapporté son titre de duc et permis de se retrouver aujourd'hui en compagnie du futur roi d'Angleterre.

La noyade de son aîné en compagnie de sa femme enceinte, alors qu'ils se trouvaient en vacances en France, était survenue bien trop près du territoire de Malcolm Banks pour ne pas éveiller les soupçons des services secrets de Son Altesse sur ce prétendu « accident » nautique.

L'Ordre doutait cependant qu'Albert ait payé un assassin pour le débarrasser de son frère et de sa future progéniture. Quoique doté d'une arrogance insigne, le dandy semblait incapable de telles extrémités. Il était en revanche plus que possible qu'il soit manipulé par des intrigants nettement moins scrupuleux et prêts à tout pour l'introduire auprès du régent.

Restait à savoir dans quel but.

Et c'était précisément à Jordan de le découvrir.

Après le macao vint le moment de la collation nocturne.

Comme il était plus de trois heures du matin, Jordan n'avait guère d'appétit pour les créations culinaires du maître queux Labourie, mais ce ne fut pas sans amusement qu'il observa les réactions des autres joueurs quand s'ouvrirent les portes de la salle contiguë et qu'une volée de serveurs s'avança pour accueillir Son Altesse et ses compagnons avec force courbettes.

En fait, c'était le régent lui-même qui avait lancé le Watier's après avoir appris de ses proches que la nourriture servie dans les autres clubs était aussi insipide que monotone. Il avait confié deux de ses chefs de cuisine à son ancien page, un nommé Watier, pour qu'il ouvre sur Piccadilly un nouveau club doté d'un restaurant digne des fins palais de la capitale et, surtout, des papilles royales.

Comme Jordan s'y attendait, Prinny et sa bande se jetèrent sur les plats avec la voracité d'une meute de loups. Il prit une assiette pour ne pas les vexer, tout en songeant qu'il avait rarement vu un tel assortiment de personnages originaux.

L'un d'eux, Bligh, aurait eu plus sa place à l'asile d'aliénés, étant donné sa manie de se parler sans cesse à lui-même. Même les autres l'évitaient. Jordan, pour sa part, le gardait à l'œil depuis qu'il avait remarqué, non sans effarement, les deux pistolets que le lunatique portait sur lui, en présence du régent !

Prinny semblait totalement indifférent aux excentricités de ses intimes. Fort heureusement, les autres paraissaient relativement inoffensifs – sauf à l'égard des jeunes filles des classes inférieures, bien sûr. Ou des garçons, pour ce qu'en savait Jordan.

Maintenant, « inoffensif » ne signifiait pas forcément « normal ».

Le gai luron, Golden Ball, ne cessait de sautiller de l'un à l'autre avec une question à la bouche, interrompant sans vergogne le littéraire de la bande, Scrope Davies, que le scotch rendait prolix. Lord Yarmouth révélait de son côté des détails particulièrement obscènes sur certaines dames de la haute société et sur les pratiques auxquelles il aimait les soumettre, scandalisant lord Petersham qui zézaya sa réprobation avant de sortir une tabatière pour y piocher une prise. La rumeur prétendait qu'il avait une tabatière pour chaque jour de la semaine...

Et puis il ne fallait pas oublier Beau Brummell, le prince des dandys, qui, quoique banni du cercle des intimes du régent, ne continuait pas moins à exercer son influence, notamment dans le soin

qu'apportaient ses anciens compagnons à leur mise. Prinny, toutefois, ne semblait nullement regretter son ancien ami et conseiller vestimentaire, vu la satisfaction replète avec laquelle il présidait la table.

À côté de Jordan était assis un convive aux dimensions imposantes, lord Alvanley, énorme géant hilare, jamais à court de traits d'esprit, qui se moquait pour le moment du sieur Byng alias Poodle – « Caniche » – qui avait amené son chien au club.

— Mais il me porte chance ! protesta ce dernier tout en tendant à l'animal un morceau du canard à l'orange de Labourie.

En face de Jordan, le colonel Hanger pariait discrètement avec lord Barrymore, surnommé Hellgate – « porte de l'Enfer » –, sur le temps qu'il faudrait au vieux « duc défoncé » de Norfolk pour tomber ivre mort de sa chaise.

Finalement, songea Jordan, Albert semblait la personnalité la moins bizarre du lot !

Le voyant sortir sur le balcon pour y fumer un de ses fins cigarillos, Jordan jugea l'occasion idéale pour l'aborder.

— Vous êtes doué pour le macao, Holyfield, le félicita-t-il.

— Eh bien, merci. J'ai moi aussi mes petits talents, déclara-t-il non sans orgueil, avant de toiser Jordan de la tête aux pieds. Falconridge, c'est cela ?

— Oui, Votre Grâce, répondit-il en s'inclinant.

Un rictus vint déformer les traits réguliers de l'homme à femmes.

— Ne seriez-vous pas un ami de Rotherstone ?

— Nous appartenons au même club, admit Jordan avec circonspection, sachant le mépris mutuel que se vouaient sa cible et son ami dont les domaines étaient voisins.

Sans compter qu'ils s'étaient aussi disputé Daphné, à une époque.

— Je vous ai cependant vu avec lui en ville, insista Alby. Dans des soirées.

— Pas récemment, je pense, répliqua Jordan en feignant la contrariété.

Albert parut vivement intéressé.

— Ah oui ? Comme c'est dommage... Vous seriez-vous chamaillés ? demanda-t-il avec un lent sourire.

— Pas exactement, murmura Jordan en baissant les yeux. Disons que le mariage change beaucoup certains hommes...

— Comment cela ?

— Que cela reste entre nous, Holyfield, chuchota Jordan sur un ton de conspirateur, mais sa dulcinée lui tient la bride haute.

Les yeux d'Alby brillèrent de joie mauvaise.

— Tiens donc ?

— J'ai bien peur qu'elle ne le harcèle sans cesse.

— Mon Dieu ! Daphné serait donc une mégère ? Qui l'eût cru ? Et comme c'est cocasse ! marmonna le courtisan.

— Le mariage change aussi parfois les femmes, énonça doctement Jordan. La plus charmante des coquettes peut devenir une vraie harpie, une fois la bague au doigt.

Alby secoua la tête, manifestement ravi par ces révélations.

— Mais, si je ne m'abuse, enchaîna Jordan, vous courtisiez vous-même naguère Daphné – je veux dire : lady Rotherstone, n'est-ce pas ?

Albert lâcha un rire bref et grimaçant.

— Cela remonte à loin. Fort heureusement, je me suis aperçu à temps qu'elle n'était pas mon genre.



— Comme quoi, l'on peut parfois se féliciter d'avoir été éconduit, commenta Jordan avec une ironie fielleuse.

Il sourit en lui-même en songeant à l'indignation qu'aurait manifestée son ami s'il avait entendu ce portrait aussi erroné que désobligeant de sa délicieuse épouse.

Albert, entre-temps, avait préféré laisser tomber ce sujet qui lui rappelait un échec cuisant et recrachait pensivement la fumée de son cigarillo vers la nuit londonienne, la brise agitant les mèches finement bouclées de sa chevelure blonde.

Nul doute que le gandin avait dû porter des papillotes l'après-midi durant pour obtenir une telle coiffure. Cela lui donnait une allure efféminée qui confinait au ridicule. Jordan perdit cependant sa bonne humeur dès que le dandy rouvrit la bouche.

— Il paraît que vous avez su conquérir les faveurs de lady Pierson, Falconridge.

Jordan lui décocha un coup d'œil de côté.

— En fait, c'est la vicomtesse qui m'a conquis, répliqua-t-il laconiquement.

Albert eut un reniflement moqueur. Jordan craignit qu'il ne se moque de Mara, mais il haussa les épaules et lâcha ce qui était peut-être le plus grand compliment dans la bouche de ce viveur égoïste.

— Elle s'habille avec goût. Cela dit, ajouta-t-il en se tournant vers Jordan, son attachement pour sa progéniture est pour le moins agaçant, vous ne trouvez pas ? Toujours à chanter les louanges de ce même comme si c'était un ange descendu du ciel ! Cela porte sur les nerfs, à force.

Jordan eut un geste désinvolte de la main.

— C'est une mère. Un autre discours de sa part serait étonnant.

— En effet, admit Alby. Et puis, supporter ces radotages de maman gâteau est un faible prix à payer, somme toute, pour certains... avantages – n'est-ce pas, Falconridge ?

Jordan se hérissa intérieurement en sentant le coude du gandin s'enfoncer dans ses côtes, mais n'en leva pas moins son verre de whisky en signe d'approbation.

Albert le dévisagea un moment avec un air songeur.

— Je suppose que vous l'accompagnerez au bal qui doit être donné la semaine prochaine au palais, n'est-ce pas ? Vous savez : le pince-fesses censé fêter officiellement les fiançailles de la princesse Charlotte.

— Oui, j'aurai cet honneur, répondit Jordan sur un ton absent. Pourquoi ?

— Il y aura des parties de cartes pendant le bal. Et vous aviez l'air de bien vous débrouiller avec Yarmouth, tout à l'heure.

Alby s'interrompit pour regarder en direction des dîneurs, avant de porter son attention sur Jordan.

— Je me disais que nous pourrions former une bonne équipe au whist, ce soir-là.

Jordan lui décocha un grand sourire.

— Et ramasser un joli pactole ? Voilà qui est tentant.

— Parfait, approuva Albert avec un hochement de tête princier. Nous allons tous les rincer. Je suis content que vous vous soyez joint à nous, Falconridge. Rotherstone ne vous arrivait pas à la cheville. Et puis, il n'a jamais vraiment fait partie de notre bande. Vous, vous avez tout de suite été dans le ton.

— Eh bien, merci, Votre Grâce, répliqua Jordan en s'inclinant.

Le menton en l'air, Alby le quitta sur un dernier salut avant de courir rejoindre le seul homme qui, ce soir-là, devait lui paraître digne de sa compagnie : le régent.

Jordan le suivit des yeux en réprimant un sourire.

L'un dans l'autre, la soirée avait été des plus profitables...

— Comme elle est belle ! s'exclama Mara en désignant la princesse Charlotte qui, avec le prince Léopold, accueillait leurs invités dont la file semblait s'étirer sur des kilomètres au-delà des portes de Carlton House. Vous devez être fier que votre petite fille soit devenue une aussi ravissante jeune femme !

— En effet, murmura le régent, visiblement ému par le compliment.

— Et quel couple adorable ils forment ! enchaîna Mara.

Comme sur un signal, la princesse un peu dodue et gauche lâcha son éventail que son promis s'empressa aussitôt de ramasser, avant de le lui tendre avec une expression révérencieuse.

Mara soupira, touchée par leur jeunesse, leur candeur.

— Il est clair qu'ils sont épris l'un de l'autre. Le prince n'a d'yeux que pour elle. Mais il faut dire aussi qu'elle est particulièrement radieuse, ce soir.

Son Altesse la regarda de côté.

— Tout comme vous, très chère.

— Vraiment ? fit Mara en relevant la tête vers lui, les joues rosies d'aise, sans pouvoir se retenir de sourire.

Il lui adressa un haussement de sourcils entendu.

— Nous savons, l'un et l'autre, à qui vous le devez. Mais prenez garde quand même. C'est tout ce que je puis vous dire. Vous savez comme je suis soucieux de votre bien-être et de celui de Thomas. Si jamais Falconridge manque d'égard à l'un de vous deux, je le fais jeter dans la Tour.

— Je suis certaine que ce ne sera pas nécessaire. C'est l'honneur incarné, assura la jeune femme. Et nous sommes très heureux ensemble.

Elle reporta son attention sur la salle de jeu où Jordan disputait une partie de whist.

Son Altesse royale émit un reniflement dégoûté.

— Mon Dieu, cet endroit est rempli d'amoureux. C'est à peine tolérable, grommela-t-il avant d'arborer soudain un air mélancolique.

Mara se demanda s'il repensait à celle qui avait été – et restait sans doute – l'amour de sa vie, l'infortunée Mlle Fitzherbert, une veuve qu'il n'avait pas eu le droit d'épouser parce qu'elle était catholique.

Il eut un haussement d'épaules nonchalant, comme pour chasser ce souvenir.

— Amusez-vous bien, très chère, lança-t-il à Mara en souriant avant de se mêler à la foule de ses invités.

La jeune femme regarda le prince remplir ses devoirs d'hôte tout en songeant avec tristesse que, malgré son immense pouvoir et l'incommensurable fortune que lui conférait son titre, il se retrouvait privé d'un trésor accessible au plus humble de ses sujets : l'amour.

Elle releva les yeux vers le Gerrit Dou, accroché à une place d'honneur sur le manteau de la cheminée de la salle de velours bleu. Cette peinture elle-même, si sombre soit-elle dans son style flamand, évoquait l'amour d'un homme pour une femme. Un marchand d'âge mûr avait commandé ce portrait de son épouse. Celle-ci, qui n'était plus de la première jeunesse non plus, montrait néanmoins sur ce tableau la beauté profonde et douce d'un être ayant vécu sous le signe de l'affection partagée.

Se sentant elle-même au bord d'un attendrissement incongru, Mara se ressaisit et, pour se changer les idées, alla jeter un œil dans le grand salon où de nombreuses tables de jeu avaient été disposées.

La rumeur du bal s'y perdait dans le silence des tapseurs de cartons. Mara réprima un sourire en voyant Jordan former équipe avec Alby, cet imbuvable dandy. Son cher ami devait être néanmoins un

joueur émérite pour que l'arrogant Holyfield ait daigné s'adjoindre sa collaboration. Alby n'aimait pas perdre son temps avec des perdants. Il refusait même d'adresser la parole aux hommes qui achetaient leurs souliers chez le mauvais chausseur ou, pire encore, qui n'avaient pas leurs entrées au White's.

Le comte de Falconridge était sans doute à la hauteur de ses exigences, songea-t-elle tout en admirant son amant.

Sa tenue de soirée blanc et noir était parfaite dans sa simplicité masculine. Mais Jordan portait tout à la perfection.

Comme s'il avait senti son regard, il releva lentement la tête vers le seuil de la salle et l'aperçut.

Il lui adressa alors un sourire si torride qu'elle se sentit rougir. Son cœur manqua un battement tandis qu'un frisson lui parcourait la peau.

Les projets qu'il avait pour elle cette nuit étaient on ne peut plus lisibles dans ses yeux brillants de convoitise. La jeune femme déglutit, les joues en feu.

Seigneur, se dit-elle, depuis quelques jours elle passait son temps à rougir, à rire de rien, à fredonner des airs idiots – jusqu'à en lasser Delilah !

Elle rendit son sourire à Jordan, brûlante de plaisir anticipé, et repartit à l'aventure dans le palais tout en se rafraîchissant le visage avec son éventail.

À un moment, elle avisa Cole accoudé au balcon qui surplombait la salle de bal, l'air lugubre et renfrogné.

Mara suivit son regard et eut une moue compatissante en repérant Delilah, en contrebas, en train de bavarder avec un capitaine moustachu de la cavalerie royale qu'elle serrait d'un peu trop près.

Bon sang ! Pourquoi se comporte-t-elle comme une gamine ?

Elle savait cependant pourquoi. Et Cole aussi, même si en cet instant il paraissait à bout de patience.

S'efforçant d'oublier pour un temps son affaire avec un certain comte, elle décida d'aller consoler son ami.

— Ne renoncez pas si vite à elle, lui dit-elle doucement en le rejoignant près de la balustrade.

— Et pourquoi pas ? marmonna-t-il. Je serais stupide de m'accrocher à cette allumeuse. Elle me tourmente à dessein.

— Certes, mais à sa façon, cette « allumeuse » vous aime, répliqua-t-elle avec un sourire encourageant. Croyez-moi, elle a seulement peur de s'engager.

Il se tourna vers elle avec une expression pitoyable.

— Pourriez-vous lui parler pour moi ?

Mara eut un haussement de sourcils.

— Je ne suis pas certaine que mon intervention serait efficace.

— Éloignez-la au moins de ce capitaine, voulez-vous ? la supplia-t-il sur un ton si désespéré que la jeune femme prit pitié de lui.

— Je vais voir ce que je peux faire, répondit-elle en repartant, navrée de voir Delilah jouer ainsi avec les sentiments pourtant sincères de son ami.

Après avoir gagné la partie, Jordan se leva pour serrer la main d'Albert ainsi que celle de leurs adversaires.

Alby n'attendit même pas qu'ils aient cédé la table à un autre quatuor d'invités pour exprimer sa satisfaction.

— Bien joué, Falconridge !

— Avec vous pour partenaire, c'était facile, Holyfield, repartit Jordan en réussissant à paraître sincère.

— Peut-être, mais vous n'avez commis aucune erreur grossière.

— Vous êtes trop bon.

Le dandy le gratifia d'un hochement de tête qui valait congé, avant d'aller parader au milieu des autres invités. Jordan le suivit des yeux tout en se demandant comment Max avait pu le supporter aussi longtemps pour voisin. Alby était le plus grand nigaud qu'il ait rencontré !

Au vrai, il était tout étonné d'avoir gagné la partie, tant il avait eu de mal à se concentrer. Toutes ses pensées étaient tournées vers Mara.

Le seul souvenir de sa toilette de bal rose à décolleté plongeant, qui moulait ses formes à ravir, et de la chaleur qui avait envahi son regard quand il lui avait souri, suffisait à lui mettre l'eau à la bouche.

Il n'avait pas osé lui exprimer plus ouvertement ses sentiments, Albert se trouvant juste en face de lui, car ce dernier risquait de deviner qu'il éprouvait plus qu'un simple attrait sexuel pour la vicomtesse Pierson.

Il n'avait prétendu le contraire que pour protéger Mara. Il espérait seulement que ces mots ne seraient pas portés à la connaissance de la jeune femme...

À ce propos, où diable était-elle passée ?

Alors qu'il parcourait le palais sans la trouver, il tomba sur le régent et sa suite.

— Falconridge, le salua ce dernier.

Jordan s'inclina respectueusement.

— Sire.

Le prince avait dû remarquer le regard qu'il promenait alentour, car il le considéra avec une moue amusée.

— Elle a filé par là, dit-il en montrant une direction par-dessus son épaule.

— Merci, sire !

Prinny repartit sans autre commentaire, entouré de ses courtisans.

Jordan alla se poster sur le balcon où se tenait Cole, lui adressa un hochement de tête et posa les mains sur la balustrade pour inspecter la vaste salle de bal octogonale en contrebas.

La voilà !

Il sourit en repérant Mara en train de discuter avec Delilah.

Comme il descendait le grand escalier pour la rejoindre, il reconnut Albert du coin de l'œil. Il marqua une pause en s'apercevant que ce dernier rasait le mur de la salle – ce qui lui parut curieux, vu la propension du bonhomme à vouloir attirer l'attention.

Où donc se rendait-il avec une telle discrétion ?

Sacrifiant le plaisir de retrouver sa dame à l'accomplissement de sa mission, Jordan estima préférable de filer sa cible.

Quelques mètres plus loin, Alby prit une coupe de champagne sur le plateau d'un serveur ainsi qu'un petit-four sur le buffet des desserts. Tout en grignotant l'un et en sirotant l'autre, il reprit son chemin d'une démarche nonchalante.

Jordan avait toutefois l'impression qu'il se rendait vers un but bien précis.

Carlton House brillait ce soir-là de tous ses feux. Des milliers d'invitées portant bijoux se pressaient dans ses salles fastueuses, ses halls orfévrés et sur ses sols de marbre poli qui reflétaient l'éclat d'une myriade de chandeliers.

Les nus de marbre qui se dressaient dans tous les coins accueillèrent une parade interminable de personnalités européennes riches et titrées. Les hommes arboraient, comme Jordan, queues-de-pie et cravates blanches amidonnées, tandis que les dames s'affichaient dans un assortiment de couleurs digne des collections botaniques de Kew.

Les yeux fixés sur sa cible, Jordan traversait la foule en recueillant au passage des bribes de conversation.

— Le mariage devrait suivre bientôt.

— Le 2 mai, c'est cela ?

— Oui. À Westminster ?

— Non. Il sera célébré ici même, au palais.

— Vraiment ?

— Ce sera une cérémonie entre intimes, d'après Son Altesse. Il pense qu'elle se déroulera dans la salle écarlate.

— Comme c'est charmant !

Jordan prêtait une attention tout aussi distraite à la musique que dispensaient des formations disposées un peu partout – ici un trio de violons, là un duo de harpiste et de flûtiste... Par les fenêtres lui parvenaient les accords de l'orchestre préféré du régent, une fanfare de cuivres allemande qui jouait sur la terrasse dominant les jardins.

Jordan cessa cependant d'y prendre garde : Albert accélérât le pas.

Deux antichambres au sol de marbre rutilant flanquaient le grand vestibule où se déversait un flot continu de nouveaux arrivants chamarrés. Albert les traversa l'une après l'autre, se dirigeant vers les appartements privés du régent. En tout cas, Jordan était pratiquement sûr qu'il empruntait le même chemin que Mara et lui avaient suivi quand ils avaient apporté le Gerrit Dou au prince.

Enfournant le reste du gâteau dans sa bouche et vidant sa coupe de champagne, Alby pénétra dans une pièce qui donnait dans la deuxième antichambre.

Jordan se rapprocha à pas comptés de la porte à deux vantaux qui en défendait l'accès. Un rapide coup d'œil à l'intérieur lui révéla une grande bibliothèque de style néogothique.

Un certain nombre d'invités s'y étaient réunis pour discuter, profitant de la relative tranquillité du lieu.

Jordan fronça les sourcils en entendant Albert s'adresser à eux.

— Mesdames et messieurs, dit-il sur un ton suave, Son Altesse royale s'apprête à porter un toast, au pied du grand escalier, à la princesse Charlotte et au prince Léopold. Catalani qui, comme vous le savez, est des nôtres ce soir, a accepté de chanter ensuite pour le couple.

Il s'interrompit pour répondre à la question d'une dame âgée que Jordan ne comprit pas.

— Oui, c'est cela même... Je vous convie donc à vous rendre dans l'Octogone où, après le toast et le récital de Catalani, le bal devrait commencer.

Sans même songer que le duc pouvait les manipuler, les membres de l'assistance se hâtèrent de quitter la bibliothèque pour ne pas manquer les réjouissances annoncées.

Jordan se demanda où Albert voulait en venir. Voyant que ce dernier devait répéter ses propos à un couple âgé qui semblait un peu sourd, il en profita pour se faufiler discrètement dans la pièce et se dissimuler derrière un large pilier.

Peu après, Alby dépassait sa cachette tout en incitant les retardataires à presser le pas. Une fois la bibliothèque déserte, il rabattit les vantaux dont il tira le verrou. Puis il se précipita vers les fenêtres pour fermer les rideaux.

Enfin, il souffla toutes les chandelles à l'exception d'une seule.

Appréciant la pénombre qui achevait de le dissimuler, Jordan vit le duc se diriger vers une petite porte située dans le coin opposé de la bibliothèque et sortir une clé de la poche de son gilet.

Au cliquetis que cette dernière produisit dans la serrure, il comprit que le dandy devait être très nerveux.

Mais que diable fabrique-t-il ? se demanda Jordan tout en contournant le pilier pour se rapprocher un peu.

Albert s'immobilisa soudain et se tourna vers les ténèbres qui l'environnaient avec un regard paniqué.

— Qui est là ?

Jordan retint son souffle et resta coi.

Au bout d'un moment, Alby étouffa un juron avant de se pencher de nouveau sur la serrure de la porte.

Celle-ci s'ouvrit enfin en couinant sur ses gonds.

Dans un miroir à cadre doré qui surmontait l'une des cheminées de la bibliothèque, Jordan vit le dandy pénétrer dans ce qui semblait être un petit cabinet, meublé d'un secrétaire et d'armoires de rangement.

Étant donné la proximité des appartements royaux, il en conclut qu'Albert venait de s'introduire dans le bureau personnel de Son Altesse royale.

Le duc posa la chandelle sur le secrétaire et ressortit la clé pour ouvrir le tiroir du haut du meuble.

Jordan observa sans bouger Alby qui fouillait les papiers du régent, le visage aussi livide qu'un masque mortuaire. Il n'avait pas l'air d'être là de son plein gré mais plutôt sous la contrainte. Et, de fait, cette intrusion pouvait lui valoir la pendaison.

On lui avait demandé de prendre quelque chose dans cette pièce – mais quoi ?

Un coup fut soudain frappé à la porte de la bibliothèque.

Dans le cabinet royal, Albert se figea.

— Hé, oh ? Il y a quelqu'un là-dedans ?

Jordan reconnut la voix avec horreur.

*Mara !*

— Jordan, tu es là ? J'ai cru te voir entrer ici...

Elle frappa de nouveau.

— Jordan, ouvre-moi ! Tu m'as promis une danse et l'orchestre doit bientôt jouer une valse.

Seigneur Dieu, elle m'a suivi ! songea Jordan.

Albert se mit brusquement en branle et s'empressa de ranger les papiers, avant de sortir du bureau dont il referma précipitamment la porte derrière lui.

Il s'avança ensuite au centre de la bibliothèque et, tandis que Mara continuait à cogner sur le battant, leva haut la chandelle pour sonder l'obscurité de la salle.

— Falconridge ? murmura-t-il sur un ton rageur. Vous êtes là, Falconridge ? Par Dieu, répondez-moi !

Jordan resta silencieux.

Voilà pourquoi il ne fallait jamais mélanger travail et plaisir, se dit-il avec contrariété. Mara avait pratiquement éventé sa couverture !

Son seul espoir de garder la confiance d'Alby était que ce dernier pense que la jeune femme s'était trompée.

Elle frappa encore une fois à la porte.

— Jordan ?

Albert paraissait indécis.

À la fin, il étouffa un juron et, posant sa chandelle sur une table, sortit par une troisième porte qui s'ouvrait entre deux colonnes, de l'autre côté de la salle.

Jordan ne doutait pas qu'il allait se remontrer à la soirée, ne serait-ce que pour dissiper les éventuels soupçons qu'aurait pu susciter son absence.

Quand il fut assuré que le gandin était bien reparti, il sortit de sa cachette et se rapprocha de la porte, craignant que Mara ne finisse par susciter la curiosité d'autres invités, à force de marteler ainsi les vantaux.

— Jordan, je sais que tu es là ! Es-tu malade ?

La jeune femme marqua une pause, avant d'ajouter d'une voix mal assurée :

— Tu es seul ?

Jordan écarquilla les yeux. Elle avait cru qu'il s'était éclipsé avec une autre femme ? Doux Jésus...

Il fallait la détromper au plus vite.

— Ah, te voilà ! s'exclama-t-elle quand il ouvrit enfin la porte. Que fais-tu là ?

— Je t'attendais, chuchota-t-il avant de la prendre par la taille et de l'attirer dans ses bras.

Puis, appliquant une tactique de diversion chère aux espions, il se mit à l'embrasser avec ferveur tout en refermant la porte.

## 11

Après la mise en garde énigmatique du régent contre Jordan, Mara s'était alarmée de ce que ce dernier tarde tant à lui ouvrir.

Qu'avait voulu dire Prinny, au juste ? Son royal ami détenait-il sur Jordan des informations qu'elle ignorait – et qu'il avait pu apprendre, par exemple, au cours de leur soirée au Watier's ?

Seigneur, et s'il fréquentait une autre femme ?

Après tout, avait-elle songé dans un sursaut de panique, c'était possible. Elle ne le voyait pas tout le temps et, quoique amants, chacun d'eux avait encore sa vie.

D'ailleurs, elle avait parfois l'impression qu'il lui cachait quelque chose...

Heureusement, le long et profond baiser dont il la gratifia dissipa ses doutes – d'autant qu'il était seul dans la bibliothèque.

— Ça va mieux ? s'enquit-il dans un murmure rauque, quelques instants plus tard.

— Qu'est-ce que tu manigances ici ? chuchota-t-elle en considérant l'obscurité environnante que perçait, un peu plus loin, une chandelle solitaire. Tu avais l'air d'un conspirateur quand je t'ai vu traverser l'Octogone, tout à l'heure.

— D'un conspirateur ? répéta-t-il en haussant un sourcil.

— Eh bien, quand tu as descendu l'escalier, je pensais que tu venais me rejoindre, mais tu t'es arrêté brusquement et tu as changé de chemin, comme si tu avais oublié un rendez-vous important – plus important que moi, en tout cas, conclut-elle avec une moue dépitée.

— Non, ma chérie. J'ai eu simplement une autre idée, c'est tout. Mais, dis-moi, il t'en a fallu du temps pour venir, répliqua-t-il avec un sourire canaille.

— Tu aurais pu au moins me prévenir que tu souhaitais que je t'accompagne !

— Pour que tout le monde nous voie partir ensemble ? Imaginez un peu le scandale, lady Pierson, dit-il sur un ton de reproche lascif. Et puis, j'ai trouvé que c'était plus excitant ainsi. Si ma mémoire est bonne, tu aimes bien les surprises, Mara... surtout si elles sont excitantes, n'est-ce pas ?

Il fit courir un doigt sur l'un de ses seins dont il taquina la pointe sous sa robe.

Elle le dévisagea, les lèvres encore humides de son baiser.

— Qu'as-tu en tête ?

Il eut un sourire diabolique, digne d'un membre de l'Inferno Club.

— Devine.

— Oh, lord Falconridge ! le tança-t-elle d'une voix soudain essoufflée. En plein milieu d'un bal royal ? Il y a des milliers de personnes autour de nous !

— Justement : qui remarquera notre absence dans cette cohue ?

Il l'embrassa de nouveau.



Elle ne lui résista pas.

— Tu es tellement belle ce soir, Mara. Je n'ai pas cessé d'avoir envie de toi, avoua-t-il contre sa bouche.

Elle tressaillit.

Elle continuait toutefois à trouver son comportement étrange, sans pouvoir déterminer en quoi.

« Prenez garde », lui avait dit le régent.

Jordan se recula un peu et la considéra avec un air amusé.

— Qu'y a-t-il, ma chérie ?

— Je ne sais pas, répondit-elle en soutenant son regard. La situation me paraît toujours... bizarre.

— Parce que tu me croyais avec une autre femme ? Et que tu comprends maintenant ta méprise ?

Dites ainsi, ses craintes paraissaient en effet ridicules. Elle se sentit rougir.

— Nombre de ces dames t'ont reluqué ce soir ! rétorqua-t-elle.

— Et alors ? Il n'y a que toi qui m'intéresses. Bon, allons-nous nous disputer toute la nuit... ou profiter un peu de la tranquillité de cette cachette ? demanda-t-il dans un ronronnement avant de l'attirer de nouveau contre lui.

Le contact de son corps athlétique ne manqua pas d'émoustiller Mara, mais quelque chose la retenait encore. Elle écarta ses joues brûlantes des lèvres doucement insistantes de son amant.

— Pourquoi as-tu mis si longtemps à m'ouvrir ?

— Je n'arrivais plus à distinguer la porte, après avoir soufflé les chandelles de la bibliothèque. J'en avais laissé juste une allumée, à l'autre bout de la pièce. Il a fallu que j'aie la chercher.

— Et pourquoi avais-tu éteint la lumière ?

— À ton avis ? rétorqua-t-il en embrassant sa petite moue dubitative.

Elle se recula un peu pour le dévisager.

Il plongea ses yeux dans les siens.

— Il n'y a personne dont tu doives être jalouse, Mara. Je suis tout à toi. Et je vais te le prouver.

Il prit son visage entre ses mains et se remit à encenser ses lèvres de baisers.

Tout en embrassant la jeune femme avec ferveur, Jordan ne s'attendait pas vraiment que Mara se laisse posséder dans le palais, en plein bal royal.

Le lui proposer ne coûtait rien mais il s'apprêtait à essuyer un refus – ensuite, il la ramènerait sagement dans l'Octogone et danserait avec elle, comme promis.

Il ne tarda cependant pas à comprendre qu'il se trompait, car la jeune femme noua les bras autour de son cou et approfondit d'elle-même leur baiser.

Surpris mais ravi, il la pressa contre elle, jouissant du contact de son corps souple contre le sien, tandis que leurs langues livraient leur duel grisant. Celle de Mara avait un goût de champagne qui acheva de l'enivrer.

Elle l'embrassait avec une passion débridée et possessive, le palpant sans retenue de ses mains aux longs gants de satin, depuis sa tête jusqu'à sa taille, en passant par ses épaules, son torse. Chacun de ses gestes signifiait clairement qu'il lui appartenait.

Loin d'en être offusqué, Jordan était au contraire enchanté de cette hardiesse et laissa échapper un hoquet de plaisir quand les doigts audacieux de Mara se refermèrent sur la bosse de sa virilité.

Il eut un rire bref et éberlué.

— Je ne m'attendais pas à ça, avoua-t-il en se sentant instantanément durcir.

En guise de réponse, elle se mit à le frotter à travers le pantalon. Le peu de sang-froid qui lui restait s'envola.

Rouvrant les yeux, il la contempla avec adoration.

— Où veux-tu ? murmura-t-il. Par terre ? Sur la banquette ? Debout ? Là-bas, peut-être ?

Il lui désigna le pilier le plus proche avec un hochement du menton.

Elle suivit son regard, puis baissa les paupières avec un petit sourire avant de se tourner vers le pilier. Elle lui adressa ensuite une œillade torride par-dessus son épaule, avant d'ôter un de ses gants et de le laisser tomber derrière elle avec une effronterie de coquette.

Jordan suivait tous ses mouvements fluides et sensuels avec fascination, émerveillé par cette Mara épanouie, par l'amante qu'il avait libérée en elle.

Elle s'adossa contre le pilier en arquant les reins, la poitrine tendue.

— Prends-moi, chuchota-t-elle d'une voix rauque de désir.

Jordan fut certain que, sans l'entraînement impitoyable qu'il avait reçu pour cacher ses émotions, sa mâchoire se serait décrochée jusqu'au plancher.

Rêvait-il ?

Il rejoignit la jeune femme dans un état de transe et, prenant sa main nue, la porta à ses lèvres pour en embrasser le dos, le poignet, la paume... Fermant les yeux, il s'attaqua ensuite au renflement exquis à la base du pouce, avant de suivre la ligne du cœur jusqu'aux doigts élégants.

L'entendant gémir, il se rapprocha d'elle et, un bras passé autour de sa taille, reporta son attention sur les courbes crémeuses de ses seins.

Sa toilette de bal audacieusement échancrée était de la dernière mode, mais son contenu d'opulente chair féminine le captivait beaucoup plus, en particulier ce que dissimulait – à peine – le corsage.

Celui-ci consistait en un simple pan de satin rose tendu sur la moitié inférieure de la poitrine et masquait tout juste les mamelons de Mara. Au-dessus, vierge de tout bijou, s'étendait la nudité alléchante de son cou satiné. Juste en dessous de ses seins fermes et généreux, une écharpe marquait la séparation entre corsage et jupe, soulignant une taille que serrait un léger corselet.

Il n'y avait donc, entre lui et cette poitrine qui le tentait tellement, qu'une épaisseur de satin et celle de la chemise en batiste qu'elle portait dessous.

Il se mit à taquiner la pointe de ses seins à travers ce mince écran de tissus et la sentit croître sous ses pouces – telle son envie de la prendre dans sa bouche.

— Oh, Jordan, s'il te plaît, gémit-elle, comme en écho à la pulsion qui l'animait lui-même.

Il glissa une main tremblante sous sa robe en prenant garde à ne pas déchirer la fragile toilette.

Il lui fallait goûter aux seins de Mara. Maintenant.

Il s'agenouilla devant elle et, tandis qu'elle s'alanguissait contre le pilier, au milieu de ce palais bondé d'invités de marque, il libéra ses seins l'un après l'autre et put enfin les savourer à loisir – banquet digne d'un roi !

Il était si absorbé par son festin qu'il remarqua à peine le petit pied chaussé d'une ballerine en satin qui remontait le long de sa cuisse, vers son entrejambe. Il suffit cependant d'une caresse appuyée de Mara contre sa virilité pour que son membre achève de se tendre.

N'en pouvant plus, il saisit le peton avec un rire étouffé.

— Toujours aussi aguicheuse, hein ? s'enquit-il sur un ton faussement sévère, le regard éperdu d'adoration.

Elle appuya la tête contre le pilier en se mordant la lèvre.

— Je vais périr de convoitise si vous ne me faites pas immédiatement l'amour, milord.

— À votre service, milady, répliqua-t-il en se redressant, soulevé par un appétit qui chassa de son esprit le remords de lui avoir menti.

Il n'avait plus qu'une pensée en tête : s'unir à elle.

La soulevant avec aisance dans ses bras, il la porta jusqu'à la lourde table en bois où était posée la chandelle.

Mara s'y étendit en fermant les paupières et, dans l'attente, se mit à onduler langoureusement sur la dure surface de son plateau.

Debout devant elle, Jordan s'empressa d'ôter son pantalon. Il avait conscience que le temps leur était compté. On pouvait les surprendre à tout moment. Mais le risque attisait son excitation.

Il souleva prestement la jupe de la jeune femme et, la tenant par les hanches, la pénétra aussitôt.

Tous deux soupirèrent d'aise.

— Oh, Seigneur, comme j'en avais besoin... lâcha-t-il dans un souffle.

Il la sentit se détendre sous lui, cependant que ses yeux lourds de désir se rivaient aux siens.

— Jordan, chuchota-t-elle d'une voix rêveuse. Quand tu as dit que tu étais tout à moi, étais-tu sérieux ou était-ce par pure galanterie ?

— C'était la vérité, répondit-il sur le même ton. Aujourd'hui comme hier. Tu le sais bien.

Elle secoua lentement la tête.

— Je le savais uniquement pour moi – que je t'appartenais.

Elle noua alors les jambes autour de sa taille et l'accueillit plus profondément encore dans son intimité. Il s'y perdit avec délices.

À la lueur de la chandelle solitaire, il suivit en elle la montée du plaisir, admirant l'éclat de ses lèvres, la carnation de sa peau lumineuse, ses seins qui jaillissaient librement de sa somptueuse robe de bal.

À ce spectacle, sa virilité gagna encore en ampleur et en force. Il la vit se mordre les lèvres en réponse, pour étouffer ses soupirs de volupté.

Ces cris sourds semblaient remuer une part de lui primitive, tout au fond de son personnage de diplomate mondain.

Il avait soudain envie de déchirer cette exquise toilette pour révéler le corps qu'elle cachait. Mais il s'en retint, la robe n'offrant après tout qu'un obstacle minime aux pérégrinations de ses mains.

Il saisit les seins de Mara dans ses paumes tout en continuant à aller et venir en elle.

Finalement, il prit ses poignets qu'il plaqua au-dessus de sa tête, sur la table.

— Oh, mon Dieu, Jordan, tu me satisfais si profondément, dit-elle en gigotant sous lui, visiblement stimulée par cette légère contrainte.

Il la pilonna plus vigoureusement.

À un moment, il y eut un faible bruit de coutures qui craquaient, mais il n'y prit garde dans le feu de la passion.

Jamais il n'avait autant adulé la jeune femme.

Étreint par une tendresse féroce, il ne pouvait détacher les yeux de cette créature adorable, inoubliable, qui avait ravi son cœur au premier coup d'œil.

Il éprouva soudain l'envie quasi irréprensible de lui crier son amour. Il serra les dents pour réprimer l'aveu, mais cet élan ne l'en secoua pas moins intérieurement et il se promit d'y réfléchir plus tard.

Puis la douceur fabuleuse du moment reprit possession de ses sens et il ferma les yeux pour mieux la savourer.

Le temps ralentit, le monde autour d'eux disparut. Il n'y avait plus que Mara et lui.

Elle le prit par le cou pour le pencher vers elle et se mit à l’embrasser tout en lui caressant les joues, le cou, la nuque, la tête...

— Donne-moi un enfant, Jordan.

Cette requête murmurée l’ébranla au plus intime. Il en trembla, littéralement, et des larmes lui montèrent aux yeux, tant ces paroles répondaient à une aspiration depuis longtemps inassouvie.

Mais il ne pouvait se permettre de caresser ce rêve. Rien que l’envisager faisait trop mal.

Cependant Mara s’agitait sous lui, toujours en quête de volupté. Jordan eut l’impression que la pièce tournait autour d’eux. Toutes les cellules de son corps, tels des ressorts bandés, aspiraient à la détente.

— C’est si bon, geignit-elle.

Trop essoufflé pour continuer à l’embrasser, il posa ses lèvres contre son menton, vibrant aux râles de bonheur qu’elle émettait à chacune de ses poussées.

— Jouis, ma chérie, l’encouragea-t-il en la sentant trembler.

Il se mit à caresser son clitoris pour accentuer son plaisir, effleurant délicatement le bourgeon dur de la pulpe du pouce. Un long feulement modulé s’échappa des lèvres de la jeune femme.

Jordan ferma les paupières, craignant de ne pouvoir se retenir plus longtemps – ce qui l’étonna car, d’ordinaire, il ne perdait jamais le contrôle de lui-même.

Il se mit à réciter les noms des empereurs romains dans l’ordre chronologique, avec les dates de leur règne, mais ce vieux truc d’écolier ne l’aida guère.

Mara était en feu. Disparues, la dame du monde réservée et la coquette prude : Jordan avait devant lui une créature lascive et ensorcelante.

Elle poussa enfin le cri de libération qu’il attendait pour se soulager lui-même. Sa féminité se resserra autour de son membre dans des spasmes brûlants qui vainquirent ses dernières résistances.

Aveuglé par les ondes de pur bonheur qui l’engloutissaient, il empoigna les globes veloutés de ses fesses pour l’empaler au plus profond et la faire sienne.

Oh, oui !

Il eut la révélation qu’ils franchissaient ensemble un point de non-retour et que, désormais, il lui appartenait autant qu’elle lui appartenait, qu’ils étaient voués l’un à l’autre.

Elle lâcha son nom dans un murmure étranglé tandis qu’il s’abîmait dans la violence exquise de la volupté.

Puis un calme immense, un calme haletant retomba sur le couple uni.

Et, dans cette tranquillité solennelle, Jordan comprit que sa destinée était liée à celle de Mara, et qu’il était hors de question qu’il la perde de nouveau.

Il devait l’épouser.

Il lui était désormais impossible de vivre sans elle.

Hélas, il n’avait pas fini la mission que lui avait confiée l’Ordre. Le danger rôdait autour d’eux. Et cela, dans ce palais même. Il ne pouvait compromettre plus encore la sécurité de la jeune femme.

Son cœur s’indigna. Jordan se répéta qu’il avait attendu douze ans ces retrouvailles. Il pourrait bien survivre quelques semaines de plus sans Mara pour épouse.

Prenant son menton du bout des doigts, elle tourna son visage vers elle pour l’embrasser doucement.

Ils se dévisagèrent.

Tu es le rêve de ma vie, songea-t-il, bouleversé de tendresse, tout en caressant ses cheveux. Le rêve de toute ma vie.

Elle lui sourit.

— Parfois, Falconridge, tu sais réellement te surpasser, chuchota-t-elle, les yeux pétillants d'allégresse.

Il rit tout bas. Elle l'imita de ce trille rauque et émouvant que laissent échapper les femmes quand elles sont comblées.

— Merci, répondit-il.

— Merci à *toi*, corrigea-t-elle en l'embrassant, avant de repousser son torse. Et merci de te reculer.

Il se retira d'elle avec un soupir. Puis il reboutonna son pantalon et l'aida à se relever.

Comme elle allait rajuster sa toilette devant le miroir, Jordan sortit son mouchoir pour s'éponger le front.

Tout en observant la jeune femme, il fut pris d'un scrupule : désirait-elle le mariage, de son côté ? Son veuvage l'avait libérée des hommes et, même si elle voulait un enfant de lui, il n'était pas certain qu'elle souhaite pour autant officialiser leur relation.

Maintenant, s'il venait de la mettre enceinte, il n'allait pas vraiment lui laisser le choix : elle l'épouserait pour fonder avec lui un foyer digne de ce nom, que cela lui plaise ou non.

Mais il n'allait pas parler de cela pour l'instant, si profonde soit cette aspiration en lui.

Il alla se camper derrière elle et, tandis qu'elle continuait à s'examiner dans la glace, il plaça ses mains sur ses bras veloutés et pencha la tête pour embrasser une de ses épaules.

— Tu es splendide, dit-il.

— Je suis dans un état pitoyable, oui ! Et je crains que nous n'ayons un autre problème : tu as déchiré ma robe, voyou.

— Désolé, mais je ne le regrette pas, répliqua-t-il dans un souffle tendre tout en la prenant par la taille.

Elle plongea ses yeux dans le reflet des siens.

— Vous êtes un coquin, milord.

— Je te ramène à la maison, dit-il tout en humant avec délices l'odeur de plaisir qui émanait d'eux.

— Reste avec moi cette nuit, murmura-t-elle.

— Pourquoi pas... si tu me prépares un sandwich, la taquina-t-il avant de lui déposer un autre baiser dans le cou.

— Avec plaisir, chuchota-t-elle en rougissant comme une jeune fille. Cela te redonnera des forces... pour recommencer.

Il grommela son assentiment tout en resserrant sa prise sur sa taille. Elle parut accepter sereinement cette étreinte et appuya la tête en arrière contre sa poitrine.

Avec un dernier bécot sonore sur sa nuque, il la relâcha et, se campant à son tour devant le miroir, entreprit de remettre un peu d'ordre dans sa tenue.

Mara le regarda avec un sourire rêveur passer les doigts dans ses cheveux courts et resserrer le nœud de sa cravate. Cependant, la rougeur de son visage et l'expression repue de ses yeux aux paupières alanguies indiquaient clairement qu'il avait connu un plaisir intense.

Par Dieu, cette soirée l'avait plus enchanté que le régent ne le saurait jamais !

— Bon, il ne reste plus qu'à s'éclipser discrètement, dit-il.

— Oh, nous n'avons qu'à prendre l'escalier privé de Son Altesse, suggéra la jeune femme. On y accède par là.

Elle désigna la porte par laquelle s'était échappé Albert un peu plus tôt.

— Et on pourra sortir du palais sans être vus ? s'enquit-il.

Elle haussa les épaules.

— Nous aurons seulement un des vestibules publics à traverser. Mais mieux vaut emporter la chandelle avec nous : c'est plutôt sombre, là-dedans.

— Et par là, ça mène où ? demanda-t-il sur un ton détaché en lui montrant la porte du bureau.

— C'est le cabinet privé du régent – non qu'il s'en serve beaucoup, du reste : il n'aime pas la paperasse.

— Je le comprends, acquiesça Jordan en souriant.

— Allons, viens, dit-elle en l'entraînant vers la porte entre les piliers.

Jordan récupéra la chandelle au passage et aida Mara à faire pivoter le lourd battant. La jeune femme le précéda dans un couloir qui semblait longer les appartements royaux.

— J'espère que Son Altesse ne se formalisera pas de notre intrusion dans son espace intime, chuchota-t-il.

— Étant donné les circonstances, je crois qu'il n'y verra pas d'inconvénient, répliqua-t-elle. Notre Prinny aimait batifoler lui aussi dans des endroits insolites, au temps de sa jeunesse.

— Merci de me mettre ce genre d'images dans la tête.

Elle pouffa et se hâta de remonter le corridor, jusqu'à une deuxième porte qui donnait sur un espace vaste et éclairé *a giorno*.

Non loin de ce vestibule, la fête battait son plein.

N'ayant plus besoin de la chandelle, Jordan la souffla et la laissa dans le couloir derrière eux. Mara le guida ensuite jusqu'à une porte qui s'ouvrait dans le mur opposé et qui donnait dans l'escalier proprement dit.

Ils dévalèrent les marches main dans la main, la jupe de la jeune femme flottant gracieusement autour de ses jambes, et rejoignirent le porche d'entrée du palais où patientaient plusieurs intendants en charge d'accueillir les invités.

Jordan leur demanda qu'on aille chercher leur voiture. Puis, voyant Mara frissonner dans la fraîcheur nocturne, il ôta sa redingote pour en draper ses épaules. Elle lui sourit. Il lui adressa une œillade torride.

Tandis qu'ils attendaient leur voiture, il regarda derrière lui les vitres illuminées de Carlton House.

L'intrusion d'Albert dans les appartements royaux avait levé en lui une foule de questions, la première étant évidemment de savoir ce qu'y recherchait ce probable espion des Prométhéens.

Une deuxième question le taraudait cependant, peut-être plus perturbante encore.

Alby n'avait pas eu à forcer la porte du bureau du régent, ni même le tiroir de son secrétaire : qui donc lui en avait donné la clé ?

Quelle soirée éprouvante !

Albert Carew, duc de Holyfield, commençait à trouver son titre plus encombrant qu'autre chose.

Comme son carrosse surchargé d'ornements approchait de la résidence ducale de son frère – ou plutôt, sa résidence ducale – située en bordure de la ville, il regarda par la vitre de la portière pour voir s'il n'y était pas attendu.

Grâce à Dieu, l'endroit semblait tranquille au clair de lune, et aucun attelage n'était visible dans l'allée circulaire entourant l'élégante fontaine qui se dressait devant le bâtiment.

Malheureusement, ce calme risquait de n'être que provisoire, le terrible Dresden Bloodwell pouvant lui tomber dessus à tout moment.

Pas étonnant que j'aie les nerfs en pelote, avec ce démon sur le dos ! songea-t-il.

Il espérait au moins avoir le temps d'imaginer une excuse pour son échec de ce soir.

Ce n'était pas sa faute, tout de même ! En fait, rien ne l'était vraiment. Telle était du moins sa règle de conduite ordinaire : n'être responsable de rien.

Sa voiture s'arrêta et son valet de pied vint lui ouvrir la portière. Tout en ôtant ses gants blancs de soirée, il s'empressa de gagner le perron de sa gigantesque demeure, sa cape de satin noir flottant dans son sillage.

Son majordome vint lui ouvrir la porte en l'accueillant avec une profonde courbette.

— Y a-t-il eu des visites en mon absence ? s'enquit-il d'une voix tendue.

— Non, Votre Grâce, répondit le domestique tout en lui retirant sa fastueuse cape avant de prendre les gants qu'il lui tendait. Désirez-vous une collation, monsieur ?

Albert le toisa avec humeur. Comment aurait-il pu manger, avec une pareille crainte au ventre ?

— Alors un bain, peut-être ?

Albert marqua une pause, prit une profonde inspiration et s'adjura mentalement au calme.

Les suggestions obséquieuses de son majordome étaient parfaitement normales, après tout. Et cette normalité le réconfortait quelque peu.

— Oui, dit-il enfin, un bain serait une bonne idée. Et mettez-y des sels à la lavande : cela m'aidera à me détendre.

— Bien, Votre Grâce, repartit le serviteur, avant de s'incliner et d'aller ranimer la domesticité assoupie pour que de l'eau soit mise à chauffer et portée dans la chambre du maître.

Rassérénié, Albert s'y rendit lui-même. Comme il passait devant l'un des trumeaux de l'immense hall d'entrée, il s'immobilisa, attiré par son propre reflet, et s'adressa un hochement de tête approbateur – alors même que l'odieux mot de « trahison » s'insinuait dans son esprit.

Absurde ! protesta-t-il en lui-même.

Il n'en avait pas moins l'estomac noué.

Il ignore cette sensation. Il n'était *pas* un traître. En tout cas, il ne souhaitait de mal à personne. Ce n'était pas sa faute. Il n'avait pas le choix. Il s'efforçait simplement de survivre.

Et puis, son image dans la glace confirmait qu'il était toujours Alby, égal à lui-même quoique duc, gloire de Bond Street, régent de la mode, titulaire d'un des fauteuils aux bow-windows du White's où les dandys en vue s'offraient en spectacle au monde entier.

Un traître, lui ? Qui oserait avancer une chose pareille ?

Avait-il seulement l'air torve et sournois d'un voleur prêt à s'introduire dans le bureau royal pour y dérober des documents ?

Ce souvenir de son échec lui assécha la gorge. Il l'effaça de sa mémoire.

Tout dandy digne de ce nom savait que la réalité n'existe que dans le regard d'autrui. Si personne ne l'avait vu fouiller dans les papiers de Son Altesse royale, alors c'était comme si rien ne s'était passé.

Préférant ne pas creuser ce sophisme, il se remit en branle et se lança dans l'escalier dont il grimpa les marches quatre à quatre, tel un homme voulant fuir sa propre folie.

Hélas, avant qu'il ait atteint le palier et remonté le couloir menant à sa chambre, des images de la bibliothèque ténébreuse du palais revinrent le hanter.

Pendant un bref instant, il aurait juré qu'on l'observait, là-bas. Puis, comme pour confirmer ses craintes, Mara était venue frapper à la porte en appelant son étalon aux yeux bleus.

Mais la veuve délurée se trompait, c'était forcé. Pourquoi diable Falconridge aurait-il décidé de le suivre ? Cela n'était pas debout, d'autant que son nouveau partenaire de whist ne lui avait jusqu'à

présent inspiré aucune méfiance. Au contraire, en plus de se révéler un agréable compagnon de jeu, le comte avait une réputation d'homme d'honneur affable et sérieux. Supposer qu'il soit une sorte d'espion comme ce diable de Dresden Bloodwell paraissait hautement fantaisiste.

Non : il n'y avait personne d'autre que lui dans cette maudite bibliothèque. L'impression d'être épié était le fruit de son imagination.

Car Dieu savait qu'il n'était pas fait pour les intrigues. Une terreur aussi sournoise que constante le minait depuis l'instant où Dresden Bloodwell avait fait irruption dans son existence.

Maintenant encore, alors qu'il pénétrait dans sa grande chambre obscure, une crainte puérile lui crispait les entrailles.

Nul danger ne semblait pourtant l'y attendre.

Il referma avec soulagement la porte de son havre luxueux et retira négligemment sa cravate, dont son valet avait mis une demi-heure à peaufiner le nœud.

La force de l'habitude le conduisit devant sa coiffeuse, sur laquelle il posa la longueur d'étoffe avant de déboutonner son gilet de satin blanc.

Tandis qu'il se mirait dans la glace, son pire cauchemar se matérialisa soudain dans les profondeurs du miroir.

— Alors, vous l'avez ?

Il pivota sur lui-même en sursautant.

— Jésus ! Vous m'avez fichu une de ces trouilles !

— La liste ? insista Bloodwell de cette voix atone et impitoyable qui donnait toujours le frisson à Albert.

Le cœur de ce dernier battait si fort qu'il peinait à retrouver son souffle. Il recula pour échapper au regard pénétrant de l'intrus – le regard le plus mortellement froid qu'il ait connu.

Bloodwell attendait une réponse.

Albert hésita, se gratta la tempe, puis, rassemblant son courage, posa les mains sur ses hanches et releva la tête vers son visiteur.

— Non.

L'assassin plissa les paupières, visiblement contrarié.

— Vous vous êtes bien rendu à Carlton House ce soir, n'est-ce pas ?

— Oui, mais je n'ai pas réussi à trouver cette liste.

Il y eut un silence.

— La clé que je vous ai donnée ne fonctionnait-elle pas ?

— Si, mais la liste ne se trouvait pas dans le cabinet.

— Elle y est pourtant.

— Peut-être a-t-elle été rangée ailleurs...

— La personne qui m'a transmis ce renseignement est autrement plus fiable que vous, l'interrompit Bloodwell en prenant place, avec son sans-gêne habituel, dans le fauteuil préféré d'Albert. Maintenant, j'admets que cela ne veut pas dire grand-chose...

Comptait-il donc s'attarder ? s'interrogea celui-ci avec atterrement.

Mortifié d'être aussi terrorisé par cet homme, le cœur battant de colère et d'humiliation, il n'en réussit pas moins à redresser crânement le menton.

— Ce n'est pas ma faute, énonça-t-il. J'ai été interrompu dans mes recherches. Une femme est venue frapper à la porte de la bibliothèque. Elle ne savait pas que j'étais là.

Bloodwell le dévisagea un long moment.

— Vous êtes un incapable, lâcha-t-il.



— Vous exigez de moi l'impossible !

— Ce n'est pas mon problème. Le temps court, Alby. Quand je vous demande quelque chose, vous me le donnez, c'est tout.

Albert leva les bras au ciel.

— J'ai essayé !

— Pas assez. Dois-je vous rappeler votre dette à mon égard ? À qui vous devez votre titre, Votre Grâce ?

— Je vais vous la trouver, votre satanée liste, rétorqua Albert en s'efforçant de contenir sa fureur.

Bloodwell se redressa avec un sourire de fauve.

— Voilà qui m'agrée plus. Quand devez-vous revoir le régent ?

— Dans quelques jours. À notre partie de cartes hebdomadaire.

— Parfait, approuva Bloodwell en opinant lentement du chef. Je vous laisse encore une quinzaine pour retourner à Carlton House et me rapporter la liste. Mais la prochaine fois que je vous la demanderai, par la barbe de Lucifer, vous feriez mieux de l'avoir, Albert ! Ne vous avisez pas de me devenir inutile... Me comprenez-vous ?

Albert déglutit avec difficulté.

— Oui... monsieur. Totalement.

Le regard seul de Bloodwell suffisait à lui donner l'impression de suffoquer. Son sang battait si fort à ses tempes qu'il craignit de défaillir.

Il aurait aimé se croire indispensable au tueur, mais il ne se faisait pas d'illusions.

— Bien, murmura ce dernier. À part ça, quelles nouvelles de la cour ?

Albert haussa les épaules et lui rapporta tout ce qu'il avait entendu au sujet du prochain mariage de la princesse Charlotte. L'assassin, à son grand soulagement, eut l'air satisfait de ces renseignements.

— Cela pourrait être utile. Je vous souhaite une bonne soirée, Votre Grâce. À dans quinze jours.

Allez au diable, songea Albert, la bouche sèche.

Les yeux écarquillés par la peur, il regarda la haute et mince silhouette noire se diriger vers la fenêtre ouverte, se glisser entre les rideaux soulevés par la brise et disparaître sur le balcon.

Dresden Bloodwell s'était une fois de plus évanoui dans les airs, tel un ange des ténèbres.

Deux semaines...

Albert laissa échapper une expiration frémissante et ploya la nuque avant de passer lentement la main dans les boucles parfaites de sa chevelure.

*Seigneur Dieu, comment vais-je faire ?*

## 12

Drake avait souffert d'une migraine épouvantable deux jours durant, se nourrissant du bout des lèvres et sortant à peine de sa chambre dont il gardait les rideaux fermés pour empêcher la lumière d'entrer. Le troisième jour, hier donc, son mal de tête s'était calmé et il était resté assis dans un fauteuil devant la fenêtre jusqu'au soir, taciturne et morose.

Si, depuis son arrivée, son attitude avait paru à Emily aussi singulière que distante, c'était la première fois qu'il se renfermait ainsi dans un silence boudeur.

La jeune femme en était inquiète.

Elle n'était pas près de renoncer à le guérir, mais il fallait avouer que le comte était devenu bien différent de l'homme qu'elle adulait depuis l'enfance. Et ce n'était pas non plus un patient très accommodant. Elle avait soigné des animaux plus dociles que lui.

Pourtant, tout ce qu'elle désirait, c'était lui redonner la santé, comme aux renards, oiseaux et faons blessés qu'elle avait secourus jusqu'alors – et qui venaient encore parfois chercher ses caresses.

À Drake, hélas, elle ne pouvait proposer pour l'instant que le simple tonique contre les maux de tête qu'elle était en train de préparer sur une table de rempotage, dans la serre attenante au potager. Des années durant, elle avait cultivé là tout un assortiment de plantes utiles.

Avec son couteau, elle coupa quelques brins odorants de sauge, l'ingrédient principal de son tonique éprouvé, et les mit dans un bol avec une branchette de romarin. Elle huma le parfum revigorant du mélange, avant d'aller cueillir deux ou trois feuilles de menthe.

Elle ferait ensuite bouillir le tout, jusqu'à obtention de la décoction qui, outre une senteur délicieuse, avait la vertu de dissiper la plupart des migraines courantes.

Malheureusement, rien n'était ordinaire dans l'affection qui touchait Drake.

Tout en jetant les feuilles de menthe poivrée dans le bol, Emily se prit à songer pour la première fois que ce mal de tête n'avait peut-être pas que des causes physiques.

Voilà une quinzaine que le comte était revenu à Westwood Manor. Peut-être s'y sentait-il désormais assez en sécurité pour laisser les souvenirs remonter à la surface.

Lord Rotherstone avait tenté de le faire parler pour savoir si la mémoire lui revenait. Emily avait également essayé d'entrer en contact avec lui, mais il ne paraissait pas d'humeur à communiquer et semblait préférer combattre seul ses démons intérieurs.

Le voir si abattu lui brisait le cœur. Lui qui jadis avait toujours un regard hardi et rieur, arborait une tête d'homme hanté par la peur et une rage sourde. Même ses yeux bleu vif avaient l'air éteints.

Non, ce n'était décidément pas le Drake qu'elle avait connu. Et chéri. Mais elle n'allait pas abandonner tout espoir pour autant. Au moins était-il en vie. Et l'avoir retrouvé balayait les

souffrances de ces mois de ténèbres où elle avait redouté d'apprendre sa mort.

Maintenant qu'elle l'avait de nouveau auprès d'elle, elle était décidée à le requinquer, coûte que coûte. Et peu lui importait que sa mère l'estime indigne de son fils. De toute manière, elle s'était résignée à ne pas l'épouser.

Personne ne pouvait cependant l'empêcher de l'aimer. Et de le protéger.

Alors qu'elle cueillait quelques feuilles de bétoine pour les ajouter à son mélange, elle entendit un bruit derrière elle et, se retournant, se trouva face à Drake qui venait d'entrer dans la serre.

— Ah, te voilà levé ! dit-elle avec un grand sourire tout en reposant son couteau.

Elle se frotta les mains contre le tablier qu'elle portait par-dessus sa robe brune.

— Comment te sens-tu, ce matin ?

— Bien mieux, murmura-t-il en la rejoignant devant la table à repoter. Grâce à toi.

Elle prit ses mains et le dévisagea un instant.

— Tu m'as donné beaucoup de souci.

— Je sais, répondit-il lentement. Mais je pense que ça va s'arranger, maintenant.

— Vraiment ? s'enquit-elle sur un ton plein d'espoir.

Sans mot dire, il la prit dans ses bras. La jeune femme ferma les yeux, attendrie par cette accolade inespérée.

— Tu sens la menthe et la sauge, chuchota-t-il sans la relâcher.

Il huma ses cheveux.

— Je te préparais un nouveau tonique.

— Merci pour tes bons soins, ma douce Emily.

— De rien, murmura-t-elle, émue par cette démonstration d'affection.

— C'est encore plus important pour moi que tu ne le crois.

Il déposa un baiser sur son front, à la racine de ses cheveux.

— Sais-tu que tu es la seule chose bonne et pure de ma vie ?

Le cœur de la jeune femme manqua un battement. Cet aveu lui coupait le souffle. Elle l'étreignit en retour, animée par un élan de protection.

— Je... Je suis tellement contente que tu te sentes mieux, bredouilla-t-elle timidement.

Tout en serrant Drake dans ses bras, elle remarqua le sergent Parker en faction, de l'autre côté du vitrage sale de la serre.

Lord Rotherstone, qui était parti pour un galop matinal sur son magnifique étalon Thoroughbred, revint à ce moment-là et salua le militaire, avant d'échanger quelques mots avec lui tout en flattant l'encolure de l'animal.

— Emily, il faut que je te dise quelque chose, déclara Drake.

— As-tu retrouvé la mémoire... ? commença-t-elle.

Il l'interrompit en la prenant par les épaules.

— Quoi qu'il arrive, ma douce et innocente Emily, je veux que tu saches que je tiens beaucoup à toi.

— Oh, Drake, soupira-t-elle, n'en croyant pas ses oreilles.

Était-ce un rêve ?

— Jamais je ne te ferais du mal.

— Je le sais bien... Drake, que se passe-t-il ? Tu as l'air étrange. Pourquoi me dis-tu... ?

Il la réduisit de nouveau au silence – cette fois-ci avec un baiser, à la stupeur ravie de la jeune femme qui sentit son cœur chavirer sous la caresse soyeuse de ses lèvres contre les siennes.

— Je suis désolé, chuchota-t-il peu après.

— Ce... Ce n'est pas grave, assura-t-elle, les joues brûlantes. Ça ne me dérange pas.

— Tu risques de changer d'avis, répliqua-t-il.

Et, à la vitesse de l'éclair, il s'empara du couteau avant de retourner Emily pour la plaquer contre sa poitrine.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-elle, affolée.

— Je m'en vais. Ne résiste pas.

Il la força à avancer vers la porte de la serre.

— Drake, arrête, je t'en prie ! Ils vont te tuer !

— Je ne peux pas rester ici. James a besoin de moi. Maintenant. Sa vie est en danger.

Ils furent repérés sitôt dehors.

La cour entra en éruption, Parker se mettant à crier tandis que les domestiques accouraient et que lord Rotherstone blêmait.

Ce dernier descendit de cheval.

— Laisse-la tranquille, rugit-il en s'avançant vers Drake.

— En arrière ou je la tue ! rétorqua celui-ci.

— Drake ! gémit Emily, le cœur brisé.

Comment pouvait-il s'en prendre à elle ?

Le sergent braqua son fusil sur Drake.

— Non ! hurla la jeune femme.

Drake parut hésiter. Il ne sait pas ce qu'il fait, songea-t-elle.

Le marquis leva la main pour ordonner à Parker de ne pas tirer.

— Drake, c'est de la folie. Relâche Emily. Elle a toujours été bonne avec toi.

— Et alors ? Je ne vous dois rien. Recule, te dis-je ! Je prends ton cheval. Et ne tente pas de m'arrêter ou elle meurt, le prévint Drake tout en entraînant la jeune femme vers l'étalon.

Celle-ci se laissa faire, soucieuse de lui éviter un coup de feu.

— Il est fou, monsieur ! s'exclama Parker.

Emily commençait à se le demander elle-même. Elle voulait néanmoins croire que Drake ne lui ferait pas de mal, comme il venait de le lui promettre. Et elle espérait que lord Rotherstone saurait se montrer patient.

Elle percevait la respiration haletante de Drake dans son dos.

Quand ils furent près du cheval, il plaça celui-ci entre le sergent et lui, hissa la jeune femme sur la selle et, tournant l'étalon, monta derrière elle d'un bond.

— Laissez-moi partir ou cette fille mourra, lança-t-il. Ne crois pas que j'en serais incapable, Max. Tu sais bien que je n'ai plus rien à perdre.

— Drake, écoute-moi, répondit ce dernier en se rapprochant, les paumes tournées vers le ciel en signe d'apaisement. Si tu retournes auprès des Prométhéens, l'Ordre sera forcé de te compter au nombre de nos ennemis.

— J'en prends le risque. Écarte-toi, Max.

Comme le marquis ouvrait la bouche, Drake talonna brusquement sa monture qui bondit en avant et, ignorant les sommations du sergent Parker, lança Thoroughbred en direction du parc.

Au moment où ils s'engageaient dans le sous-bois, ils durent sauter par-dessus une souche couchée en travers du sentier. Aveuglée par le vent de la course, le ventre comprimé par le bras de Drake qui la retenait contre lui, Emily poussa un hoquet de surprise en se sentant partir dans les airs.

— Où allons-nous ? s'écria-t-elle après s'être essuyé les yeux.

— Toi, tu vas rester là.

— Non ! Emmène-moi avec toi. Je n'ai pas peur.

— Je m'en doute, lui grommela-t-il à l'oreille, mais il n'est pas question que je t'implique dans cette histoire.

Il garda ensuite le silence, et la jeune femme comprit qu'il ne servirait à rien d'insister.

Quand ils eurent atteint la limite du domaine Westwood, Drake la fit descendre de cheval. Elle atterrit sur des jambes flageolantes.

— Pardonne-moi, mais je préfère garder ton couteau, lui dit-il.

— Drake ! s'exclama-t-elle en lui prenant la main. Je te supplie de ne pas partir. Tu n'es pas dans ton état normal. Tu as besoin d'aide. Tu as besoin de *moi* !

— Tu m'as déjà aidé plus que tu ne l'imagines, mon ange. Excuse-moi de t'avoir effrayée tout à l'heure.

— Ne me quitte pas !

— Il le faut.

— Je t'en prie, je ne pourrai pas le supporter !

Elle se mit à pleurer.

— Lâche-moi, Emily, lui demanda-t-il doucement. Tu dois m'oublier, car je ne reviendrai pas. Dis à Max qu'il faut que je termine ce que j'ai commencé. James va être tué si je ne suis pas là pour le protéger, or c'est le seul à pouvoir rallier l'opposition à Malcolm.

— Quoi ? fit-elle sans comprendre, les yeux remplis de larmes.

— Je sais qu'on me croit fou – et peut-être le suis-je, marmonna-t-il comme s'il se parlait à lui-même. Mais je peux être plus efficace de l'intérieur qu'ils ne l'ont jamais été de l'extérieur.

— Drake, si je te perds de nouveau...

— Tu n'as pas le choix. Ni moi.

— Je pourrais venir avec toi...

Il eut un rire amer.

— Et te jeter dans la gueule du loup ? Non, ce n'est pas possible. Sache cependant que c'est pour toi, et pour tout ce que tu représentes pour moi, que je dois aller jusqu'au bout. Tu es ma seule raison de me battre aujourd'hui.

— Alors reste avec moi !

— Tu n'as pas idée de ce qu'ils projettent ! s'écria-t-il avant d'écartier sa monture. Adieu, Emily.

Elle laissa retomber sa main avec un sanglot déchirant.

Il fit pivoter l'étalon et repartit au galop.

Ce soir-là, alors que la nouvelle de la fuite de Drake n'était pas encore parvenue à Londres, Jordan s'était rendu à la partie de cartes hebdomadaire du régent avec l'intention de tendre un piège à Albert.

Plus il était intime de Mara, et plus il avait hâte d'achever la mission en cours afin de pouvoir se consacrer entièrement à la jeune femme.

Il avait donc décidé de précipiter les choses en usant de l'arme favorite de l'espion : la désinformation.

Il avait ainsi lancé une rumeur qui se propageait maintenant d'un joueur à l'autre, et qui finirait par atteindre Albert sans que ce dernier en soupçonne la provenance.

Il avait d'abord raconté sa fable au colonel Hanger, qui l'avait répétée à Barrymore, qui l'avait chuchotée à Norfolk, qui l'avait transmise à l'honorable M. Byng, etc.

L'information, à vrai dire, était assez sensationnelle pour susciter l'émoi de ces messieurs. Et intéresser le mentor prométhéen d'Albert.

— Savez-vous la dernière ? Les médecins royaux sont sur le point de publier un rapport annonçant une rémission de la folie du roi George, comme cela est arrivé voilà quelques années. Si la santé mentale de Sa Majesté continue à s'améliorer, nul doute qu'il pourra remonter sur le trône. Et que le régent devra s'effacer.

Le seul qui n'avait pas encore pris connaissance de cette nouvelle était le prince lui-même, alors en train de savourer un gâteau aux amandes avec un air extasié, nul n'ayant encore osé lui faire part de sa possible déchéance.

Restait maintenant à guetter la réaction d'Albert.

En attendant, le comportement du dandy à l'égard de Jordan avait quelque peu rassuré ce dernier, le duc se contentant de lui témoigner sa morgue habituelle. Peut-être pensait-il que Mara s'était trompée en le croyant dans la bibliothèque. Ou alors il se jugeait plus malin que tout le monde.

En tous les cas, il ne parut pas le regarder de travers, et la soirée s'acheva comme d'habitude aux petites heures du matin.

La compagnie d'excentriques qui y avait participé évacua tranquillement le Watier's en se souhaitant une bonne nuit.

Garées le long de Piccadilly, une file de voitures luxueuses attendaient les personnages dont le blason ornait les portières laquées.

Grooms et valets de pied vinrent chercher leurs maîtres avinés, les uns moroses d'avoir perdu, les autres plastronnant, imbus de leurs victoires.

Jordan, qui avait autant perdu que gagné, gardait discrètement un œil sur Albert.

— Il a plu, on dirait, remarqua ce dernier en ajustant ses gants.

De fait, la nuit paraissait aussi humide que noire.

— Ou alors il y a eu du brouillard, renchérit Jordan.

Les murs de brique des bâtiments, les enseignes des boutiques et les pavés de la rue étaient gras de condensation et luisaient à la lueur des réverbères en fer forgé.

Comme le cocher du duc amenait son attelage devant la porte du Watier's, celui-ci glissa un petit pli dans la main de son valet de pied et, après lui avoir murmuré quelque consigne, grimpa dans la voiture qui partit aussitôt, laissant le valet qui s'éloigna dans la direction opposée.

Jordan réfléchit rapidement et prit sa décision dans le temps qu'il fallut à sa voiture pour venir le chercher à son tour. C'était le seul véhicule sans blason à se garer devant le club. Il avait choisi un modèle noir uni, et demandé à deux hommes de confiance du sergent Parker, Findlay et Mercer, de jouer les rôles de cocher et de groom.

Ce dernier bondit du marchepied arrière pour venir ouvrir la porte du club à son « maître ». Tout comme Findlay, il avait revêtu la livrée des Falconridge.

— Votre voiture, milord, déclara-t-il à Jordan quand ce dernier passa devant lui.

Il alla ensuite lui tenir la portière du véhicule.

— Il y a du nouveau, monsieur, lui chuchota-t-il au moment où Jordan grimpait dans la berline. Un message de maître Virgil nous est parvenu au cours de la soirée.

Jordan fronça les sourcils.

— Qu'y a-t-il ?

— Lord Westwood s'est échappé ce matin. Il a faussé compagnie à lord Rotherstone en prenant une des servantes du domaine en otage.

— Emily ? s'enquit Jordan, stupéfait.

— Je ne saurais vous dire, monsieur. Lord Rotherstone pense qu'il a l'intention de rejoindre les Prométhéens à Londres. Tout le monde a reçu l'ordre de l'abattre s'il refuse de se rendre.

Abattre Drake ? se répéta Jordan, effaré, avant de secouer la tête. Ce n'était pas le moment de penser à ça. Il avait d'autres chats à fouetter pour l'instant.

— Dis à Findlay de suivre ce domestique, là-bas, ordonna-t-il en désignant la silhouette en livrée qui s'éloignait vers le carrefour de Piccadilly et St. James. Mais à distance, compris ? Je ne veux pas qu'il se sache filé.

— C'est entendu, monsieur, acquiesça Mercer avant de refermer la portière.

Il alla transmettre les instructions au cocher, avant de reprendre sa place sur le marchepied arrière.

Tandis que la voiture repartait vers St. James, Jordan s'empressa d'ôter sa redingote taillée sur mesure, en douillette laine de mérinos, trop distinctive de sa classe, pour la remplacer par une jaquette de grosse toile, et il se ceignit les reins d'un ceinturon auquel pendaient d'un côté un couteau dans son fourreau et, de l'autre, un pistolet chargé dans son étui. Il rangea un deuxième pistolet sous le ceinturon.

Par la vitre de la portière, il vit passer le club réputé du St. James, puis la voiture s'engagea dans Pall Mall.

Loin devant, le valet d'Albert continuait à longer les devantures fermées des boutiques sans paraître conscient d'être suivi.

Au bout d'un moment, il entra dans un relais de poste près de Charing Cross. Findlay arrêta l'attelage. Jordan descendit aussitôt de la berline et demanda à ses hommes de l'attendre, avant de pénétrer à son tour dans l'auberge.

Le service des diligences de la capitale fonctionnait toute la nuit, et plusieurs voyageurs renfrognés étaient affalés sur les banquettes du relais. Jordan se glissa dans le hall faiblement éclairé et alla s'asseoir dans un coin à l'écart. De ce poste d'observation, il vit le domestique remettre le pli que lui avait confié son maître au vieux caissier voûté assis au guichet de vente des billets.

Le valet de pied repartit, mais le message poursuivit son chemin, passant de main en main.

Jordan fila tour à tour chacun des coursiers, jusqu'à se retrouver dans une des parties les moins recommandables de la capitale : Seven Dials, quartier réputé pour héberger les pires bandes de criminels.

Leurs symboles à la craie s'étaient un peu partout sur les murs lépreux des bâtiments d'angle, marquant leurs territoires et dissuadant les intrus d'y pénétrer.

Quand le labyrinthe sombre et crasseux de venelles tortueuses se fit trop étroit pour permettre le passage de l'attelage, Jordan sortit de nouveau de la voiture, dont il confia la garde à Findlay avant de faire signe à Mercer de le suivre.

Il dégaina son couteau et incita du geste le soldat à l'imiter. Ce dernier sortit un pistolet de son manteau. Puis ils continuèrent à suivre discrètement le dernier messenger – un individu encapuchonné qui devait être né dans Seven Dials, tant il marchait avec assurance dans ce dédale de coupe-gorges.

Le voyant s'introduire dans une des pensions miteuses qui bordaient la rue, Jordan arrêta Mercer.

— Que faisons-nous maintenant, monsieur ? s'enquit ce dernier.

Jordan regarda autour de lui.

— Essayons d'avoir un meilleur point de vue.

Il désigna la rangée d'hôtels minables, d'échoppes et de commerces suspects, serrés les uns contre les autres, qui faisaient face à la pension et dont la plupart, à cette heure, avaient leurs volets clos.

— Je vais aller de l'autre côté. Si tu vois approcher des habitants du quartier, évite-les.

— Compris, monsieur, approuva Mercer.

Jordan se rendit dans la venelle, parallèle à la rue, qui séparait les cours des bâtisses et grimpa sur le mur d'enceinte en brique qui la longeait.

Plusieurs fenêtres étaient éclairées aux façades des immeubles. À la première il vit une couturière qui, l'air las, raccommodait des chemises.

Il poursuivit son chemin sur le haut du mur, jusqu'à atteindre l'auvent goudronné d'un apprentis qui servait de boutique à un chiffonnier. De là, il put accéder au toit du bâtiment contre lequel la cahute s'appuyait.

Parvenu au sommet de la pente, il entendit un vagissement et, passant prudemment la tête au-dessus du faîte de la toiture, avisa à l'une des fenêtres de la pension où était entré le messager une misérable qui allaitait son bébé.

Ce bruit parut déranger son voisin du dessus, qui apparut à sa propre fenêtre pour la fermer.

Ce voisin n'était autre que Dresden Bloodwell, l'assassin prométhéen !

Le cœur de Jordan se mit à battre plus fort : après toutes ces semaines de recherches, il venait enfin de localiser sa cible principale !

Il était cependant un peu décalé par rapport à la pension. Il lui fallait un meilleur point de vue encore.

Avisant une échelle d'incendie fixée au mur mitoyen d'une fabrique voisine, il recula et longea le toit côté cour, afin de rester invisible depuis la pension. Il dut ensuite sauter pour atteindre l'échelle, qui produisit un tintement assourdi. Il grimaça et attendit un instant. Puis il grimpa les barreaux rouillés jusqu'au toit presque plat de la fabrique et alla se poster derrière le muret qui en bordait le chéneau, côté rue.

Risquant un œil vers la pension, il vit que la fenêtre de Bloodwell était toujours fermée et que, surtout, il avait une vue plongeante sur la chambre de ce dernier.

Le coursier en pèlerine était justement en train de lui tendre le pli, où Albert devait avoir rapporté la rumeur de l'amélioration de la santé mentale du roi.

Bloodwell donna quelques pièces au messager, qui repartit aussitôt.

Ayant pris connaissance de la note, l'assassin, à la surprise de Jordan, parut s'adresser à quelqu'un d'autre dans la pièce.

Voulant connaître l'identité de cette personne, Jordan se déplaça le long du muret pour avoir un accès visuel oblique.

Ce fut alors qu'il fit la découverte la plus ahurissante de cette soirée : en face de Bloodwell, un homme puissamment bâti, à la chevelure flamboyante, était affalé sur un canapé.

Seigneur !

Cet homme n'était autre que Niall Banks, le fils et dauphin du chef actuel des Prométhéens, numéro deux de l'organisation derrière son père Malcolm, et neveu de Virgil !

Que diable faisait-il à Londres ?

Voilà longtemps que son Écossais de père et lui opéraient depuis la France.

Jordan comprit qu'il se tramait quelque chose. La présence de Niall dans la capitale anglaise était un fait encore plus crucial que l'emplacement du quartier général de Dresden Bloodwell.

Bon sang, songea Jordan en contemplant Niall, James Falkirk avait raison : les Banks avaient bien tous le même air de famille. Il croyait avoir devant lui un Virgil plus jeune de trente ans !

La ressemblance était encore plus frappante qu'avec Malcolm qui, d'après les portraits de lui qu'il avait pu voir, était plus petit que son frère et doté d'une chevelure blond cendré.



Jordan fit des signes à Mercer qui patientait toujours au bout de la rue. Ayant réussi à attirer son attention, il lui ordonna par gestes de le rejoindre.

Sitôt que le soldat de l'Ordre fut près de lui, Jordan l'informa de la présence de Bloodwell dans la pension et de l'identité de son visiteur.

Il avait à peine prononcé le nom du rouquin que celui-ci se levait du canapé pour gagner la porte.

— Je dois le suivre, annonça Jordan à Mercer. Il va falloir nous séparer. Reste ici pour surveiller Bloodwell. Nous ne pouvons pas nous permettre de le perdre une nouvelle fois. De mon côté, je file Niall pour essayer de savoir ce qu'il fait à Londres. Ne te montre pas, et ne cherche surtout pas à jouer les héros, ajouta-t-il. Bloodwell est un maître assassin que tu ne saurais maîtriser seul. Je reviens dès que possible avec des renforts.

— Bien, monsieur.

— Vu l'heure, je doute que cette pourriture ressorte de son trou, mais s'il quitte sa chambre, il te faudra le suivre. En ce cas, signale ta position à la villa Dante dès que possible et nous te rejoindrons. Tu penses y arriver ?

Le soldat hocha la tête avec hésitation.

Jordan lui donna une claque sur le dos, puis s'empressa de regagner la rue et se retrouva en vue de la pension juste au moment où Niall la quittait.

Ce dernier dissimula sa chevelure caractéristique sous un chapeau dont il rabattit le bord sur ses yeux avant de se diriger vers le sud.

Jordan se mit à le filer à un jet de pierre.

Au croisement de Long Acre, Niall s'approcha de la station de fiacres et prit la seule voiture encore disponible.

Comme celle-ci s'éloignait le long de St. Martin's Lane, Jordan étouffa un juron et chercha frénétiquement des yeux un autre moyen de transport. Fort heureusement, Findlay arriva à ce moment-là avec leur voiture.

Il avait dû juger préférable de faire une ronde autour du quartier, songea Jordan avec reconnaissance.

— Suis ce fiacre ! lança-t-il au soldat en grimpant dans la berline.

— À vos ordres, monsieur ! Nous n'attendons pas Mercer ?

— Non, vas-y. Je l'ai mis en surveillance.

Findlay fit claquer son fouet au-dessus de l'attelage tandis que Jordan refermait la portière.

Peu après, le fiacre de Niall était de nouveau en vue. Il se dirigeait vers le Strand. Puis il tourna vers l'ouest pour revenir dans la partie plus favorisée de la ville.

Jordan s'aperçut alors avec étonnement que cette soirée allait s'achever là où elle avait commencé : dans Piccadilly, pratiquement en face du Watier's !

Ce n'était cependant pas le fameux club de jeu qui semblait intéresser le futur chef des Prométhéens.

Jordan, à l'abri de la berline qui s'était arrêtée à une centaine de mètres, vit Niall descendre du fiacre et jeter une pièce au cocher, avant de farfouiller dans ses poches – comme s'il y cachait une arme.

Puis il gagna lentement l'entrée du fastueux *Pulteney Hotel*.

Jordan plissa les paupières. Que diable allait-il faire dans cet établissement ?

## 13

James Falkirk choisissait toujours le *Pulteney Hotel* pour ses séjours à Londres.

Assis au secrétaire de son élégante suite du deuxième étage, il était absorbé dans l'étude des Rouleaux de l'Alchimiste et, de ses doigts osseux tachés d'encre, prenait d'abondantes notes sur un carnet. Ses yeux fatigués étaient injectés de sang derrière ses bécilles, tandis qu'il s'efforçait de déchiffrer les symboles antiques du parchemin à la lueur crachotante d'un chandelier dont les bougies étaient réduites à l'état de moignons informes.

Ses lèvres remuaient en silence, savourant chacune des mystérieuses incantations. Le pouvoir contenu dans ces lignes lui donnait le vertige – un pouvoir capable de remettre le monde dans le droit chemin.

Mais un tel pouvoir n'allait pas sans sacrifice. Le moment venu, il lui faudrait trouver une personne au cœur pur pour le mettre en œuvre – une créature innocente, vierge et ingénue...

Tel était malheureusement le prix à payer pour réaliser l'espoir prométhéen de concorde universelle. Un espoir qu'ils avaient failli concrétiser avec Napoléon – failli seulement, hélas...

Ils n'avaient pourtant pas ménagé leurs efforts, accompagnant Bonaparte dans sa prise de pouvoir et plaçant ensuite des hommes de confiance à plusieurs postes-clés de l'empire français, qui avait fini par étendre sa mainmise de l'Espagne ensoleillée jusqu'aux frontières de la Sainte Russie.

James secoua la tête. Il en voulait encore à Malcolm d'avoir tout gâché par sa cupidité, son ambition aveugle, sa négligence. Une occasion pareille ne se représenterait pas avant un siècle au moins.

Et pourtant il fallait au monde un pouvoir unique, pensa James, un pouvoir fort pour prévenir les guerres, empêcher les conflits territoriaux et les rivalités autour de l'or et des autres ressources – pour assurer paix et prospérité.

Telle était la cause prométhéenne originelle : mater la bête humaine, contrôler sa nature barbare d'une main juste mais ferme. Une main qui séparerait à terme le bon grain de l'ivraie, n'hésitant pas à éliminer les récalcitrants au nom de l'harmonie générale.

Aux yeux de James comme à ceux de tous ses coreligionnaires, la réalisation de cet idéal de despotisme éclairé valait bien le sacrifice d'une vie innocente – voire de plusieurs.

L'accession de Napoléon au trône de l'Europe avait représenté une chance unique de hâter la réalisation de cet idéal, mais Malcolm avait saccagé cette opportunité et maintenant les dirigeants des Dix Régions eux-mêmes étaient démoralisés.

James avait conscience que tout dépendait de lui, désormais. Les autres étaient tellement las des errances de leur chef que lui seul pouvait ranimer la flamme de l'espoir.

Il fallait une grande réunion qui rassemblerait l'élite dispersée des Prométhéens et ressouderait leurs liens, se dit-il. Et elle devait avoir lieu sur un site imprégné de magie antique. À Rome, peut-être. Dans les catacombes secrètes de la capitale italienne. Ou dans la chambre occulte du Conseil située sous l'une des pyramides de Gizeh, en Égypte. Ou encore dans leur temple montagnard, au plus profond du massif alpin.

Tous les bannis des cours impériales de l'Europe, les rescapés des massacres de l'ordre maudit de Saint-Michel pourraient s'y retrouver et retremper leur foi dans le sang sacrificiel d'une jeune vierge, au terme d'un rituel magnifique – magnifique et terrible – qui les purifierait de leur échec et leur permettrait de repartir du bon pied.

Peu importait qu'ensuite il leur faille cent ou même deux cents ans pour parvenir à leurs fins. Plus rien ne les arrêterait.

Oui, ils devaient renaître de leurs cendres tel le Phénix. Et si cet animal de Malcolm continuait à les dévoyer pour les pousser toujours plus loin sur les chemins du lucre et de la dépravation, alors, avec l'aide des dieux anciens, il se résignerait à le faire destituer.

Juste au moment où il se répétait cette décision, un infime craquement du plancher l'informa qu'il n'était plus seul dans sa suite.

Relevant la tête, il vit Niall Banks debout sur le seuil du séjour, appuyé contre le chambranle de la porte, en train de le contempler avec un air méprisant, ses bras massifs croisés sur sa poitrine.

James pâlit, le cœur battant.

Niall avait réussi à crocheter sa serrure sans qu'il l'entende. Son audition avait-elle donc baissé à ce point ?

— Alors, heureux de me voir ? s'enquit l'intrus.

— Niall, mon cher garçon, se força à dire James sur un ton affable. Qu'est-ce qui vous amène à Londres ?

— Père m'a demandé de venir voir comment Bloodwell se débrouillait. Et ce que vous deveniez vous-même, ajouta Niall en se rapprochant. Qu'est-ce que vous étudiez là, vieil homme ?

Paralysé par le regard de tueur du jeune Prométhéen, James comprit qu'il ne servirait à rien de vouloir lui cacher les Rouleaux de l'Alchimiste qu'il avait étalés sur le plateau du secrétaire.

Il déglutit, conscient d'avoir été pris la main dans le sac.

Niall releva les yeux des parchemins pour lui décocher un regard réfrigérant.

— Exactement ce que père soupçonnait, grommela-t-il.

— Pardon ? fit James d'une voix étranglée tout en essayant de garder un sourire d'aîné bienveillant.

— Ce sont les Rouleaux de l'Alchimiste. Même en France, nous avons fini par savoir qu'ils avaient été retrouvés. Ainsi donc, c'est vous qui les avez achetés... Quand comptiez-vous en informer mon père ?

James se sentit perdre patience.

— Que ferait Malcolm de ces écrits ? rétorqua-t-il avec humeur. Il ne connaît rien à ces symboles. Je ne suis même pas sûr qu'il sache qui était Valerian. Votre père n'a jamais respecté la tradition que du bout des lèvres.

Niall parut amusé par cette diatribe.

— J'admets que père et moi sommes plus intéressés par l'avenir que par le passé. Mais peu importe : je veux ces manuscrits. Donnez-les-moi.

— Non, Niall, répondit posément James. Vous ne les aurez pas.

La brute afficha un sourire carnassier.

— Comme vous êtes drôle, Falkirk, avec toutes vos superstitions moyenâgeuses...

James le dévisagea en silence, atterré par ces paroles impies.

— Moi, c'est à la réalité que je crois, reprit Niall en s'avancant d'un autre pas. Bloodwell, lui, se laisse encore raisonner... mais vous, votre truc, ce serait la magie ? Vraiment ? Est-ce que ça marche, au moins ? Est-ce qu'une seule de vos stupides incantations a donné le moindre résultat ?

James regarda ailleurs, furieux, mais ne put tenir sa langue.

— Vous déshonorez le Conseil. Vous ne comprenez rien à rien.

— Le pouvoir, James, répliqua Niall. Voilà ce que je comprends. Grimez-le avec vos rituels antiques si ça vous chante, mais au bout du compte, c'est comme toutes les religions : une comédie pour asseoir sa domination.

Il marqua une pause et se pencha vers James.

— D'ailleurs, ajouta-t-il en plissant les paupières, l'air méfiant, père pense que vous projetez de vous servir de ces rouleaux contre lui. Je commence à croire qu'il a raison – comme toujours.

James frémit et tira discrètement un tiroir à lui.

— Allons, donnez-moi ces parchemins, espèce de traître, poursuivit Niall. Car c'était bien ça votre but, n'est-ce pas ? Rallier les autres membres du Conseil contre mon père grâce à ces parchemins ? Et pourquoi cela ? Vous pensez être un meilleur chef que lui, peut-être ?

— Absolument, acquiesça James tout en plongeant la main dans le tiroir ouvert pour en tirer un pistolet.

Mais il ne fut pas assez rapide. Niall bondit par-dessus le secrétaire et projeta le bras de James en arrière au moment où celui-ci actionnait la détente.

Le coup de feu partit vers le plafond, pulvérisant une partie du lustre en cristal, tandis que Niall le saisissait à la gorge et le soulevait dans les airs pour le plaquer contre un mur.

Une douleur vive traversa le corps frêle de l'érudit. Il voulut desserrer les doigts du géant roux qui lui tenaient la gorge, mais n'y parvint pas.

— Sale magouilleur ! lui cracha Niall à la face. Vous savez le sort qui attend les traîtres au Conseil.

— C'est vous les traîtres ! riposta James d'une voix étranglée. Vous et votre père avez trahi notre tradition. Vous ne songez qu'à vos propres intérêts.

Puis il ferma les yeux et, rassemblant les maigres forces qui lui restaient, proféra à l'encontre de son agresseur et de son géniteur la pire des malédictions qu'il connaisse.

Niall lui rit au nez.

— Qu'est-ce que vous imaginez, vieux débris ? Qu'un démon va surgir de l'enfer pour me tuer ?

À cet instant, la porte-fenêtre donnant sur le balcon explosa en une nuée d'éclats de verre et de morceaux de bois, et Drake atterrit dans la pièce. D'un roulé-boulé, l'agent aux cheveux bruns bondit avec une rage fulgurante sur le colosse roux et l'envoya au sol.

Libéré de la poigne de ce dernier, James avala plusieurs goulées d'air, tout en regardant avec ébahissement son protégé.

Drake ! songea-t-il avec stupeur en frottant sa gorge douloureuse. D'où diable venait-il ?

Les hommes se relevèrent et commencèrent à échanger des coups de poing et de pied aussi vicieux que rigoureusement ajustés, attaquant et parant tour à tour avec une technique et une férocité également mortelles.

À un moment, Drake enserra dans une clé la tête de Niall, dont le visage devint encore plus rouge que les cheveux. S'emparant d'une chaise à tâtons, le rouquin l'abattit dans le dos de l'ancien membre

de l'Ordre, qui dut le relâcher et recula en vacillant avant de se retenir à l'encadrement d'une porte, le sang coulant d'une plaie à sa tempe.

Étourdi par le coup, Drake secoua la tête tandis que Niall pivotait sur lui-même pour revenir à la charge, poing levé. Se baissant au dernier moment, le protégé de James faucha d'une balayette les jambes du Prométhéen, qui s'effondra sur le dos avec un cri de douleur furieuse.

Alors qu'il se retournait sur le ventre, Drake plongea sur lui et, le plaquant au sol, lui immobilisa le bras droit dans le dos.

— Je vais te tuer ! hurla Niall en tirant sur son membre tordu.

— Donnez-moi mon couteau, James ! s'écria Drake.

L'interpellé avisa la lame qui pendait à la ceinture de ce dernier.

— Dépêchez-vous ! insista Drake en le voyant hésiter.

Mais James n'avait aucune envie de se prendre un mauvais coup.

Qu'ils s'entretuent si ça leur chante, pensa-t-il en allant remettre les Rouleaux de l'Alchimiste dans leur coffret.

Ses yeux bleus lançant des éclairs, la face congestionnée par l'effort, Drake finit par pousser un terrible cri de guerre et, d'une secousse violente, disloqua l'épaule de Niall.

Le rouquin laissa échapper un bref glapissement avant de perdre conscience, terrassé par la douleur.

Drake se redressa aussitôt et, soulevant la tête de son ennemi par les cheveux, dégaina son couteau.

— Drake, non ! intervint James en le voyant prêt à trancher la gorge de Niall.

Il releva lentement les yeux vers lui.

James s'aperçut alors que c'était bel et bien un démon qu'il avait lancé sur le fils de Malcolm.

— Pourquoi pas ? répliqua Drake dans un grondement bas.

— Son père enverrait toute une armée contre nous pour le venger.

Cette perspective parut laisser l'agent secret indifférent.

— S'ils vous reprennent, ils vous ramèneront dans le donjon où vous avez déjà tant souffert, ajouta James d'une voix calme en soutenant le regard glacial du démon.

L'avertissement eut l'effet escompté.

Il avait dû effectivement connaître l'enfer là-bas, pensa James tandis que le regard fou du tueur vacillait et que le Drake qu'il connaissait semblait reprendre possession de son propre corps.

— Tenez, dit James en lui tendant les entraves que Talon, son ancien garde du corps, avait lui-même souvent utilisées pour l'attacher. Ligotez-le avec ça.

Talon avait eu raison de considérer Drake comme quelqu'un d'extrêmement dangereux, songea James. Sans doute l'état de désarroi dans lequel il l'avait récupéré, après l'avoir sorti de prison, l'avait-il empêché de prendre cet avertissement au sérieux.

Ce n'était plus le cas, désormais.

Le souffle encore haché, Drake finit par rengainer son couteau et, prenant ses anciennes menottes avec un rictus amer, les verrouilla autour des poignets de Niall qui émit un grognement étouffé. James lui tendit ensuite les fers, qu'il mit aux pieds du rouquin avant de relever les yeux vers le dignitaire prométhéen.

— Vous allez bien, monsieur ?

James eut un geste négligent de la main.

— Oui, oui. Mais que diable faites-vous ici ?

— Je me suis échappé. Nous n'avons pas beaucoup de temps. Les agents de l'Ordre me suivent de près.

— Et comment avez-vous réussi à tromper leur vigilance ? questionna James, craignant un piège.

— Je vous l'expliquerai plus tard. Il faut d'abord partir d'ici. Tout de suite.

James fronça les sourcils et tendit un mouchoir propre à Drake pour qu'il essuie le sang qui lui maculait le visage.

— Venez, monsieur. Nous ne devons pas tarder. L'Ordre va arriver d'un instant à l'autre.

Après un instant d'hésitation, James décida de lui faire confiance. De toute façon, Malcolm avait deviné qu'il voulait le renverser, et il n'avait plus le choix. Maintenant que Talon était mort, Drake était le seul à pouvoir le protéger.

— Très bien. Donnez-moi ma redingote, voulez-vous, mon garçon ?

Pendant que Drake s'exécutait, il acheva de ranger les rouleaux dans leur coffret et ferma ce dernier à clé.

Niall, toujours inconscient, poussa un nouveau gémissement. Drake le considéra froidement, le mouchoir appuyé sur sa blessure.

— Pourquoi ne pas me laisser le tuer ? demanda-t-il en tendant sa redingote à James.

— Pour le livrer à l'Ordre, qui cessera peut-être de vous poursuivre si on leur donne Niall en échange, répondit ce dernier tout en enfilant l'habit.

Il pria ensuite Drake de porter le sac de voyage où il avait déjà rangé ses affaires. Il avait en effet l'intention de quitter l'Angleterre dès le lendemain, afin d'aller visiter les autres dignitaires du Conseil dans leurs places fortes respectives pour leur montrer les parchemins et tenter de les rallier à sa cause.

Récupérant le coffret contenant les rouleaux, il invita du geste son jeune et redoutable protégé à le précéder. Ils quittèrent la chambre et se hâtèrent de descendre l'escalier de service de l'hôtel. Drake ouvrait la marche, pistolet à la main, les yeux furetant dans tous les coins.

— Nous allons gagner le fleuve, monsieur, dit-il quand ils parvinrent devant l'entrée latérale de l'établissement. Nous nous échapperons plus aisément en bateau. Mais il faut laisser votre attelage, trop reconnaissable. Je vais aller nous chercher un fiacre.

James opina du chef tout en dévisageant l'ancien agent de l'Ordre. Il s'était tellement habitué à le voir dans un état de dépendance confiante et presque puérile à son égard qu'après la démonstration de ses talents d'assassin, dans la chambre de l'hôtel, il ne savait plus trop s'il devait se méfier de lui ou au contraire se réjouir d'avoir réussi à faire de lui un Prométhéen.

Drake, en tout cas, prenait son rôle de garde du corps au sérieux. Ouvrant la porte de service sur la nuit, il remonta d'un pas décidé l'allée latérale de l'hôtel pour aller héler un fiacre sur Piccadilly.

James, resté près de la porte, tiqua en l'entendant siffler, espérant que les agents de l'Ordre à la poursuite de leur ancien frère d'armes n'étaient pas assez proches pour l'avoir entendu.

Drake le rejoignit bientôt et se mit à faire les cent pas en attendant que le fiacre vienne les chercher.

James l'observa attentivement.

— Vous semblez aller mieux.

— Pour ainsi dire, oui.

Comme il n'ajoutait rien, James décida de se montrer direct.

— Avez-vous retrouvé la mémoire, mon garçon ?

Drake s'arrêta avant de se tourner vers lui.

— Assez pour savoir à qui je dois me fier et de qui je dois me méfier. On m’a laissé pour mort, dit-il sur un ton dur. C’est vous qui m’avez sorti du donjon.

Il s’interrompit pour balayer les ténèbres environnantes d’un regard lugubre.

— Et puis, reprit-il, pourquoi resterais-je en Angleterre ? Il n’y a plus rien pour moi ici.

— Si vous me suivez, vous serez traqué sans relâche – et pas seulement par l’Ordre. Malcolm nous enverra d’autres sbires en ne voyant pas son fils revenir.

— Vous aurez donc encore plus besoin de moi pour rester en vie, répliqua-t-il sèchement.

— C’est incontestable, dut admettre James.

— Alors filons d’ici, marmonna Drake tandis que le fiacre arrivait enfin à leur hauteur.

Il ouvrit la portière de la voiture et l’aidait à grimper dans l’habitacle, quand une voix autoritaire retentit derrière eux.

— Ne bougez plus... d’un pouce.

Clic !

James se figea en reconnaissant le déclic d’un pistolet dont on armait le chien. Jetant un coup d’œil par-dessus son épaule, il reconnut le nouveau venu.

— Eh bien, si ce n’est pas l’érudit en titre de l’Ordre...

— Bonsoir, Falkirk. Lord Westwood, les salua froidement Jordan, un pistolet dans chaque main. Ne me donnez pas le regret d’avoir à vous tuer. Évitez tout geste inconsidéré.

Il désigna le cocher.

— Vous : les mains en l’air !

Le conducteur du fiacre relâcha les rênes en blêmissant.

Jordan se rapprocha prudemment.

— Écoutez, jeune homme, fit Falkirk avec la plus parfaite urbanité. Vous et moi sommes trop civilisés pour nous menacer ainsi. Vous n’allez pas me tirer dessus, quand même ?

— Sur vous, non. Sur lui, précisa Jordan en braquant son pistolet de gauche vers Drake. Écartez-vous de cette voiture, lord Westwood. Vous êtes un traître à l’Ordre et, si embrouillées puissent être vos idées, je pense que vous savez ce que cela signifie.

Drake redressa le menton avec un air de défi.

— Pas de provocations inutiles, le prévint Jordan. J’aimerais autant vous épargner, mais si vous ne me suivez pas tranquillement, ce sera votre cadavre que je traînerai.

— Laissez-le, intervint Falkirk. Un prisonnier de choix vous attend dans cet hôtel. Deuxième étage, chambre 12.

Jordan le dévisagea avec méfiance.

— Niall ?

— Oui.

— Vivant, ou mort ?

— Vivant.

Jordan hocha la tête.

— Peu importe. Drake doit quand même rester avec moi. Allons, suivez-moi.

— Vous n’allez pas me tirer dessus, murmura ce dernier.

— Ne me tentez pas, répliqua Jordan en braquant son arme vers son front.

Cependant, alors qu’il se demandait lui-même s’il allait pouvoir faire feu sur un ancien frère d’armes, le regard de Drake se focalisa sur un point derrière lui et ses lèvres esquissèrent un sourire

sardonique.

L'instant d'après, Jordan recevait un coup violent sur le crâne.

Il bascula en avant, déséquilibré, des étincelles plein les yeux et le cœur serré d'une angoisse mortelle – car il crut avoir reçu une balle dans la tête.

Posant un genou sur le pavé, il se rendit à peine compte que Drake lui subtilisait ses armes, avant de pousser Falkirk dans le fiacre et de s'y précipiter à son tour en criant au cocher de partir.

Jordan porta la main à l'arrière de son crâne et la ramena à peine tachée de sang.

Il cilla, incrédule.

Plissant les paupières pour accommoder sa vision, il remarqua un gros caillou à côté de lui. Un caillou lui aussi taché de sang. On venait donc de l'agresser avec une fronde ?

Étouffant un juron, il se redressa et secoua la tête pour s'éclaircir l'esprit.

Le fiacre était déjà trop loin pour qu'il puisse le rattraper à la course – ce qui aurait été vain, de toute façon, vu que Drake possédait désormais ses armes.

Mais qui donc avait pu ainsi aider l'amnésique à lui échapper en lui lançant une pierre ?

Furieux, il se tourna dans la direction approximative qu'avait suivie le projectile et n'entendit qu'un pas menu qui s'éloignait.

— Hé ! s'écria-t-il en courant vers le bruit.

Mais celui-ci disparut bientôt dans la nuit, le laissant seul et désespéré.

En tout cas, ce n'était pas un Prométhéen qui lui avait jeté ce caillou. Un ennemi l'aurait tout simplement abattu d'une balle. Le mystérieux David qui l'avait pris pour Goliath n'avait pas voulu le tuer.

Il revint devant l'hôtel pour aller vérifier au moins les allégations de Falkirk au sujet de Niall.

Comme il approchait de l'entrée de l'établissement, un attelage arriva à toute allure. Il reconnut une des voitures banalisées de l'Ordre. Deux autres la suivaient.

— Trop tard, lança-t-il laconiquement à Max qui sortait de la première berline. Il vient de filer. Par là... Je crois qu'il cherche à atteindre les quais.

— Parker ! appela le marquis.

— Oui, monsieur ! répondit le sergent qui, sans même descendre à son tour de voiture, repartit aux trousses du fugitif avec ses hommes.

— Que fais-tu là ? demanda Max.

Jordan préféra attendre qu'ils soient au complet avant de s'expliquer.

Virgil et Beauchamp sortirent de la deuxième berline et vinrent les rejoindre. Jordan haussa les sourcils en voyant Warrington descendre de la troisième voiture et déplier ses deux mètres de pure agressivité.

Rohan Kilburn, duc de Warrington, était le tueur de l'équipe.

— Juste à temps ! le salua Jordan. Quand es-tu rentré d'Écosse ?

— Aujourd'hui même. Que diable se passe-t-il ?

Jordan prit une profonde inspiration et leur raconta tout.

— Niall est à Londres ? répéta Rohan.

Tandis que Max grognait de frustration en apprenant combien Jordan avait été près de reprendre Drake, Virgil pivota vers l'hôtel et y pénétra sans un mot.

— Monsieur ? s'enquit Beauchamp en courant après lui.

Il jeta un coup d'œil intrigué à ses camarades.

— Bon, je crois que le devoir nous appelle, messieurs, déclara Rohan en sortant son couteau de son fourreau.



— Virgil, attendez-nous ! s'exclama Max en leur emboîtant le pas.

Ils suivirent le vieil Highlander à l'intérieur de l'établissement, puis au deuxième étage, dans la chambre qu'avait indiquée Falkirk.

— Merci, Drake, déclara Beau ironiquement en avisant leur prisonnier.

Les autres s'esclaffèrent en voyant le fils de Malcolm entravé comme un goret sur le tapis de la suite.

Virgil, qui ne riait pas, alla examiner les blessures de Niall.

Celui-ci, qui s'était réveillé, pestait comme un beau diable.

— Donnez-moi un coup de main pour le redresser, grommela le Highlander.

— Pourquoi ne pas le traîner dehors ? suggéra Rohan en plaisantant.

Virgile le foudroya du regard et releva lui-même le prisonnier.

Tous redevinrent alors sérieux, tandis qu'un silence ébahi envahissait la pièce.

Car à voir ainsi le chef londonien de l'Ordre et le dauphin du chef des Prométhéens, debout côte à côte, une évidence s'imposait : ils avaient le même nez, les mêmes traits rugueux, la même chevelure de flammes, la même taille, la même carrure.

En bref, Niall n'était pas le neveu de Virgil. C'était son fils.

## 14

Virgil s'empressa de masquer ses émotions sous les manières bourruées qui lui étaient coutumières.

Max vint l'aider à remettre Niall sur ses pieds.

Ce dernier avait tout un côté du visage tuméfié, le nez qui saignait et le bras droit qui pendait selon un angle anormal. La souffrance lui faisait alterner imprécations et suppliques.

— Emmenons-le. Il faut le soigner, grommela Virgil.

Max acquiesça.

— Je vous accompagne.

Une certaine gêne régnait sur le groupe, les agents compatissant dans leur for intérieur à la peine qu'ils sentaient chez leur chef. Cela étant, Jordan ne doutait pas que Niall leur aurait tous allègrement tranché la gorge s'il en avait eu la possibilité.

Beau intercepta Max.

— Veux-tu que j'aille interroger les autres clients de l'hôtel ainsi que le personnel ? Il se peut qu'ils aient des informations intéressantes à nous donner. Je pourrais ensuite aller sur les quais, voir si Parker a besoin de moi.

— Bonne idée, approuva Max.

Le jeune agent hocha la tête. Max et Jordan échangèrent un regard entendu, puis le Lien de leur équipe alla aider Virgil à transporter Niall vers la voiture.

Quand ils furent partis, Jordan se tourna vers Rohan.

— Ça te dirait, une petite virée à Seven Dials ? Je dois rendre visite à Dresden Bloodwell. Si tu veux te joindre à moi, tu es le bienvenu.

Rohan sourit de toutes ses dents.

— Je n'attends que ça.

Pendant le trajet jusqu'au quartier pouilleux, ils convinrent de la stratégie à suivre et vérifièrent leur armement. Jordan décrivit également la disposition des lieux à son frère d'armes et le prévint d'une éventuelle intervention de la pègre locale.

— Il ne m'étonnerait pas que Bloodwell ait engagé des malfrats du coin pour surveiller ses arrières.

Rohan opina : l'assassin prométhéen n'était pas seulement dangereux par sa capacité à tuer, mais aussi par sa très grande prudence.

Se rappelant l'exiguïté du labyrinthe de ruelles, Jordan tira sur le cordon pour demander à Findlay d'arrêter la voiture à quelques pâtés de maisons de la limite du quartier. Une fois dehors avec Rohan, il demanda au cocher de les attendre avec son fusil chargé sur les genoux.

Ils reprirent ensuite leur chemin à pied.

Dès qu'ils débouchèrent dans la rue étroite et crasseuse où logeait Bloodwell, Jordan comprit qu'il y avait un problème.

Des douzaines de personnes encombraient la chaussée, la plupart en habits de nuit. D'autres se pressaient entre la pension de famille où était descendu le tueur du Conseil et la fabrique sur laquelle Jordan avait laissé Mercer en faction.

Alors qu'il échangeait un coup d'œil inquiet avec Rohan, deux Bow Street Runners en uniforme passèrent l'angle en transportant un corps entre eux.

Mercer.

Jordan se figea d'effroi.

— Que s'est-il passé ? s'enquit Rohan en avançant vers les policiers.

Il se présenta à eux comme un agent du ministère de l'Intérieur.

— Ce petit voyeur a payé cher sa curiosité, répondit un des Runners avec un humour noir. Il a fait une mauvaise chute.

— Comment cela ?

— D'après des témoins, ce pervers reluquait depuis le toit de la fabrique une femme qui allaitait son bébé, expliqua l'officier avec un grognement de dégoût. Des gamins du quartier l'ont repéré. C'est en voulant s'enfuir qu'il aurait glissé. Peut-être avait-il bu. C'est difficile à dire. En tout cas, il était armé.

— Connaissez-vous son identité ? questionna Rohan.

L'autre policier secoua la tête.

— Il n'a rien sur lui qui permette de la deviner. Mais nous ne tarderons sans doute pas à savoir qui c'est. Quelqu'un finira bien par venir signaler sa disparition à Bow Street... Triste affaire.

— En effet, acquiesça sombrement Rohan. Je ne vous retiens plus, messieurs.

Sur un hochement de tête respectueux, les officiers repartirent avec leur lugubre fardeau.

Jordan et Rohan échangèrent un nouveau coup d'œil, mais préférèrent garder le silence devant tous ces « témoins » dont certains pouvaient être des mouchards à la solde de Bloodwell.

Jordan détourna les yeux en étouffant un juron, le cœur serré de rage.

— Ils l'ont jeté du haut de la fabrique, grommela-t-il d'une voix frémissante de colère.

— Pas forcément. Il se peut qu'il ait sauté de lui-même.

Jordan le dévisagea sans mot dire.

— Mercer devait se savoir plus utile à Bloodwell vivant que mort, ajouta son ami.

Que Mercer ait pu mettre fin à ses jours pour échapper au tueur prométhéen – ainsi qu'aux tortures que Drake avait dû endurer – rendit Jordan encore plus furieux.

— À moins, reprit Rohan en haussant les épaules, qu'il ait réellement glissé. Peut-être en voulant s'enfuir. De toute manière, Bloodwell a filé depuis longtemps.

— Allons inspecter les lieux, proposa Jordan en désignant la pension.

Un froid glacial s'insinua dans ses veines tandis qu'il montait l'escalier de l'immeuble, son frère d'armes sur ses talons.

Arrivé devant la porte de la chambre de Bloodwell, il l'ouvrit d'un coup de pied et plongea à l'intérieur tout en sortant le pistolet de secours qu'il avait récupéré dans la voiture. Rohan le suivait de près, sa propre arme au poing.

Mais l'appartement était vide.

Ivre de fureur et de frustration, Jordan renversa la table du séjour qui se brisa sur le sol.

— Pourquoi l'ai-je laissé tout seul là-bas ? gémit-il.

— Tu n'avais pas le choix. Il s'est laissé surprendre.

— Il est mort pour rien, commenta Jordan avant de secouer la tête, le ventre noué.

Il se mit à fouiller la suite, en quête du moindre élément susceptible de leur indiquer ce que Bloodwell avait demandé à Albert d'aller chercher pour lui dans le bureau privé du régent – sans succès.

L'appartement avait été nettoyé méticuleusement, comme il fallait du reste s'y attendre de la part d'un maître assassin tel que Bloodwell.

Jordan secoua de nouveau la tête.

— Je retrouverai ce salaud, je le jure !

— Certes, mais comment ? demanda Rohan.

Jordan le toisa avec une froideur rageuse.

— Je n'en ai pas la moindre idée, dit-il en tournant les talons.

— Hé ! Où vas-tu comme ça ?

— Je rentre. Je n'en peux plus.

— Qui vous a donné ce renseignement ? questionna Dresden Bloodwell en se penchant de façon menaçante vers Albert.

— Mais... Mais personne en particulier ! bredouilla ce dernier. C'est ce que tout le monde racontait ce soir.

— C'était un piège ! gronda le tueur. Un appât pour me débusquer.

— *Quoi ?*

— J'ai surpris ce soir un homme en train de m'espionner, grommela Bloodwell en se mettant à arpenter la chambre du duc. Malheureusement, il est tombé d'un toit en voulant m'échapper, et je n'ai pas pu savoir pour qui il travaillait. Or je n'ai eu que deux visites cette nuit : celle du coursier qui m'a apporté votre message, et celle d'un monsieur dont vous n'avez pas à connaître l'identité. L'un d'entre eux s'est fait suivre jusque chez moi. Et j'aurais plutôt tendance à croire qu'il s'agissait de la personne qui m'a transmis votre fable sur l'amélioration de la santé mentale du roi...

— Ma *fable* ? se récria Albert, les yeux ronds comme des soucoupes. Sa Majesté a déjà connu des rémissions par le passé. Il m'a semblé que c'était important de vous le signaler.

— Oui, bon, il est possible que cette histoire contienne une part de vérité et que ce soit mon collègue qui ait été suivi. Impossible de trancher pour l'instant. Mais si cette rumeur au sujet du roi est erronée, cela veut dire qu'on l'a inventée pour me forcer à me découvrir.

Il vint se planter devant Albert.

— Trouvez-moi cette liste, ajouta-t-il froidement. Car ma patience a des limites, mon cher duc, et vous êtes en train de les frôler dangereusement.

Mara se réveilla au milieu de la nuit et découvrit la silhouette d'un homme assis dans le fauteuil, près de son lit. Un homme qui la regardait.

— Jordan ? murmura-t-elle d'une voix ensommeillée en se redressant sur les coudes. Que... Que fais-tu ici ?

— Rendors-toi, ma chérie, chuchota-t-il. J'avais juste besoin de voir ton visage.

Son ton inquiéta la jeune femme qui, dans la pénombre, ne parvenait pas à distinguer ses traits.

— Tout va bien ? Je ne t'ai même pas entendu entrer.

— Je ne voulais pas te réveiller. Je suis désolé. J'aurais dû attendre demain. Je vais te laisser...

— Non, reste. Je suis toujours contente de tes visites, quelle que soit l'heure. Viens, allonge-toi près de moi, dit-elle en se reculant et en soulevant le drap pour lui dégager une portion du matelas.

Il demeura immobile. Elle crut néanmoins percevoir son sourire dans la nuit – un sourire triste.

— Il est tard, lâcha-t-il, mais tu me manquais.

— C'est mignon, dit-elle, émue, avant de s'étirer et de rouler sur le dos. Tu es allé jouer au Watier's, hier soir ?

— Oui... Tu es très belle quand tu dors, tu sais.

Les yeux de Mara s'ajustant à l'obscurité, elle put profiter de la lueur des étoiles qui filtrait par les fenêtres pour détailler l'expression de Jordan et nota sa mine défaite.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je n'ai pas envie de t'embêter avec ça, répondit-il dans un souffle à peine audible.

La jeune femme en fut aussitôt alarmée. Elle tendit la main vers la chandelle posée sur sa table de chevet ; il arrêta son geste.

— Je préfère ne pas allumer, si ça ne te dérange pas.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Jordan ?

Comme il relâchait sa main, elle la tendit vers sa joue. Il s'écarta en se renfonçant dans le fauteuil et, les bras posés sur les accoudoirs, garda le silence un instant, les mains jointes devant sa bouche.

Quand il reprit la parole, ce fut d'une voix atone.

— Tu te souviens des hommes du sergent Parker qui sont venus garder ta maison ?

— Bien sûr. Pourquoi ?

— L'un d'entre eux est mort ce soir. Sous mon commandement.

Il marqua une pause, comme éberlué lui-même par cet aveu.

— Il s'appelait Mercer.

Mara le considéra.

— Oh, Jordan, je suis vraiment désolée, murmura-t-elle, ne sachant trop que dire. Comment est-ce arrivé ?

Il secoua la tête.

— Je ne peux pas t'en parler. Mais c'était un homme bien, un soldat loyal. Il ne méritait pas de finir ainsi.

La jeune femme percevait sa douleur, sa colère aussi.

Elle se rappela que ces hommes, ainsi qu'il le lui avait confié, avaient parfois pour mission de protéger des personnalités ou des dignitaires étrangers. Elle supposa que ce pauvre Mercer devait avoir été tué dans l'exercice de son devoir.

Cependant, Jordan avait précisé que cela s'était passé « sous son commandement », or il était censé jouer aux cartes avec le régent cette nuit.

Elle cessa cependant de songer à ce détail en voyant son ami si éprouvé.

— Avait-il de la famille ? s'enquit-elle.

— Je l'ignore. Mais s'il a des proches, il va falloir que j'aille leur parler demain, répondit-il avant de se lever et d'arpenter la chambre.

Comme il s'appuyait au montant de la fenêtre pour contempler la rue à travers les minces voilages, le dos tourné à Mara, celle-ci sortit du lit, enfila la mousseline froissée de sa chemise et traversa le plancher pieds nus pour le rejoindre.

Elle lui frotta doucement le dos, avant de glisser ses mains de part et d'autre de sa taille mince pour se presser contre lui.

— Je suis vraiment navrée, mon chéri, chuchota-t-elle. Que puis-je faire pour toi ?

Il secoua la tête.

— Je n’aurais pas dû venir te déranger au beau milieu de la nuit.

Il pivota vers elle et plongea les yeux dans les siens. Elle vit la souffrance qui altérait son regard et se mit à lui caresser les cheveux, désireuse de le réconforter. Elle ne l’avait jamais connu ainsi, aussi froid et renfermé sur lui-même.

Elle avait envie de le consoler, car elle savait qu’il avait besoin d’elle.

Posant les doigts sur son torse, elle effleura ses lèvres des siennes, en une invite hésitante.

Il lui rendit son baiser avec un peu de raideur.

Elle lui en donna un autre, auquel il réagit avec plus de ferveur. Comme elle portait les mains sur l’échancrure en V de sa chemise, il l’étreignit soudain pour l’embrasser avec une ardeur quasi désespérée.

La saisissant par la nuque, il immisça sa langue dans sa bouche, presque violemment. Cette sauvagerie effraya un peu Mara, tout en l’excitant.

Il fit glisser la bretelle de sa nuisette avec un tressaillement qui trahissait son envie d’elle.

— Enlève ça, ordonna-t-il d’une voix rendue rauque par le désir.

Le cœur battant à tout rompre, elle se recula pour lui obéir et, sous son regard brûlant, fit passer le vêtement par-dessus sa tête. Puis, sans autre ornement que sa chevelure, elle lui prit la main et l’entraîna vers le lit.

Il se laissa guider, le regard perdu et l’air fiévreux.

À côté du lit, il se remit à l’embrasser et elle l’aida à se déshabiller, un vêtement après l’autre, sa redingote d’abord, puis son ceinturon portant ses armes, ses bottes et le reste, jusqu’à ce qu’elle puisse admirer la splendeur de sa nudité, son corps grand et fort, aussi vigoureux et musclé qu’elle était elle-même menue et douce.

Elle ne put s’empêcher de penser qu’il était plus beau encore sans ses habits, si bien coupés soient-ils. Aucun couturier de Bond Street n’aurait pu vraiment rendre justice à sa silhouette athlétique et sculpturale, digne des marbres de l’Antiquité.

Elle embrassa avec révérence son torse et son ventre, ses bras, ses cuisses, sa taille cintrée.

Ces caresses ferventes achevèrent de réveiller sa virilité qu’elle pressa entre ses doigts et flatta lentement, tout en se hissant sur la pointe des pieds pour adorer de baisers sa large carrure.

Comme elle chatouillait son cou de la pointe de sa langue, il la saisit par la taille pour la presser contre sa poitrine et l’embrasser dans un élan torride.

Elle se laissa ensuite coucher sur le lit, les membres gourds de désir.

Elle savait comment le soulager de sa peine : avec du plaisir.

Elle prit donc de nouveau son membre érigé dans sa main et, tandis qu’il fermait les yeux, se remit à le caresser.

Peu à peu, elle vit ses traits anguleux se détendre – ce qui lui aurait personnellement suffi, mais il ne tarda pas à se rapprocher d’elle, dans l’intention manifeste de la combler à son tour.

Rouvrant les paupières, il darda sur elle un regard flamboyant de convoitise et la repoussa contre le matelas. Elle écarta les jambes, prête à l’accueillir.

En fait, elle avait eu envie de lui dès qu’elle l’avait vu près d’elle, à son réveil.

Son odeur, son corps, son sourire, le goût de sa peau : tout cela lui manquait désormais quand il n’était pas là. Elle avait besoin de lui comme d’une drogue.

Elle ne put retenir un soupir de plaisir anticipé. Comme à un signal, il s’allongea sur elle. Elle l’accueillit entre ses bras, chaque cellule de son être frémissant au contact de sa peau.

— Aaah, Seigneur... murmura-t-il en demeurant un instant immobile, comme s'il n'avait même plus la force de la pénétrer. Je me sens de nouveau vivant...

Elle-même se sentait plus libre que jamais.

Fouillant ses yeux d'un regard avide, elle noua les jambes autour de sa taille et frotta son pied contre l'arrière de son mollet musclé et légèrement duveteux.

Ils entamèrent la danse de la volupté.

Tout en allant et venant en elle, il l'embrassait avec un enthousiasme qui acheva de l'exciter et la fit jouir en quelques instants.

Mais il était loin d'en avoir terminé avec elle, ainsi qu'elle s'en aperçut quand il roula sur le dos en l'entraînant avec lui. Radieuse, la peau encore électrisée de plaisir, elle se retrouva à califourchon sur son amant, leurs ventres toujours unis.

Il la maintint ainsi sur lui, glorieusement empalée sur sa virilité.

— Et voilà, murmura-t-il. Tu disais ?

Elle sourit d'une oreille à l'autre.

— Rien du tout.

— Oh, si, répliqua-t-il sur un ton taquin. J'ai bien entendu : « Jordan, fais-moi jouir encore. »

— Tiens donc ?

— Absolument. Et tu veux connaître ma réponse ? Ou tu préfères que je te laisse... en suspens ?

Il l'attira contre sa poitrine et passa les doigts dans ses cheveux.

La jeune femme découvrit que cette position lui procurait des sensations qu'elle n'avait jamais expérimentées jusqu'alors.

— J'aime bien ça, avoua-t-elle dans un souffle.

— Moi aussi.

Profitant de ce qu'il avait toute son attention, Jordan se mit à lui lécher les lèvres, traçant malicieusement leur contour de la pointe de la langue. Elle tressaillit violemment tandis qu'il la caressait de ses mains expertes, descendant le long de son dos pour flatter son derrière et lui écartier encore plus les jambes, ce qui intensifia les sensations de la jeune femme.

Elle s'aperçut que son amant ne semblait avoir de tabou envers aucun endroit de son corps, puisqu'il aventura bientôt un doigt dans un orifice de son anatomie qui n'avait jamais été visité jusqu'alors – et certainement pas par son défunt mari.

Elle se sentit rougir mais accepta l'expérience, se laissant guider par la seule volupté que ce geste hardi lui procurait.

La bienséance lui aurait commandé de refuser cette caresse mais elle s'était offerte à Jordan, elle avait confiance en lui – et n'avait pas eu à le regretter jusqu'à présent.

— Tu aimes ça ? l'entendit-elle ronronner contre son oreille. Bien.

Avant peu, ses attouchements aussi tendres qu'insistants la tendirent de nouveau vers le plaisir et elle se retrouva pantelante, écartelée sur lui de bonheur béat.

Elle roula finalement sur le côté pour tenter de recouvrer ses esprits, le sang battant à ses tempes comme si elle venait de courir un kilomètre.

— Oh, Jordan, geignit-elle sur un ton d'admiration ébahie, la bouche contre le matelas, les membres rompus.

— Oui ? dit-il en glissant derrière elle.

— Mais... que fais-tu ?

Elle se figea, partagée entre l'effarement d'être de nouveau sollicitée et son appétit qui se ranimait encore une fois.

— Ne fais pas attention à moi, ma chérie, susurra-t-il.

Et il s'inséra de nouveau en elle, sans même lui demander son avis !

— Mais tu ne vas donc jamais jouir ? s'exclama-t-elle avec un rire ravi.

— Au moment voulu.

— Vas-y doucement, s'il te plaît, ajouta-t-elle dans un soupir.

— Avec toi, toujours, assura-t-il tout en la stimulant par des caresses enveloppantes et légères.

Sous ses mains tendres et furtives, elle avait l'impression de reprendre conscience de chaque partie de son corps, depuis ses hanches jusqu'à ses épaules en passant par ses flancs.

Jordan l'adorait comme un trésor, et elle ne s'en lassait pas.

— De toute façon, gémit-elle, je ne peux pas te résister.

— Moi non plus, ma belle Mara... Je serais prêt à mourir pour toi, tu sais ?

Tendant une main en arrière, elle palpa son visage du bout des doigts, son front couvert de transpiration, ses joues piquetées d'un début de barbe, ses cheveux soyeux, heureuse de se donner à lui, de le laisser la posséder à sa guise.

Il en avait besoin, et elle était consentante pour lui apporter ce soulagement.

— Jouis pour moi, murmura-t-il.

— Encore ? Mais c'est impossible !

— Oh, si, c'est possible. Et qui sait quand nous aurons une autre occasion comme celle-ci ?

Elle allait répliquer, mais sa répartie fondit comme neige au soleil dans son esprit, emportée par une nouvelle vague de volupté ardente.

Doux Jésus, songea-t-elle, le pouvoir que cet homme détenait sur sa chair frisait l'indécence ! Il lui semblait n'être plus qu'une sorte d'instrument entre ses mains de virtuose – un instrument que lui seul savait faire chanter.

— Oh, ma chérie, chuchota-t-il tout en se renversant en arrière et en la remontant avec lui.

De nouveau juchée sur son ventre, elle renversa la tête contre son épaule, maintenue par ses larges mains plaquées contre son ventre, et se mit à monter et descendre sur son corps souple et vigoureux. Elle hoquetait sous la tension érotique qui tendait ses muscles et lui coupait le souffle.

Puis, alors même qu'elle croyait ne pouvoir connaître d'extase plus torturante, il s'inclina en arrière, les mains sur le matelas et, bénéficiant de ce double point d'appui, se mit à la pénétrer à coups redoublés.

Elle se renfonça contre lui et sentit la bouche de Jordan se coller à sa nuque et lui mordiller la peau à la naissance des cheveux.

Mais le meilleur restait à venir : libérant une main et ne tenant plus le poids de leurs deux corps que sur un seul bras, il se mit à agacer en même temps la pointe de ses mamelons.

Elle rouvrit les yeux sous le choc que cette prouesse physique lui procura... et ce qu'elle vit alors lui donna le coup de grâce : le reflet de leur étreinte audacieuse dans le miroir de la coiffeuse.

Leurs corps enfiévrés, baignés par la clarté bleuâtre de la lune printanière, s'agitaient au paroxysme de la volupté sur l'étendue pâle des draps froissés, dans un tableau d'une lascivité débridée.

Bon, se dit-elle, après tout, elle était la maîtresse de lord Falconridge, non ?

Et elle n'en éprouvait absolument aucun remords.

Elle connut même un moment de triomphe exultant quand elle sentit Jordan se libérer enfin en elle.

L'empoignant par la taille, il lui donna tout ce qu'il retenait en lui – jusqu'à la dernière goutte de sa semence, son dernier soupir de plaisir angoissé –, comme s'il se vidait totalement en elle, corps et



âme.

Le silence retomba ensuite dans la chambre.

Ils étaient tous deux éreintés.

Ils se séparèrent et s'allongèrent sur le flanc, l'un en face de l'autre.

Après l'avoir dévisagée un long moment, Jordan lui adressa une grimace complice. Elle s'esclaffa et posa une main affectueuse sur son épaule.

— Franchement, Falconridge... commença-t-elle avec un grand sourire.

Elle s'interrompit soudain en percevant un son ténu. Relevant la tête de l'oreiller, elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, vers la porte.

— Tu as entendu ? demanda-t-elle.

— Non, répondit Jordan en se raidissant aussitôt, aux aguets. Qu'était-ce ?

— Je crois que le bébé s'est réveillé. Écoute...

— Le bébé ? Seigneur, Mara, ne me donne pas des sueurs froides comme ça ! J'ai cru que...

Enfin, peu importe.

— Toi, tu as encore besoin de te détendre, constata-t-elle.

Il hocha la tête, tout en se passant la main dans les cheveux, et soupira.

— Ce n'est pourtant pas faute d'avoir essayé...

Tous deux tendirent l'oreille dans la nuit, sans cesser de se regarder.

Ils sourirent quand une petite voix se fit entendre à l'étage.

— Maman ?

Cette chansonnette de la nuit, si familière à toutes les mères, eut un effet singulier sur Jordan, qui afficha une expression d'impuissance totale avant de se mettre à rire tout bas.

— Tu ferais mieux d'aller voir ce qu'il veut.

— Cela ne te dérange pas ?

— Comme si je pouvais t'en empêcher... Allons, va. J'ai bien conscience de ne pas être ton mâle préféré en ce bas monde.

— Après cette nuit, il se pourrait que tu le deviennes, rétorqua-t-elle à voix basse.

Il la rapprocha de lui pour la gratifier d'un baiser passionné, auquel la jeune femme mit fin en se reculant avec un air coupable.

— Tu crois qu'il nous a entendus ?

— Bah, nous n'avons pas fait trop de bruit... Mon Dieu, comme tu es belle, enchaîna-t-il en repoussant ses cheveux derrière son épaule. Reste donc. Peut-être va-t-il se rendormir.

— Maman !

— Apparemment, non, commenta-t-elle avec une moue contrite.

— Tu es sûre que Mme Busby ne peut pas s'occuper de lui ?

— Ce n'est pas sa maman. Et puis, il vaut mieux que je le rendorme avant qu'il se mette à pleurer, ajouta-t-elle en sortant du lit.

— Je suppose qu'on ne peut pas lutter contre l'instinct maternel, repartit Jordan.

Il croisa les mains sous la nuque et, s'adossant au chevet, regarda avec amusement la jeune femme enfiler son peignoir avant d'en nouer la ceinture.

— Je reviens tout de suite, dit-elle.

— Il faut que j'y aille, de toute façon...

Elle s'immobilisa et le toisa.

— Ne t'avise pas de partir ! Tu ne bouges pas de là, ou tu auras des ennuis... Je suis sérieuse, Falconridge.

— Oui, maman, répliqua-t-il avec un sourire nonchalant.

Elle poussa un grognement de satisfaction.

— De toute façon, tu es déjà à moitié endormi, alors autant que tu restes avec moi jusqu'à demain matin. En attendant, ta place est ici.

Il hocha lentement la tête.

— Je sais.

Jamais Mara ne s'était sentie aussi proche de quelqu'un. La joie qui la soulevait était d'une telle intensité qu'elle avait l'impression d'en être illuminée de l'intérieur, tel un lampion.

— Maman ! répéta Thomas.

— J'arrive, murmura-t-elle en sortant de la pièce.

Et tandis qu'elle se hâtait le long du couloir de l'étage, flottant sur son nuage de bonheur, elle ne put s'empêcher d'espérer que l'année suivante, à la même époque, Thomas aurait un petit frère ou une petite sœur...

Jordan cessa peu à peu de sourire quand la jeune femme eut quitté la chambre.

Certes, il adorait Mara, mais il était venu ce soir dans un moment de faiblesse et commençait à le regretter.

Sa mission allait devenir de plus en plus dangereuse. Il lui fallait s'éloigner pendant un temps de la jeune femme, même s'il ne s'y résignerait pas de gaieté de cœur.

Mercer, en tout cas, ne serait pas mort en vain. Il était temps de s'atteler encore plus sérieusement à la tâche, de prendre encore plus de risques.

Maintenant qu'il s'était purgé de sa colère, il se rendait compte que si Dresden Bloodwell avait effectivement repéré Mercer sur le toit de la fabrique, il devait avoir compris que c'était Albert qui avait compromis sa sécurité.

En d'autres termes, l'assassin prométhéen allait devoir éliminer le duc des dandys dès que celui-ci cesserait de lui être utile – voire avant.

D'un autre côté, si Bloodwell l'interrogeait au lieu de le tuer, Albert ne manquerait sans doute pas de lui rapporter l'incident dans la bibliothèque, lorsque Mara était venue frapper à la porte en criant son nom, et Dresden en déduirait qu'il était l'un de ses ennemis de l'Ordre.

En ce cas, Mara serait encore plus en danger avec lui.

Cela étant, si Albert prenait conscience de la précarité de sa situation, il pourrait peut-être gagner plus facilement sa confiance et réussir à lui soutirer des confidences, sinon des aveux.

Restait à savoir comment ménager ses distances avec la jeune femme – surtout après cette nuit d'amour...

Il était évidemment exclu qu'il lui dise la vérité. Néanmoins, il lui fallait trouver un moyen de la tenir à l'écart de ses démêlées avec les Prométhéens.

Avec un soupir, il se frotta les paupières, affligé de constater que le devoir allait les séparer une fois de plus.

Mara venait de s'offrir à lui sans retenue. Ils s'appartenaient l'un à l'autre.

En s'éloignant d'elle maintenant, nul doute qu'il passerait pour un beau mufle.

Tu aurais dû y penser avant, songea-t-il.

Malheureusement, il n'en aurait guère été capable, dans l'état où il se trouvait en arrivant ici.

Il avait eu terriblement besoin d'elle. Elle l'avait aidé à se libérer de la souffrance qui l'accablait, et cela avec autant de tact que de panache. C'était vraiment une personne exceptionnelle.

Et il allait devoir lui mentir. Encore.

Cette pensée le rongait mais il n'avait pas le choix : la sécurité de Mara exigeait qu'il lui cache son rôle d'agent secret.

Il espérait seulement qu'il pourrait se rapprocher d'elle plus tard, une fois sa mission terminée.

## 15

Quelle triste semaine elle venait de passer, songea Mara huit jours plus tard.

Elle assistait à un bal mais n'avait vraiment pas le cœur à s'amuser, en dépit des dépenses excessives auxquelles ses hôtes avaient consenti pour l'entrée de leur fille dans le monde.

Une fois de plus, Jordan manquait à l'appel.

Elle tiqua intérieurement quand elle vit Delilah s'avancer vers elle en agitant négligemment son éventail, s'attendant à la question que son amie ne manqua évidemment pas de poser.

— Où est Falconridge ?

Elle parvint toutefois à réprimer son irritation et sirota une gorgée de vin pour se donner une contenance.

— Je ne sais pas, articula-t-elle sur un ton désinvolte. Voilà des jours que je ne l'ai vu.

Delilah cessa de s'éventer et la dévisagea avec surprise.

— Pourquoi ça ?

Mara prit une profonde inspiration.

— Il doit être occupé, je suppose, répondit-elle avec un sourire tendu.

— Occupé ? répéta son amie, de plus en plus étonnée. Vous seriez-vous disputés, par hasard ?

— Non, non, assura-t-elle en agitant la main. Je ne suis pas le centre de son univers, c'est tout.

— Eh bien, tu devrais l'être ! s'indigna Delilah. Allons, raconte-moi tout.

Mara secoua la tête, sans pouvoir cacher plus longtemps son désarroi.

— Je ne sais pas ce qu'il a. En fait, je suis un peu inquiète pour lui. Il était vraiment bizarre, la dernière fois que nous nous sommes vus.

— Quand était-ce ?

— Il y a une semaine.

— Une *semaine* ? répéta son amie, effarée.

— Il est arrivé dans ma chambre au milieu de la nuit. Il avait été éprouvé par un accident – dont je n'ai pas le droit de te parler, s'empressa de préciser Mara pour couper court à la curiosité de Delilah. Nous avons passé un moment... magique.

Elle s'interrompit un instant au souvenir de leurs étreintes.

— Et puis, le lendemain...

Sa voix mourut de nouveau tandis qu'elle se rappelait les propos que lui avait tenus Jordan au petit déjeuner.

— Je crois que je suis un peu perdu, lui avait-il dit.

Ils étaient assis à la table de la salle à manger et Jordan, qui arborait jusque-là un sourire de mâle satisfait, s'était rembruni quand Mme Busby avait emmené Thomas s'habiller.

Mara avait posé la main sur la sienne.

— À quel sujet, mon chéri ?

— À propos de nous, avait-il répondu en la regardant droit dans les yeux. De ce qui nous arrive.

Elle avait soutenu son regard en silence, figée dans la lumière éclatante qui se déversait par les fenêtres.

— Peut-être, avait-il ajouté sur un ton circonspect, serait-il avisé que nous nous éloignons l'un de l'autre pour un temps. Afin de faire le point.

Elle avait reposé sa cuillère à café d'un geste hésitant.

— Le point ?

— Tout ceci est un peu... précipité, tu ne crois pas ? Ce qui se passe entre nous est... terriblement fort, non ? avait-il expliqué en paraissant sincèrement effaré par l'intensité de leur relation.

— Et c'est un mal ? s'était-elle enquis avec prudence.

— Non... Bien sûr que non. Je te demande juste d'être patiente avec moi, de nous accorder à tous deux du temps pour réfléchir à l'avenir, à la solidité de notre engagement.

Mara avait été si surprise par ses doutes qu'elle en était demeurée coite.

— N'est-ce pas l'erreur que nous avons commise la dernière fois ? avait-elle enfin objecté.

— Justement. Nous nous sommes fait beaucoup de mal à cette époque, et je préfère l'éviter cette fois-ci.

Il l'avait fixée d'un air implorant.

— Je t'en prie. Essaie de me comprendre. Il me faut seulement un peu de temps.

Elle savait que la mort de Mercer l'avait secoué et qu'il se la reprochait en partie. Peut-être cela avait-il un rapport avec ses hésitations présentes.

Le temps était cependant la dernière chose qu'elle était disposée à lui accorder, vu les douze années qu'ils avaient déjà perdues.

Malheureusement, il ne semblait pas lui laisser vraiment le choix.

Elle s'était efforcée de se montrer indulgente.

— Je te remercie de me faire part de tes sentiments, Jordan. Et tu as raison, bien sûr : notre liaison s'est comme enflammée d'elle-même et je conçois que cela ait pu te prendre de court, d'autant que je t'ai affirmé ne plus vouloir d'homme dans ma vie.

Il avait hoché la tête.

— Je t'ai souvent entendue dire que tu chérissais l'indépendance que t'avait apportée ton veuvage.

La jeune femme trouvait désormais ces paroles bien creuses. Elle aurait d'ailleurs dû se douter qu'elle les regretterait un jour.

— Et puis, de mon côté, il faut que je songe au titre, avait-il ajouté doucement.

Cela avait achevé de la réduire au silence.

Comment aurait-elle pu reprocher à l'homme de tradition et de devoir qu'était le comte de Falconridge de préférer une jeune vierge pour épouse ?

C'était le rêve légitime de tout gentleman, et elle n'en avait été que plus mortifiée.

Elle avait accepté de devenir sa maîtresse. Cela n'avait rien à voir avec une alliance en bonne et due forme.

Ces pensées lui avaient coupé l'appétit.

— Il faut aussi songer au garçon, avait-il enfin souligné. Il est orphelin de père et plus il va s'attacher à moi, plus il sera pénible pour lui de ne plus me voir si jamais nous nous séparons.

Elle l'avait regardé avec atterrement.

Comment pouvait-il évoquer aussi calmement une pareille éventualité ? Le perdre était pour elle inconcevable.

En tant que mère, toutefois, elle ne pouvait qu'être sensible à cet argument : au bout du bout, seul le bien-être de Thomas importait.

Maîtrisant ses émotions, elle avait choisi ses mots avec soin.

— Peut-être as-tu raison, avait-elle énoncé avec un flegme qui aurait honoré n'importe quel Falconridge. Un moment de réflexion ne serait pas inutile. Merci de m'en avoir parlé, en tout cas. Mieux vaut que la situation soit nette entre nous.

Il avait opiné – non sans paraître aussi désolé qu'elle de sa propre suggestion.

Elle lui avait touché le bras.

— Prends le temps qu'il te faut. Tu sais que je tiens à toi, n'est-ce pas ?

S'il lui fallait une pause pour clarifier ses intentions, quel mal y avait-il à cela ? Pour sa part, elle avait la certitude que leur amour était voulu par le destin. Et qu'il ne tarderait pas à s'en rendre compte.

Mais les jours étaient passés sans nouvelles de lui, et il lui devenait de plus en plus difficile de se raccrocher à cette conviction.

— ... et je ne l'ai pas revu depuis, dit-elle à Delilah pour conclure.

Son amie secoua la tête, incrédule.

— C'est bon, je renonce aux hommes. Si même Falconridge s'avère un malotru, c'est qu'il n'y en a pas un seul pour rattraper l'autre.

— Ce n'est pas un malotru, crois-moi.

— Il en a pourtant l'air ! Quand je pense avec quelle ardeur il t'a courtisée durant toutes ces semaines, Mara ! Il ressemblait à un limier lancé sur une piste, même s'il feignait d'être seulement ton « ami ». Et maintenant qu'il t'a acculée, il se lasse de toi ? Voilà qui fait de lui le plus *odieux* représentant de toute la gent masculine !

— Non, non, il n'est pas comme ça, protesta Mara faiblement.

— Ah, vraiment ? Qu'en sais-tu au juste ? Oser te faire ça, à toi, mon amie... Je vais le faire fouetter par mon cocher !

— Écoute, Delilah, je crois qu'il a de bonnes raisons de reconsidérer notre liaison. Peut-être a-t-il seulement cherché à me protéger.

— Comment cela ?

Mara poussa un petit soupir de désarroi, se demandant comment formuler sa pensée.

Elle aurait voulu croire que les réticences de Jordan étaient dues à la mort du soldat sous ses ordres. Elle avait conscience du choc que ce décès avait dû lui causer, et comprenait qu'il se soit ensuite senti tenu de réévaluer ses responsabilités.

Cependant, elle connaissait Jordan Lennox mieux que cela. Et dans le fond de son cœur, elle redoutait que la raison de son éloignement ne soit bien pire.

— Il veut des enfants, confia-t-elle à Delilah dans un murmure anxieux. Ce n'est pas seulement un héritier qu'il désire, mais plein d'enfants, filles et garçons. J'ai bien vu avec quelle affection il parlait de ses neveux et nièces, et la qualité des liens qu'il a su d'emblée tisser avec Thomas : il a la paternité dans le sang.

— Et toi la maternité, répliqua son amie. Où est le problème ?

— Le problème... c'est que j'ai presque trente ans, énonça la jeune femme avec douleur.

— Et alors ? Tu peux encore concevoir, non ?

— Mais regarde le temps qu'il m'a fallu pour avoir Thomas !

— Ce n'était pas ta faute !

— Même notre médecin avait des doutes à ce sujet.

— Tu parles : c'était ton mari qui le payait, rétorqua Delilah. Il n'allait pas accuser d'impuissance celui qui le rétribuait – et qui était pair du royaume, par-dessus le marché !

Mara se tut en voyant approcher un trio de débutantes aux yeux brillants et aux robes pastel qui les dépassèrent en pouffant, images même de l'ingénuité de l'enfance cherchant sa place dans l'univers cynique des adultes.

La jeune femme savait pourtant qu'elles se seraient jetées aux pieds du comte de Falconridge s'il leur avait proposé le mariage : elles étaient nées et avaient été formées pour donner une descendance aux mâles de leur classe.

Delilah suivit son regard en soupirant.

— Déprimant, lâcha-t-elle, comme si elle avait lu dans les pensées de son amie.

Mara hochait tristement la tête et, croisant les bras sur sa poitrine, s'adossa au mur.

— J'étais comme elles, jadis, et j'ai fini dans les bras de Pierson.

Elle haussa les épaules.

— Mais le passé est le passé, et personne n'y peut rien changer.

Delilah la dévisagea avec sympathie.

Ce témoignage de compassion de la part de la mondaine rouée qu'était son amie fit monter les larmes aux yeux de Mara.

Elle se força à sourire.

Delilah lui passa un bras autour des épaules.

— Si seulement j'avais eu la patience d'attendre six mois de plus... soupira Mara.

— Arrête, la coupa son amie. Tu n'avais aucun espoir qu'il revienne. C'était sa faute. Et puis, si tu n'avais pas épousé Pierson, tu ne nous aurais pas donné ton adorable petit ouistiti.

— C'est vrai, admit-elle en reniflant.

— De toute façon, te résigner ainsi ne te ressemble pas. Je pensais qu'après la mort de Pierson tu avais fini de te laisser dicter ta conduite par ces messieurs... C'est toujours le cas, non ? Tu es une femme libre aujourd'hui, prête à te battre pour ce que tu veux. Montre-le !

Mara la dévisagea avec hésitation.

— T'a-t-il quittée pour une autre ? s'enquit Delilah.

— Non, non, répondit la jeune femme. Il m'a dit qu'il voulait juste un peu de temps.

— Alors rien n'est perdu ! Il est toujours l'homme de ta vie, n'est-ce pas ? S'il t'aime en retour, qu'il l'assume et t'épouse. Ce n'est pas plus compliqué que cela.

Mara se mordit la lèvre.

— C'est beaucoup lui demander, quand même.

— Crois-tu sincèrement qu'il serait heureux sans toi ? Le laisserais-tu s'engager comme toi dans un mariage malheureux sous prétexte de respecter sa liberté ? Il est clair que vous êtes faits l'un pour l'autre. Il a peut-être juste besoin qu'on le lui rappelle un peu.

Mara réfléchit.

— Je ne sais pas, dit-elle enfin. Le mieux ne serait-il pas qu'il s'en aperçoive de lui-même ?

— Parce que tu crois les hommes capables d'avoir conscience de leurs propres *sentiments* ? La plupart d'entre eux ne les acceptent même pas !

— Je ne veux pas le bousculer.

— Balivernes ! Il lui faut un guide dans sa vie. C'est à ça que nous servons, nous les femmes : montrer aux mâles ce qu'ils veulent vraiment, décréta Delilah avec fermeté. Si tu le laisses « faire le

point » trop longtemps, il va avoir l'impression que tu le délaisses et que tu ne tiens pas à lui. Ne commets pas la même erreur que moi, Mara : j'ai été trop coulante avec l'homme de ma vie, et aujourd'hui je l'ai perdu.

Mara la considéra avec surprise.

— Pas du tout, protesta-t-elle. Je sais bien que vous êtes encore à couteaux tirés, tous les deux, mais je ne pense pas que tu aies perdu Cole.

— Il me méprise, murmura la mondaine avec une désinvolture crispée. Et j'en suis la seule responsable. À force de le repousser, je l'ai lassé de moi. Je suppose que je voulais m'assurer qu'il m'aimait vraiment avant de m'engager avec lui... mais quand j'en ai eu enfin la certitude, il était trop tard.

— Oh, Delilah...

— Montre-lui déjà que tu penses à lui, d'accord ? Que tu lui manques.

Mara secoua la tête.

— Je ne saurais même pas où le trouver ce soir.

Delilah lui adressa un regard entendu avant d'inspecter la pièce.

— Eh bien, moi, je vois à l'instant quelqu'un qui pourrait nous renseigner à ce sujet. Laisse-moi faire...

Avec un haussement de sourcils impérial, elle fendit la foule avant que Mara puisse l'en empêcher. Celle-ci la vit traverser la salle de bal pour aller aborder le juvénile et radieux « Golden » Ball-Hughes, inconscient d'avoir été pris pour cible par la redoutable manipulatrice.

Ce n'était pas le cas de la cinquantaine de mères cherchant à caser leur progéniture qui se trouvaient dans la salle et qui foudroyèrent Delilah du regard en la voyant amener leur proie à Mara.

— Regardez qui j'ai trouvé, lady Pierson. N'est-ce pas un charmant jeune homme ? déclara la séduisante veuve tout en s'accrochant sensuellement au bras de Golden Ball, qui prit pour argent comptant son compliment ironique.

— Quel soulagement de vous voir ici ce soir, mesdames, leur confia le riche et jeune viveur. Je n'en puis plus de toutes ces petites pies à peine sorties de l'œuf !

— Quel flatteur vous faites, le taquina Delilah tout en adressant un sourire complice à Mara.

— Je suis sincère, répliqua-t-il avec chaleur. J'ai toujours préféré les femmes plus mûres.

Les deux amies eurent le plus grand mal à ne pas rire du regard concupiscent dont il les couvait.

— Dites-moi, très cher, reprit Delilah, je viens de voir le régent mais pas vos autres amis. Jouent-ils donc aux cartes ce soir ? J'ai pensé qu'il pourrait être amusant d'aller leur rendre une petite visite.

— Eh bien, c'est que... marmonna le garçon en rougissant soudain. Je crains que cela ne soit impossible.

— Comment ? s'étonna la mondaine.

— Vous, euh, vous n'avez pas votre place là où ils se trouvent actuellement, répondit-il en les dévisageant tour à tour, visiblement gêné. Ce n'est pas un établissement convenable... pour les dames.

— Ah, vous voulez dire qu'ils sont au bordel ? suggéra brutalement Delilah.

— Hein ? Euh... oui, c'est cela, bredouilla Golden Ball, plus rubicond que jamais.

Mara enregistra la nouvelle avec stupeur.

— Lord Falconridge se trouve-t-il avec eux ? demanda son amie.

Le jeune homme hocha la tête.

— C'est même lui qui en a eu l'idée.

— Vraiment ? s'enquit Mara, réfrigérée par cette révélation.



— Voyez-vous ça, enchaîna Delilah qui paraissait elle-même un peu choquée. Et comment s'appelle ce lieu de débauche ? Vous allez bien nous donner son adresse, n'est-ce pas ?

— Madame Staunton, vous ne songez quand même pas à vous rendre là-bas ! s'indigna Golden Ball.

— Et pourquoi pas ? Croyez-vous que je ne connaisse pas ce genre d'établissement, mon garçon ?

Mara le vit blêmir et partagea d'autant plus son effarement qu'elle soupçonnait son amie de ne pas plaisanter.

— Nous sommes des sujets de Sa Gracieuse Majesté, monsieur Ball-Hughes, et avons en conséquence le droit de nous rendre où nous voulons.

— Vous êtes sérieuse ? s'enquit-il, fasciné. Vous souhaitez réellement visiter cet endroit ? Si tel est le cas, peut-être pourrais-je...

— Oh, comme ce serait aimable de votre part ! s'empressa d'acquiescer Delilah. Vous nous conduiriez donc là-bas ?

Il se mit à rougir de nouveau.

— Eh bien, il se trouve que j'avais justement l'intention d'aller rejoindre les autres à la fin de la soirée... Bref, ce sera un honneur.

Delilah éclata d'un rire perlé, au plus grand plaisir du jeune homme qui semblait maintenant enchanté par la perspective d'aller parader devant ses amis, dans la maison de passe, avec une séduisante dame du monde à chaque bras.

— Madame Staunton, intervint Mara, un peu nauséuse d'apprendre les frasques de Jordan, cela ne me semble pas très avisé.

— Un moment, mon chou, lança Delilah à Golden Ball.

Elle caressa du bout des doigts sa joue encore imberbe, avant de se retourner vers son amie.

— Écoute, reprit Mara à voix basse, je suis dans un tel état que je risque de le tuer si je le vois dans les bras d'une traînée !

— Il est encore tôt, ma chérie. Ils doivent être seulement en train de boire et de faire la fête. En arrivant là-bas à cette heure, tu peux l'empêcher... de commettre une bêtise.

— C'est déjà fait, répliqua Mara, de plus en plus dégoûtée. Ah, c'est comme ça qu'il comptait « faire le point » ? Quel menteur !

Delilah soupira.

— C'est un homme, ma douce. Ils sont tous ainsi, et tu as intérêt à lui serrer la bride si tu veux qu'il reste dans le droit chemin.

Furieuse, Mara étouffa un juron tout en secouant la tête.

— Allons, viens donc, l'encouragea son amie. Il risque d'attraper des maladies avec ces catins. Et puis, franchement, j'ai hâte de voir sa figure quand on va lui tomber dessus !

À cette perspective, Mara se sentit fléchir.

— Il pourrait m'en vouloir, marmonna-t-elle.

— Ce serait plutôt à toi de lui en vouloir ! S'il le prend mal, tu n'auras qu'à lui dire que c'était une farce. Ou que tu avais envie de changer de décor : franchement, ce bal est d'un ennui mortel ! J'en ai plus qu'assez de toutes ces petites débutantes qui se prennent les pieds dans leur robe...

Cependant, la jeune femme hésitait toujours.

— Je n'aimerais pas qu'il croie que je le surveille.

— Mara, cet individu a prétendu qu'il voulait réfléchir à votre relation, et voilà qu'il se rend au bordel ? À quoi ça rime, honnêtement ? Je vais lui souffler moi-même dans les bronches si tu as peur

de le faire !

— Je n'ai pas peur, Delilah. Je m'efforce seulement de respecter ses sentiments.

— Parce qu'il respecte les tiens, peut-être ? Je te parle en amie, Mara : si tu envisages sérieusement d'épouser un jour lord Falconridge et de lui sacrifier ta chère et précieuse « liberté », je te conseille de te renseigner sur la manière dont il passe son temps loin de toi. Tu as épousé Pierson sans rien savoir de sa vraie nature, et regarde où cela vous a menés.

Mara pinça les lèvres.

— Exactement, acquiesça Delilah. Je ne vais pas te laisser répéter cette erreur. Nous allons nous rendre dans ce lieu de perdition, tu vas prendre ton cher Falconridge la main dans le pot de confitures, et tu pourras ensuite décider si oui ou non c'est encore l'homme de tes rêves. N'oublie pas qu'il est membre de l'Inferno Club, ma chérie. Son comportement m'a toujours paru bizarre. Et à toi aussi, j'en suis sûre. Mieux vaut le vérifier avant d'unir ta destinée à la sienne, tu ne crois pas ?

— Eh bien, s'exclama la jeune femme, vaincue par l'argumentaire de son amie, que puis-je redire à ça ?

Delilah approuva d'un hochement de tête avant de pivoter vers Golden Ball.

— Nous sommes prêtes à vous suivre, jeune homme !

Le beau garçon s'inclina profondément et sortit avec elles de cette soirée assommante et terne, avant de monter à leur suite dans la voiture de Delilah.

Comme l'attelage s'ébranlait, Mara ne put s'empêcher d'être émue à l'idée de revoir Jordan après cette longue semaine de séparation.

Certes, il était humiliant de le retrouver dans un endroit aussi répugnant qu'une maison close, mais force lui était de reconnaître que ces quelques jours sans lui avaient été bien tristes et vides.

Peut-être son amie avait-elle raison, et cette visite impromptue suffirait-elle à le remettre dans le droit chemin – si d'aventure il songeait à s'en écarter.

Quand elle se rappelait la nuit d'amour débridé qu'ils avaient connue ensemble, elle ne pouvait l'imaginer avoir besoin de quelque prostituée pour satisfaire ses appétits.

Elle devait bien lui manquer aussi, non ?

Tandis que la voiture roulait dans les rues obscures de Londres, Mara s'aperçut qu'elle refusait de croire qu'il ait pu se montrer aussi mufle avec elle.

Il était possible qu'il ait simplement voulu faire plaisir à ses amis, sans en profiter lui-même.

— Tiens, mets ça, dit Delilah en lui tendant un loup de satin noir qu'elle venait de sortir du compartiment situé sous leur banquette.

— Comment se fait-il que tu aies ça dans ta voiture ?

— Comment se fait-il que tu n'en aies pas dans la tienne ? riposta Delilah.

Mara s'esclaffa.

— Pourquoi en aurais-je ?

Son amie la dévisagea avec un sourire en coin, l'œil pétillant de malice.

— Tu as décidé beaucoup à apprendre pour devenir une veuve joyeuse, murmura-t-elle avant de se tourner vers leur cicérone. Très cher monsieur Ball-Hughes, s'il s'agit d'un de ces établissements où l'on se livre à *certaines pratiques*, vous feriez mieux de nous en avertir tout de suite.

— Des pratiques ? répéta Mara en les considérant tour à tour. Quelles pratiques ?

— Notre jeune ami sait très bien de quoi je parle, ma chérie. Alors, monsieur, aurais-je des mises en garde à adresser à notre naïve camarade ?

L'interpellé pouffa.

— Il paraît qu'il y a une fumerie d'opium à l'étage mais, à part ça, rien qui... sorte de l'ordinaire. Mais d'où savez-vous toutes ces choses, madame Staunton ? l'interrogea-t-il avec un sourire intrigué.

Delilah leva les yeux au ciel.

— Quelles pratiques ? insista Mara.

Son amie se contenta de la regarder.

— Bon, soit, je n'ai pas envie de le savoir, grommela la jeune femme.

Au terme d'un bref trajet, ils arrivèrent devant un immeuble en brique assez commun, à deux pas des quais.

Le *Satin Slipper*, proclamait l'enseigne.

Mara contempla la façade par la vitre de la portière avec une expression dubitative.

— Vous prétendez que certains des hommes les plus puissants du royaume se réunissent dans ce bâtiment miteux ?

— Oh, oui, répondit Golden Ball. Jusqu'au régent lui-même.

— Non ! s'exclama-t-elle en se tournant vers lui. Pas Son Altesse royale ? Je le pensais au-dessus de ça.

— Eh bien, il est possible que je me trompe à son sujet, repartit prudemment le jeune homme, mais je puis vous assurer qu'il n'est pas un de ses frères qui n'y soit venu.

— Cela m'étonne moins, admit la jeune femme, les ducs royaux étant réputés pour leurs mœurs dissolues.

— Y allons-nous, mesdames ? s'enquit Ball-Hughes en descendant de voiture.

— Voilà qui devrait être amusant, déclara Delilah en acceptant sa main gantée de blanc.

Elle sortit avec un air d'indifférence étudiée.

— Ou cauchemardesque, précisa Mara en la suivant.

Le cœur cognant dans la poitrine, elle se laissa conduire par leur guide jusqu'à l'entrée que gardaient deux gorilles.

— C'est bon, elles sont avec moi, annonça fièrement Golden Ball tout en leur glissant une pièce dans le creux de la paume.

Ils s'effacèrent et leur ouvrirent la porte.

Le jeune homme précéda les deux femmes à l'intérieur du bordel faiblement éclairé.

Mara resserra les pans de sa pèlerine autour de son élégante robe de bal, le visage chauffé par la nervosité derrière son masque.

Que faisait-elle donc là ? se demanda-t-elle, légèrement incommodée par les relents de crasse qui empestaient le lieu et que masquait à peine un mélange de parfums bon marché.

Après un long couloir, ils arrivèrent dans un salon où des hétaires à demi nues se prélassaient au milieu d'hommes en frac.

Très vite, cependant, elle se félicita d'avoir accepté cette escapade en repérant Jordan à l'autre bout de la salle.

Un intense soulagement la saisit quand elle s'aperçut qu'il était simplement en train de discuter au bar avec un autre client de la maison – en l'occurrence Albert Carew.

Tu vois ? se dit-elle avec un sourire tandis que l'angoisse desserrait sa prise sur son cœur.

Comment avait-elle pu douter de lui ?

Rassurée, elle ne se priva pas d'admirer une fois de plus sa longue et vigoureuse silhouette.

Toutes ses appréhensions s'étaient envolées comme la rosée dissipée par le soleil matinal. Elle espérait seulement que Jordan ne lui en voudrait pas trop de cette visite inopinée.

De toute façon, il était trop tard pour reculer.

Prenant exemple sur l'attitude impériale de Delilah, elle carra les épaules et traversa crânement la pièce pour aller rejoindre l'élue de son cœur.

À supposer qu'il ait envie d'une femme dans son lit ce soir, elle était bien décidée à être la seule à lui donner cette satisfaction. Et il n'aurait même pas à payer pour ça !

Elle en avait assez d'être éloignée de lui. Son amie avait raison : elle allait montrer à Jordan combien il lui avait manqué.

L'heure était venue de reprendre possession de son homme.

## 16

Albert était fin soûl, et Jordan le sentait sur le point de craquer.

— Vous avez des amis, Holyfield. Si l'on vous menace, vous n'avez pas à affronter ce danger tout seul.

L'irruption de Mara dans la bibliothèque du palais gênait toujours leurs relations et rendait cette opération plus délicate. Jordan ne savait avec certitude si Albert pensait qu'elle s'était trompée, ou s'il ne le considérait pas plutôt comme un ennemi à ménager.

En tout cas, la prudence s'imposait. Surtout, il devait se montrer patient – alors même qu'il brûlait d'envie de saisir le duc des dandys par les revers de sa redingote pour le plaquer contre le mur et lui arracher la vérité.

Gagner la confiance de sa cible restait la meilleure tactique en l'occurrence – pour l'instant, du moins.

— Si quelqu'un vous fait chanter...

— Si seulement c'était aussi simple, gémit Alby en secouant la tête, imbibé de gin et accablé de désespoir.

— Vous a-t-on physiquement menacé ?

— Je ne suis pas un lâche ! protesta-t-il d'une voix pâteuse.

— Bien sûr que non. Racontez-moi ce qui ne va pas.

— Je ne peux pas en parler.

— Pourquoi donc ?

— Parce que c'est sur moi que le blâme va retomber. On m'accusera...

Il se tut soudain.

— On vous accusera de quoi ?

Albert déglutit avec peine et releva vers Jordan des yeux apeurés.

— D'avoir tué mon frère.

Jordan le dévisagea avec sévérité.

— Est-ce le cas ?

— Seigneur Dieu, non ! Au moment de sa mort, je me trouvais à Londres. Je me suis même rendu à un bal ce jour-là. Des témoins peuvent le confirmer. Mais voilà, de méchantes langues prétendent que j'aurais payé des assassins pour l'éliminer. C'est totalement faux, affirma-t-il en secouant la tête. Je n'ai rien à voir avec cela. Je veux dire : il a été tué, d'accord...

— Et maintenant ses meurtriers s'en prennent à vous ? l'interrompit Jordan.

Albert se contenta de lui adresser un regard éloquent, trop effrayé pour le reconnaître tout haut.

— Avez-vous vu l'homme qui vous menace ? reprit Jordan. Pourriez-vous le décrire ?

— Oh oui, je l'ai vu, répondit le duc dans un souffle. Je ne serais pas dans cet état autrement, Falconridge ! Je suis à bout, vous savez. J'ai les nerfs en pelote, une mine effroyable...

— Calmez-vous, Holyfield. Tout va bien. Je peux vous aider.

— Vous ? Comment ?

— Dites-moi simplement où trouver cet homme, et je me charge du reste.

— Tout seul ? répliqua Alby, incrédule.

Jordan garda le silence, préférant ne pas lui révéler encore son appartenance à l'Ordre.

Albert baissa le nez dans son verre.

— De toute manière, c'est toujours lui qui vient chez moi. Il surgit comme une sorte de... de démon !

— Très bien, repartit Jordan. Dans ce cas, je lui tendrai un piège chez vous. Convoquez-le par le canal qui vous est habituel et je serai là au jour dit, avec quelques collègues, pour lui mettre la main au collet.

Albert le dévisagea avec une expression égarée.

— Vous pourriez réellement faire ça ?

— Mon cher Holyfield, répondit Jordan en se levant pour se pencher vers lui, un coude sur le comptoir. Croyez-vous vraiment que mes missions en Europe étaient seulement diplomatiques, pendant la guerre ?

Le duc pâlit.

— Même si vous réussissez, ma situation va devenir intenable.

— Je comprends, et je peux également assurer votre sécurité. Mais vous allez devoir coopérer. Vous pouvez commencer par me dire ce que cet homme vous a demandé de faire pour lui au palais.

Albert dévisagea Jordan, qui soutint son regard sans ciller.

Le duc hésita, prit une profonde inspiration...

Deux mains vinrent alors couvrir les yeux de Jordan.

— C'est qui ? chantonna une voix familière dans son dos.

Non, ce n'est pas possible ! songea-t-il.

Il écarta les mains avec violence et pivota sur lui-même.

Mara arrondit les yeux et se raidit en blêmissant.

— Surprise, énonça-t-elle d'une voix crispée.

Il la foudroya du regard, trop ébahi et furieux pour parler.

— Hum... Je crois que je vais vous laisser, murmura Albert.

— Holyfield, attendez...

— Ces dames requièrent mon attention, Falconridge, et celle-ci la vôtre, rétorqua le dandy en allant rejoindre les hétaires peinturlurées qui étaient avachies sur un sofa.

Elles l'attirèrent sur leurs genoux avec des rires éraillés.

— Jordan ! s'exclama Mara. Que se passe-t-il ?

Il se retourna lentement vers sa maîtresse, exaspéré. Il n'arrivait pas à croire qu'elle ait encore une fois compromis sa mission – et peut-être pour de bon, cette fois.

— Que diable fais-tu ici ?

— Et toi ? s'indigna-t-elle.

— Tu n'aurais pas dû venir. Ce n'est pas un endroit pour une dame, décréta-t-il entre ses dents serrées, tout en la prenant par le coude. Je te raccompagne à ta voiture.

— Non, je ne repartirai pas !

— Oh, que si, rétorqua-t-il en l'entraînant vers la sortie.

— Tu ne peux pas me forcer ! protesta-t-elle.

Elle libéra son bras.

Il pivota vers elle et, voyant la peine qui altérait ses grands yeux bruns, commença à éprouver du remords.

— Je t'avais dit que je reviendrais vers toi quand je serais prêt, lui rappela-t-il.

— Prêt à quoi ? À jouer les hypocrites ?

Il la considéra avec stupeur.

Elle croisa les bras sur sa poitrine.

— Franchement, Jordan, une maison de passe ? C'est là que tu « fais le point » ? Enfin, je sais maintenant où tu as appris certains trucs...

Il tiqua. Car elle avait raison : durant ces longues années loin d'elle, il avait souvent été amené à fréquenter les prostituées.

Elle secoua la tête.

— Je pensais que tu valais mieux que ça.

— Ce n'est pas ce que tu crois, objecta-t-il faiblement, conscient que les apparences jouaient contre lui.

— Ben voyons, répliqua-t-elle sur un ton sarcastique. C'est au bar des bordels que tu peux le mieux réfléchir à l'avenir de notre couple, n'est-ce pas ? Et moi, comme une idiote, j'ai tenu à te laisser « le temps de la réflexion »...

Elle s'interrompit pour parcourir d'un œil méprisant la cohorte des entraîneuses alanguies.

— Désolée d'avoir gâché la fête. Amuse-toi bien, sale menteur.

— Je passerai demain te voir, pour tirer tout ça au clair.

— Épargne-moi cette comédie, veux-tu ? De toute façon, je ne serai pas chez moi.

Elle le toisa d'un regard glacial avant de tourner les talons, la tête haute.

— Mara !

Comme il partait à sa poursuite, Delilah vint lui barrer le chemin.

— Laissez-la tranquille. Vous lui avez fait assez de mal comme ça.

Jordan plissa les paupières.

— C'est vous qui l'avez amenée ici, n'est-ce pas ?

— J'ai su dès le départ que vous étiez un mufle, Falconridge, comme tous les autres hommes. Cessez d'importuner mon amie.

— Vous n'êtes pas son amie, Delilah. Vous cherchez uniquement à nous séparer.

— Je tenais juste à lui montrer l'étendue de votre perfidie. Ce n'est pas moi que vous arriverez à bernier avec vos beaux yeux bleus !

— Vous voulez qu'elle finisse solitaire et malheureuse, comme vous ! C'est de la jalousie pure et simple.

— Malheureuse, moi ? Ah ! s'exclama la mondaine. Je n'ai qu'à claquer des doigts pour avoir tous les hommes à mes pieds.

— À vos pieds, peut-être, mais ils ne vous aimeront pas. Pas comme j'aime Mara. Et c'est ça que vous ne pouvez tolérer : qu'elle soit aimée et pas vous. Vous parlez d'une amie !

Il vit dans son regard qu'il avait touché juste.

— Vous ne savez rien de moi, gronda-t-elle.

— Je ne connais que trop bien les femmes dans votre genre, soyez-en certaine. Vous n'avez pas d'âme. C'est d'ailleurs ce que Cole a fini par comprendre.

Delilah le dévisagea avec horreur et s'enfuit aussitôt, laissant Jordan planté sur place, à deux doigts d'exploser de rage et de frustration.

Les cachotteries qu'il avait faites à Mara et les mensonges qu'il lui avait débités lui parurent soudain insupportables. Ils avaient en tout cas créé plus de problèmes qu'ils n'en avaient résolus.

C'était une débâcle. Aussi bien sa mission que sa liaison avec la jeune femme étaient anéanties. Il allait devoir rattraper tout cela – sauf qu'en cet instant il ignorait comment.

Il secoua la tête, prit une profonde inspiration et regagna le bar pour relancer Albert.

Hélas, ce dernier s'était endormi sur le sofa et ronflait comme un bienheureux, la tête posée sur les genoux d'une pensionnaire qui jouait avec ses cheveux.

Jordan serra les poings et compta jusqu'à dix, frémissant de rage contenue, avant de se tourner vers un serveur et de lui montrer Alby.

— Allez demander à ses gens de le ramener chez lui, voulez-vous ?

— Bien, monsieur.

Peu après, le cocher et le valet du duc venaient récupérer leur maître inconscient.

Dégoûté, Jordan les regarda soulever ce dernier comme un sac de farine pour le porter dans sa voiture. Demain, se promit-il, quand le duc des dandys aurait cuvé son vin, il irait le trouver à son domicile avec quelques soldats de l'Ordre pour lui arracher des aveux – par la force, si nécessaire !

Il était à bout de patience. Le temps de la diplomatie était terminé. Des mesures drastiques s'imposaient.

Plus courroucé que jamais, il sentit soudain une main lui toucher le dos.

— Dis donc, mon mignon, susurra une des filles affalées sur le sofa, tu as l'air d'avoir besoin de te détendre un peu.

Il s'écarta en toisant la créature d'un air froid et distant.

— Pas ce soir, répondit-il sèchement.

La brutalité de sa réaction effraya la prostituée – mais ce qui l'effrayait, lui, c'était que Mara ne lui pardonne pas ses mensonges.

Et si elle le bannissait de sa vie, si elle reniait son affection pour lui, il risquait fort de ne connaître que des amours tarifés jusqu'à la fin de ses jours.

En proie à une migraine féroce, Albert émergea péniblement de son coma alcoolique et, poussé par la soif atroce qui le tenaillait, se força à s'asseoir et à sortir du lit.

Debout dans la lueur grise précédant l'aube qui nimbait sa chambre d'une clarté cendreuse de tombeau, il s'aperçut qu'il portait toujours son habit de soirée, chaussures comprises.

Il se rappelait à peine son retour du bordel.

Mais à quoi bon ? se dit-il. Sa vie, ces derniers temps, méritait de sombrer dans l'oubli.

S'emparant du pichet d'eau posé sur la commode, il le porta à ses lèvres et y éteignit directement sa soif.

Le liquide lui coula sur le menton et la poitrine, éclaboussant son costume. Mais le dandy n'en avait cure.

Des haut-le-cœur lui soulevèrent l'estomac tandis que la pièce lui paraissait chavirer sur elle-même.

Il s'assit pesamment sur le petit tabouret devant sa coiffeuse.

D'ordinaire, son propre reflet exerçait sur lui un charme irrésistible, mais ce matin-là il n'eut même pas le cœur de se regarder dans la glace.



*Fuir.*

Il avait essayé de retourner dans le cabinet privé du régent mais s'en était finalement abstenu, se sentant surveillé. On ne l'accusait pas encore ouvertement, mais cela ne saurait tarder.

Il faut que je parte, songea-t-il.

Mais à quoi bon ? Même s'il embarquait pour le continent, les maîtres de Bloodwell, qui y résidaient, finiraient par le débusquer.

Ils étaient partout, et nul ne pouvait leur échapper.

La boisson était devenue sa seule échappatoire. Et il ne s'en était pas privé, la veille. Mais qui aurait pu le lui reprocher ? Il était terrorisé. Il n'avait toujours pas la liste réclamée par l'assassin, et la seule idée de l'affronter de nouveau aggravait sa nausée.

Soulevant le pichet, il en versa le reste du contenu sur sa tête pour s'éclaircir les idées.

L'eau l'aspergea, plaquant contre son crâne ses cheveux artistement bouclés, trempant sa célèbre cravate et mouillant le plancher sous ses pieds, tel un jet d'urine lâché par un couard.

— C'est l'heure, Albert.

Il ferma les yeux et, pour une fois, ne sursauta pas sur son siège.

Il attendait cet instant.

Entendant le pas souple de Bloodwell se rapprocher, il rouvrit les paupières avec lassitude.

— Ma liste ?

Rassemblant son courage, Albert se leva pour faire face au tueur.

— Je ne l'ai pas. Il me faut plus de temps.

Bloodwell le saisit à la gorge et le força à se rasseoir devant la coiffeuse.

— Ce qu'il vous faut, Albert, c'est un peu plus de motivation, murmura-t-il en sortant un grand poignard. Or j'ai ici de quoi vous en donner.

Albert se mit à hurler et voulut se débattre. Le retenant sans effort, son tourmenteur l'obligea à étaler sa main droite sur le plateau du meuble et plaça la lame du couteau contre son pouce.

— Je vous avais pourtant prévenu qu'un nouveau retard vous coûterait cher, Albert.

— Attendez ! Non ! S'il vous plaît, attendez ! Je... Je sais quoi faire. J'ai... J'ai une autre solution, bégaya le duc.

Bloodwell marqua une pause et le couva de son regard de prédateur.

— Je vous écoute.

— Plus personne ne me fait confiance au palais. On me surveille tout le temps, expliqua-t-il sur un ton paniqué, le dos couvert de sueur froide. Je n'ai même pas pu retourner dans la bibliothèque. Mais je connais quelqu'un qui peut y aller à ma place sans se faire remarquer.

Il s'interrompit pour déglutir.

— Continuez.

— Quelqu'un qui a la confiance entière du régent. Une personne au-dessus de tout soupçon.

— Qui s'appelle ?

— Mara, lady Pierson. Vicomtesse. C'est une amie proche de Prinny. Une veuve à la mode. Elle a ses entrées à Carlton House. Elle peut s'y rendre quand elle veut.

— Une des maîtresses du régent ?

— Non. Il est juste le parrain de son fils, Timothy – non : Thomas, je crois. Ce gamin est tout pour elle. Prenez-le-lui, et elle fera tout ce que vous voudrez.

— Cette femme habite Londres ?

— Près de Hyde Park, confirma Albert. Mais j'ignore l'adresse exacte.

— Je me débrouillerai pour la trouver, repartit Bloodwell. C'est bien, Albert.

— Oui, vous voyez ? Je vous avais dit que je pourrais vous être utile.

— Cependant, si vous m'avez menti...

— Non, je vous le jure !

Avec un sourire torve, l'assassin relâcha sa main.

Albert la ramena contre sa poitrine et se recula en tremblant.

— Pourquoi souriez-vous ? demanda-t-il, transi d'appréhension devant le rictus du tueur. Ma solution vous plaît, c'est cela ?

— Un échec est un échec, Albert. Je suis seulement heureux de ne plus avoir à entendre vos jérémiades.

— Co... Comment cela ?

— Debout. Nous allons faire ensemble une petite promenade dans les bois.

L'aube qui se leva le lendemain sur Londres trouva Mara debout et blême, après une nuit de pleurs et d'insomnie.

Elle réussit finalement à prendre quelques heures de repos mais se réveilla ensuite plus tard qu'à son habitude, ce qui bouleversa tout son emploi du temps matinal.

Mais il y avait pire : elle devait, ce jour-là, rendre visite à ses parents.

Quand, à neuf heures, elle s'assit à la table du petit déjeuner, elle avait l'impression d'avoir le cœur aussi esquinté qu'une pomme mûre tombée du compotier.

Elle ne pouvait s'empêcher de penser à Jordan, regrettant amèrement d'être partie à sa poursuite, la veille au soir.

C'est la dernière fois que j'écoute Delilah, se promet-elle.

Il lui avait tenu des propos si durs, si brusques, dans la maison close...

Elle était heureuse, naturellement, de ne pas l'avoir surpris dans les bras d'une prostituée, mais n'était guère réconfortée pour autant de le voir sortir avec les amis débauchés de son défunt mari, les « gars » de Carlton House.

Son comportement était décidément incompréhensible. Et elle était lasse de tous ces mystères.

Thomas vint la rejoindre en tapant un de ses jouets en bois contre les murs de la pièce, aggravant la migraine que lui avait laissée sa crise de larmes nocturne.

— Arrête, Thomas. Tu vas finir par enfoncer le plâtre.

Il courut vers elle et tira sur sa jupe pour réclamer son attention.

— Calme-toi, ordonna-t-elle. J'essaie de manger tranquillement.

Le petit garçon se mit à geindre.

— Maman ! Je veux sortir !

— Thomas, s'il te plaît... Madame Busby ! appela-t-elle d'une voix impatiente – si impatiente qu'elle crut entendre sa propre mère.

— Ah, vous voilà, petit maître ! Désolée, madame, il m'a échappé. Il devient un peu trop rapide pour ma vieille carcasse.

Mara tiqua, prise de remords, en voyant la nounou arriver d'une démarche cahotante pour récupérer le turbulent bambin.

Thomas, toutefois, ne semblait pas vouloir de Mme Busby. Il se mit à battre des pieds quand celle-ci le prit dans ses bras.

— Non, non, non ! Je ne veux pas ! Par terre ! Par terre !

Mara reposa sèchement sa fourchette.

— Ça suffit, jeune homme ! Il est hors de question que tu frappes Mme Busby !

Elle attrapa ses petits pieds et les tint fermement en lui faisant les gros yeux.

— Tiens-toi correctement.

Thomas fronça le nez et les sourcils, mais finit par se tenir coi.

— Bien, approuva-t-elle. Tu vas voir grand-mère aujourd'hui, et il vaut mieux que tu sois sage chez elle.

— Euh... milady, à ce propos, je sais que nous sommes tous un peu décalés aujourd'hui, déclara Mme Busby avec tact tout en regardant l'horloge sur le manteau de la cheminée, mais à quelle heure comptez-vous vous rendre chez vos parents ?

La jeune femme garda le silence un instant.

— Je n'irai pas, déclara-t-elle enfin. J'aimerais en revanche que vous et Jack y emmeniez Thomas. Pour ma part, je... je n'en ai pas la force.

— Pas de problème, milady, c'est entendu. Vous sentez-vous souffrante ? s'enquit la vieille dame avec inquiétude.

— Non, non, c'est juste que... si ma mère me parle de travers aujourd'hui, je ne sais pas comment je le prendrai. Et puis, je suis sûre qu'elle me demandera pourquoi je n'ai pas amené lord Falconridge cette fois-ci...

Mara s'interrompit en sentant de nouvelles larmes lui monter aux yeux.

— Sa Seigneurie et moi avons eu un différend, expliqua-t-elle.

— Oh, milady, fit Mme Busby en relâchant Thomas pour venir lui serrer affectueusement la main. Je suis certaine qu'il s'agit d'un malentendu. Il est clair que M. le comte tient à vous. S'il vous a blessée, il viendra certainement s'en excuser.

Mara leva un regard hésitant vers la fidèle domestique.

— C'est ce qu'il m'a promis, confia-t-elle, mais je lui ai répondu que je ne le recevrais pas.

— Il viendra quand même, assura la nounou. En tout cas, ne vous inquiétez pas pour Thomas. Jack et moi allons bien nous en occuper.

Mara serra à son tour sa main avec effusion, émue par sa gentillesse.

— Merci beaucoup, murmura-t-elle.

Voyant sa mère pleurer, Thomas s'approcha et toucha ses joues mouillées.

— Maman, tu es triste ?

— Non, mon chéri, ça va mieux maintenant.

Elle le pressa contre son cœur avant d'embrasser sa tête duveteuse.

— Allez, file maintenant. Va mettre tes chaussures. Il est temps que tu partes chez tes grands-parents avec Mme Busby. Essaie de ne rien casser là-bas, d'accord ?

Alors qu'elle le reposait à terre, trois coups résolus furent frappés à la porte d'entrée.

Mara leva la tête vers la nounou, qui lui adressa un regard entendu.

— Il arrive tôt, constata-t-elle.

La jeune femme opina et se leva de sa chaise pour aller vérifier son reflet dans le miroir de la cheminée, tandis que Mme Busby s'éloignait avec Thomas en articulant silencieusement : « Bonne chance ! »

Mara hocha la tête avec gratitude.

Trois nouveaux coups retentirent.

La jeune femme vit passer Reese et renonça à lui demander de répondre qu'elle était absente.

S'installant dans le fauteuil jaune près de l'âtre vide, elle lissa la jupe vert pastel de sa toilette de jour, puis joignit les mains sur son giron pour dissimuler leur tremblement.

— Milady, lord Falconridge, annonça son majordome en introduisant le visiteur.

Jordan pénétra dans le salon en carrant les épaules, le menton dressé d'un air résolu, et vint s'incliner devant elle.

Elle le salua d'un hochement de tête plein de dignité.

Reese se retira.

Jordan et elle se dévisagèrent un instant, dans un silence à la fois triste et tendu.

— Merci de me recevoir, déclara-t-il enfin.

Elle opina de nouveau, se demandant pourquoi il fallait que ce gremlin soit aussi beau. Elle ne pouvait s'empêcher d'admirer sa silhouette mince et athlétique tandis qu'il allait refermer la porte du salon.

Puis il se retourna vers elle.

Sa tenue était plus que parfaite. Sa redingote indigo sombre et son gilet bleu ciel à fines rayures mettaient en valeur la splendeur glaciale de ses yeux. Et sa culotte fauve qui épousait ses cuisses musculeuses rappela à la jeune femme leurs étreintes de la semaine précédente.

Il se mit à arpenter le plancher de ses bottes noires cirées à la perfection.

— Je suis venu te présenter mes excuses, dit-il.

— C'est un début, concéda-t-elle.

Une expression de surprise passa sur ses traits anguleux. Puis il baissa la tête et retira ses gants, comme s'il était à court de mots.

À la fin, elle eut pitié de lui.

— Qu'y a-t-il, Jordan ?

Il releva le regard vers elle, et Mara y vit un mélange singulier d'hésitation et de détermination.

— Je ne veux plus te mentir, lâcha-t-il.

Elle se raidit, incapable d'articuler la moindre parole, s'attendant au pire.

— Mais avant de tout te raconter, je veux savoir si tu m'aimes.

Elle reprit sa respiration avant de pousser un soupir irrité.

Ce n'était pas juste, pensa-t-elle. Pourquoi était-ce à elle de prendre ce risque alors que c'était lui qui était en tort ?

Cependant, elle-même en était arrivée à un point où elle ne pouvait plus rien lui cacher. Et puis, comment aurait-elle pu résister à la beauté sidérante de celui qui restait malgré tout l'homme de sa vie ?

— Tu sais bien que oui, voyou, murmura-t-elle. Même si j'en suis la première étonnée en ce moment...

Il la dévisagea avec un air tendre et reconnaissant.

— Je te comprends, admit-il en souriant légèrement.

Elle secoua la tête.

— Je me suis déjà complètement ouverte à toi, Jordan. J'attends toujours la réciproque de ta part.

— C'est pour cela que je suis venu ce matin, répliqua-t-il avant de recommencer à faire les cent pas.

Mara l'observa.

— Je t'écoute, dit-elle.

Le visage parcouru par des émotions contradictoires, il s'arrêta pour ramasser un jouet de Thomas et le poser sur la table, avant de pivoter vers elle.

— Je ne suis pas un diplomate. Enfin, pas seulement. Je suis avant tout un agent secret au service de la Couronne.

La jeune femme retint son souffle.

Jordan s'interrompit pour jeter un coup d'œil soupçonneux en direction de la porte, comme s'il craignait d'être espionné, puis reprit ses allées et venues.

— C'est la vraie raison qui a motivé mon départ, il y a douze ans de cela. Et c'est aussi ce qui m'a empêché de t'écrire par la suite. Je ne pouvais rien te dire, à l'époque. Et je ne le devrais pas plus aujourd'hui. En ce temps-là, tu étais si jeune, si impulsive... Je n'ai pas osé te confier mon secret de peur que tu ne l'ébruities, car cette indiscretion aurait eu des conséquences désastreuses.

Mara le dévisageait avec stupeur. En même temps, elle se sentait curieusement soulagée, tant cet aveu lui semblait expliquer bien des choses.

— Il fallait que nous nous séparions, continuait Jordan, je n'avais pas le choix. Mais j'avais l'intention de revenir vers toi dès que j'en aurais la possibilité... Cela ne m'a été permis que tout récemment, quand la chute de Napoléon a plus ou moins signifié la fin de ma mission en Europe.

Il marqua une pause. La jeune femme attendit qu'il reprenne, ne sachant que répondre pour l'instant.

— En fait, j'ai été rappelé à Londres à cause d'une nouvelle menace qui, d'après nos sources, pesait sur le régent. Nous avons toutes les raisons de croire qu'un ennemi s'était infiltré dans l'entourage du prince.

Mara resta bouche bée de surprise.

— J'ai été chargé de neutraliser ce danger et, hier soir, j'étais à deux doigts d'amener ma cible aux aveux – quand tu nous as interrompus.

— *Albert ?* s'écria-t-elle, incrédule.

Il hocha la tête.

— C'est pour cela que j'étais en colère. Je ne cherche pas à justifier ma réaction. La frustration m'a fait perdre mon sang-froid, c'est tout, et je te prie de m'en excuser. Il m'avait fallu tellement de patience pour gagner sa confiance... Et voilà que ton arrivée casse l'ambiance de confiance que j'avais réussi à instaurer.

Il soupira lourdement.

— Ce n'était pas ta faute, naturellement. Les apparences jouaient contre moi – comme souvent, ajouta-t-il avec amertume. J'espère qu'au moins tu me croiras si je te dis combien ça m'a coûté de te cacher tout ça.

Il s'interrompit pour se passer la main dans les cheveux.

— Mais trop c'est trop, reprit-il. Quand j'ai vu ta peine, hier soir, alors que je te criais dessus, j'ai compris que si je continuais ainsi, je te perdrais, et qu'il était temps que je te fasse confiance. Alors voilà, je suis ici pour tout te dire, Mara. À commencer par l'amour que j'éprouve pour toi.

La jeune femme sentit son cœur s'emballer à cette confiance mais n'osa bouger, devinant qu'il n'en avait pas fini.

— Si je me suis éloigné de toi cette semaine, ce n'était pas pour réfléchir à notre couple – car de mon côté c'est clair, Mara : je ne veux plus jamais être séparé de toi. J'avais seulement besoin de ce temps pour mener à terme ma mission sans te mettre en danger et assurer ainsi notre sécurité à tous deux, notre avenir.

Il se tut une nouvelle fois et la considéra avec une expression pleine d'espoir.

— Voilà, tu sais tout, conclut-il à voix basse.

— Oh, Jordan... murmura-t-elle, désespérée.

Sa déclaration d'amour l'avait bouleversée, mais le reste de sa confession l'avait transi d'effroi.

Elle se leva du fauteuil pour aller se poster devant la fenêtre, regardant la rue sans la voir.

Doux Jésus, songea-t-elle en tremblant, elle s'était donc éprise d'un *espion* ?

Il s'abstint de troubler sa réflexion, gardant une distance respectueuse. Quand elle se retourna vers lui, elle vit qu'il l'observait toujours.

— Je... Je suis désolée d'apprendre que j'ai compromis une opération destinée à protéger le régent.

— Ce n'était pas ta faute, répéta Jordan. Tu ne pouvais pas savoir.

— Et Albert, demanda-t-elle sur un ton incertain, est-il vraiment... ?

— Oh, oui : mouillé jusqu'au cou. Je l'ai surpris en train de s'introduire dans le bureau privé de Son Altesse, le soir du bal à Carlton House.

— Dans la bibliothèque ? s'enquit-elle en fronçant les sourcils.

Il haussa les épaules avec un demi-sourire.

— Je crains que ton irruption dans la maison close n'ait pas été la première fois où tu as effarouché le duc des dandys.

Elle le fixa un moment, prenant peu à peu conscience des implications de cette révélation.

— Tu as prétendu que tu m'attendais...

Il se rembrunit, mais ne dit mot.

— Tu m'as donc fait l'amour sans cesser de me mentir mais, au contraire, pour me cacher le véritable but de ta présence dans la bibliothèque...

Il ferma les paupières, le visage tendu, comme pour se préparer à sa réaction quand toutes les pièces du puzzle se seraient mises en place dans son esprit.

— Mara, la tendresse que j'ai pour toi n'a jamais été simulée...

— Attends un peu, le coupa-t-elle. C'est moi qui t'ai présenté au régent, le jour où nous lui avons apporté le tableau au palais... Oh, Seigneur !

Elle tendit le bras vers le meuble le plus proche pour garder son équilibre, terrassée par la vérité. Il voulut se porter à son secours, mais elle le retint du geste.

— Ne me touche pas !

— Mara...

— Tu m'as menti de bout en bout, n'est-ce pas ? Tu t'es juste servi de moi !

— Non, non, tu te trompes.

Mais elle ne pouvait plus le croire.

Son cœur était si serré qu'elle craignit de défaillir. Des larmes de rage lui montaient aux yeux.

— Va-t'en, lâcha-t-elle d'une voix frémissante. Va-t'en et ne reviens plus jamais.

— Mara, insista-t-il, le regard embué. Jamais je ne t'ai voulu le moindre mal.

— Comment oses-tu dire ça ? s'indigna-t-elle en se rappelant le jour, à Hyde Park, où il l'avait complimentée sur Thomas. Non seulement tu m'as utilisée pour te rapprocher du prince et de ses amis – ce que j'aurais encore pu te pardonner – mais tu t'es servi de *mon fils* pour m'amadouer. Tu as feint d'avoir de l'affection pour lui afin d'attendrir mon cœur de mère ! C'est honteux.

— Mais je l'aime bien, protesta-t-il.

Elle détourna les yeux, écœurée, et secoua la tête.

— Je te faisais confiance. Et Thomas aussi.

Jordan était devenu livide, comme s'il avait reçu un coup de couteau.

— Jamais je ne mettrais ton fils en danger, pas plus lui que toi. Bien au contraire.

— Et c'est pour ça que tu m'as tout caché jusqu'à présent ?

— Oui ! s'exclama-t-il, le timbre rauque. Mara, tu as raison, j'ai agi ainsi parce que ma mission m'y obligeait – mais aussi parce que ça me donnait l'occasion de renouer avec toi.

Il s'interrompit et, quand il reprit la parole, ce fut d'une voix presque inaudible.

— J'ai un problème avec les gens, avoua-t-il. Je suis comme coupé du monde, des autres. Si tu te détournes de moi, je n'ai plus personne dans ma vie.

— Mais je ne te connais même pas ! Comment le pourrais-je ? Tu es un hypocrite, un menteur ! Toutes ces manières de gentlemen, cette perfection policée : du vent ! Ce que tu es derrière ce masque, je n'en ai toujours pas la moindre idée. Et je ne suis même plus sûre d'avoir envie de le savoir.

Il regarda ailleurs. La jeune femme comprit qu'elle l'avait blessé, mais cela n'allégea nullement sa propre peine.

Elle déglutit.

— Je ne doute pas que les hommes comme toi aient un genre de code d'honneur, reprit-elle. Mais je ne veux pas avoir de rapport avec ce milieu-là. Et je ne veux pas que mon fils y soit mêlé non plus.

Il la dévisagea d'un air atterré.

— Tu n'es pas sérieuse !

— Va-t'en.

Il se figea un instant, comme s'il espérait à moitié qu'elle reviendrait sur sa décision.

Elle resta campée sur sa position, le souffle laborieux mais le regard ferme.

Visiblement ébranlé, il baissa la tête, ramassa ses gants et se dirigea vers la porte d'une démarche raide.

Mara s'efforça de maîtriser ses tremblements – en vain.

Jordan ouvrit la porte, marqua une pause, puis carra les épaules et traversa le vestibule sans se retourner, le dos droit comme un soldat à la parade – ou comme un condamné montant à l'échafaud.

Dès qu'elle entendit se refermer la porte d'entrée, la jeune femme ne put contenir ses larmes et éclata en sanglots.

Tout n'avait été qu'illusion et tricherie depuis le début, songea-t-elle, désespérée.

L'homme de ses rêves, en qui elle avait toute confiance, qu'elle adulait, lui avait menti de bout en bout.

Elle se mit à pleurer sur sa naïveté, sur son insupportable innocence... N'avait-elle donc rien appris ?

Sa seule consolation était de ne pas avoir été dupée par un amateur mais, au contraire, par un manipulateur aguerri.

Maigre réconfort...

Car, quand même, fallait-il être la plus écervelée des idiots pour donner, par deux fois, son cœur à un homme qui n'en avait pas !



Jordan ne sut quoi faire ensuite, sinon continuer à aller de l'avant et se concentrer sur la tâche en cours.

Il gagna donc dans l'après-midi, tout de noir vêtu, la propriété Holyfield avec ses hommes en tenue de combat, pour forcer Albert à les aider à capturer Dresden Bloodwell.

Le sergent Parker, Findlay ainsi que quelques autres soldats l'accompagnaient, désireux de venger la mort de Mercer.

Jordan grimpa le perron avec une lueur meurtrière dans les yeux, déterminé à obtenir la coopération du dandy.

Son serment envers l'Ordre lui avait déjà coûté plus qu'il ne l'aurait imaginé au moment où il l'avait scellé de son sang. Il n'était plus d'humeur à transiger avec la racaille, si titrée soit-elle.

Il frappa du poing à la porte du manoir tout en jetant un coup d'œil acéré par-dessus son épaule et indiqua du geste à ses hommes de se mettre en position.

Un majordome fluet et d'allure aussi gourmée que son maître vint ouvrir avec un haussement de sourcils.

— Puis-je vous aider, monsieur ?

— Je viens voir Holyfield.

— Sa Grâce n'est pas disponible. Vous allez devoir prendre rendez-vous... Hé là ! s'exclama le domestique sous la poussée que Jordan imprima au battant, le forçant à reculer. Que signifie ceci ?

— Allez chercher votre maître. Maintenant ! gronda Jordan tout en inspectant l'immense vestibule au sol dallé de marbre noir et blanc.

— Sa Grâce n'est pas chez elle ! Qui êtes-vous ? Comment osez-vous vous introduire de manière aussi barbare dans cette demeure ? s'écria le majordome tandis que les hommes de Jordan pénétraient à leur tour dans le vestibule et que plusieurs valets d'Albert arrivaient en sens opposé.

— Tout le monde se calme ! ordonna Jordan avant de toiser froidement le domestique. Je suis lord Falconridge. J'ai joué aux cartes avec Sa Grâce hier soir et je l'ai quitté alors qu'il était dans un état d'ébriété assez avancé. Je venais juste m'assurer qu'il était rentré sain et sauf.

Le majordome détailla les faciès austères des soldats habillés de noir qui s'étaient alignés derrière Jordan, et ne parut guère convaincu par l'explication de ce dernier.

— Évidemment qu'il est bien rentré ! C'est même moi qui lui ai ouvert.

— Et où est-il, maintenant ?

Le domestique afficha une expression défiante.

— Il ne s'est pas encore levé ! Veuillez repartir, milord. Cette intrusion est totalement inadmissible.

— Fouillez la maison, lança sèchement Jordan à ses hommes.

Comme Parker et ses camarades s'avançaient dans le vestibule, les valets d'Albert leur crièrent de ne pas aller plus loin. Leurs clameurs gagnèrent encore en intensité quand ils furent rejoints par d'autres serviteurs armés, qui d'un vieux tromblon, qui d'une pelle...

— Halte ! ordonna Jordan, soucieux d'éviter un bain de sang. Écoutez-moi, vous tous : le duc est recherché pour haute trahison. Nous sommes ici pour l'appréhender.

— Quoi ? repartit le majordome dans un souffle. C'est impossible !

— Nous avons des raisons de croire que votre maître est au service d'une puissance ennemie.

Les valets émirent des hoquets horrifiés.

— Si déplorables soient les agissements qui lui sont reprochés, enchaîna Jordan, notre but est aussi de le placer sous notre protection. Car c'est un pair du royaume, et sa vie est en danger. Si donc vous tenez à le protéger, vous feriez mieux de me dire sans plus tarder où il se trouve. En outre, je vous rappelle qu'entraver le cours de la justice est un délit sévèrement puni par la loi.

Les serviteurs se dévisagèrent mutuellement avec embarras.

— Avez-vous un document pour confirmer vos allégations ? s'enquit le majordome.

Jordan se contenta de le foudroyer du regard.

Le petit bonhomme déglutit avec difficulté.

— Il devrait être encore dans ses appartements, répondit-il, vaincu.

— C'est bien. Allons-y, lança Jordan à ses hommes en désignant l'escalier.

Le majordome hocha la tête à l'adresse des autres domestiques pour qu'ils laissent passer leurs visiteurs, avant de conduire ces derniers jusqu'au deuxième étage, devant la porte de la chambre de maître.

Son pistolet au poing, Jordan l'ouvrit et pénétra dans une immense et luxueuse pièce où trônait un lit à baldaquin.

Albert n'était en vue nulle part. Deux détails retinrent l'attention de Jordan : une flaque d'eau devant une jolie coiffeuse et le fait qu'une des fenêtres, donnant sur un balcon, était ouverte.

Il s'y rendit, jeta un œil dehors en s'attendant plus ou moins à apercevoir le corps du dandy écrasé sur la pelouse en contrebas, mais ne vit rien.

Il remarqua cependant les crochets plantés dans la façade, sur lesquels s'appuyait la vigne vierge décorant la maison côté bois.

— Monsieur ? l'appela Parker.

Il se tourna vers lui.

— Il n'est pas dans ses appartements.

— Peut-être est-il allé dormir dans une autre pièce, dans l'état où il était, suggéra Findlay.

— Faut-il que nous fouillions le reste de la demeure ? demanda Parker.

Jordan opina.

— Je viens avec vous, dit-il.

Ils passèrent au peigne fin l'énorme manoir Holyfield, accompagnés par une partie du personnel qui criait après leur maître.

Au bout de trois quarts d'heure de recherches infructueuses, ils durent conclure qu'Albert ne se trouvait pas chez lui.

Le majordome semblait désormais très inquiet.

— Peut-être Sa Grâce est-elle allée prendre l'air durant la nuit, murmura-t-il. Le temps était clément et il y a plusieurs endroits dans le domaine où il a pu, euh... se reposer.

— Où ça, précisément ? s'enquit Parker.

— Eh bien, les bancs du jardin, pour commencer. Et puis il y a la gloriette, près de l'étang, qui comporte une banquette. Il aime aller y lire le journal, de temps à autre.

— À moins qu'il ne soit carrément parti, intervint Findlay.

Jordan interrogea le majordome du regard.

— Eh bien, concéda ce dernier, il est possible en effet qu'il ait quitté la maison à notre insu — même si c'est assez improbable.

— Manque-t-il un attelage ou même un cheval à l'écurie ?

— Allez vérifier ça, ordonna le domestique à l'un de ses subordonnés.

— Accompagne-le, Findlay, ajouta Jordan.

Le soldat hochâ la tête et suivit le valet dehors.

— Milord, reprit le majordome, s'assurer de la présence de toutes les montures du domaine risque de leur prendre des heures. Il y en a une douzaine rien que dans l'écurie et bien d'autres passent la nuit dehors, dans les prés. Je vais vous fournir d'autres hommes.

Jordan acquiesça et demanda à l'un de ses soldats de superviser le groupe de serviteurs.

— Milord, si Sa Grâce s'est rendue à Londres, je vous suggère de le chercher à son club ou chez son tailleur, poursuivit le majordome. Il se pourrait aussi qu'il soit parti prendre le thé chez une dame de ses amies ou qu'il ait rendu visite au régent.

Jordan le remercia pour ses suggestions et, quand ses hommes revinrent l'informer qu'aucun attelage ne manquait dans la remise mais que compter les chevaux risquait de prendre plus d'une heure, il les rassembla à part pour leur donner de nouvelles directives.

— Divisons-nous. Wilkins, tu restes ici pour continuer la fouille de la propriété. Envoie un message à la villa Dante si tu trouves quoi que ce soit. Parker, Jenkins, vous retournez en ville pour enquêter au White's et dans les boutiques de Bond Street. Maintenant, ajouta-t-il sur le ton de la confiance, pour tout vous avouer, il ne m'étonnerait pas du tout qu'après ses aveux d'hier soir il ait préféré fuir le pays...

Il se tourna vers son fidèle sergent.

— Parker, je te charge de vérifier les registres d'embarquement à la capitainerie du port. Tu sais qui contacter là-bas. Essaie de voir si le duc n'est pas monté à bord d'un navire pour le continent.

— Oui, monsieur, répondit le soldat avec un salut.

— Je vais au palais pour ma part, au cas où il lui aurait pris l'envie de s'introduire une nouvelle fois dans le cabinet privé de Son Altesse.

— Les sentinelles de Carlton House n'ont-elles pas reçu pour consigne de le tenir à l'œil, monsieur ?

— En effet, acquiesça Jordan, mais s'il était désespéré...

Ses hommes le comprirent à demi-mot et se séparèrent peu après pour exécuter ses ordres.

— Nous repasserons ce soir ou demain, pour voir si vous avez eu des nouvelles de votre maître, lança-t-il ensuite au majordome.

— Nous informerez-vous si vous le retrouvez, milord ?

— Si je le puis, oui. Entre-temps, je vous recommande de garder pour vous les accusations qui pèsent sur votre maître. Vous avez tout intérêt à protéger le nom des Holyfield aussi longtemps que possible.

Le domestique parut frappé par la pertinence de ce conseil.

— Merci beaucoup, milord, répliqua-t-il en s'inclinant.

Jordan le salua et prit congé, le cœur lourd d'un mauvais pressentiment.

Quelque chose clochait. Il n'aurait su dire quoi mais, après être remonté en selle, il inspecta un moment les alentours du manoir en fronçant les sourcils.

Un danger planait toujours sur Carlton House et l'entourage du régent, il en aurait mis sa main à couper.

Plus tard ce jour-là, après avoir longuement pleuré, Mara sortit se promener.

La maison lui paraissait bien vide sans Thomas – et sans Jordan.

Elle avait pris un béguin à voilette pour cacher ses yeux rougis par les larmes et éviter de se faire reconnaître par des relations.

Elle n'était pas d'humeur à discuter de la pluie et du beau temps.

À travers la dentelle de sa voilette lui parvenait l'air du printemps que parfumaient parterres et pelouses mancurés des petits jardins des maisons de ville bordant le trajet vers Hyde Park.

Dans le parc lui-même éclatait la verdure exubérante du joli mois de mai. Dans son cœur, cependant, c'était l'automne.

À la fin, le contraste lui fut insupportable et elle ressortit du parc.

Non loin de la porte, elle avisa l'endroit où sa berline avait été assaillie par les émeutiers et se souvint des compétences redoutables que Jordan avait alors montrées au combat. Au moins, maintenant, elle en connaissait l'origine.

Elle poursuivit son chemin, accompagnée comme une ombre par son reflet dans les vitrines des boutiques. Elle avait les moyens de s'y acheter tout ce qu'elle voulait – mais ce qui lui manquait n'avait pas de prix.

Sans cesse lui revenait en mémoire l'aveu terrible de Jordan :

« Si tu te détournes de moi, je n'ai plus personne dans ma vie. »

Elle avait beau avoir été déçue d'apprendre ses mensonges, son cœur refusait de croire qu'il ne tenait pas à elle. Ses aveux n'étaient-ils pas en eux-mêmes une preuve de respect et de confiance ?

Et puis c'était un homme de devoir malgré tout, et ses tromperies étaient censées assurer la sécurité du régent, si détestables soient-elles.

D'ailleurs, avait-on le choix quand on était agent secret ? Cette carrière n'obligeait-elle pas à s'endurcir jusqu'à l'insensibilité ?

Elle poussa un soupir et décida finalement d'aller jusque chez Delilah, qui habitait non loin de là.

Elle n'avait pas l'intention de révéler à son amie que Jordan était un espion. La croirait-elle, du reste ? Elle désirait seulement lui assurer qu'elle ne lui en voulait pas d'avoir été à l'origine de l'incident de la veille.

Arrivée devant l'élégante petite bonbonnière qui servait de maison de ville à Delilah, Mara frappa à la porte de son poing ganté de blanc, son réticule se balançant à son poignet.

Bientôt, le majordome vint ouvrir et lui indiqua le salon de musique à l'étage, où sa maîtresse aimait recevoir ses intimes.

— Mara ! s'exclama cette dernière, allongée en peignoir sur un sofa, au moment où son amie pénétrait dans la pièce tout en ôtant ses gants. Comment vas-tu ? Oh, non...

Il avait suffi que la jeune femme soulève sa voilette pour la renseigner.

— Tu as une mine épouvantable, ma chérie, reprit Delilah en voyant ses yeux et son nez rougis. Mais que fais-tu ici ? Je te croyais chez tes parents, aujourd'hui.

Mara secoua la tête avec un lourd soupir.

— Je n'ai pas eu le courage d'aller les voir. Je leur ai juste envoyé Thomas avec sa nounou, répondit-elle en se laissant tomber dans le large et moelleux fauteuil en face du canapé.

— J'étais inquiète pour toi, tu sais. Après ce qui s'est passé hier soir, je me suis sentie vraiment mal...

— Bah, ce n'était pas ta faute. C'est d'ailleurs pour ça que je suis venue : tu n'as pas à avoir de remords.

— Tu es gentille, murmura Delilah avec émotion. Veux-tu un peu de thé ?

— Non, merci. Je ne vais pas m'attarder. Thomas devrait bientôt rentrer.

Mais l'amie de Mara ne l'écoutait plus, les yeux fixés sur le seuil de la pièce.

Se retournant, la jeune femme eut la surprise d'y découvrir Cole, en train de boutonner ses manchettes et son gilet.

Un sourire radieux illumina le visage de Delilah, qui tendit la main vers lui.

— Mon chéri !

Mara écarquilla les yeux et se raidit en voyant approcher Cole, qui lui prêta à peine attention. Il se dirigea tout droit vers la maîtresse de maison qu'il embrassa avec tendresse.

Tous deux se dévisagèrent d'un air énamouré.

Mara baissa les yeux en rougissant.

— Je vois que vous êtes réconciliés, dit-elle.

Cole rit tout bas et daigna enfin la regarder.

— En effet, et cela grâce à votre ami Falconridge, répliqua-t-il tout en prenant la main de Delilah. J'ignore les remontrances qu'il lui a adressées hier soir, mais elles semblent avoir ramené Delilah à la raison.

— Tiens donc ? fit Mara en dévisageant son amie avec amusement.

Celle-ci rougit à son tour, comme une jeune fille.

— Ton Jordan a été assez odieux avec moi quand tu es repartie du *Satin Slipper*, mais il m'a aussi fait comprendre combien l'amour d'un homme de qualité est précieux.

— Vraiment ? s'exclama Mara avec un sourire un peu indigné. Voilà des mois que je te le serine, et il a suffi que Jordan te le dise une fois pour que tu le prennes pour parole d'évangile ?

— C'est la *manière* dont il l'a dit qui compte, ma chérie.

— Il n'a pas cherché à la ménager comme vous, lady Pierson, expliqua Cole en couvant Delilah d'un regard affectueux.

— Je l'ai détesté sur le coup, acquiesça celle-ci, mais je me suis rapidement aperçue qu'il avait raison et que j'étais simplement trop lâche pour avouer à Cole combien je tiens à lui.

— Et elle est venue me voir aussitôt après, conclut Cole sur un ton extasié.

Mara fut abasourdie par cet échange de roucoulandes entre deux des mondains les plus cyniques qu'elle connaisse.

Se sentant de trop, elle s'éclaircit la gorge.

— Bon, eh bien, je vais vous laisser. Toutes mes félicitations pour vos retrouvailles.

Une fois dehors, elle se rendit compte que cette visite l'avait curieusement rassérénée, d'abord parce qu'elle était contente de voir Delilah enfin en paix avec elle-même, et ensuite parce que cette histoire prouvait que Jordan n'était pas seulement un fin psychologue mais aussi un négociateur intègre et sensible, capable d'œuvrer pour la paix des ménages – ce qui laissait peut-être augurer une issue heureuse à leur propre différend.

Avec un pincement au cœur, elle se rappela le teint livide qu'avait pris son visage quand elle lui avait demandé de partir de chez elle et de ne plus revenir. Elle s'estimait alors terriblement blessée

par ses manœuvres et ses dissimulations. Cependant, force lui était de constater que ces mêmes traits pouvaient se révéler bénéfiques dans certains cas, y compris dans les relations sentimentales.

Manipuler autrui faisait partie intégrante de sa profession d'espion. Elle avait été choquée d'apprendre cette dernière. Mais à présent qu'elle savait qui il était vraiment – ou plutôt ce qu'il faisait –, cela changeait-il pour autant l'opinion qu'elle avait de lui ?

Peut-être tout n'était-il pas perdu entre eux, après tout. Peut-être, dans un jour ou deux, serait-elle d'humeur à lui écrire et à lui proposer une nouvelle séance de pourparlers pour mettre un terme à leur conflit.

Tandis qu'elle poussait la porte de sa maison, elle s'étonna un peu de ne pas voir Reese dans le vestibule, mais elle supposa qu'il devait être occupé à l'étage ou à l'office.

Elle se débarrassa de son réticule et de son béguin, se dirigea vers le salon... et se figea sur le seuil de la pièce.

— Salut, lui lança un inconnu grand et mince assis dans son fauteuil, ses longues jambes nonchalamment croisées devant lui.

Elle porta la main à son cœur.

— Que faites-vous ici ? Seigneur, vous m'avez fait peur ! Nous connaissons-nous ?

Elle pensa qu'il devait être un des artisans ou des négociants auxquels Reese faisait appel pour l'approvisionnement et l'entretien de la maison, même si elle ne se souvenait pas que son majordome l'ait prévenue de ce rendez-vous.

— Lady Pierson, je présume ? s'enquit-il en la détaillant du regard. Vous êtes encore plus belle que je ne l'imaginai.

Aucun commerçant, si riche soit-il, n'aurait osé reluquer ainsi une vicomtesse ni encore moins commenter son physique.

La surprise commença à céder la place en elle à l'inquiétude.

— Votre nom, monsieur ?

Il se leva.

— Certains m'appellent Dresden Bloodwell. Mon vrai nom, je le crains, appartient à un passé révolu.

À première vue, il n'avait rien d'extraordinaire, à part peut-être sa carrure et l'impression de force que dégageait sa silhouette élancée. Il avait des yeux noisette, des cheveux bruns ondulés, un peu luisants de pommade, un visage au teint jaunâtre et à la peau légèrement grêlée.

Son regard, cependant, semblait indiquer un certain dérèglement mental. Seigneur, songea la jeune femme, était-ce un vagabond qui avait simplement profité de la disparition de Reese pour venir s'installer ici comme chez lui ?

Son nom, toutefois, lui était vaguement familier.

Le voyant avancer vers elle à pas comptés, elle recula sans cesser de le surveiller.

— Monsieur Bloodwell, où sont mes gens ? Et que faites-vous chez moi ?

Il lui lança un curieux petit sourire, tout en l'étudiant d'un air lubrique.

Elle perçut alors des chocs sourds à travers le plancher, comme si quelqu'un frappait à la porte de la cave.

Brusquement alarmée, elle déglutit péniblement et s'efforça de dissimuler sa frayeur.

— Vous feriez mieux de partir, dit-elle.

— Du calme, milady. Et ne criez pas, je vous prie. Les dames comme il faut évitent ce genre de démonstrations hystériques, n'est-ce pas ?

Elle se tut, veillant à garder ses distances avec lui.

— Bien, fit-il. Je suis venu vous proposer un marché. Et ne vous inquiétez pas pour vos domestiques : ils vont bien.

— Encore heureux, répliqua-t-elle tout en se rapprochant lentement du tisonnier posé près de la cheminée. Libérez-les immédiatement.

— Avant que vous ouvriez votre cadeau ? susurra-t-il en désignant une petite boîte plate sur la table. Regardez donc ce que je vous ai apporté. Nous discuterons ensuite.

Elle jeta un œil soupçonneux au carton d'aspect ordinaire.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Si je vous le disais, ce ne serait plus une surprise...

Elle hésita un instant, puis se dirigea lentement vers la table. Quand elle parvint au-dessus de la boîte et put distinguer son contenu, l'horreur lui glaça les veines.

M. Bloodwell croisa poliment les mains derrière son dos.

— Je vous prie maintenant de m'écouter, milady. Ma requête, vous le verrez, n'est pas si compliquée que cela à satisfaire.

Le cœur au bord des lèvres, Mara prit dans le carton le petit tricorne multicolore qu'elle avait tricoté de ses propres mains pour Thomas, se rappelant que Mme Busby en avait coiffé l'enfant ce matin-là, avant de partir avec lui chez ses grands-parents.

— Où est mon fils ? demanda-t-elle en chancelant. Qu'avez-vous fait à mon enfant ?

— Rien... pour l'instant.

La froideur acérée de cette réponse la transit de terreur.

— Que voulez-vous ? chuchota-t-elle d'une voix étranglée.

— Trois fois rien. Un simple petit bout de papier... en échange de la vie de votre enfant.

## 19

Le trajet jusqu'à Carlton House se déroula comme dans un rêve – ou plutôt un cauchemar.

— Je vous en supplie, je ferai tout ce que vous voulez mais épargnez mon bébé !

Elle était ressortie de la maison dans un tel état de panique qu'elle avait oublié son chapeau et pris seulement son réticule. Les mains tremblantes, elle y avait rangé le pli sur lequel Bloodwell avait inscrit l'adresse dans Seven Dials où elle devait se rendre ensuite.

Elle avait hélé un fiacre près du parc – moyen de transport certes inhabituel pour une vicomtesse, mais Jack et Mme Busby avaient pris sa voiture.

Les instructions de Dresden Bloodwell résonnaient dans sa tête comme un glas tandis que le véhicule l'emmenait au palais.

« Vous vous rendrez à Carlton House. Vous irez dans la grande bibliothèque et vous vous servirez de cette clé pour ouvrir le bureau du régent. Elle déverrouille aussi les tiroirs de son secrétaire. »

Grâce à l'aveu que lui avait fait Jordan le matin même, elle avait reconnu la procédure qu'elle avait suivie Albert, le soir du bal, et compris que le dandy avait échoué à satisfaire Dresden Bloodwell. Après sa confrontation avec ce dernier, Mara ne doutait pas qu'Alby l'ait payé de sa vie – non sans l'avoir auparavant suggérée comme remplaçante.

Elle aurait aimé chercher secours auprès de Jordan, tout lui raconter et se fier à ses talents d'agent secret pour sauver Thomas.

Mais elle n'osait pas.

Bloodwell avait été très clair à ce sujet.

« Ne vous arrêtez pas en chemin et ne parlez à personne. Si vous vous adressez aux autorités, je le saurai et votre garçon le paiera aussitôt. Et si vous revenez les mains vides, votre vieille nounou sera la première à mourir. »

Mme Busby...

*Seigneur Dieu, aidez-moi !*

Arrivée devant le palais, elle sortit du fiacre, paya le cocher en tremblant et se dirigea d'une démarche de somnambule vers l'entrée privée qu'elle utilisait normalement pour rendre visite à Prinny.

Les sentinelles qui en gardaient l'accès l'accueillirent avec un sourire hésitant, visiblement troublées par son air égaré. Il lui fallut tout son courage pour ne pas leur avouer ses intentions et éclater en sanglots.

Elle réussit toutefois à garder un semblant de sang-froid et parvint même à dissimuler son soulagement quand elles lui apprirent que Son Altesse n'était pas là.



— Je vais l'attendre, alors. Je... Il faut vraiment que je lui parle, expliqua-t-elle d'une voix frémissante. Il a toujours été si bon avec moi.

Ses larmes, qu'elle ne pouvait plus retenir, surent mieux désarmer les soldats que menaces ou suppliques : ils appelèrent immédiatement leur capitaine.

— Bien sûr, lady Pierson, déclara ce dernier dès que la jeune femme lui eut répété sa requête. Entrez donc. Je vais vous chercher un siège. Désirez-vous un cordial ?

Semblait-elle donc si mal en point ?

— Non, non, ça ira, merci, répondit-elle. C'est au sujet de mon petit garçon, voyez-vous. Sa, euh... sa belle-famille me cause des tracas encore une fois. J'ai besoin des conseils de son parrain. Je n'ai qu'à attendre son retour dans un coin, à l'écart. Je ne vous dérangerai pas.

— Vous ne nous dérangez jamais, milady.

— Dans la bibliothèque, peut-être ? suggéra-t-elle tout en réprimant ses scrupules. Un livre m'aidera à passer le temps...

— Excellente idée ! approuva le capitaine avec la galanterie habituelle des officiers de son régiment d'élite. Suivez-moi.

Il lui tendit son bras.

Dès que l'intendant en faction dans l'antichambre de la bibliothèque l'aperçut au bras du soldat, le visage blême et le pas mal assuré, il s'approcha avec inquiétude.

— Lady Pierson, vous sentez-vous bien ?

— Tout à fait, mentit-elle.

— Elle est juste un peu soucieuse, expliqua le capitaine. Elle désire avoir une entrevue avec Son Altesse royale.

— Ah, fit le domestique, il se trouve que le régent est parti inaugurer une école près de Windsor. Mais il ne devrait pas tarder à rentrer, milady.

— Elle aimerait l'attendre dans la bibliothèque, ajouta le soldat.

— Bien sûr, approuva l'intendant. Souhaitez-vous une tasse de thé, milady ? Les cuisines viennent juste de recevoir un Oolong qui, paraît-il, est remarquable.

— Euh, oui, merci beaucoup, bredouilla-t-elle, affligée de devoir tromper tous ces gens qui avaient toujours été si prévenants avec elle.

— Je crois que Madame désire rester seule, intervint le capitaine en voyant ses yeux s'embuer de nouveau.

— Je comprends, repartit l'intendant en les précédant jusqu'à la porte de la bibliothèque. Je veillerai personnellement à ce qu'on vous laisse tranquille, milady.

— Merci mille fois, du fond du cœur, murmura-t-elle, au comble de la honte.

— Je vous en prie, madame, fit le capitaine en la conduisant jusqu'à un confortable fauteuil de lecture en cuir.

Elle s'y assit avec un soupir tremblant.

— Tenez, au cas où, chuchota le soldat en lui tendant un mouchoir plié et repassé avec une rigueur toute militaire.

Cette dernière attention faillit avoir raison du peu de maîtrise qui lui restait. Elle baissa la tête pour cacher son émoi, préférant ne pas envisager ce que l'acte qu'elle s'apprêtait à commettre vaudrait comme châtement à ces deux loyaux serviteurs du régent.

— Pourriez-vous fermer la porte ? demanda-t-elle au capitaine en reniflant. Je ne voudrais pas me montrer dans cet état.

— Absolument, acquiesça celui-ci avant de ressortir et de rabattre doucement les vantaux en bois derrière lui.

Elle allait trahir son pays, songea-t-elle en tressaillant, à bout de nerfs.

Mais il lui fallait agir vite, avant le retour de l'intendant avec le thé promis.

Sortant la clé de son réticule, elle regarda la porte du cabinet privé de Prinny, résolue à tout pour sauver son fils, quitte à risquer déchéance et pendaison. Peut-être même lui enverrait-on Jordan pour l'arrêter... Peu importait : la survie de Thomas passait par-dessus tout.

Le cœur battant la chamade, elle se leva et se dirigea vers la porte du bureau, posant au passage son réticule sur une table.

« Dans le cabinet du régent, l'avait informée Bloodwell, se trouve un secrétaire dans lequel est enfermée une liste officielle de noms. C'est cette liste qu'il me faut. »

Elle introduisit la clé dans la serrure et la tourna. Le pêne se dégagea avec un cliquetis sonore.

Affolée, elle regarda par-dessus son épaule, puis, voyant que les vantaux étaient toujours fermés, se glissa dans la petite pièce et rabattit la porte derrière elle, pour plus de sécurité.

Le sang aux tempes, elle avisa le secrétaire du régent. Le meuble était bien dans le goût de son royal ami : énorme et surchargé d'ornements dorés.

Se penchant par-dessus le plateau, elle déverrouilla les tiroirs et farfouilla rapidement dans les papiers qu'ils contenaient – des invitations, des emplois du temps, un rapport des soldats affectés à la protection de la princesse Caroline de Brunswick... Et une liste ! Mais non : il s'agissait simplement de l'énumération des tableaux flamands de la collection personnelle du régent...

Elle poursuivit ses recherches. Et tomba enfin, tout au fond du tiroir, sur une simple feuille de parchemin qui comportait une série de noms, une trentaine en tout, et avait pour en-tête : *Contre-espionnage de Sa Majesté, ordre de l'Archange Saint-Michel*. En dessous avait été ajouté : *Recommandés pour hauts faits d'armes et services insignes rendus au royaume*.

Elle parcourut les noms avec un malaise grandissant :

*Sebastian, vicomte Beauchamp.*

*Drake Parry, comte de Westwood.*

*Rohan Kilburn, duc de Warrington.*

*Max St. Albans, marquis de Rotherstone.*

*Jordan Lennox, comte de Falconridge...*

Elle se sentit pâlir à la vue du nom de Jordan – mais les autres lui étaient familiers aussi.

Soudain elle frémit d'horreur, comprenant la nature de ce document.

Toutes ces personnalités étaient des membres notoires de l'Inferno Club qui se réunissait à la villa Dante.

Sauf que ce n'était pas un rassemblement de débauchés, comme tout le monde le supposait, mais la couverture des services secrets de la Couronne !

En donnant cette liste à Dresden Bloodwell, elle mettrait Jordan et ses frères d'armes en danger. Car elle ne doutait pas que le ravisseur de Thomas travaillait pour les ennemis de l'Ordre. Avec cette liste, il pourrait les éliminer un à un.

Elle se figea, le cœur déchiré. D'un côté, elle sauvait son fils... De l'autre, elle épargnait les espions de Sa Majesté...

Mais elle n'avait pas le choix.

Elle se mit à ranger les papiers qu'elle avait sortis des tiroirs.

Sa décision était prise. Jordan et ses amis étaient des combattants aguerris. Thomas n'était qu'un petit garçon de deux ans qui n'avait que sa maman au monde.

Après avoir fermé le secrétaire, elle ressortit du bureau, en repoussa la porte qu'elle verrouilla et se hâta d'aller récupérer son réticule pour y cacher la liste avec la clé.

Elle s'arrêta en reconnaissant la lourde table sur laquelle elle l'avait posé tout à l'heure, sans y prendre garde.

Une douleur aiguë lui traversa la poitrine : c'était ici même que Jordan l'avait passionnément aimée, le soir du bal. Elle ferma les paupières pour refouler ses larmes, les nerfs à vif, près de perdre l'esprit.

Je suis navrée, mon chéri, vraiment navrée... songea-t-elle.

Mais son devoir de mère passait avant tout.

Elle songea fugitivement que Jordan, dans sa carrière d'agent secret, devait avoir lui-même connu de tels dilemmes...

Elle se secoua et se força à rouvrir les yeux : l'intendant risquait de revenir d'un moment à l'autre.

Dès qu'elle aurait récupéré Thomas, se jura-t-elle, elle préviendrait Jordan. Mais pas avant.

Elle traversa la bibliothèque et, rassemblant son courage, ouvrit les vantaux en bois massif. L'intendant arriva à cet instant en poussant devant lui, sur le sol de marbre poli de l'antichambre, une table roulante sur laquelle étaient posés le thé ainsi que quelques toasts.

— Milady ? fit-il en relevant la tête vers elle.

— Je... Je n'ai plus soif, dit-elle. Désolée. Une affreuse migraine vient de me tomber dessus. Je crois que je ferais mieux de rentrer. Je prendrai rendez-vous avec Son Altesse plus tard. Merci pour votre sollicitude.

— Je vous en prie, milady.

Elle gratifia le domestique d'un sourire contrit.

— Ne vous donnez pas la peine de me raccompagner. Je connais le chemin.

L'intendant s'inclina.

— À votre guise, madame.

Mara le salua d'un hochement de tête puis se tourna vers la sortie la plus proche, celle qui passait sous le fameux porche d'entrée de Carlton House.

Elle en franchissait le seuil quand une voix familière la héla.

— Mara !

Elle se tétanisa, reconnaissant le timbre chaleureux aux accents cultivés de la seule personne au monde qu'elle souhaitait encore moins voir que le régent en cet instant précis.

— Mara ?

Elle connut un moment de profond désarroi. Faisant appel à toutes ses ressources de dame du monde, elle réussit à prendre un air neutre pour se retourner vers Jordan qui la rejoignait à grandes enjambées, vêtu d'une tenue entièrement noire qui le rendait encore plus imposant.

— Que fais-tu ici ?

Elle se raidit.

— Je suis passée voir Prinny.

— Oh, fit-il en baissant la tête.

Elle comprit, à son expression peinée, qu'il croyait qu'elle était venue se plaindre à son royal ami de leur récente séparation.

Ce n'était pas plus mal, pensa-t-elle. Mieux valait qu'il ignore complètement la véritable raison de sa visite.

Elle ne doutait pas qu'il était capable d'affronter Bloodwell. Mais c'était aussi un serviteur de l'État et, si elle lui apprenait l'enlèvement de Thomas, il risquait d'y voir un moyen d'atteindre son ennemi, sans considération pour la vie de son fils. Or cela, jamais elle ne le permettrait.

Il dut s'inquiéter de l'expression farouche qu'elle afficha alors malgré elle.

— Tu vas bien ? demanda-t-il.

Elle prit une profonde inspiration, consciente que la plus grande prudence – et la plus parfaite dissimulation – s'imposaient en l'occurrence.

— Très bien, oui, lâcha-t-elle sur un ton distant.

Il tiqua devant sa désinvolture et détourna les yeux pour sonder brièvement les profondeurs du grand hall.

— Tu as pu voir Son Altesse ? J'ai cherché en vain à le joindre durant toute la journée.

Elle resta coite, par crainte de se trahir malgré elle.

— Mara, reprit-il, à propos de ce matin...

— Non, je t'en prie, le coupa-t-elle. Ce n'est ni le lieu ni le moment.

Il baissa de nouveau la tête.

— Oui, bien sûr, admit-il. Sache seulement que, si tu changes d'avis, je serai là, à ta disposition, jour et nuit.

Elle pinça les lèvres pour ravalier le nœud énorme qui lui serrait la gorge. Jordan était si beau, si courageux.

Lui servir un aussi gros mensonge en cet instant lui paraissait la pire des vilénies. Au moins savait-elle désormais les affres qu'il avait dû subir lui-même, douze ans auparavant, quand il avait dû la sacrifier pour la sécurité de ses frères d'armes.

Aujourd'hui, c'était son tour de le sacrifier. Pour son fils.

Peut-être leur amour était-il tout bonnement impossible.

— Je dois y aller, se força-t-elle à articuler avant de tourner les talons.

— Mara ?

Il avait prononcé son nom comme une caresse.

Elle se sentit fléchir. Les souvenirs de son contact, de ses baisers, des étreintes qu'ils avaient partagées, pesaient lourdement dans son cœur.

Elle ne put résister à cet appel tendre et pivota lentement vers lui.

— Je tiens vraiment à toi, chuchota-t-il.

Seule l'image de Thomas l'attendant quelque part lui donna la force de ne pas se jeter dans ses bras en sanglotant.

La vue brouillée par les larmes, elle se détourna et parvint enfin à s'éloigner de celui qui avait été l'homme de sa vie.

Jordan la regarda partir, le cœur bourrelé de remords. Mon Dieu, dans quel état l'ai-je mise ? Jamais il n'avait vu une telle souffrance dans ses yeux sombres. Savoir qu'il en était responsable l'accablait.

Mara semblait être devenue complètement froide envers lui. Elle ne paraissait même plus capable de soutenir son regard.

Résolu malgré tout à poursuivre sa mission, il rentra dans Carlton House et demanda au petit intendant vêtu de noir s'il pouvait voir le régent.

— Oh, Son Altesse royale n'est pas là, lord Falconridge.

Jordan fronça les sourcils et considéra le domestique avec perplexité.

— Lady Pierson ne vient-elle pas de le rencontrer ?

— Non, milord. Elle l'a attendu dans la bibliothèque, mais a fini par repartir chez elle en disant qu'elle ne se sentait pas bien.

— La bibliothèque ? répéta Jordan, sourcils froncés.

— Oui, elle désirait y être seule... Milord ?

Déjà Jordan rebroussait chemin, hanté par des pensées sombres, choquantes, inacceptables.

*Non, c'est impossible !*

Il se précipita dehors et vit la jeune femme monter dans un fiacre sur Piccadilly.

Un *fiacre* ? Pour l'élégante vicomtesse Pierson ?

L'estomac noué, il réclama son cheval et garda les yeux fixés sur la vieille voiture de louage qui s'éloignait. Il nota son matricule légal inscrit à l'arrière, avant de la voir disparaître dans la circulation.

Il étouffa un juron. Fort heureusement, on lui apporta sa monture peu après.

Il grimpa en selle sans un mot et poussa aussitôt son étalon blanc en direction du fiacre, qu'il repéra peu après grâce à son numéro. Il le suivit à distance dans Piccadilly.

Elle ne pouvait avoir fait ça, se dit-il. Jamais elle ne le trahirait !

Malheureusement, les apparences jouaient contre elle. Pourquoi aurait-elle demandé à être seule dans la bibliothèque ?

Le trajet suivi par le fiacre ne tarda pas à lui paraître un peu trop familier : d'abord le carrefour encombré de Charing Cross, puis le Strand... Jordan sentit son ventre se contracter plus encore quand la voiture s'engagea dans St. Martin's Lane, en direction du nord et de Seven Dials.

Le soupçon devenait une évidence.

Mais il refusait toujours d'y croire.

Quelques minutes plus tard, ils se retrouvaient dans le quartier mal famé où régnait le crime organisé – un lieu peu recommandable pour une vicomtesse, encore moins si elle était seule. Sans cesser de suivre le fiacre, Jordan surveillait les alentours – même si la racaille qui sévissait en ces lieux avait plutôt tendance à ne sortir que la nuit.

Néanmoins, ils étaient tout proches de l'endroit où Mercer avait été tué. Et du dernier repaire connu de Dresden Bloodwell.

Bientôt, à l'instar de la berline de l'Ordre la nuit où ils avaient localisé l'assassin prométhéen, la voiture de louage se trouva arrêtée par l'étroitesse du labyrinthe de venelles.

Descendant de cheval, Jordan alla se cacher derrière un angle d'immeuble et vit, atterré, Mara sortir du fiacre pour continuer à pied.

Avait-elle perdu l'esprit ?

Elle paya le cocher tout en lui posant une question que Jordan ne comprit pas. Le bonhomme lui indiqua une direction. Elle hocha la tête et, à l'effroi de Jordan, s'engagea dans le dédale des coupe-gorges de Seven Dials.

Traînant sa monture par la longe, il alla interroger le cocher.

— Cette dame, où va-t-elle ?

— Qui êtes-vous ?

— J'ai besoin de votre aide. Cette femme est en danger.

Le bonhomme se renfrogna.

— Neales Lane, répondit-il.

— Merci. Gardez mon cheval. Vous aurez cent livres à mon retour.

— Mais je ne peux pas rester ici. Ce coin est plein de malfrats !

— Deux cents ! rétorqua Jordan en sortant un billet de son gilet. En voici la moitié. Vous aurez l'autre si vous m'attendez. Faites-moi faux bond et je saurai vous retrouver. Compris ?

Le cocher accepta la coupure d'une main hésitante.

— Si fait, acquiesça-t-il en prenant la bride de l'étalon.

Jordan se précipita aussitôt à la poursuite de Mara.

Il déboucha dans Neales Lane juste à temps pour la voir entrer dans un bâtiment délabré. Il y pénétra à son tour peu après.

Il se retrouva dans un vestibule exigü et faiblement éclairé que desservait un escalier crasseux. Un léger bruit de pas résonnait dans la cage. Jordan grimpa les marches sans faire de bruit, longeant les murs verdâtres qui teignaient la lumière ambiante de reflets morbides. L'air empestait l'urine, la misère, la maladie.

Seigneur, songea-t-il, à quoi tout cela allait aboutir ?

Hélas, il en avait déjà une certaine idée...

Pas étonnant qu'Albert soit introuvable. Dresden Bloodwell n'avait apparemment plus besoin de lui.

Il n'arrivait pas à pleurer son ancien partenaire de whist. Il lui vouait même une rage féroce pour avoir suggéré Mara comme remplaçante au tueur prométhéen – car ce ne pouvait être qu'à cause de lui qu'elle se retrouvait aujourd'hui dans cette situation.

Protéger la jeune femme contre ces horreurs était précisément la raison pour laquelle il avait renoncé à elle, des années auparavant.

Mais le destin ne semblait pas l'entendre de cette oreille. Et peut-être avait-il toujours su, au fond, qu'il finirait par compromettre la sécurité de celle qu'il aimait.

Tandis qu'il continuait à suivre ses pas d'étage en étage, une sombre révélation lui vint à l'esprit : Mara ne pouvait avoir accepté de travailler pour Bloodwell que pour une seule et unique raison : l'assassin détenait Thomas en otage.

Oh, Mara, pourquoi ne m'en avoir rien dit ? songea-t-il. As-tu donc perdu toute confiance en moi ?

Soudain, il l'entendit s'arrêter. Il se plaqua juste à temps contre le mur quand elle jeta un œil en contrebas, se devinant peut-être suivie.

Puis elle reprit son ascension sur le même rythme soutenu et Jordan se remit en branle, étreint par une fureur de plus en plus noire.

De nouveau, le bruit de pas cessa.

Il prit le risque de se pencher pour voir à quel appartement elle frappait.

Trois petits coups secs, et la porte s'ouvrit.

— Ah, lady Pierson ! Vous êtes dans les temps. Vous m'en voyez impressionné. Entrez donc...

C'était la première fois que Jordan entendait la voix de Bloodwell, et celle-ci acheva d'éveiller en lui une sorte de rage primitive qui le galvanisa.

Entendant la porte se refermer, il émergea de l'obscurité de l'escalier, le regard fixé sur le battant.

## 20

— Vous a-t-on vue ? suivie ? interrogea Bloodwell en l’attirant dans l’appartement.

— Non. J’ai ce que vous voulez. Rendez-moi mon fils.

Il referma la porte.

— La liste d’abord.

— Où est Thomas ? Rendez-le-moi, répéta-t-elle d’une voix frémissante. Ou vous n’aurez pas la liste.

Il accueillit sa menace en ricanant et lui arracha son réticule avec une telle brusquerie qu’il manqua lui déboîter le poignet.

Elle étouffa un cri tandis qu’il renversait le contenu sur le plancher. Ignorant son porte-monnaie, les clés de sa maison et son petit carnet de rendez-vous, il se pencha pour récupérer le parchemin plié en quatre.

La jeune femme déglutit avec peine, la gorge serrée, quand il se mit à le parcourir.

Il se redressa avec un rire satisfait.

— Je le savais... Warrington ! Rotherstone : je m’en doutais aussi, marmonna-t-il.

Il fronça soudain les sourcils avant d’écarter les yeux, visiblement étonné.

— Mais ce sont tous les membres de l’Inferno Club, ma parole !

Il secoua la tête avec incrédulité.

— Ils doivent donc retenir Niall à la villa Dante, conclut-il en la regardant, alors même qu’elle ignorait de qui il pouvait parler. Beau travail, milady ! Vous venez de m’épargner bien des efforts.

Mara ravala la nausée qui l’étouffait.

— Vous avez ce que vous voulez, alors respectez notre accord et donnez-moi mon fils.

— Pas si vite. Laissez-moi relire ce merveilleux document... Beauchamp ? Je crois bien qu’il a essayé de me tuer, il y a deux mois de cela.

— Je vous en prie ! Mon enfant a besoin de moi !

— *La ferme !* vociféra le tueur.

La jeune femme sursauta, puis recula en baissant les yeux.

— Taisez-vous quand je réfléchis, la prévint-il avant de reporter son attention sur le parchemin. Tiens, je connais ce nom-là... Falconridge.

Mara l’observa sous ses cils.

— Ah oui, c’est Albert qui m’en a parlé : le nouveau joueur des parties de cartes hebdomadaires du régent. Ainsi donc, l’Ordre a introduit un de ses agents dans l’entourage du prince... Bon, ce monsieur est un homme mort.

La jeune femme ne put réprimer un hoquet d'effroi, que l'assassin entendit. Il braqua sur elle un regard acéré.

— Vous connaissez cet homme.

Ce n'était pas une question.

— Et vous le connaissez plutôt bien, à voir les larmes qui vous montent aux yeux. Comme c'est touchant... Coucheriez-vous avec l'un de mes ennemis, lady Pierson ? Voilà qui m'ouvre des perspectives *très* intéressantes...

Mara détourna la tête en tremblant. Il lança un rire méprisant avant de se rapprocher d'elle et de la reluquer avec un air intrigué.

— Vous autres, les dames de la haute, vous êtes quand même de sacrées putains. J'espère qu'il vous fait bien jouir au lit, ce petit comte. Je n'en aurai que plus de joie à le massacrer.

— Je veux revoir mon fils ! gémit Mara en se rétractant.

— Certes, mais voyez-vous, ma jolie vicomtesse, ce qui compte en l'occurrence, c'est ce que *moi*, je veux.

Il prit entre ses doigts une de ses mèches de cheveux.

— Le problème est que vous êtes trop habituée aux gentlemen. Vous devriez essayer de fréquenter un peu plus les gens du commun, cela vous remettrait les idées en place.

Il saisit violemment une boucle dans son poing.

— Je vais te montrer ce qu'est un homme, moi !

D'un coup, la porte s'ouvrit dans un fracas de gonds arrachés. Mara vit avec stupeur Jordan débouler dans la pièce et se ruer sur Bloodwell. Celui-ci dégaina un pistolet et fit feu dans le même mouvement.

Dans un réflexe, la jeune femme leva la main et dévia le bras du tueur vers le haut, à l'instant où le coup partait.

La balle se perdit dans le plafond tandis que Jordan fondait sur son adversaire. Les deux hommes roulèrent sur le plancher.

Mara se recula et regarda avec effarement se déchaîner la fureur froide et contrôlée du redoutable combattant qui se cachait en Jordan, sous le vernis du diplomate mondain.

Il avait dû la suivre depuis le palais, comprit-elle. Ce qui signifiait qu'il avait deviné ce qu'elle avait fait.

À cette pensée, elle s'empressa de récupérer la liste que Bloodwell avait laissée tomber sur le plancher.

Quand elle se releva, Jordan avait réduit Bloodwell à l'immobilité, un genou planté dans son dos, et sortait un couteau pour l'achever.

— Jordan, non ! Il a enlevé Thomas !

Le jeune homme marqua une pause, le souffle court, le regard rageur, sa lame à deux doigts de la gorge du tueur.

— Si tu le tues, je ne retrouverai jamais mon fils. Il l'a caché quelque part.

Il fallut à Jordan quelques instants pour enregistrer cette information. Puis il se pencha vers son ennemi en expirant bruyamment.

— Conduis-nous au garçon.

Dresden Bloodwell laissa échapper un rire gargouillant et cracha du sang.

— Va au diable !

Jordan approcha la pointe de sa lame d'un de ses globes oculaires.

— Soit tu m'obéis, soit je t'arrache les yeux l'un après l'autre.



Le Prométhéen lâcha un juron.

Mara considérait son amant avec ébahissement : il n'était pas sérieux, tout de même ?

Manifestement, si, puisqu'il enfonça le couteau juste sous la paupière inférieure de Bloodwell.

— *Non !* hurla aussitôt ce dernier. Ne faites pas ça. S'il vous plaît. Je vais vous amener au petit.

En un éclair, le genou toujours fermement appuyé sur le dos de son adversaire, Jordan échangea son couteau contre un pistolet et enfonça le canon dans la nuque de Bloodwell.

— Debout, ordonna-t-il. Tu passes devant.

Comprenant qu'ils allaient repartir, la jeune femme se hâta de ramasser ses affaires éparpillées sur le plancher et de les remettre dans son réticule d'une main tremblante.

— C'est ça qu'il voulait, murmura-t-elle à Jordan en lui montrant la liste. Il m'a forcée à aller chercher ce papier pour lui. Ton...

Elle s'interrompt pour déglutir.

— Ton nom est dessus.

Il regarda le parchemin et se rembrunit plus encore.

— Dois-je le brûler ? s'enquit Mara d'une voix frémissante. Il l'a déjà lu, cela dit...

— Non. Il faut d'abord que nous identifions ses commanditaires. Donne-moi ça.

La jeune femme lui tendit la liste, qu'il glissa dans la poche de son gilet.

— Je suis désolée.

— Ce n'est pas ta faute. Ne t'inquiète pas, Mara. Tout va s'arranger.

Sa mansuétude lui arracha de nouvelles larmes.

— Ton fiacre nous attend, reprit Jordan avant de s'adresser à Bloodwell. Quant à vous, au moindre geste suspect, je vous ôte plus que les yeux, compris ? En avant, crapule.

Son pistolet toujours braqué vers la tête du Prométhéen, Jordan les conduisit à la voiture qui, grâce à Dieu, n'était pas repartie.

Il força Bloodwell à monter dans l'habitacle, demanda au cocher d'attacher son étalon à l'arrière du véhicule, et pria Mara de rejoindre le conducteur sur son banc.

La jeune femme le regardait bizarrement – mais, après la scène dont elle avait été témoin dans l'appartement du Prométhéen, il ne s'en étonnait pas outre mesure.

Il ne savait pas trop non plus ce qui lui avait pris à ce moment-là – sinon une envie féroce et quasi irréprouvable d'éliminer Bloodwell.

Le fiacre s'ébranla avec Jordan à l'intérieur, tenant toujours l'assassin en respect avec son pistolet.

Sous sa pression, ce dernier lui livrait peu à peu des indications sur le chemin à suivre, qu'il transmettait ensuite au cocher.

Ils arrivèrent bientôt en vue d'une cahute abandonnée, près d'un bois en bordure de la ville.

Jordan reconnut aussitôt, cachée non loin au milieu des arbres, la berline armoriée de Mara et son attelage.

Le conducteur avait à peine arrêté le fiacre que la jeune femme sautait du véhicule et courait vers la cabane.

Jordan descendit à son tour de la voiture, sans cesser de menacer Bloodwell.

— C'est fermé ! s'écria Mara d'une voix paniquée tout en cognant sur la porte. Thomas ! Madame Busby ! Jack !

Elle se mit à secouer le battant esquiné par les intempéries, tandis que des appels étouffés provenaient de l'intérieur.

Entendant les pleurs du bébé, Jordan réprima un nouvel élan de rage à l'encontre de son prisonnier.

— Tout va bien, Thomas, maman est là ! Madame Busby ! Jack ! Nous allons vous sortir de là ! Ne bougez pas !

— Avance, ordonna Jordan à Bloodwell.

Le Prométhéen lui lança un coup d'œil vindicatif, le nez et la bouche encore tuméfiés par les coups qu'il lui avait administrés, sa paupière saignant à l'endroit où il l'avait piqué.

Sans cesser de le tenir en joue, Jordan se rapprocha de la porte de la cahute.

— Madame Busby, Jack, c'est lord Falconridge. Écartez-vous du battant. Je vais le défoncer.

Il leur laissa quelques secondes pour s'exécuter, puis cassa la porte d'un monumental coup de pied, comme il l'avait fait du battant défendant l'accès à l'appartement de Bloodwell.

Mara se rua aussitôt à l'intérieur pour récupérer son enfant.

Le cocher du fiacre en profita pour repartir, ayant manifestement eu son content d'émotions fortes.

Mara ressortit de la cabane avec Thomas, suivis par une Mme Busby chancelante, les poignets liés.

— Mara, va avec le petit dans ta berline, ordonna Jordan. Accompagnez-la, madame Busby. Jack va vous emmener à la villa Dante.

— Il a reçu une balle, milord ! s'exclama la vieille nounou.

Dresden Bloodwell eut un sourire torve.

— Ah, oui, j'avais oublié de vous le signaler.

Jordan le foudroya du regard.

— Mara, emmène Thomas dans ta voiture. Prends mon couteau : tu couperas les liens de Mme Busby. Tu reviendras ensuite vérifier l'état de santé de Jack.

La jeune femme hocha la tête, visiblement satisfaite d'avoir des instructions aussi précises. Serrant contre elle son fils qui s'était un peu calmé, elle vint prendre le poignard que Jordan lui tendait.

— Attention, murmura-t-il, il est très aiguisé.

Elle trancha la corde qui retenait les mains de Mme Busby et partit avec elle en direction de la voiture, où la nounou prit en charge le petit garçon tandis que la jeune femme retournait dans la cahute s'occuper de son cocher blessé.

— Vous allez payer pour tout ça, promit Jordan à son prisonnier. Un enfant ? Une dame âgée ? Vous ne changerez donc jamais ?

Dresden Bloodwell se contenta de le toiser avec un air cynique.

Mara réapparut sur le seuil de la mesure.

— Jordan, Jack est vivant mais à peine conscient. Il a besoin d'un médecin très rapidement. Il a été touché à l'abdomen. Je n'arrive pas à le mettre debout.

Jordan hocha la tête.

— Très bien. Je vais aller l'aider. Viens prendre ce pistolet.

— Hein ?

— Braque-le constamment sur lui, conseilla-t-il en récupérant son couteau qu'il remit dans sa gaine, avant de serrer doucement les mains de la jeune femme sur la crosse de l'arme. Voilà, comme ça. Bien. Si tu le vois bouger ne serait-ce qu'un seul muscle, tu as l'autorisation pleine et entière

d'appuyer sur la détente. Il nous serait utile vivant, mais sa mort débarrasserait le monde d'une belle vermine.

Mara obtempéra sans mot dire. Jordan la laissa, le pistolet tendu devant elle en direction de Bloodwell, pour pénétrer à son tour dans la cabane étroite où l'enfant et les deux domestiques avaient passé la journée. Il y trouva Jack dans un sale état, mais put quand même le remettre sur ses pieds.

Le cocher gémissant s'appuyait lourdement sur lui, les paupières closes sous l'effort, tandis qu'il le traînait à moitié vers la berline.

Il l'aïda à monter dans l'habitacle, puis se tourna vers Mme Busby.

— Tenez bon, madame. Nous allons vous sortir de là.

Il passa la main sur la tête de Thomas qui pleurait toujours un peu.

— Chut, mon garçon, tout va s'arranger...

Il n'avait pas prononcé ces paroles que Mara poussait un cri perçant.

Pivotant sur lui-même, il la vit être projetée en arrière sous l'impact d'un méchant coup de poing.

Le pistolet lui échappa des mains. Dresden Bloodwell ne perdit pas de temps à essayer de le récupérer, mais se rua vers la berline qu'il atteignit en un instant.

Jordan ressortit immédiatement son poignard et, d'une détente sèche du poignet, le lança en direction du Prométhéen alors qu'il bondissait sur le siège du conducteur.

La lame s'enfonça profondément dans la cuisse de ce dernier, qui rugit de douleur. Jordan en profita pour se jeter sur lui.

Ignorant le poignard planté dans sa jambe, Bloodwell donna un coup de pied du haut du banc de conduite, atteignant Jordan à la poitrine. Celui-ci encaissa le choc en se retenant à l'accoudoir du siège.

Bloodwell saisit les rênes, mais Jordan repartit à l'assaut avant qu'il ait pu desserrer le frein. Ils échangèrent des coups sur le banc du cocher. À l'intérieur de la berline, Thomas hurlait à pleins poumons.

Plus loin, devant la cahute, Mara gisait par terre, inanimée.

Bloodwell parvint à enrôler les rênes autour du cou de Jordan et tenta de l'étouffer. Puis, tandis que celui-ci se débattait, manquant d'air, il dégagea la lame de sa cuisse et la planta dans le flanc de Jordan.

Ce dernier la sentit à peine dans la fureur du combat et, dans un réflexe, fit basculer le Prométhéen par-dessus sa tête avec un cri de rage.

Bloodwell s'écrasa sur le dos en atterrissant sur le chemin de terre. Comme Jordan se laissait tomber sur lui de tout son poids, il roula de côté et, se relevant d'un bond, se précipita à toute allure vers le sous-bois.

Jordan se réceptionna à quatre pattes en jurant et se redressa péniblement en se tenant le flanc. Du sang sourdait entre ses doigts. Il regarda en direction de Mara.

La jeune femme, fort heureusement, avait repris ses esprits et se relevait laborieusement.

— Thomas ? s'enquit-elle.

— Il va bien, répondit-il en lui indiquant la voiture du menton.

— Maman !

Mara courut rejoindre son fils.

— Où est Bloodwell ? Que s'est-il passé ?

— Peu importe, repartit Jordan. Fichez le camp d'ici avant qu'il revienne.

Comme il oscillait sur place, sa paume toujours pressée contre son flanc, il la vit blêmir.

— Tu es blessé ! s'écria-t-elle, horrifiée.

— Ça va. Écoute-moi, Mara... Mara ?

Elle hocha la tête.

— Va à la villa Dante. C'est dans le Strand. Tu connais ?

— Oui.

— Le vieil Highlander, Virgil – dis-lui que tu viens de ma part et demande-lui d'envoyer mon équipe ici. Les médecins de l'Ordre s'occuperont de Jack.

— Mais toi ? s'enquit-elle, livide. Que vas-tu faire ? Il faut que tu viennes aussi : tu saignes !

— Je dois finir ce que j'ai commencé. Bloodwell ne peut pas s'échapper vivant. Il connaît nos noms.

— Tout est ma faute, murmura la jeune femme, les yeux fixés sur le côté de son torse. Je suis désolée. Je regrette mes paroles de ce matin.

— Chut, fit-il.

Il ne se rapprocha pas d'elle, craignant que sa plaie ne l'effraie, mais se contenta de la contempler, soulevé par un océan d'émotions qu'il n'était plus temps, hélas, de lui communiquer.

— Sache seulement que je t'aime, chuchota-t-il, et que je t'ai toujours aimée. Demande donc à la villa Dante si je t'ai jamais oubliée... Allons, pars maintenant. Éloigne Thomas d'ici.

— Jordan, je ne peux pas te laisser dans cet état !

— Justement, j'ai besoin de secours, répliqua-t-il calmement. Va vite m'en chercher. Je vais retenir Bloodwell entre-temps.

Mara le dévisagea, devinant sans doute qu'il s'agissait là d'un mensonge.

En fait, il avait la très nette impression qu'il allait mourir dans ces bois, à la poursuite de son ennemi, et il ne voulait pas qu'elle assiste à ça.

Il l'encouragea d'un hochement de tête.

Il avait toujours été prêt à sacrifier sa vie dans le combat qu'il menait pour l'Ordre. Si cette échéance devait survenir aujourd'hui, il s'y résignait d'avance. Mais une chose était certaine : il entraînerait l'assassin prométhéen dans la mort.

Il était hors de question que Bloodwell survive. Il connaissait Mara et savait trop de noms.

Une fois que ce salaud serait éliminé, la jeune femme, Thomas et ses frères d'armes seraient de nouveau en sécurité.

— File, ordonna-t-il à Mara.

Puis il tourna les talons et se mit à suivre la piste sanglante que Bloodwell avait semée derrière lui sur le sentier forestier.

Mara le regarda partir en état de choc, complètement désorientée. Quand il eut disparu dans l'obscurité des fourrés, elle baissa les yeux sur la petite mare de sang qu'il avait laissée sur la terre.

Elle la fixa longuement, en se rappelant les derniers mots de Jordan.

Je t'aime, avait-il dit sur le ton d'un homme courant à sa perte.

Elle sut alors qu'elle ne pouvait l'abandonner.

Elle l'avait chassé de sa vie et de son foyer le matin même – une éternité auparavant – et la possibilité de le perdre lui paraissait d'un coup insupportable.

La vie de Jordan était en danger. La flaque écarlate à ses pieds, que buvait déjà la poussière du chemin, le prouvait assez.

Il perdait trop de sang. Si elle s'en allait, comment pourrait-il prendre soin de lui-même après avoir neutralisé Bloodwell ?

Jamais il ne survivrait assez longtemps pour attendre les amis qu'il lui avait demandé d'aller chercher en ville. Il tomberait en syncope et finirait par succomber.

Soit il était inconscient de la gravité de sa blessure, soit il avait escompté qu'elle ne le remarque pas.

Dans l'un et l'autre cas, c'était à elle de le sauver. Cette tête de mule avait besoin d'elle, même s'il refusait de l'admettre.

Elle retourna vers la berline tout en surveillant les alentours avec appréhension, la mâchoire encore douloureuse du coup que Dresden Bloodwell lui avait assené. Avec ce dément rôdant dans les environs, elle savait qu'elle risquait la vie de tout le monde en s'attardant ici – y compris celle de Thomas. Sans compter que la blessure de Jack nécessitait des soins urgents.

Quand elle eut rejoint l'habitable, sous le regard effaré de Mme Busby, elle sortit du coffre sous la banquette le pistolet que Jordan lui avait donné après l'agression de Hyde Park.

— Oh non, milady, murmura la vieille dame en serrant le garçon contre elle. Il faut partir tout de suite ! Sa Seigneurie a été formelle sur ce point !

— Je suis désolée, répondit la jeune femme, mais je ne peux pas le laisser ainsi. Je n'en ai que pour quelques minutes. Je sais que vous avez déjà beaucoup souffert, mais il est hors de question que je l'abandonne. Priez pour nous, madame Busby.

La nounou opina avec un air peiné.

— C'est ce que je fais depuis ce matin, madame.

— Thomas, tu restes bien sage, murmura Mara en caressant son fils.

Puis, avec une détermination qu'elle ne se soupçonnait pas, elle réussit à s'écarter de lui pour refermer la portière de la voiture et, après avoir vérifié que l'arme était chargée, carra les épaules, prit une profonde inspiration et s'enfonça à son tour dans le sous-bois.

Le pistolet était singulièrement tiède et lourd dans sa main, telle la queue d'une bête sauvage.

Dans la forêt, tous les oiseaux s'étaient tus. Le vent même avait cessé de souffler.

Alors qu'elle s'avavançait dans les fourrés, son hématome à la joue battant sourdement à chacun de ses pas, des voix d'hommes retentirent devant elle.

— Montrez-vous, Bloodwell ! Vous savez que c'est la fin.

— Oui, mais pas pour moi. Falconridge, c'est bien vous ? Votre catin m'a donné votre nom, je suis au regret de vous l'apprendre.

— Seulement parce que vous l'avez terrorisée. Et je vais vous châtier pour ça aussi.

— Et comment ? Avec ce pistolet ? Vous n'en avez plus pour longtemps, mon vieux. Dites-moi, vous avez mal ? Le souffle court, peut-être ? Vous aurais-je par bonheur percé le poumon ?

— N'y comptez pas !

— En fait, je visais le cœur. Mais approchez-vous donc, que je termine le travail...

— Montrez-vous ! répéta Jordan en se précipitant dans les taillis. Vous n'êtes qu'un lâche !

Seul un rire froid lui répondit. Mara inspecta les environs des yeux pour repérer sa provenance.

— Vous avez intérêt à ne pas rater votre coup, milord ! Tout cet entraînement à l'école de l'Ordre, depuis la plus tendre enfance... Il va falloir vous en souvenir, maintenant : vous n'avez qu'une balle dans ce pistolet, je le sais.

— Ne vous inquiétez pas, Bloodwell. J'ai d'autres atouts dans ma manche. À propos, où avez-vous laissé le corps de Holyfield ?

Mara distinguait la silhouette de son amant qui, à quelques pas de là, s'enfonçait toujours plus avant dans la forêt, sur la piste de sa proie. Elle comprit alors qu'il faisait parler Bloodwell pour le localiser.

— Où serait le plaisir de la recherche si je vous le révélais, Falconridge ?

— Pour vous, ce sera « Votre Seigneurie ».

Bloodwell lâcha un ricanement dédaigneux.

— Il vous intéressera peut-être de savoir, dit-il depuis sa cachette, qu'une fois que j'en aurai terminé avec vous, j'irai poursuivre avec votre traînée le petit tête-à-tête que vous avez si grossièrement interrompu dans mon appartement... Votre Seigneurie. Je la prendrai comme la putain qu'elle est. Et quand je lui aurai coupé la gorge, je la jeterai nue dans la Tamise. Que dites-vous de cela, mon très cher lord Falconridge ?

— Que ce n'est pas un programme très original de la part d'une fripouille comme vous, rétorqua sèchement Jordan.

Mara ne put toutefois s'empêcher de frémir, même si elle savait que Bloodwell voulait seulement pousser Jordan à bout.

Celui-ci, cependant, ne se départait pas de son sang-froid.

— Jamais vous n'auriez dû toucher à lady Pierson et à son enfant.

— Eh bien, je...

*Boum !*

La jeune femme sursauta au bruit de la détonation. Jordan avait dû repérer sa cible et tenté de l'abattre.

Elle entendit Bloodwell jurer. L'instant d'après, elle distingua sa silhouette et celle de Jordan à travers les arbres. Il avait le haut de l'épaule ouverte. Malheureusement, la blessure était trop bénigne pour l'arrêter, car il se ruait déjà sur Jordan en brandissant un couteau.

Elle leva son pistolet pour le mettre en joue, mais ne put avoir un axe de tir dégagé entre les troncs et les branchages qui lui obstruaient la vue. Par ailleurs, elle ne disposait elle-même que d'une seule balle.

Bloodwell entailla Jordan à la poitrine. Elle se retint de crier pour ne pas déconcentrer son amant qui, aussi insensible en apparence à cette nouvelle blessure qu'à la précédente, semblait avoir focalisé son esprit de combattant sur un seul objectif : arracher le couteau à Bloodwell dont il avait saisi la main.

Mara hésitait de plus en plus à tirer, les deux hommes étant désormais au corps à corps.

Ils se séparèrent soudain. Jordan brandissait le poignard !

Bloodwell prit aussitôt la fuite.

Jordan se lança à sa poursuite, jetant sans doute ses dernières forces dans cette traque.

Rien ne paraissait cependant pouvoir l'arrêter. Il bondissait au-dessus des souches et transperçait les fourrés tel un guerrier inspiré par les dieux, insoucieux de ses plaies qui saignaient.

Mara faisait tout pour ne pas le perdre de vue.

Au moment où il rattrapait Bloodwell, ce dernier passait devant un tas de bûches empilées contre lequel avait été abandonnée une vieille hache rouillée. Bloodwell s'en saisit et, virevoltant sur lui-même, visa la tête de Jordan.

Le fer manqua de peu l'agent de l'Ordre, qui réussit à l'esquiver. Bloodwell abattit de nouveau la hache et le manqua encore une fois.

Pendant ce temps, le cœur cognant à tout rompre dans sa poitrine, le souffle haletant, Mara s'était arrêtée à quelques pas sur le sentier. Se campant fermement sur ses pieds, comme Jordan le lui avait enseigné, elle leva le pistolet et attendit que son amant s'efface pour lui donner une vue dégagée sur Bloodwell.

Jordan ne cessait de se tourner de côté pour éviter la hache que le Prométhéen maniait avec une rage aveugle. À un moment, alors qu'il s'était accroupi pour esquiver un moulinet de Bloodwell, la jeune femme eut celui-ci dans sa ligne de mire, mais, à l'instant où elle allait appuyer sur la détente, son amant se releva, une branche à la main.

Bloodwell, qui avait eu le temps d'armer un nouveau coup, abattit la cognée. Jordan la bloqua avec la branche. Celle-ci se brisa sous le choc, tout en absorbant le plus gros de l'impact.

Mara vit Jordan baisser les yeux sur l'extrémité acérée de la longueur de bois qui lui était restée entre les mains.

Mais Bloodwell relevait déjà la hache. Jordan lança alors la branche cassée comme un javelot improvisé. Celle-ci se ficha juste sous la poitrine de l'assassin.

Bloodwell lâcha la cognée et s'effondra en arrière contre le tas de bûches.

Mara le vit contempler avec stupeur la branche qui dépassait de son buste, puis son regard s'éteignit.

Jordan tomba à genoux, le dos tourné à la jeune femme. Il ne s'était toujours pas aperçu de sa présence et tremblait de tous ses membres.

Rabaissant le pistolet, elle courut vers lui.

— Jordan !

Dès qu'elle l'eut rejoint, elle s'accroupit près de lui pour le soutenir et embrassa sa tempe moite de sueur.

Il était couvert de sang.

— Que fais-tu ici ? articula-t-il faiblement.

— Je ne pouvais pas te laisser. Oh, mon amour, comment te sens-tu ? demanda-t-elle, effarée par ses blessures.

— Aide-moi.

Rassemblant tout son courage, elle réussit à ne pas défaillir et hocha la tête.

— C'est pour ça que je suis là, dit-elle. Allons, appuie-toi sur moi. Nous allons retourner à la voiture et je nous emmènerai tous à la villa Dante. Les médecins de l'Ordre s'occuperont de toi.

— Mara... Je crois qu'il est trop tard.

— Non ! Il faut que tu te lèves, Jordan. Je t'en prie, fais-le pour moi...

— Je n'arrive pas à croire que tu ne sois pas partie, murmura-t-il. Couche-moi ici, s'il te plaît.

— Non. Viens avec moi. Thomas a besoin de toi, Jordan. Et moi aussi. Je ne peux pas vivre sans toi.

Elle essaya de le soulever, sanglotant malgré elle.

— Allez ! Il est hors de question que je t'abandonne ici, Jordan ! Lève-toi. Tu peux le faire. Tu *dois* le faire. Pour moi. Pour nous.

Elle le vit serrer les dents, les yeux luisants de douleur, mais il finit par opiner et, pesant de tout son poids sur elle, parvint à se mettre debout.

— La berline n'est pas loin, assura-t-elle. Tiens bon. Tu vas bientôt être soigné.

Elle ne put rien ajouter d'autre. La peur, le chagrin, la fatigue et l'effort lui ôtaient la parole.

Jordan dut cependant être sensible à la résolution qui l'animait car il effectua un premier pas, le regard fixé droit devant lui, puis un autre...

Lorsqu'ils furent revenus près de la voiture, Mara l'aida à rejoindre Jack dans l'habitacle. Puis elle grimpa sur le banc de conduite et, prenant les rênes entre ses poings, lança l'attelage à toute allure en direction de la ville.

Quand elle déboucha sur le Strand, elle roulait si vite qu'elle semblait avoir le diable aux trousses.

Elle se rendit directement à la villa Dante.



## 21

Des rêves fugaces passaient dans l'esprit de Jordan, l'image d'une villégiature...

Il entendit un rire malicieux et Mara apparut devant lui, âgée de dix-sept ans, comme au temps de leur première rencontre.

Puis ils se retrouvèrent dans la salle de bal de leurs hôtes. La jeune fille tournoyait sur elle-même pour lui montrer sa robe rose. Ses yeux sombres pétillaient d'un éclat encore plus vif que celui des flammes du lustre qui surplombait le parquet.

La tête penchée vers une de ses épaules dénudées qu'effleuraient ses boucles noires, elle n'était que charme et séduction, dissimulant sa peine et sa détresse sous les attraits de la coquette.

Car elle avait des défauts, oh oui, mais ces défauts ne l'en rendaient que plus adorable à ses yeux. Il sentait qu'elle avait besoin de lui et cet appel au secours, pour muet qu'il soit, réveillait en lui un élan de protection primitif.

Dans sa beauté fragile, toujours un peu enfant, pas encore tout à fait adulte, Mara était l'idole de ses désirs les plus secrets, les plus profonds...

Puis le passé se brouilla tandis que le présent douloureux reprenait ses droits.

Jordan se rendit compte qu'il avait le buste comprimé. Des bandages serraient son flanc et sa poitrine, là où il avait été... poignardé, oui, il s'en souvenait maintenant.

— Bonjour, lui dit une voix douce.

Sa vision s'éclaircissant, les ovales brouillés au-dessus de lui prirent les traits soucieux de ses proches.

Assise à son chevet, Mara le dévisageait avec anxiété.

Il lui sourit faiblement, réconforté par sa présence.

— Je vais donc survivre, finalement ? grommela-t-il.

— Mieux que ça, répondit-elle en lui prenant tendrement la main. Tu vas te requinquer. Je vais m'en occuper personnellement. Cela étant, je crains que tu ne gardes une grosse cicatrice sur le torse.

— Ah oui ? Plus impressionnante encore que celle de Rohan ? s'enquit-il en reportant son attention sur le duc qui l'observait d'un œil soucieux.

À ces mots, Rohan se fendit d'un grand sourire et lui tapota l'autre main.

— Content de te revoir, mon frère. Et beau boulot, ajouta-t-il à voix basse. Tu as réussi à éliminer ce gremlin. Je n'aurais pas mieux fait moi-même.

— Joli compliment, venant de toi, acquiesça Jordan.

— Il ne t'a pas quitté depuis que tu es ici, l'informa Mara. Tout le monde t'a veillé avec moi.

Jordan avisa alors Beauchamp, appuyé contre un des montants du lit.

— Tu nous as fichu une sacrée frousse, Falconridge.

— Désolé. Je ne voulais surtout pas déranger.

Il commença à rire, avant de grimacer.

Mara posa aussitôt la main sur ses bandages.

— Ça va ?

Il hocha la tête, comprenant qu'il allait devoir se passer d'humour pendant un temps.

— Ravi que tu sois revenu parmi nous, mon vieux, intervint alors Max, l'air grave malgré son ton désinvolte. Comment te sens-tu ?

— Vidé comme une oie de Noël. Autrement, je me porte comme un charme.

Mara eut un hoquet et se mit à pleurer.

Jordan lui pressa la main.

— Excuse-moi, chuchota-t-il, l'image était malheureuse.

Elle hocha la tête, avant de détourner les yeux pour essuyer ses larmes.

Max posa une main rassurante sur l'épaule de la jeune femme et s'adressa à son ami :

— Virgil veut te voir. Nous étions tous très inquiets.

— Je vais aller dire au vieux qu'il est réveillé, lança Beau avant de désigner le torse de Jordan. C'est lui qui t'a recousu, tu sais ?

— Vraiment ? J'espère au moins qu'il n'a pas gâché un de ses précieux whiskys pour nettoyer mes plaies.

— Apparemment, il a estimé que tu en étais digne, répliqua Max.

Comme Beau sortait de la pièce, Max tapota l'épaule de Mara.

— C'est une brave petite dame que tu as là, Falconridge. Et elle sait tenir des rênes, aussi.

— Sauf qu'elle a failli écraser un des chiens en arrivant, objecta Rohan avec un ton faussement bougon, l'œil pétillant.

— Il s'est retiré juste à temps, protesta Mara.

— Comme nous allons le faire nous-mêmes, enchaîna Max en échangeant un regard entendu avec le duc.

Ce dernier opina.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, Jord, tu n'as qu'à appeler. Repose-toi.

Jordan le remercia, touché par sa sollicitude. Puis les deux hommes s'éclipsèrent, le laissant seul avec la jeune femme.

Pendant un long moment, ils se dévisagèrent en se tenant la main. Dans le visage de Mara, qu'éclairait doucement la lumière du jour filtrant par la fenêtre, ses grands yeux sombres creusaient comme deux puits hantés.

À la fin, elle poussa un soupir et, se penchant en avant, l'embrassa sur le front.

— Veux-tu que je t'apporte à boire ?

Il secoua la tête.

— Comment va Thomas ?

Elle se mit à glousser.

— Il adore la villa Dante, à mon grand regret.

Jordan s'esclaffa – et grimaça de nouveau.

— Tes amis se sont tellement bien occupés de lui qu'il a presque tout oublié d'hier.

— D'hier ? Combien de temps ai-je dormi ?

Elle consulta l'horloge posée sur la tablette de la cheminée.

— À peu près dix-huit heures.

— Bon sang, grommela-t-il. Pas étonnant que je sois affamé !

Elle sourit.

— C'est bon signe.

— Et ton cocher, Jack ? s'enquit Jordan.

— Il va lui falloir du temps pour guérir, d'après Virgil, mais il semble tiré d'affaire. Mme Busby se remet également de ses émotions.

— Bien... Et toi, comment vas-tu ?

Elle le dévisagea avec de nouvelles larmes dans les yeux.

— À merveille, lâcha-t-elle avec un sourire un peu forcé. Te voir rouvrir les yeux et t'entendre parler suffit à me combler.

— Je suppose que nous avons beaucoup de choses à nous dire...

— Pas vraiment, répondit-elle en tendant la main pour lui caresser les cheveux. Tu n'as rien d'autre à m'expliquer – sauf si tu le désires, bien entendu. Je ne t'en veux plus de t'être servi de moi pour t'introduire dans l'entourage du régent.

— Ah bon ?

Elle secoua la tête.

— Maintenant que je sais d'expérience quelles sortes de créatures diaboliques toi et tes amis avez juré de combattre, je pense que tous les moyens sont bons pour les vaincre.

Elle haussa les épaules.

— Je regrette seulement que tu ne me l'aies pas demandé, mais je comprends que cela t'ait été impossible sur le moment.

Il baissa les yeux, ému.

— Tu es une femme très généreuse, Mara.

— Et toi, un vrai héros.

Il secoua la tête.

— Non. Rohan est un héros, Virgil et Max aussi.

— Je n'en doute pas, mon amour, mais si tu avais vu leurs têtes quand ils ont appris que tu étais blessé...

Elle le couva d'un tendre sourire.

— J'ai comme l'impression que tu es... le ciment qui unit cette branche de l'Ordre.

Jordan approuva pensivement : il n'aurait jamais osé s'attribuer un rôle aussi important, mais force lui était de reconnaître que Mara avait probablement vu juste.

— D'après Rohan, ajouta-t-elle, si tu n'avais pas été là, beaucoup seraient devenus fous.

— Comme s'ils ne l'étaient pas déjà, grommela-t-il, touché malgré lui par ce compliment.

Elle eut un sourire entendu.

— Tu sais, nous avons eu le temps d'aborder des tas de sujets passionnants pendant ton sommeil.

— Je ne veux pas savoir lesquels, répliqua-t-il en feignant de se renfrogner.

Elle pouffa.

— Il paraît notamment que tu aurais passé ces douze dernières années à – comment dire ?... te languir de moi.

— Me languir ? répéta-t-il en tiquant. C'est le mot qu'ils ont employé, vraiment ?

— Le nierais-tu ?

Il poussa un soupir, sans toutefois pouvoir réprimer le sourire qui lui chatouillait les lèvres.

— D'après Max, poursuivit Mara, tu oscillais constamment entre l'amour et la haine envers moi. Le marquis a cependant pris soin de préciser que, dans son esprit, il n'y avait jamais eu aucun doute sur la vraie nature de tes sentiments à mon égard...

— Bah ! Max croit toujours tout savoir, plaisanta Jordan.

Mara, cependant, gardait une expression pensive.

— J'ai été heureuse de constater combien vous vous serriez les coudes, dit-elle en lui caressant la main. Cela me soulage de savoir que tu ne t'es pas retrouvé complètement seul dans la vie après m'avoir quittée. Max m'a confié aussi que tu avais failli démissionner de l'Ordre pour moi, alors que tu débutais à peine dans ta carrière d'agent secret.

Il hocha la tête.

— C'est vrai.

— Tu venais d'achever ta formation qui avait duré toute ton enfance, ou presque, et tu étais prêt à renoncer à tout pour moi.

— Cependant, je n'ai pas pu laisser tomber mes camarades.

— Bien sûr que non. Comment l'aurais-tu pu ? Tu étais déjà le ciment qui unissait tout le monde, et tu le savais. Et Virgil le savait aussi. C'est pour cela qu'il t'a poussé à prendre tes distances avec moi.

— Tu as parlé également à Virgil ?

Elle baissa les yeux tout en opinant.

— Nous avons passé la nuit à te veiller, lui rappela-t-elle. Il se considère un peu comme votre second père, et il tient beaucoup à vous. Il ne voulait pas te priver du bonheur que tu connaissais avec moi. Simplement, il n'était pas convaincu de la qualité de nos sentiments. Il pensait que tu t'étais amouraché d'une « coquette aux yeux sombres », pour reprendre son expression. D'ailleurs, crois-le ou non, mais il s'en est excusé.

— Vraiment ? s'étonna Jordan.

Elle sourit vaguement.

— Il m'a avoué que lorsque tu es venu l'informer que tu souhaitais demander ma main, il t'a conseillé de prendre un peu de recul et a mené ensuite sa petite enquête sur moi.

Elle considéra leurs mains jointes avec une moue désabusée.

— Il s'est rapidement aperçu que j'étais trop impulsive et inconstante pour être le dépositaire des secrets de l'Ordre – ce qui ne m'a pas surprise.

Jordan secoua la tête, en colère contre lui-même.

— Si seulement je m'étais battu davantage pour toi... Je n'aurais pas dû renoncer aussi facilement à notre amour.

— Cela n'a plus d'importance, désormais. Nous avons reconquis notre avenir, Jordan. Et puis, il faut bien avouer que je n'étais peut-être pas faite pour devenir la femme d'un espion, à l'époque...

— Pourtant je savais bien, moi, que ta coquetterie n'était qu'une façade !

— Tu as agi en ton âme et conscience, Jordan. L'essentiel, et cela m'a été confirmé, est que tu ne m'aies pas repoussée par manque d'affection, mais par dévouement pour la cause de l'Ordre ainsi que par loyauté envers tes frères d'armes.

Il soupira.

— N'empêche que nous t'avons mal jugée, insista-t-il. Virgil et moi t'avons sous-estimée, car hier j'ai pu voir de mes propres yeux de quoi tu es capable quand tes proches sont en danger. Et c'était impressionnant, ma chérie. Pour moi, il est clair que nous aurions pu te confier les secrets de l'Ordre.

— Certes, mais si je n'avais pas épousé Pierson, je n'aurais pas eu Thomas, répliqua-t-elle avant de redevenir sérieuse. Merci d'avoir sauvé la vie de mon fils.

— Et merci à toi de m'avoir donné une deuxième chance... Mara ?

— Oui, mon amour ?

Jordan reprit ses mains délicates entre les siennes.

— Plus rien ne doit jamais nous séparer. Quoi qu'il arrive désormais, quel que soit le sort que le destin nous réserve, promets-moi que nous l'affronterons ensemble... Je t'aime, Mara, ajouta-t-il dans un souffle. Je t'ai toujours aimée et je t'aimerai toujours.

— Oh, Jordan, murmura-t-elle tandis qu'il l'attirait contre lui.

Elle l'embrassa avec dévotion sur la joue et le tint serré contre elle.

Non, songea Jordan, il n'avait pas dû survivre au combat, car il avait l'impression d'être en ce moment même au paradis !

— Je t'aime aussi, mon tout doux, déclara Mara d'une voix étranglée. Tu as toujours été l' élu de mon cœur.

Quoique transi d'émotions indicibles, Jordan s'efforça de garder contenance.

— Dois-je comprendre que tu acceptes enfin de me sacrifier ta liberté et de m'épouser ?

Elle rit à travers ses larmes de joie.

— Eh bien, oui. Mais vite, ou la date de naissance de ton héritier risque de faire jaser.

Il la repoussa subitement, les mains sur ses épaules, et la dévisagea.

— Mon... Mon *héritier* ?

Elle sourit lentement. Il écarquilla les yeux, pris d'une euphorie vertigineuse.

— Tu veux dire que... ?

— J'ai du retard, oui. Mais cela ne devrait pas te surprendre.

Et elle se jeta à son cou pour partager avec lui un baiser vibrant de bonheur.

Tout en descendant vers le quartier général de l'Ordre creusé dans la roche calcaire, sous les fondations trois fois séculaires de la villa Dante, Beau savourait son soulagement d'avoir vu Falconridge réintégrer le monde des vivants.

Il avait un profond respect pour la force tranquille du comte.

Cependant, cette réunion du trio de Rotherstone lui avait également rappelé que ses propres coéquipiers étaient toujours portés disparus.

Leur absence commençait à l'inquiéter terriblement. Voilà un certain temps qu'il aurait dû avoir des nouvelles de Nick et de Trevor.

L'angoisse ne cessait de le tarauder.

Pas étonnant que Drake soit devenu fou après que les membres de sa propre équipe avaient été décimés, se dit-il. C'était comme perdre sa famille. Et dans le cas de Drake, tout comme dans le sien, c'était pire encore puisque l'un et l'autre étaient des « Liens », c'est-à-dire les responsables de leur groupe.

Où donc étaient passés Nick et Drake ? se répéta-t-il pour la énième fois.

Il chassa momentanément ce souci de son esprit, sachant qu'il n'avait d'autre choix que de se montrer patient, et pénétra dans le QG de l'Ordre qu'éclairaient des flambeaux.

Il traversa d'abord la salle de réunion principale, dont le sol était orné d'un médaillon en mosaïque sur lequel il évita de marcher et qui représentait l'archange saint Michel. Une lanterne posée sur la table projetait sa lueur rougeâtre sur la croix de Malte blanche, symbole de l'Ordre, suspendue à la paroi de pierre de la caverne.

Il se dirigea ensuite vers la partie du souterrain où il était quasi certain de trouver Virgil : la section cellulaire où était détenu Niall.

Le vieil Highlander semblait incapable de passer plus de deux heures loin de cette copie plus jeune de lui-même.

Son neveu ? Tu parles !

Beau perçut leur échange tendu alors qu'il approchait du cercle des chambres d'isolement.

Il espérait que leur chef ne se fiait pas plus que lui à leur prisonnier. Beau était certain que Niall n'hésiterait pas à leur couper la gorge à tous pour s'échapper – y compris à son père.

Virgil avait posé une fesse sur un haut tabouret devant la cellule du détenu.

— Monsieur ? s'enquit Beau en pénétrant dans la salle.

Le vieil Highlander lui jeta par-dessus l'épaule un coup d'œil interrogateur, une expression irritée sur le visage.

— Il est réveillé, l'informa Beau.

Virgil se redressa aussitôt et, repoussant le tabouret, sortit de la pièce circulaire.

Niall jeta un regard mauvais à Beau, qui le toisa avec un calme mortel.

Puis il alla rejoindre son chef dans l'antichambre de la section cellulaire.

— Comment va-t-il ? demanda immédiatement Virgil.

— Mieux que prévu. Grâce à une certaine infirmière...

Une ombre de sourire passa sur les lèvres de son chef, qui le considéra ensuite en plissant les paupières.

— As-tu découvert d'où venaient cette liste ainsi que la clé que Bloodwell a donnée à lady Pierson ?

— Concernant la clé, je n'en sais toujours rien. Pour ce qui est de la liste, malheureusement elle a été tachée de sang au point d'en devenir illisible. Jordan la portait sur lui au moment où il a été poignardé. Je crains que nous n'ayons d'autre piste à son sujet que ce que le secrétaire de Son Altesse royale a pu nous en dire.

— Qu'elle venait du ministère de l'Intérieur ? demanda Virgil avant de secouer lentement la tête. Non, ça ne tient pas debout.

— À moins, chuchota Beau, qu'il y ait un traître dans l'Ordre...

— C'est toujours possible, évidemment. Mais qui, à part l'un de nous, pourrait connaître l'identité de tous ces agents ? Soit c'est du sabotage, soit c'est une erreur grossière d'un fonctionnaire du ministère. De toute façon, il faut que nous en ayons le cœur net... Quoi ? s'enquit Virgil en le voyant froncer les sourcils. Qu'y a-t-il ?

Beau secoua la tête, agacé.

— Le bouffon royal aurait quand même pu éviter de laisser traîner ce document dans son secrétaire !

— Lord Beauchamp, le tança négligemment le Highlander. Surveille ton langage, mon garçon.

— Vous savez que c'est vrai, monsieur. C'est une désinvolture incroyable de sa part, qui nous a tous mis en danger. Je sais qu'il aime jouer au héros de guerre qui sourit au milieu de la bataille, mais, bon sang, nous avons tous juré de protéger cet homme et voilà qu'il joue avec nos vies !

— Je lui en toucherai deux mots, mon garçon, tu peux me croire, lui assura Virgil.

— Il vous a accordé une audience ? demanda Beau, un grand sourire aux lèvres. Je peux venir ? S'il vous plaît. Je ne dirai rien, je resterai juste assis dans un coin...

— Ça suffit, Sebastian, répliqua sèchement son chef.

Beau se renfrogna : il détestait qu'on l'appelle par son prénom.

— Continue à travailler sur cette liste, lui ordonna Virgil. Cela t'occupera jusqu'au retour de ton équipe.

— Bien, monsieur.

Le Highlander s'éloigna, avant de s'arrêter soudain pour regarder le jeune agent par-dessus son épaule.

— Et arrête de t'inquiéter pour tes gars, d'accord ? murmura-t-il. Je suis sûr qu'ils vont finir par rentrer.

Beau lui adressa un pâle sourire de reconnaissance.

— Oui, monsieur.

Mara et Jordan se dévisageaient en se tenant la main quand Virgil se gratta la gorge sur le seuil de la chambre.

Les deux amants relevèrent la tête.

Jordan s'esclaffa tandis que Mara souriait au grand guerrier qui s'approcha du lit avec une grimace satisfaite, visiblement content de voir le patient réveillé.

D'une voix bourrue, il l'interrogea sur l'évolution de ses blessures ainsi que sur son état de santé général. Jordan répondit docilement avant de lui annoncer les grandes nouvelles : les noces et l'enfant à venir.

— Je voulais que vous en soyez le premier informé, précisa-t-il.

Son chef les félicita avec une chaleur surprenante et embrassa même la jeune femme sur le front.

— Merci, dit-elle en répondant à ses vœux de bonheur.

Soudain, Thomas déboula dans la pièce en riant à gorge déployée.

— Reviens donc ici, petit chenapan ! s'exclama Rohan dans le couloir de sa voix de stentor. Mais où est-il donc passé ? Dites-moi, les chiens, avez-vous vu Thomas ?

Le garçon poussa un couinement de plaisir en l'entendant s'adresser aux bêtes et vint se cacher entre Jordan et sa mère, qui était assise au bord du lit.

— Attention, lui dit celle-ci en le voyant s'approcher un peu trop brusquement du blessé.

Mais Jordan était ravi de revoir l'enfant. Et touché qu'il vienne ainsi chercher refuge auprès de lui.

— Personne n'a vu Thomas ? s'enquit Rohan en apparaissant sur le seuil de la pièce.

Un gloussement s'éleva de sous le drap.

— Non, pas de Thomas ici, répliqua Jordan.

— Bon, je continue à le chercher alors, repartit Rohan en adressant un clin d'œil au couple. Venez, les chiens. Il ne doit pas être loin...

Lorsqu'il se fut éloigné, Thomas sortit la tête du drap en riant aux éclats. Virgil lui pressa le bout du nez en souriant, avant de se redresser.

— Je vous laisse, dit-il.

Quand il fut reparti, Mara prit son fils sur les genoux.

— J'ai une grande nouvelle à t'annoncer, Thomas...

Mais le garçon ne l'écoutait pas et se rapprochait de Jordan pour le dévisager d'un air soucieux.

— Tu es encore malade ? demanda-t-il à celui qui était devenu pour lui une sorte de second père.

— Je vais mieux, répondit Jordan, ému. Ne t'inquiète pas pour moi.

Les traits de l'enfant s'illuminèrent soudain.

— J'ai joué avec les gros toutous ! s'exclama-t-il en changeant de sujet.

— Vraiment ? Raconte-nous ça !

Thomas vint se nicher entre Jordan et Mara. Celui-ci passa un bras autour de ses épaules.

Le petit garçon se lança alors dans un récit assez confus sur les chiens de la villa Dante – prenant manifestement Rohan pour l’un d’eux.

— Une erreur assez commune, murmura Jordan à Mara en aparté.

La jeune femme s’esclaffa tandis que Thomas continuait à deviser gaiement.

Il était de moins en moins compréhensible, mais Jordan était enchanté par son babil enthousiaste.

Il dévisagea Mara, qui lui sourit en retour.

Dans les yeux de la jeune femme se lisait la même hâte que celle qu’il éprouvait lui-même : commencer enfin une vraie vie de famille ensemble.



## Épilogue

Très loin, de l'autre côté de la Manche, Emily se déplaçait avec assurance dans la forêt des Alpes, traquant sa proie à distance afin qu'elle ne se sache pas suivie.

Drake venait d'entrer dans le château qui se dressait un peu plus haut dans la montagne, accompagnant le vieillard qu'il protégeait comme s'il était son propre père.

D'ici peu, songea la jeune femme, elle enverrait un message à l'Ordre pour lui signaler sa position.

Elle regrettait toujours d'avoir lancé cette pierre à la tête de l'agent qui allait arrêter Drake, à Londres, mais elle n'avait pu prendre le risque qu'il tire sur ce dernier. Elle tenait trop à lui.

Elle craignait cependant de ne pouvoir le convaincre seule de revenir avec elle en Angleterre...

Pendant ce temps, dans la grande salle du château, Drake se tenait derrière le siège de James Falkirk, tous les sens aux aguets, tandis que le dignitaire prométhéen expliquait aux membres du Conseil réunis autour de lui la raison pour laquelle il les avait convoqués en ce lieu.

Aucun d'eux n'était vraiment digne de confiance, mais James n'avait pas le choix : il devait les rallier à sa cause s'il voulait renverser Malcolm.

— Messieurs, j'ai l'immense honneur de vous présenter l'un des plus grands trésors qui nous soient parvenus de nos prédécesseurs. J'ai nommé les Rouleaux de l'Alchimiste...

Drake ne prêtait aucune attention à ces superstitions occultistes. Son seul souci était de protéger James afin qu'il puisse vaincre le père de Niall.

Comme il examinait l'un après l'autre les visages de ces influents personnages de l'ombre appartenant à l'élite européenne, son regard passa sur la fenêtre ouverte sur la nuit étoilée des Alpes.

Il tressaillit : il sentait *sa* présence. Toute proche.

Ce n'était plus une sorte d'idéal angélique, cette vision intime et secrète qui lui avait permis d'endurer les pires tortures dans les geôles allemandes du Conseil.

Non, cette fois-ci, elle était là, dehors – femme de chair et de sang aux talents de guérisseuse, à l'esprit rationnel et volontaire, au courage de guerrière indomptable.

Et si elle était là, bien sûr, c'était pour lui.

Il ne l'avait pas réellement vue depuis son départ de Londres, la nuit où il avait arraché James des griffes de Niall dans la chambre du *Pulteney Hotel*. Mais il n'était pas nécessaire qu'elle se montre pour qu'il perçoive sa présence. Celle-ci lui semblait même plus intense que jamais. Il pouvait presque la humer dans la brise du soir.

Le frémissémeht des pins sous le vent, les fragrances pures et fortes de l'air montagnard, la rumeur du torrent qui coulait au pied du château – tout lui murmurait le nom de la jeune femme qui résonnait dans la partie la plus profonde et la plus primitive de son être...

*Emily.*